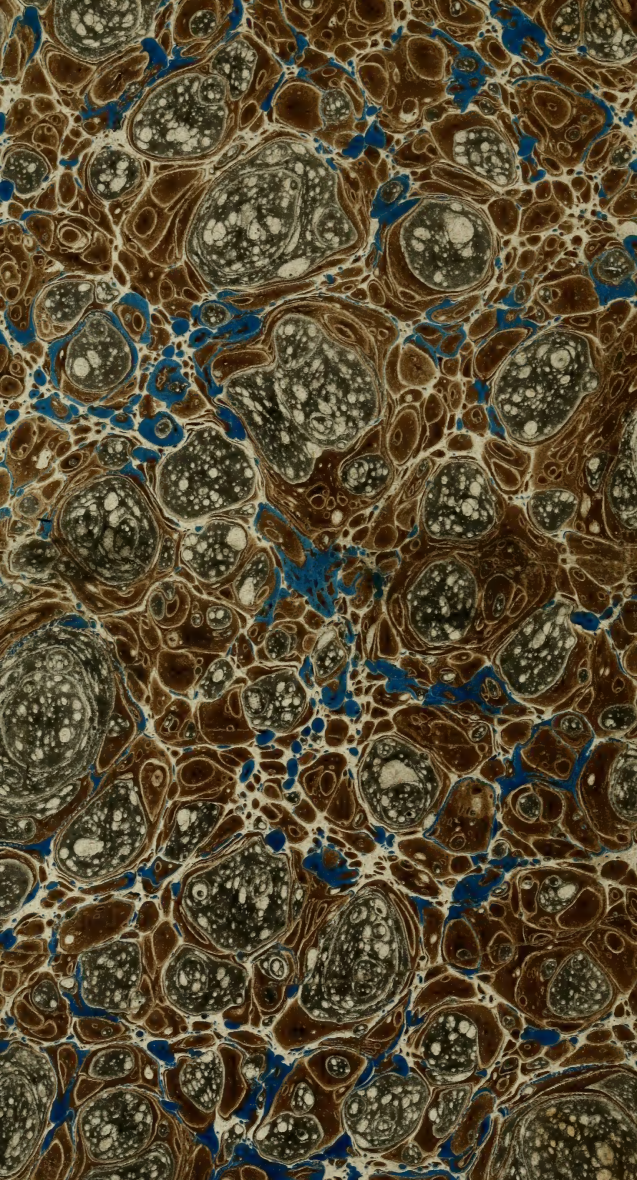
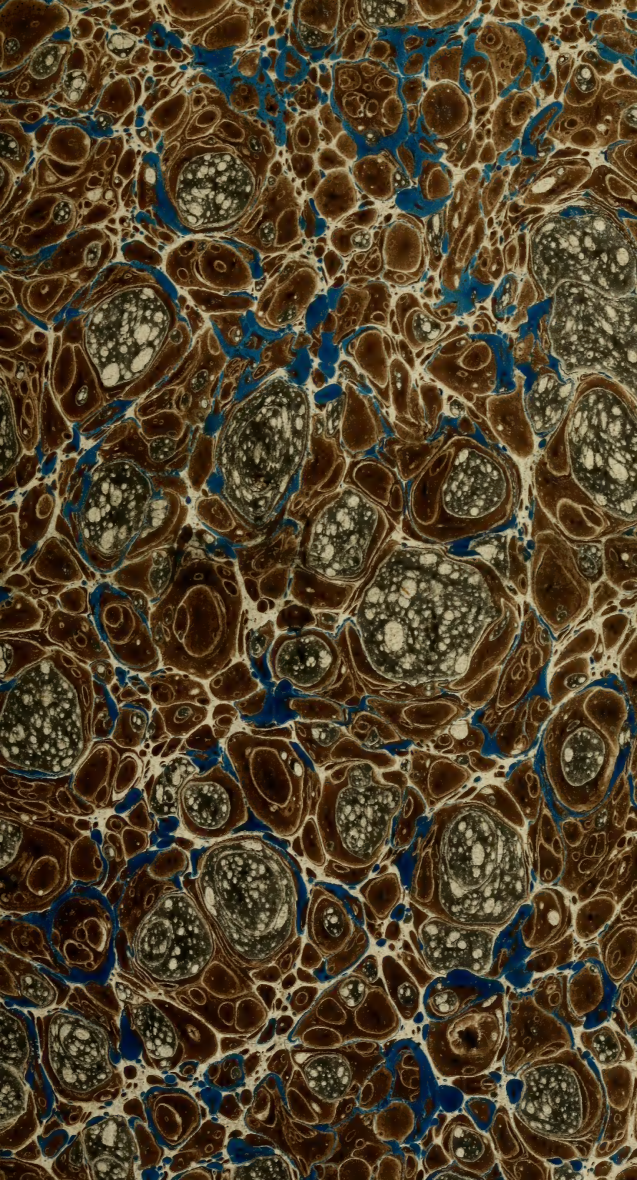




gvol: et Atlas
40

N 3300 - c86

VOYAGE
EN ITALIE.

TOME PREMIER.

VOYAGE
EN ITALIE,

CONTENANT l'Hiſtoire & les Anecdotes les plus ſingulieres de l'Italie, & ſa deſcription ; les Uſages, le Gouvernement, le Commerce, la Littérature, les Arts, l'Hiſtoire Naturelle, & les Antiquités ; avec des jugemens ſur les Ouvrages de Peinture, Sculpture & Architecture, & les Plans de toutes les grandes villes d'Italie.

PAR M. DE LA LANDE.

Seconde Edition corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

.... Mi gioverà narrar' altrui
Le novità vedute, e dir', io fui.
Gier. Liber. XV, 38.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Le Voyage dont nous publions une nouvelle édition, revue & augmentée par l'auteur, parut en 1769 *en* 8 *volumes ; & il fut bientôt contrefait. Depuis cette époque, il a servi de guide à la plupart des voyageurs. Des Italiens même s'en sont servis utilement, & en ont rendu un témoignage favorable. Nous croyons qu'il nous est permis de rapporter celui du traducteur d'un ouvrage anglois* : Les Italiens, ou Mœurs & Coutumes d'Italie, ouvrage traduit de l'anglois de M. Baretti, à Paris, chez Costard, 1773, 324 *pages in-*12 ; *on trouve au commencement de la préface le passage suivant.*

« *Il est sans doute rare de trou-*

» *ver dans un Hiſtorien de voya-*
» *ges la fidélité, la franchiſe, le*
» *déſintéreſſement & l'impartialité,*
» *qui ſe font remarquer dans le*
» Voyage d'un François en Ita-
» lie, fait dans les années 1765
» & 1766. *J'ai été frappé du ca-*
» *ractere de vérité qui regne dans*
» *cet ouvrage ; je ne ſache pas*
» *qu'il ait encore paru juſqu'à pré-*
» *ſent rien qu'on puiſſe lui compa-*
» *rer. L'auteur, je l'avoue, a ſur-*
» *paſſé mon attente ; ſans jamais*
» *fatiguer le lecteur par des détails*
» *ennuyeux, des circonſtances fri-*
» *voles, il n'omet rien de tout ce*
» *qui peut inſtruire ou piquer ſa*
» *curioſité. Il réunit les qualités les*
» *plus déſirées du public dans ces*
» *ſortes d'ouvrages : l'exactitude de*
» *la narration, la beauté & la juſ-*
» *teſſe des deſcriptions, l'abondance*
» *& la variété des matieres, & un*
» *mélange agréable de traits d'hiſ-*
» *toire, de morale, de politique &*
» *de critique.*

» *Mais ce qui donne à cette lec-*
» *ture un charme inexprimable, c'eſt*
» *que l'auteur parle de tout en maî-*
» *tre : il ſemble poſſéder tous les*
» *arts, tous les genres de connoiſ-*
» *ſances ; il eſt à la fois peintre, ar-*
» *chitecte, ſculpteur, botaniſte, na-*
» *turaliſte & philoſophe. Rien de*
» *plus enchanteur que le vaſte ta-*
» *bleau qu'il préſente, d'une infinité*
» *d'objets qu'il a vus en ſcrupuleux*
» *obſervateur.*

» *Ses remarques relatives au goût*
» *& aux mœurs des nations Italienne*
» *& Françoiſe ; les comparaiſons*
» *intéreſſantes qu'il fait ſur le génie*
» *de ces deux peuples, leurs loix,*
» *leurs uſages, leurs coutumes ; ſes*
» *réflexions qui, comme autant de*
» *maſſes de lumiere, ſervent à gui-*
» *der le jugement du lecteur ſur des*
» *objets de cette importance, annon-*
» *cent un eſprit juſte, un diſcerne-*
» *ment fin, un goût exquis, une*
» *ſcience profonde..... On y trouve*

» *à chaque page, le langage de la*
» *vérité, de la candeur, de la mo-*
» *deſtie, ce caractere de bonne-foi,*
» *qui prévient favorablement le lec-*
» *teur, & entraîne ſon conſentement.*

PRÉFACE.

En parcourant l'Italie avec toute a curiosité & le plaisir imaginables, je lisois les Auteurs qui en avoient donné des notices, je trouvois leurs ouvrages défectueux & incomplets, j'étois fâché que l'on n'eût pas imprimé en France une description de cette belle partie du monde, propre à en faciliter le voyage aux François, & à le leur rendre agréable : je me proposai d'y suppléer.

La satisfaction que j'ai trouvée dans ce voyage est telle, que même après mon retour, je trouvois du plaisir à me la rappeller, & en mettant par écrit tout ce que j'avois vu de curieux en Italie, je prolongeois les agrémens d'un voyage que j'avois trouvé trop court.

De retour ſous ſon toît, tel que l'airain ſonore,
Qu'on ceſſe de frapper & qui reſonne encore,
Dans la tranquillité d'un loiſir ſtudieux,
Il repaſſe en eſprit ce qu'il a vu des yeux ;
Dans cent climats divers préſent par la penſée,
Son plaiſir dure encor quand ſa peine eſt paſſée.

Ce qu'un poëte agréable a dit des voyages en général, on doit le dire avec bien plus de raiſon de celui d'Italie, où les choſes belles, grandes, ſingulieres, ſont en plus grand nombre que dans tout le reſte de l'Europe. Sans parler des reſtes prodigieux de l'antiquité, & des chefs-d'œuvre immortels qu'on y trouve dans tous les arts, n'eſt-ce pas en Italie que nous voyons la nature dans toute ſa beauté, la végétation dans toute ſa vigueur, la culture dans toute ſa perfection. Je ne crois pas que les délices de Tempé, ſi célébrés dans les anciens poëtes, ni le fauxbourg de Daphné (au

midi d'Antioche) dont on a tant parlé, euſſent rien de plus beau que le baſſin de Naples, & les rivages de la Brenta. L'empereur Conſtantin Paléologue appelloit l'Italie le paradis terreſtre, en parlant de la plaine de Lombardie qui commence à Padoue, & qui s'étend juſqu'à Turin.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait en France des choſes admirables dans tous les genres : on ne trouve pas en Italie de capitale immenſe comme Paris, où les reſſources de toute eſpece abondent ; je dirai plus, je n'y ai pas vu de plus grande façade de palais que celle de Verſailles du côté du jardin, de plus beau péryſtile que celui du Louvre, de plus beaux jardins que ceux de Verſailles, des Tuileries *, de Chantilly & de Marly ; je n'ai même pas vu en Italie de

* Le jardin des Tuileries a 67 arpens de ſuperficie, chacun de 900 toiſes carrées.

maiſons auſſi agréables, auſſi voluptueuſes, auſſi élégamment décorées que celles de pluſieurs particuliers aux environs de Paris. On n'y trouve pas de collection de tableaux plus riche que celle de M. le duc d'Orléans, au palais Royal, &c. Ainſi je ne prétens pas ôter à la France les avantages qu'elle a ſur tous les pays de l'univers; il me ſuffit pour juſtifier l'enthouſiaſme que j'ai laiſſé paroître plus d'une fois dans cet ouvrage, que le Voyage d'Italie ſoit regardé comme le plus agréable & le plus beau de tous ceux qu'un François peut faire hors de chez lui.

Un étranger écrivant ſur l'Italie devroit d'abord ſe juſtifier d'une entrepriſe qui paroît téméraire. N'eſt-ce pas à un Italien qu'il appartiendroit de décrire l'Italie; eſt-ce d'un étranger & d'un voyageur que l'on peut attendre des

connoiſſances ſûres, des deſcriptions exactes? Ma réponſe eſt, qu'il n'exiſte, même en italien, aucune deſcription moderne de l'Italie que l'on pût traduire pour l'uſage des voyageurs : en attendant que les Italiens nous la donnent, on peut la recevoir des étrangers. D'ailleurs, quoiqu'un François en décrivant l'Italie, mérite moins de confiance à pluſieurs égards qu'un Italien, qui connoîtroit ſon pays plus à fond, il eſt à préſumer qu'un François écrira d'une maniere plus libre, plus déſintéreſſée, moins ſuſpecte, plus utile aux voyageurs, plus curieuſe pour des François, & plus à leur portée; il fera des comparaiſons, des remarques relatives aux goûts & aux mœurs des deux nations, & qu'un Italien n'eût point faites.

A mon égard, je puis ajouter qu'ayant parcouru toutes les deſ-

criptions locales des villes d'Italie qui ont été faites par des nationaux, j'en ai fait usage pour rendre ma description plus sûre & plus complete.

La société des gens de lettres que j'ai recherchés & fréquentés dans tout le cours de mon voyage, m'a mis aussi à portée de connoître les détails du pays d'une façon exacte, & de donner à la plupart des voyageurs beaucoup de connoissances qu'ils auroient peine à se procurer, en séjournant beaucoup plus que moi dans l'Italie.

Enfin une correspondance de vingt ans avec des savans de toutes les parties de l'Italie, m'a mis à portée d'ajouter beaucoup de choses intéressantes à ma relation, dans cette seconde édition.

Objet de cet Ouvrage.

La curiosité avide que je portois dans ce voyage, m'a fait étendre mes recherches à toutes sor-

tes d'objets ; mais je n'ai pas entrepris de les épuiſer, ni de ſatisfaire en entier les curieux de tous les genres ; on comprend aſſez qu'il faudroit une bibliotheque entiere, & mon ouvrage auroit été inutile à la majeure partie de mes lecteurs ; mais j'y ai ſuppléé autant qu'il étoit poſſible par un nombre conſidérable de citations ; il y a peu de livres de quelque importance en Italie que je n'aie indiqué, afin de mettre mes lecteurs à portée de recourir aux ſources où chacun peut trouver des connoiſſances ultérieures. Je n'entrerai point dans de grands détails ſur les antiquités, l'hiſtoire naturelle, ou les autres ſciences : je ne donnerai à mon lecteur que ce que j'aurois voulu qu'on m'eût donné dans mon voyage ; je lui apprens ce que j'ai déſiré de ſavoir, & ce que j'ai appris, ou par moi-même, ou par mes amis, ou par mes lectures.

L'un des fruits les plus agréables d'un voyage en Italie, eſt de ſe rappeller l'hiſtoire de ces pays fameux, d'une maniere plus facile, plus ſenſible, plus intéreſſante, & qui ſe retient enſuite beaucoup mieux; voilà pourquoi j'ai toujours réuni l'hiſtoire à la deſcription des pays dont j'ai parlé & dont je me ſuis rendu compte à moi-même : je ſais par ma propre expérience que cela eſt très-agréable au voyageur.

Je me ſuis auſſi étendu ſur la littérature italienne, d'autant plus volontiers qu'elle eſt encore peu cultivée à Paris ; les journaux d'Italie parviennent à peine juſqu'à nous, & les meilleurs livres italiens ſont ſouvent ignorés en France.

La perſonne qui s'eſt le plus diſtinguée à Paris dans ce genre d'érudition, a été M. Floncel, autrefois ſecrétaire d'état dans la

principauté de Monaco, & enſuite premier commis des affaires étrangeres : il avoit formé une bibliotheque de plus de 12 mille volumes italiens dans tous les genres, raſſemblés avec intelligence, avec choix, & de la maniere ſouvent la plus diſpendieuſe ; il communiquoit ſes livres avec plaiſir, & il y a peu de gens de lettres à Paris, qui s'occupant de ces matieres, n'aient eu recours à M. Floncel ; je lui ai moi-même à cet égard une véritable obligation. C'eſt à lui que M. Conti dédia en 1761, le Lucrece de Marchetti ; ſa réputation dans ce genre, l'avoit fait adopter par vingt-quatre académies d'Italie, & j'ai vu dans ce pays-là, des perſonnes qui, de tous les ſavans de Paris, ne connoiſſoient que M. Floncel.

J'ai quelquefois parlé de traditions populaires, & de ſuperſti-

tions ridicules ; elles rendent certains endroits plus remarquables, elles peuvent intéreſſer les voyageurs, ou du moins les divertir ; pourquoi la fontaine ſortie de terre à Milan par la puiſſance de S. Barnabé auroit-elle moins de privilége que le lac de Curtius ouvert à Rome par un prodige, & dont on parle encore dans tous les livres ? Enfin, j'ai tâché de raſſembler en tout genre, la note des objets qui ſont dignes d'attention, ou qui ont de la célébrité en Italie.

On trouvera dans la table des matieres, ſous les noms de villes, habitans, égliſes, peintres, poëtes, mathématiciens, ſtatues, tréſors, places, lacs, fleuves, rois, livres, bibliotheques, arcs, temples antiques, minéralogie, hiſtoire naturelle, théâtres, poſtes, &c. un extrait de ce qu'il y a de plus remarquable en Italie,

& des principaux objets qui ſont traités dans cet ouvrage : quelquefois l'explication des termes, ou d'autres objets néceſſaires à l'intelligence de l'ouvrage.

Je n'aurois point oſé porter des jugemens ſur les ouvrages de peinture & de ſculpture qui ſont en Italie ; j'aurois renvoyé mon lecteur à ceux de M. Cochin, & de quelques autres artiſtes qui en ont parlé, & je n'aurois pas cru que l'on dût s'en rapporter même aux jugemens de M. l'abbé Richard, ou des autres voyageurs dont je parlerai ci-après *. Mais dans le temps où l'on commençoit l'impreſſion de cet ouvrage, j'ai eu communication d'un manuſcrit qui m'a mis à portée de completer ma deſcription à cet égard.

* *De Pictore, Sculptore & Fictore niſi artifex judicare non poteſt.* Plin. jun. L. I. Epiſt. 10.

Manuscrits de M. Gougenot.

Feu M. l'abbé GOUGENOT, conseiller au grand conseil, & honoraire associé libre de l'Académie Royale de peinture & de sculpture, avoit partagé son temps dès sa jeunesse entre les affaires & les arts. Ses lumieres, son application, son amour pour la justice, la vérité & la candeur de son caractere, lui avoient mérité l'estime, l'amitié & la confiance de sa compagnie. Il ne trouvoit de délassement que dans les arts, qu'il cultivoit avec succès; il eut des liaisons intimes avec les artistes les plus habiles de la capitale, à qui il eut souvent le plaisir d'être utile par ses conseils & ses lumieres; il avoit formé depuis long-temps le projet de voir par lui-même les chefs-d'œuvre, les modeles en tout genre dont l'Italie est remplie; il exécuta sa résolution au mois de septembre 1755. Il suffit de nommer son

compagnon de voyage pour avoir une juſte idée de ſon goût ; c'étoit M. Greuze * , ce peintre charmant de la nature. Ainſi M. Gougenot rendoit ſon voyage plus

* M, Greuze eſt né à Tournus , ſur les bords de la Saone ; il étoit venu à Paris guidé par un talent naturel , mais avec une vivacité qui ne lui permettoit pas de ſe fixer aux leçons d'aucun maître ; il avoit ſuivi l'école de deſſin, ſans s'aſſujettir à mettre à aucun prix : ignoré des maîtres , ayant peu à ſe louer de ſes compagnons , il s'étoit perfectionné dans le ſilence & dans l'obſcurité, mais au point que M. Pigalle, ayant vu un jour de ſes ouvrages, jugea qu'il pouvoit ſe préſenter à l'académie. Il fut chargé de faire le portrait du directeur qui étoit M. Sylveſtre, ſous les yeux même de l'Académie ; il y réuſſit, & l'on trouva que ce portrait étoit fort dans le goût de Vandyk ; il y joignit des tableaux qui repréſentent l'Ecolier qui s'endort en étudiant ſa leçon , l'Aveugle trompé, & le Pere de Famille qui lit la Bible à ſes enfans : à la vue de ces deux genres de talens , il fut aggréé d'une voix unanime. Dans l'expoſition qui ſe fit au Sallon en 1755 , le public ne tarda pas à confirmer le choix qu'avoit fait l'Académie, par les applaudiſſemens qui furent donnés à ces quatre tableaux , & la ſuite des ouvrages de M. Greuze , n'a fait qu'ajouter à ſa réputation.

utile, en mettant M. Greuze à portée de puiſer de nouvelles connoiſſances dans la partie des arts. Mais il ne s'en tint pas au ſecours de M. Greuze dans ſes recherches; il étoit toujours accompagné à Rome par un peintre, un ſculpteur, un architecte & un antiquaire. Tous les artiſtes François & même Italiens, enchantés du goût, du diſcernement, de la douceur des mœurs & de la nobleſſe des procédés de M. l'abbé Gougenot, ſe faiſoient un plaiſir de ſe joindre à lui, pour apprécier enſemble les différens morceaux de peinture, de ſculpture & d'architecture qui ſe préſentent en foule dans les principales villes d'Italie. C'eſt d'après les obſervations de tant d'habiles gens, réunies aux ſiennes, que M. Gougenot écrivoit. Son jugement eſt d'autant plus impartial qu'il ne deſtinoit point ſon ouvrage à l'im-

preſſion ; M. Gougenot de Croiſſy ſon frere, me communiqua le manuſcrit, & j'en ai fait uſage dans tout le cours de mon ouvrage, à commencer par l'article de Turin dans le premier volume ; ainſi preſque tous les jugemens qu'on y trouvera en matiere de peinture, de ſculpture & d'architecture, appartiennent à M. l'abbé Gougenot, à moins que je n'indique les artiſtes d'après leſquels j'en ai parlé.

Le voyage pittoreſque de M. Cochin, imprimé en 1758, ſe trouvera cité quelquefois dans mon livre : la réputation de cet auteur eſt le plus sûr garant qu'on puiſſe avoir en pareille matiere ; & la ſeule choſe qu'on y déſireroit, c'eſt la notice des belles peintures de Rome, dont il n'a point parlé : au reſte M. Cochin qui ſe propoſe de retourner en Italie, comme la plupart des curieux qui

ont fait une fois cet agréable voyage, m'a dit qu'il vouloit refaire ſon ouvrage en entier.

Quelquefois le jugement de M. Gougenot étoit fort différent de celui de M. Cochin, & j'ai cru pouvoir les rapporter l'un & l'autre ; il y en a un exemple dans le tableau de Job, par le Guide (Tom. II, pag. 292).

Ces jugemens critiques ſur les tableaux d'Italie m'ont paru néceſſaires dans mon ouvrage, pour ſervir de correctif à l'enthouſiaſme avec lequel les Italiens parlent de tout ce qui ſe voit chez eux, & qui regne dans leurs deſcriptions imprimées. Vaſari qui nous a donné avec plus de détail & plus de ſoin que perſonne, les vies des peintres d'Italie, eſt auſſi le plus outré de tous les louangeurs ; Malvazia, quoique Italien lui-même, lui en a fait le reproche, *Vaſari che tutti loda, eziandio i minimi, quanto*

quanto i più ſublimi (*Malv.* Part. IV., p. 249). Il eſt ſur-tout inſupportable quand il s'agit de célébrer les Toſcans. Voilà pourquoi l'on trouvera ici moins d'éloges que de critiques; & celles-ci ſont les plus étendues pour les tableaux qui ont le plus de réputation ou de mérite.

On s'eſt plaint beaucoup en Italie de ces jugemens & de ces critiques; j'aurois déſiré qu'elles puſſent être revues & diſcutées par des connoiſſeurs; mais je n'ai pu me procurer qu'un petit nombre d'inſtructions à cet égard.

Pour étudier avec plus de fruit les chefs-d'œuvre de l'antiquité en Italie, il faudroit lire ſur-tout l'*Hiſtoire de l'art de l'Antiquité*, par Winkelmann, traduit de l'allemand, par Huber, en 3 vol. in-4°, imprimé à Leipzig, en 1781. Elle ſe trouve à Paris, chez Belin; j'en ai parlé T. IV, p. 78.

Cette hiſtoire de l'art contient l'origine de la ſculpture, de la gravure, & de la peinture, chez les Egyptiens, les Etruſques, les Grecs, les Romains; le caractere des ouvrages de chaque nation & de chaque ſiecle; les matieres, les procédés, le goût, les formes de tout genre.

Mais l'art des Grecs eſt le principal but de cette hiſtoire, & il occupe ſeul tout le ſecond volume; l'auteur y traite de la beauté dans chaque genre, & il diſcute à ce ſujet les plus beaux monumens de l'antiquité. Il parle de l'expreſſion, des proportions de chaque partie, des habillemens, des draperies, des ornemens, de la partie mécanique de l'art, de ſes progrès & de ſa décadence, & des matieres qu'on employoit.

Dans ma deſcription des ſtatues antiques de Rome, j'avois été tenté de rapporter tous les paſſa-

ges de cet habile antiquaire, mais voici ce qui m'en a détourné : M. Falconet, célebre ſculpteur, a reproché à Winkelmann, qu'il n'étoit point aſſez artiſte, aſſez connoiſſeur dans la peinture & le deſſin, & l'on en peut juger, par ce qu'il dit, en faveur de Mengs, ſon compatriote & ſon ami : l'*Apollon ſur ſon char, du Guide, eſt à l'Apollon au milieu des Muſes, de Mengs, à la villa Albani, ce qu'un valet eſt à ſon maître.* On ſait auſſi que Caſanova lui avoit fait prendre pour antiques, des peintures dont lui-même étoit l'auteur, & que Winkelmann fit graver dans ſon hiſtoire de l'art ; ainſi j'aurois craint de donner à mon lecteur un guide trop peu ſûr pour le mérite réel des ouvrages ; cependant j'ai rapporté ſon avis ſur les plus belles ſtatues de Rome & de Florence, à cauſe de la célébrité de l'ou-

vrage de Winkelmann, & de la part que Mengs dut y avoir. La premiere édition parut en allemand, à Dreſde, en 1764; la ſeconde édition qu'on a traduite en françois, avoit déja été traduite en italien ſous ce titre : *Storia delle arti del deſigno preſſo gli antichi, di Giovanni Winkelmann, tradotta del Tedeſco, con note originali degli editori, in Milano* 1779. 2 vol. in-4°.

On peut ajouter à cet ouvrage les *Œuvres de M. le chevalier Antoine-Raphaël Mengs.* A Paris, chez Piſſot, 1781, 248 p. in-8°. Les *Penſées ſur la beauté & ſur le goût*, dans la peinture, qui avoient paru en 1762, en allemand. Les *Lettres familieres de M. Winkelmann* (chez Couturier fils, près des grands Auguſtins, 1781, 2 vol. in-8°.). Enfin les *Recherches ſur les beautés de la peinture, & ſur le mérite des plus célebres pein-*

tres, anciens & modernes, par Daniel *Webb*, traduit de l'anglois par M. B. A Paris, chez Briaſſon, 1765, 223 pag. in-12.

Le livre anglois de Webb ſur la peinture, *In to the antients pictures*, a été fortement critiqué par M. Falconet, & il nous apprend cependant que c'eſt un vol fait à M. Mengs. *Œuvres d'Etienne Falconet*, 1781, Tom. II.

Auteurs qui ont écrits ſur l'Italie.

J'ai dit au commencement de ma Préface, qu'en partant pour l'Italie, je n'avois pu trouver aucun livre qui ſatisfît ma curioſité, & qui me parût ſuffiſant pour un voyageur : de retour en France, en 1766, j'ai vu paroître la *Deſcription Hiſtorique & Critique de l'Italie, par M. l'abbé Richard*, en 6 volumes. Cet ouvrage m'a paru bien fait. M. de Bourbonne, préſident à Mortier au parlement de Dijon, qui étoit accompagné en Italie par M. l'abbé Richard,

lui avoit ouvert toutes les portes ; il avoit contribué par sa fortune & par ses lumieres personnelles à la bonté de ce livre, & j'avoue que si j'eusse été instruit du projet de M. l'abbé Richard, je me serois épargné la peine d'entreprendre mon ouvrage ; mais lorsque son livre a paru, les matériaux du mien étoient rassemblés ; le plus difficile étoit fait, & je n'ai pas cru devoir y renoncer. D'ailleurs, il y a beaucoup d'endroits dans l'Italie dont le livre de M. Richard ne parle point ; tels sont Ravenne, S. Marin, Arrezzo, Pérouse, Assise, Cortone ; il n'a point vu Modene, Reggio, Lucques, Padoue, Rimini, quoique tous ces endroits soient très-dignes de curiosité. Dans les endroits même qu'il a vus, il y a certaines choses sur lesquelles nous ne sommes point du même avis ; & il est bon que

chacun dise le sien. Enfin il n'a pas assez consulté les peintres, & l'on s'en apperçoit dans ses jugemens sut les arts, sur-tout à Rome, où le livre de M. Cochin ne pouvoit plus lui servir.

Je n'ai lu que quelques petites parties du livre de M. l'abbé Richard; je ne voulois point faire de double emploi, ni profiter de ses lumieres; peut-être serons-nous souvent en contradiction, peut-être nous rencontrerons-nous dans quelques articles, parce que nous aurons puisé dans des sources communes; je m'en suis apperçu une fois; je n'ai pas fait d'autre vérification.

La meilleure description de l'Italie, la plus étendue & la plus exacte, est celle de Busching: *Italia Geografico-Storico-Politica di Ant. Federico Busching, di molto accresciuta, corretta, e ornata di Rami, con un appendice, in Vene-*

zia, 1780, 6 vol. in-8°. Cette traduction bien supérieure à l'original, est de M. l'abbé *Jagermann*, bibliothécaire de madame la duchesse de Saxe Weimar. Un ouvrage aussi complet auroit pu me décourager de publier cette seconde édition du mien ; mais beaucoup de choses sur les sciences, la littérature, les arts, qui le caractérisent, m'ont déterminé à donner encore cette édition. Mon livre contient d'ailleurs plus de détails sur les grandes villes, & celui de Busching n'est point encore traduit en françois.

M. Jagermann, qui a passé quinze ans en Toscane, & qui s'y est chargé de traduire la géographie de Busching, a étudié spécialement la Toscane, & en a donné une description géographique en allemand, en 1775, 400 pages in-8°. Il a aussi donné un vol. de lettres sur l'Italie en allemand, en 1778.

Il me reſte à parler de quelques voyages d'Italie moins importans; celui de Miſſon, réimprimé tant de fois, & qui eſt encore entre les mains de tout le monde, n'eſt autre choſe, comme il le dit lui-même, que ſes tablettes, imprimées avec beaucoup de confuſion. Cet ouvrage eſt rempli de partialité & d'inexactitude; il eſt incomplet dans tous les genres, & d'ailleurs il eſt actuellement trop ancien pour être utile à un voyageur.

L'ouvrage intitulé les *Délices de l'Italie* qui a paru en 4 volumes *in*-12, n'eſt qu'une rapſodie de tout ce qu'on trouve dans les dictionnaires ſur les différentes villes d'Italie; les plans de villes qui y ſont ne leur reſſemblent point; & pluſieurs villes intéreſſantes y ſont totalement oubliées.

Le voyage hiſtorique & poli-

tique, en Suiſſe, en Italie, & en Allemagne, 3 vol. in-8°. Francfort, 1736-43, contient quelques articles intéreſſans, mais en petit nombre.

Le voyage de Keyſler, imprimé d'abord en allemand, & qui a paru enſuite en anglois en 4 volumes *in*-8°, eſt fort ample, & il paſſe pour être auſſi fort exact; mais je ne le connoiſſois point, en partant pour l'Italie, & je n'ai voulu lire à mon retour que des auteurs Italiens; tous les étrangers me paroiſſoient ſuſpects, & je craignois de mêler leurs fautes avec les miennes.

Il y a pluſieurs Voyages d'Italie compoſés par des Anglois. Le célebre Burnet, ſi connu en Angleterre, par ſon Hiſtoire de la réformation, & par d'autres ouvrages de religion & de politique, fut obligé, par les troubles qui s'éleverent en Angleterre vers le

temps de la révolution de 1688, de sortir d'Angleterre, où le parti républicain n'étoit pas le plus fort; il parcourut la France, la Suisse, l'Allemagne & l'Italie, comme un politique & un observateur. Ses remarques ont été imprimées en un petit volume, qui a pour titre, *Bishop Burnet's travels through France, Italy, &c. London printed for T. Payne*, 1750. Il parle avec la liberté d'un Anglois, des gouvernemens, des gens qui étoient en place, des ecclésiastiques, sur-tout des religieux; mais quoiqu'il y ait dans son livre beaucoup de choses intéressantes, il n'y en a gueres qui soient d'usage actuellement : le sort de cette espece de livres, est de vieillir très-promptement. Il faut aussi se défier un peu des inclinations protestantes de cet auteur : parmi ses exagérations, on peut compter ce qu'il dit, que les Jésuites possé-

dent presque la moitié de la Pouille, que les ecclésiastiques ont les quatre cinquiemes des richesses du royaume de Naples, & beaucoup de choses contre les mœurs de Venise.

Le voyage d'Adisson est à-peu-près de la même étendue, mais il contient plus de littérature que de politique.

Le Voyage d'Italie écrit par M. Wright en anglois (gros volume *in*-4°, du prix d'une guinée ou 24 liv.), est le plus estimé en Angleterre : j'ai oui dire à un connoisseur, qu'il renferme d'excellentes choses ; mais je ne l'ai point lu. J'en ai vu citer deux autres : *The grand Tour, containing an exact description of most of the cities towns and remarkable places of Europe. London*, 1749, 4 vol. *in*-12 ; le troisieme volume n'est que pour l'Italie. *Travels trough France and Italy by T. Smollett.*

2 vol. *London*, 1766. Ce dernier eſt rempli de ſatyres, d'injures, de calomnies contre les François & les Italiens; la ville de Nice eſt ſeule exceptée, & il peint ce ſéjour des plus belles couleurs. L'auteur, malheureux en Angleterre, mélancolique & malade, portoit ſa mauvaiſe humeur partout; & il faut croire que ce fut à Nice où il recouvra la ſanté & le jugement. On trouve dans ſon livre des obſervations météorologiques faites à Nice pendant 18 mois.

Il a paru auſſi en 1766 des lettres de M. Sharp ſur l'Italie, remplies également d'inexactitudes & de mauvaiſe humeur. M. Baretti, Italien, qui vit à Londres, le releva en 1768 ſur pluſieurs choſes: *An account of the manners of Italy*, 2 vol. *in*-8. M. de Freville en a donné un extrait en françois.

Mais le livre de M. Baretti, eſt auſſi plein d'exagérations, que celui de Sharp, contre lequel il écrivoit. Voyez T. VIII, p. 539.

J'ai oui parler d'un Voyage d'Italie, par M. Blainville, en anglois, avec beaucoup de planches, dont les premiers cahiers ont paru à Londres *in*-4°. en 1766 & 1767, on en faiſoit beaucoup de cas.

Les Lettres d'un voyageur anglois, par M. de Sherlok, chez Ducheſne, 1780, ont eu de la réputation.

Le voyage du comte d'Orrery, fait en 1755, a paru en anglois en 1774; l'auteur paroît avoir reſté long-temps en Toſcane.

Il y a encore des Lettres de Moore, ſur l'Italie : *Aview of Society and Manner, in Italy, by John Moore* M. D. 2 vol. in-8°. La ſeconde édition eſt de 1781.

Enfin Mlle. de Keralio a don-

né en 1785, la traduction d'un Voyage de Naples & de Sicile, par M. Swinburne, in-8o, dont j'ai oui dire beaucoup de bien.

Il parut en 1768, un ouvrage où il y a beaucoup de choſes ſur l'Italie, relativement aux arts; il eſt intitulé : *Mélanges Hiſtoriques, Critiques, de Phyſique, de Littérature & de Poéſie ; par M. le marquis d'Orbeſſan, préſident à Mortier du parlement de Toulouſe, contenant le Voyage d'Italie.* Le premier volume eſt un recueil de lettres, où les faits auſſi bien que les noms ſont écrits de mémoire, où par conſéquent il ſe trouve des inexactitudes. Il y a des choſes intéreſſantes, mais rien n'y eſt approfondi ni détaillé ; c'eſt un homme d'eſprit qui raconte ſes amuſemens en Italie, dans un volume d'environ 460 pages.

On peut dire à-peu-près la même choſe des Lettres de Madame

du Boccage ſur l'Italie, qui ſe trouvent dans le recueil de ſes ouvrages, où elles occupent la moitié d'un volume; elles ſont mêlées de vers & de proſe comme le Voyage de Bachaumont & la Chapelle; mais écrites de la maniere la plus intéreſſante & la plus propre à faire déſirer la vue de l'Italie.

Le livre de M. Groſley, qui a pour titre, *Obſervations ſur l'Italie, par deux gentilshommes Suédois*, eſt un ouvrage qui fut reçu avec applaudiſſement du public en 1764, & que je lus avec beaucoup de plaiſir. Cet ouvrage fut réimprimé en 1774, en 4 vol., & l'on en ajouta un cinquieme, ſur les mœurs des Italiens, traduit de l'anglois (à Paris, chez de Hanſy). L'auteur, qui ne vouloit que s'amuſer, ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir ni de décrire; il raconte beaucoup

d'anecdotes qui lui ſont perſonnelles, & ſur leſquelles il ne faudroit pas aſſeoir des jugemens généraux; & j'ai pris la liberté d'être quelquefois d'un avis contraire au ſien *. Mais avec tout cela, je voudrois qu'il m'eût été poſſible de rendre mon ouvrage auſſi amuſant que le ſien.

Mon Voyage fut imprimé à Paris en 1769, & contrefait la même année à Yverdon, & enſuite à Liége; l'on annonçoit que cette édition d'Yverdon avoit été corrigée & augmentée, par un ſavant qui avoit vu l'Italie en 1767; cependant il paroît par un journal de Veniſe, *Europa letteraria*, que l'édition d'Yverdon n'avoit pas

* On peut voir auſſi quelques notes critiques ſur ſon ouvrage, dans une brochure dont voici le titre : *Remarques ſur un livre intitulé, Obſervations ſur l'Architecture, de M. l'abbé Laugier*, par M. G. architecte, à Paris, chez de Hanſy, le jeune, libraire, 1768, in-8°.

grand avantage sur celle de Paris. Le même journaliste me reprochoit d'avoir souvent parlé sur le témoignage de gens mal-informés ; il finit cependant par dire que ce livre étoit le meilleur qu'on eut sur l'Italie. M. de Felice m'écrivoit en 1771, qu'il étoit fâché de voir les pitoyables remarques de M. Bertrand, & qu'il en auroit retranché les trois quarts, s'il les avoit lues avant l'impression.

Il a paru en allemand une traduction libre de mon voyage, avec des additions, par M. Volckmann ; imprimé à Leipsig, en 1771 & 1778, *Historisch Critische Nachrichten von Italian*, &c. chez Fritsch, en 3 vol. in-8°. M. Bernoulli a publié en 1777, chez le même libraire, deux volumes en allemand, d'additions aux relations les plus modernes de l'Italie, où il renvoie aux pages du

livre de Volckmann. Ces deux ouvrages contiennent des corrections pour mon ouvrage ; mais M. Bernoulli, m'en ayant envoyé la valeur de deux volumes manuscrits en françois, & dont j'ai fait usage, j'ai été dispensé de recourir aux deux voyages allemands dont je viens de parler.

Dans le Mercure allemand de 1775, on trouve des lettres très-intéressantes sur l'Italie, qui sont citées par M. Bernoulli.

Il a paru en Hollande un ouvrage utile intitulé : *Gerardi Heerkens, notabilium libri II. Groningæ*, 1765, in-12. Il contient beaucoup d'érudition sur les bibliotheques d'Italie.

On annonçoit à Pérouse en 1769, un ouvrage en plusieurs volumes in-4°, de M. Cesare Orlandi, intitulé *Breve Storia, e Descrizione di tutte le città d'Italia*, avec beaucoup de planches. Le

plan de cet ouvrage étoit à-peu-près le même que le mien, & il devoit être plus détaillé. Il en a paru quelques volumes ; mais on m'écrit que l'auteur n'a pas été bien secondé par ses correspondans.

On a aussi publié à Florence une description de l'Italie, en 8 vol., qu'on m'a assuré être une traduction de la mienne, *Descrizione istorica e critica dell' Italia*, 1782.

La promenade utile & récréative de deux Parisiens. Paris, 1768, 2 vol. in-12, est l'ouvrage de M. Brussel, auditeur des comptes; il est en vers & en prose.

Dictionnaire historique & géographique portatif de l'Italie, en 2 vol. in-8°, chez Lacombe, 1775, dans lequel on a fait un usage fréquent de mon livre, & quelques observations sur les changemens arrivés depuis mon voyage.

Manuel de l'étranger qui voyage en Italie, chez Ducheſne, 3 liv.

Le comte de Lemberg a publié en 1774, des lettres ſur l'Italie, ſous le titre de *Memorial d'un mondain*, en 2 vol. Il y a des anecdotes curieuſes.

Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en 1773, à Paris, chez Cuchet, 1783, 2 vol. in-12. Je crois cet ouvrage de M. Guidi.

Voyage en Italie & en Hollande, Paris, 1775, par M. l'abbé Coyer, 2 vol. in-8°, chez la veuve Ducheſne. L'auteur eſt mort en 1782. On ſait combien il étoit obſervateur, & amuſant.

Lettres écrites de Suiſſe, d'Italie, de Sicile & de Malthe, en 1776-1778, chez Morin, 1780, 6 vol. in-12. Cet ouvrage eſt de M. Rolland de la Platiere, je l'ai cité pluſieurs fois; quoiqu'on puiſſe lui reprocher de l'hu-

meur & des inexactitudes.

Il y a auſſi un voyage de M. de Silhouette ; & un de M. Duclos, qui doit bientôt paroître.

Après avoir parlé des ouvrages compoſés ſur l'Italie par des étrangers, je parlerois ici de ceux que l'on trouve dans le pays, ſi je n'avois pas eu grand ſoin de les citer dans ma deſcription, de même que les meilleurs auteurs nationaux.

On trouve un catalogue des auteurs Italiens dans chaque genre, en 15 pages, dans les *Etrennes Italiennes* de M. l'abbé Bencirechi. A Paris, chez Molini, 1783.

Il y a une collection des plus célebres auteurs Italiens, réimprimés à Paris, qui ſe trouve chez Piſſot & Barrois le jeune.

Quant à l'hiſtoire d'Italie, ſur laquelle un voyageur doit avoir

quelques connoiſſances, on peut lire les *Révolutions d'Italie*, *par Denina*, traduites par M. l'abbé Jardin, à Paris, chez le Jay, 8 vol. 1775, & l'*Hiſtoire générale d'Italie*, par M. Targe, à Paris, chez Monory.

Je citerai auſſi des voyages manuſcrits que j'ai lus avec plaiſir, & dont j'ai fait quelque uſage. L'un eſt de M. l'abbé de Vougny, conſeiller au parlement, qui fit le voyage d'Italie avec M. Bertier, depuis le 13 mars 1730, juſqu'au 4 avril 1731. C'eſt M. Amelot, miniſtre d'état, qui voulut bien en 1767, me communiquer ce journal de M. de Vougny, ſon oncle.

Le ſecond manuſcrit en deux volumes in-4°, eſt celui de feu M. de Broſſes, premier préſident du parlement de Bourgogne, & membre de l'académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de

Paris, qui avoit fait ce voyage en 1740.

M. le baron de Caſtille, qui a fait en 1778, un journal en deux volumes de ſon voyage d'Italie, a bien voulu me le confier.

Feu M. Rozier, frere du célebre phyſicien de ce nom, avoit fait en Italie, en 1772, un grand nombre de notes dont j'ai tiré divers articles.

M. Watelet a écrit 8 vol. de ſon voyage en Italie; j'ai fait mes efforts pour en avoir communication, mais l'auteur eſpére les publier lui-même.

Si j'euſſe pu prendre ſur moi de lire encore pendant quelques années, de conſulter plus de perſonnes, ou de faire moi-même un ſecond voyage en Italie, avant que de publier ma deſcription, elle eût été plus complète; mais je n'ai que trop de regret d'avoir dérobé un ſi long-temps à des études

études plus sérieuses, & nécessaires à mon état ; d'ailleurs, comme disent les Italiens : *Chi guarda ad ogni penna non fa mai letto* ; des personnes qui auront plus de loisir, enrichiront nos connoissances de mille autres détails curieux.

Cependant j'ai pris bien des soins pour perfectionner cette seconde édition : j'ai consulté un grand nombre de gens instruits, ou Italiens, ou établis dans chaque endroit, & bien des voyageurs François ; je vais les citer soit par reconnoissance, soit pour donner plus de confiance à mes lecteurs. Aussi-tôt que le livre parut, en 1769, M. Boscovich, qui jouit en Italie de la plus grande considération, envoya dans les différentes villes d'Italie, les articles respectifs, pour les faire examiner & corriger sur les lieux.

M. de la Condamine, que j'ai-

mois & que je regrette comme un pere, qui avoit vu l'Italie avec beaucoup de curiosité & de fruit, eut la complaisance de lire l'ouvrage entier, la plume à la main, & d'y faire des notes, en 1771, de même que M. l'abbé Bencirechi, Toscan, qui enseigne l'italien à Paris, d'une maniere distinguée.

J'ai cité les notes très-amples de M. Bernoulli, dont j'ai fait usage dans toute l'étendue de mon livre.

M. Henri de Richeprey, qui a voyagé en 1778, comme un connoisseur, & sur-tout comme un politique, m'a fourni divers mémoires très-étendus sur le Milanez, la Toscane, & le royaume de Naples. J'ai eu des corrections sur l'ouvrage en général, par M. de la Tapie, académicien de Bordeaux, qui avoit fait des notes marginales sur tous les vo-

lumes, en 1775, en faisant le tour de l'Italie. M. Chalumeau, qui voyageoit en 1776, avec M. de Laval, ainsi que M. Brak, en 1784, avec M. de Miromenil, & M. Clouet, en 1784, avec M. Senac, ont eu la même complaisance.

Je vais indiquer maintenant pour chaque ville, les personnes de qui j'ai reçu des instructions, & des mémoires particuliers sur les lieux de leurs habitations respectives.

TURIN, M. le baron de *Choiseul*, ambassadeur de France; M. *Bartoli*, célebre antiquaire; M. *Scarampi*, ex-Jésuite.

CONI, M. Beraudo, dessinateur, & physicien, T. I, p. 323.

MILAN, le P. *la Grange*, ex-Jésuite de Macon, qui a demeuré long-temps à Milan; M. le comte *Giulini*; le P. *Tiraboschi*, M. de *Volta*, physicien célebre.

PAVIE, M. le marquis Luigi

Malaſpina, de Sannazaro ; M. le marquis Jean *Belliſomi*, qui m'a envoyé un plan de cette ville ; M. de *Volta* ; le P. *Roube*, profeſſeur de philoſophie.

CREMONE, le P. *Cattaneo*, M. *Verdelli*, ingénieur habile ; M. le chanoine *Fromond*.

PARME, M. de *Keralio* ; le P. *Carminati*.

MODENE, M. *Troili*.

BOLOGNE, M. le cardinal *Boncompagni* ; M. *Canterzani*, ſecrétaire de l'inſtitut.

FLORENCE & la Toſcane, M. l'abbé *Niccoli*, qui étoit chargé des affaires du grand duc à Paris ; M. FAVI, qui l'eſt actuellement de celles de Raguſe ; M. *Ximenez*, ex-Jéſuite, premier ingénieur de la Toſcane ; M. *Fabroni*, attaché au Muſée de Florence ; M. *Mampredi*, juriſconſulte de Piſe.

LUCQUES, M. Stefano *Conti*,

& M. Attilio *Arnolfini*.

ROME, M. le prélat *Simonetti* d'Osimo, qui m'a donné un grand nombre de notes importantes; M. *Pierachi*, auditeur & depuis internonce en France; M. *Boscovich*; le P. *Jacquier*; M. le prélat *Gaetani*; M. le prélat *Stay*; M. *Bergeret*, receveur général des finances; M. de *Quincy*, M. de *Seine*, sculpteur; M. *Norry*, architecte, M. d'Affrique peintre.

NAPLES, Mde. *Ardinghelli Crispo*; M. *Poli*; M. le duc de *Belforte*; M. *Vespasiani*; M. *Diodati*; le P. *della Torre*; M. le docteur *Serrao*; M. Michel *Torcia*; M. Vito *Caravelli*, habile astronome; M. *Andria*.

AREZZO, M. le chevalier *Giudici*.

ANCONE, M. le comte *Garampi*.

PSAFO, M. *Olivieri*.

RIMINI, M. le comte *Garampi*;

M. Serafino *Calindri*, ingénieur, qui m'a envoyé le plan manuscrit de la ville.

FORLI, M. *Toderini*, ex-Jésuite.

FERRARE, le P. *Lecchi*; le P. *Ruffart*; M. *Testa*, habile médecin, & M. *Containi Costabili*, noble citadin de cette ville.

VENISE, M. *Gradenigo*, secrétaire du sénat; M. *Toaldo*, célebre astronome de Padoue; M. de *Villoison*, sur la littérature.

PADOUE, M. *Toaldo*; M. l'abbé *Gennari*, de l'académie de Padoue.

ROVEREDO, M. *Vannetti*.

VICENSE, M. Jean *Arduino*, qui m'en a envoyé le plan.

BASSANO, M. *Verci*, & M. *Boscovich*.

MANTOUE, M. Pellegrino *Salandri*, secrétaire de l'académie; M. Gaetano *Bettinelli*; son frere M. *Bettinelli*, ex-Jésuite, & M. le comte Zacharie *Betti*, de Vérone.

VÉRONE, M. *Cagnoli*, habile mathématicien; M. le chevalier *Lorgna*, ingénieur célebre; M. le comte Zacharie *Betti*; M. le chanoine comte *Dionisi*, & M. *Cristiani*.

BRESCIA, M. *Cristiani*, & M. l'abbé Caſparo *Turbini*, qui ont eu la complaiſance de m'envoyer chacun une deſcription complete de la ville; & M. le docteur Don Baldaſſare *Zamboni*, archiprêtre de Calviſano.

BERGAME, M. le prévôt Uliſſe de' Conti di *Calepio*; M. le comte Joſeph *Beltramelli*, & M. *Torelli*.

GENES, M. *Correard*, ex-Jéſuite François; M. le marquis Jacques-Philippe *Durazzo*, M. Jean-Baptiſte *Grimaldi*, fils de Pierre-François; M. de *Celeſia*; le P. *Croſa*, & M. *Codeviola*.

SAVONE, M. *Belloro*.

NICE, M. de *Raymondis*, an-

cien lieutenant général de Bourg en Breſſe.

Telles ſont les perſonnes obligeantes & inſtruites *, dont j'ai emprunté les ſecours pour perfectionner cette deſcription, & pour tacher de la rendre utile & agréable aux voyageurs.

Abrégé de la route d'Italie & des diſtances itinéraires **.

Pour faire completement le voyage d'Italie, ce n'eſt pas aſſez de voir les capitales, & de ſuivre les grandes routes, il faut faire des excurſions, & choiſir les points de départ, afin qu'elles ne

* M. l'abbé de Plaine, docteur de Sorbone de Chaligny, m'a envoyé de Verdun ſur Meuſe, un grand nombre de notes intéreſſantes; mais elles ſont arrivées trop tard, & j'ai eu le déſagrément de ne pouvoir en faire uſage.

** Les lieues dont je me ſers ſont de 25 au degré, ou de 2283 toiſes de Paris. A l'égard des milles d'Italie, voyez Tom. II, p. 359.

ſoient pas plus longues qu'il ne faut : je vais placer ici un petit détail de l'ordre le plus naturel & le plus commode à ſuivre, pour paſſer une année en Italie, & la bien voir; le lecteur y trouvera, en abrégé, le plan & la diſtribution de ce voyage.

En partant de Paris au mois d'août, l'on paſſe d'abord à Lyon, qui eſt à 96 lieues de Paris, enſuite au pont de Beauvoiſin, à Chamberi, Montmélian, S. Jean de Maurienne, & à S. Michel, qui eſt à moitié chemin de Lyon à Turin, à 33 lieues de l'un & de l'autre, ſuivant la maniere de compter du pays, & à 26 lieues en ligne droite.

De S. Michel on va à Modane, à Lanebourg, qui eſt au pied du Mont-Cenis, à la Novaleze, qui eſt de l'autre côté, à Suze, à Turin.

En quittant Turin l'on va à

Verceil & à Milan, qui eſt à 30 lieues de Turin, en ligne droite. Delà on va voir les îles Borromées, qui ſont à une journée de Milan; Crémone, Côme, Vareſe, & pluſieurs belles maiſons de campagne des environs de Milan.

Il y a des perſonnes qui vont de Milan à Veniſe, éloignée de 60 lieues; mais je préfere de commencer par la route de Marignano, Lodi, & Plaiſance, pour arriver à Parme, qui eſt à 25 lieues de Milan.

On s'arrête à Parme pour voir Colorno, & les ruines de Velleia, ancienne ville, découverte à quelques lieues de Parme.

De Parme on va à Reggio, à Modene, qui eſt à 12 lieues de Parme, & à Bologne, qui eſt à huit lieues de Modene.

Florence eſt à 18 lieues de Bologne, & à 52 de Rome : en

allant de Bologne à Florence, on passe à Pietra Mala, où il y a un feu extraordinaire qui mérite d'être vu.

De Florence on fait une excursion à Arezzo ; une autre à Prato, à Pistoia, Lucques, Massa : on peut revenir delà à Pise, à Livourne, & à Siene, qui n'est qu'à 12 lieues de Florence, & à 40 de Rome.

De Siene on arrive à Acquapendente, à Monte-Fiascone, d'où l'on fait une excursion à Orviete, qui est à trois lieues de Bolsena, où il y a un puits, à double rampe, où les chevaux montent & descendent sans se rencontrer.

De Monte-Fiascone l'on va à Viterbo, d'où l'on peut aller voir les beaux châteaux de Caprarola & de Bagnaia.

On va ensuite à Ronciglione ; d'où l'on peut voir Sutri, où il y

a un théâtre ſingulier, creuſé dans le tuf; à Bracciano, à la Tolfa, où ſont les mines d'alun, qui fourniſſent preſque toute l'Europe, à Civita-Vecchia, & enfin à Rome.

De Rome on fait des excurſions à Tivoli, Fraſcati, Albano, Subiaco, Rocca di Papa, Monte-Cavo, Riccia, Genſano, Nettuno, Porto, Oſtia, Fiumicino, Iſola Sacra.

De Rome à Naples, il y a 43 lieues; on paſſe à Valmontone, Anagni, Ferrentino, Frozinone, Iſola di Sora, Arpino, patrie de Cicéron, S. Germano, Monte Caſino, Capua & Caſerta. Naples eſt à 290 lieues de Paris, en ligne droite, mais à 340 par la route de Turin & de Rome.

De Naples on fait des excurſions, au Véſuve, à Portici, à la Torre dell' Annunziata, à Pompeii, Caſtellamare, Maſſa, Proſ-

cida, Iſchia, Niſida, Miſeno, Baia, Cuma, Pozzuoli; à Pœſtum, où ſont les reſtes d'une très-belle ville, & à la foire de Salerne, qui ſe tient au mois d'octobre; je ne parle pas du reſte du royaume de Naples, qui n'entre point dans mon plan.

De Naples on s'en retourne par mer, dans une felouque, à Gaëta, à Terracina; on peut remonter l'Uffente juſqu'à Sezze, pour voir les marais pontins, & les reſtes de la voie Appia. On peut auſſi faire la route par terre, comme je l'ai indiqué dans mon VIe. volume.

De Sezze on fait des incurſions à Norba, à Ninfa, où ſont les ruines d'une ancienne ville, & à Sermoneta.

Pour aller de Sezze à Rome, on paſſe à Ciſterna & à Fogliano, où ſe font les chaſſes & les pêches les plus amuſantes, à Ve-

letri, à Marino, & on arrive à Rome.

De Rome on va à Citta Caſtellana, à Narni voir les reſtes du beau pont d'Auguſte; à Terni, où il y a une caſcade célebre; on fait une excurſion à Ceſi, & une à Rieti, en allant voir la caſcade.

Après Terni l'on trouve Spolette, & Foligno.

De Foligno on fait une excurſion à Aſſiſe, à Cortone, à Perugia, au lac de Traſymene, à Gubio où ſont les célebres tables, dont l'interprétation a tant exercé les ſavans; une autre excurſion aux bains de Nocera.

En partant de Foligno l'on va à Caſe Nove, Colfiorito, où il y a un lac ſur la montagne; Seravalle, Ponte la Trave, Valcimara, Tolentino, Macerata; ce n'eſt pas un chemin de poſte, je ne l'ai point ſuivi. On laiſſe Camerino

& S. Severino à quelque distance de la route.

De Macerata à Ascoli, Porto d'Ascoli, Ripa Transona, Fermo, Porto di Fermo, Porto di Racanati, Monte Santo, Villa Buonacorsi, Loreto.

De Loreto on fait troi s excursions, à Sirolo, à Osimo & à Iesi.

De Loretto on va par Ancône, Sinigaglia, Fano, Fossombrone, Furlo, Urbino, Pesaro, la Catolica & Rimini.

De Rimini on fait une excursion à Cezena, Cezenatico, Cervia, & une à S. Marino, petite république sur le sommet d'une montagne.

De Rimini à Ravenne, Forli, Faenza, Bologne & Ferrare, qui est à 10 lieues de Bologne.

De Ferrare l'on fait une excursion aux vallées de Commachio.

De Ferrare l'on s'embarque sur

le Pô pour aller à Veniſe, qui en eſt à 20 lieues, en ligne droite.

De Veniſe on va quelquefois à Maeſtra, ou Meſtre, à Treviſo, à Baſſano, où eſt la célebre imprimerie de Remondini; & delà dans le Frioul.

Lorſqu'on revient de Veniſe, on va voir les belles maiſons qui ſont ſur la Brenta, enſuite Padoue, Vicenſe, Verone, Mantoue & Andès, patrie de Virgile; de Mantoue l'on fait une excurſion à Guaſtalla, célebre par la bataille que gagnerent les François en 1734; de Mantoue, on revient à Caſtiglione, Breſce, Bergame, & Milan.

De Milan on va à Pavie, à Tortone, à Gênes, & l'on revient juſqu'à Antibes dans une felouque qu'on fait relâcher à Savone, à Final, à S. Remo, à Vintimiglia, à Monaco, à Montalban, à Villefranche & à Nice.

J'ai ſuppoſé qu'on étoit parti de France au mois d'août, pour traverſer la Savoie, le Piémont & la Lombardie pendant l'été, & ſe trouver à Naples pendant l'hiver; dans ce cas-là on peut revenir à Rome paſſer le carnaval & la ſemaine ſainte; le carnaval, parce que c'eſt le temps le plus agréable pour les plaiſirs; la ſemaine ſainte, à cauſe des cérémonies qui ſont alors les plus pompeuſes. On va enſuite à Veniſe pour voir la fête du Bucentaure le jour de l'Aſcenſion, & l'on revient en France avant le temps des grandes chaleurs d'Italie; c'eſt ainſi qu'on peut diſtribuer une année, quand on la conſacre toute entiere à un voyage d'Italie.

La route que j'ai ſuivie eſt d'environ 700 lieues à compter de Paris.

On peut voir les diſtances, & d'autres détails ſur les routes, dans un fort bon ouvrage inti-

tulé : *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal de pluſieurs voyages aux villes principales de l'Europe, depuis* 1768, *juſqu'en* 1783, *par M. Dutens*, 1783, in-8°. Chez Théophile Barrois, le jeune.

Pour parcourir l'Italie d'une maniere plus inſtructive, il eſt utile d'avoir une grande carte de l'Italie, comme celle de M. d'Anville, en deux feuilles, ou même des cartes particulieres des différens pays que l'on veut traverſer, telle eſt pour le Piémont la grande carte dédiée à Madame Royale. Pour le reſte de l'Italie, on a les cartes particulieres de Roſſi, dont on trouvera le catalogue à la Calcographie de Rome : *Indice delle Stampe intagliate in Rame a bulino e in acqua forte, eſiſtenti nella gia Stamperia de J. de Roſſi, ora nella Calcografia della R. Camera Apoſt.*

Voyez auſſi l'*Analyſe Géographique de l'Italie, par M. d'Anville, géographe ordinaire du Roi*, in-4°. 1744.

Etats de Savoie & de Piémont, par Jaillot, ſix feuilles, 6 l., chez Gogué & Née de la Rochelle.

Belle collection de cartes ſur l'Italie, par Jaillot, chez Dézauche, rue des Noyers.

Parmi les cartes d'Italie, il n'y en a pas de plus détaillées que le Recueil de 60 cartes publiées par Fabio *Magini*, d'après les matériaux raſſemblés par ſon pere, Gio. Ant. Magini, profeſſeur de Bologne, mort en 1617.

Il y a auſſi un grand Recueil de cartes & de plans, intitulé *Novum Italiæ Theatrum, ſive accurata deſcriptio ipſius Urbium, Palatiorum, ſacrarum ædium, &c. Tomus I, Lombardiam ſcilicet, Rempublicam Genuenſem, Monferratum, Ducatus Mediolani, Mirandulæ,*

Parmæ, Mutinæ, & Mantuæ, Principatum Tridentinum, Reſpublicas Venetas & Lucenſem, Magnum Etruriæ Ducatum; juxta delinationes D. Joannis Blaeu, Conſulis & Senatoris Urbis Amſtelodami viri celeberrimi ob eximis illos Atlantes & Urbium Theatra quæ in publicum edidit. Atque omnia juxta Ichnographiam ibidem exhibitam cum tabulis quarum aliquæ dum viveret ejus cura effectæ, plurimæ verò accuratioris delineationis ergo Romæ exaratæ ſunt. Quibus acceſſerunt multæ Urbes, Portus, Ædes ſacræ & alia Ædificia juxta Archetypa Romæ deſcripta, &c. Omnia in ordinem digeſta, Hagæ Comitum, ſumptibus & curá Rutgeri Chriſtophori Alberts. MDCCXXIV. grand in-folio.

Le ſecond volume contient l'état de l'égliſe. Quant au royaume de Naples, il n'eſt point dans ces deux volumes; mais il y en a une grande & belle carte mo-

derne, publiée à Paris, par M. Zanoni.

Parmi toutes les cartes que nous avons des différens états d'Italie, il n'y en a aucune qui ait été levée géométriquement & assujettie aux observations astronomiques, si ce n'est une partie de celle du P. Boscovich, qui fut faite à l'occasion de la mesure du degré en Italie : elle ne comprend que l'état ecclésiastique : on en peut voir les fondemens dans le grand ouvrage intitulé : *De litteraria expeditione per pontificiam ditionem ad dimetiendos duos Meridiani gradus*, &c. à PP. *Christophoro Maire & Rogerio Josepho Boscovich, Romæ*, 1755, in-4°, traduit en françois en 1770.

C'est dans cet ouvrage que l'on trouve la valeur du degré entre 42 $\frac{1}{2}$ & 43 $\frac{1}{2}$ degrés de latitude, 56979 toises, dont il faut prendre la soixantieme partie pour

avoir la valeur du mille géographique d'Italie, employé actuellement par les mathématiciens d'Italie, c'eſt-à-dire, 950 toiſes.

J'ai joint à mon ouvrage les plans de 25 villes principales d'Italie, dont pluſieurs n'avoient jamais été gravés, ou ſe trouvoient difficilement. Je les avois deſtinés à être placés dans chaque volume, mais leur groſſeur nous oblige à donner ces plans en un volume ſéparé. Je ſais par expérience, qu'un voyageur voit avec plaiſir, la ſituation & les diſtances des lieux qu'il doit viſiter dans chaque ville; on aime à préparer ſes courſes ſur le plan, comme à y voir le chemin qu'on a fait.

L'article des meſures d'Italie, étant un de ceux auquel j'ai mis le plus de ſoin, j'ai voulu donner aux étrangers une idée du pied de Paris, & je l'ai fait graver ſur la plupart de mes plans;

mais le retreciſſement du papier y produit des différences dont je dois avertir ; voici celles que j'ai obſervées ſur des épreuves anciennes.

Le pied qui eſt ſur le plan de Naples, eſt trop court de cinq ſixiemes de ligne.

Sur le plan de Veniſe, il eſt exact ou trop court, tout au plus d'un cinquieme de ligne.

Sur celui de Florence, il eſt trop court d'une demi-ligne, ou de deux tiers de ligne.

Sur celui de Rome, trop court d'une ligne & un tiers.

J'en ai déja parlé T. VI, p. 181, mais alors j'avois trouvé la différence beaucoup moindre ; probablement c'étoit ſur du papier différent.

⁂

Des heures Italiques.

La maniere de compter les heures en Italie, eſt ſouvent embarraſſante pour les voyageurs, & c'eſt ici le lieu d'en parler. Les Italiens comptent 24 heures de ſuite, depuis un ſoir juſqu'à l'autre. La 24e heure, qu'on appelle ſouvent l'*Ave Maria*, ſonne une demi-heure, ou trois petits quarts-d'heure après le coucher du ſoleil, c'eſt-à-dire, à nuit tombante, & lorſque l'on commence à ne pouvoir lire qu'avec peine. Si la nuit dure 10 heures & le jour 14 heures, on dit que le ſoleil ſe leve à 10 heures, & le midi arrive à 17 heures d'Italie.

Les Italiens ne ſont pas les ſeuls qui faſſent commencer leurs jours au coucher du ſoleil; cet uſage qui avoit lieu autrefois chez les Juifs, les Athéniens, & autres peuples

peuples Orientaux, ſe pratique encore chez les Chinois.

Les étrangers ne peuvent comprendre ce qu'il y a de naturel & de commode dans cet uſage ; ils trouvent qu'il eſt étrange de n'avoir pas toujours le midi à la même heure ; mais ſi l'on examine la choſe, ſans préjugé, l'on trouvera que la méthode Italienne eſt peut-être la plus naturelle ; car avant qu'on eût trouvé des machines pour meſurer le temps, on ne pouvoit partir d'un point plus ſenſible à tous les yeux, que la chûte du jour, & finir ſes occupations plus naturellement que par la fin de la lumiere.

Les François diſent que leur maniere eſt plus commode, en ce que l'on n'eſt point obligé de calculer quelle heure il eſt lorſque le ſoleil eſt au méridien : les Italiens répondent qu'on eſt tous les jours obligé de faire chez nous un

ſemblable calcul pour ſavoir à quelle heure le ſoleil ſe leve & ſe couche, choſe qui eſt bien plus importante dans la ſociété, que de ſavoir quand le ſoleil eſt dans le méridien.

Les uſages de la ſociété civile n'ont pas été fixés dans le principe par les perſonnes qui dorment le jour & qui ſe divertiſſent pendant la nuit, mais par des peuples laborieux, qui finiſſoient leurs travaux lorſque la lumiere leur manquoit. Lorſqu'en France un laboureur au printemps quitte ſa charrue à ſix heures, ce n'eſt pas parce qu'il y a ſix heures que le ſoleil a paſſé par le méridien, c'eſt parce que le ſoleil n'eſt plus ſur l'horizon, ou parce qu'il n'y a plus de jour : il faiſoit la même choſe en hiver, & il le fera encore en été. S'il étoit en état de réfléchir ſur notre maniere de calculer le temps, & qu'il fût tout-à-fait libre

du préjugé de son éducation, il trouveroit ridicule qu'on lui dît en hiver, il est quatre heures, & en été il en est huit; il nous répondroit avec raison qu'il est toujours la même heure pour lui, puisqu'il est l'heure de s'en aller, de revoir sa maison, de prendre son repas, & de se préparer par le sommeil à recommencer une nouvelle journée.

Le principal inconvénient de la méthode Italienne, c'est que les jours ne sont point égaux entre eux, & qu'on est obligé de changer les horloges pour les mettre à l'heure, & de racourcir ou d'alonger le pendule, lorsque l'horloge sonne trop tôt ou trop tard; mais ne pourroit-on pas dire la même chose du temps vrai dont nous nous servons dans la société; les horloges ne peuvent le suivre (a), son inégalité n'est à la vé-

(a) Aussi les Anglois préférent-ils le temps qu'ils appellent temps moyen ou uniforme,

rité que d'un quart-d'heure, & par conſéquent beaucoup moindre que celle des heures italiques, mais quand il faut changer la marche d'une horloge, il importe peu que ce ſoit de 10 minutes ou de 30 (a); ce ſont les beſoins de la ſociété qu'il faut conſulter à cet égard : dans un pays qui ſeroit ſitué ſous l'équateur, l'inconvénient dont je parle n'auroit pas lieu; la méthode italique ſeroit inconteſtablement & à tous égards préférable; & je ne ſuis point étonné qu'elle ſe ſoit établie la premiere dans les pays méridionaux de l'Aſie.

vrai, & ils ne ſe ſervent des méridiennes ou des cadrans ſolaires, qu'en appliquant l'équation du temps, qui va juſqu'à 16 minutes; on en peut voir la cauſe & les détails dans mon *Aſtronomie*.

(a) On fait quelquefois dans les horloges, des roues annuelles, avec des courbes, qui allongent le pendule ou le raccourciſſent, pour lui faire ſuivre le temps du ſoleil. On pourroit en faire de pareilles pour les horloges italiques, la courbure ſeroit ſeulement trois fois plus forte.

A Turin, à Parme, à Florence, on a adopté les heures Françoises, & peut-être que cet usage plus général, & le goût de l'uniformité, entraînera peu à-peu le reste de l'Italie. Mais en attendant j'ai cru faire plaisir aux Voyageurs, même aux Italiens, en leur donnant ici une table générale des heures italiques, pour les cinq latitudes principales de l'Italie ; elle servira sans erreur sensible pour les pays intermédiaires (a). On y voit pour les différens temps de l'année, quelle heure d'Italie on

(a) Le P. Riccioli, avoit déja calculé une table pour l'heure du midi, de six en six jours, en supposant que les 24 heures commencent une demi-heure après le coucher du soleil; quelquefois on se sert de cette table, & d'une méridienne, pour régler l'horloge italique ; mais si l'on trouve que le midi doit être à 16 heures, on fait marquer à l'horloge 15 h. trois quarts, au moment que le soleil passe sur la méridienne, afin que les 24 heures sonnent trois quarts d'heure après le coucher du soleil, plutôt que de sonner une demi-heure après le coucher, comme le suppose ma table.

compte lorſqu'il eſt midi, en ſuppoſant que les 24 heures italiques finiſſent exactement 30 minutes après le coucher apparent du centre du ſoleil. Par exemple, le premier janvier, à Veniſe, on compte 19 heures 9 minutes quand il eſt midi, parce que le ſoleil ſe couchant le 31 décembre au ſoir à 4 heures 21 minutes, ſuivant notre maniere de compter en France, l'*Ave-Maria* ſonne à 4 heures 51 minutes, ou 7 heures 9 minutes avant minuit ; donc minuit arrive pour les Vénitiens à 7 heures 9 minutes, & le midi douze heures après, c'eſt-à-dire, à 19 heures 9 minutes. Cette table ſervira auſſi à trouver l'heure du coucher du ſoleil en heures Françoiſes ; car il ſuffit de prendre ce qui s'en manque pour aller à 24 heures, & d'en ôter 30 minutes; ainſi de 19 heures 9 minutes à 24 heures, il y a 4

heures 51 minutes, si l'on en ôte 30, il reste 4 heures 21 minutes, c'est le coucher du soleil qui a précédé le midi du premier janvier, à Milan & à Venise.

J'ai supposé dans cette table, que le coucher du soleil étoit toujours à 23 heures & demie; mais dans les éphémerides de Milan pour l'an 1776, page 91, il y a une table des heures italiques, où l'on suppose le coucher du soleil 23 heures 0′ en été, 23 heures 30′ en hiver, & dans les autres temps à proportion.

TABLE du Midi en Heures Italiques.

Latitudes.	45° 25′ Milan & Veniſe		44° 25′ Génes.		43° 46′ Florence.		41° 54′ Rome		40° 50′ Naples.	
	H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.
Jan. 1	19	9	19	5	19	2	18	57	18	53
10	19	3	19	0	18	57	18	52	18	48
20	18	54	18	51	18	49	18	44	18	40
Fév. 1	18	40	18	37	18	36	18	32	18	28
10	18	28	18	26	18	25	18	21	18	18
20	18	12	18	11	18	10	18	7	18	5
Mars. 1	17	58	17	57	17	57	17	55	17	53
10	17	45	17	44	17	44	17	43	17	41
20	17	28	17	29	17	28	17	19	17	27
Avril. 1	17	9	17	10	17	10	17	11	17	11
10	16	54	16	57	16	57	16	59	16	59
20	16	37	16	40	16	43	16	46	16	46
Mai. 1	16	24	16	26	16	27	16	31	16	33
10	16	13	16	15	16	17	16	21	16	23
20	16	1	16	4	16	6	16	11	16	13
Juin. 1	15	49	15	53	15	56	16	1	16	5
10	15	44	15	48	15	51	15	57	16	0
20	15	42	15	46	15	49	15	55	15	59
Juillet. 1	15	43	15	47	15	50	15	57	16	0
10	15	47	15	51	15	54	16	0	16	4
20	15	56	16	0	16	2	16	7	16	11
Août. 1	16	9	16	12	16	13	16	19	16	22
10	16	20	16	23	16	24	16	29	16	32
20	16	34	16	37	16	38	16	42	16	43
Sept. 1	16	52	16	54	16	54	16	57	16	59
10	17	7	17	8	17	8	17	9	17	10
20	17	22	17	22	17	22	17	23	17	24
Octob. 1	17	39	17	39	17	39	17	39	17	39
10	17	53	17	52	17	52	17	51	17	51
20	18	8	18	7	18	7	18	5	18	4
Nov. 1	18	27	18	25	18	24	18	20	18	19
10	18	39	18	36	18	35	18	31	18	29
20	18	51	18	49	18	47	18	41	18	39
Déc. 1	19	1	18	58	18	57	18	51	18	48
10	19	7	19	4	19	2	18	57	18	53
20	19	12	19	7	19	4	18	59	18	55

DE L'HISTOIRE *NATURELLE* DE L'ITALIE.

JE n'ai pas négligé, dans mon voyage, les obſervations d'hiſtoire naturelle, & ſpécialement les obſervations minéralogiques, toutes les fois que j'en ai eu l'occaſion (a); mais j'ai cru devoir auſſi faire uſage d'un grand mémoire ſur la minéralogie de l'Italie qui ſe trouve dans le premier volume des *Mémoires ſur différentes parties des ſciences & des arts, par M. Guétard*, 1768, 1785, in-4°. chez Onfroy. M. l'abbé Guénée, actuellement inſtituteur des enfans de France, dans un voyage d'Italie qu'il fit en 1761, s'occupa ſpécialement de la minéralogie, de l'inſpection des montagnes, de leur nature, de la qualité des terres, des pierres & autres minéraux de l'Italie, & il rapporta à M. Guétard un grand nombre de notes intéreſſantes que cet académicien

(a) Il y a un ouvrage plus ancien ſur l'hiſtoire naturelle de l'Italie, intitulé: *Jo. Jac. Scheuchzeri itinera Alpina tria, in quibus, incolæ, animalia, plantæ, &c. iconibus illuſtrantur. Londini*, 1708, *in-4° fig.* J'en ai cité pluſieurs autres dans le cours de mon ouvrage.

a liées dans son ouvrage, avec les travaux qu'il avoit déja publiés sur la minéralogie, dans les mémoires de l'académie pour 1753, 1756, 1758 & 1765.

L'Italie est peut-être un des pays sur lequel il est le plus difficile, dit M. Guétard, d'établir un plan minéralogique : elle a été si bouleversée par les volcans, que tout y paroît être dans un état de confusion qui a dérangé l'ordre & la suite des montagnes ; M. Guétard n'a pas laissé d'y trouver des indices du système général de minéralogie, qu'il s'est formé d'après une suite d'observations. Suivant ce système, l'Italie devoit être un pays calcaire & faire partie d'une bande métallique ; il l'avoit annoncé dès son premier mémoire sur la minéralogie, sans être en état pour lors de le prouver ; mais les observations de M. l'abbé Guénée, & celles de M. *Allioni*, de Turin, de M. *Spada*, de Vérone, l'ont mis en état de reconnoître que l'Italie est, du moins pour la plus grande partie, un pays marneux, ou formé de pierres calcaires, & que ce pays confine à un terrein rempli de marbres ; car il faut mettre quelque différence entre les marbres & les pierres calcaires communes. Ce pays des marbres est borné par les hautes montagnes qui font la bande schiteuse ou métallique.

Cette bande métallique se divise encore dans sa hauteur ; car on distingue les montagnes à filons & les montagnes à couches, les unes que M. de Buffon regarde comme le produit du feu, les autres qui lui pa-

roiſſent avoir été formées par l'eau ; car le feu & l'eau ſont ſouvent les agents des mêmes phénomenes & des mêmes mixtes.

Le pays des pierres calcaires ordinaires, commence dès le Piémont & communique même avec celui de la France ; car on trouve ces pierres calcaires vers Lyon, Grenoble, Marſeille & Toulon ; dans la Savoie & dans les environs de Turin, où on les emploie à faire de la chaux ; elles ſe voient encore depuis Montcallier juſqu'à Caſal, & dans pluſieurs autres endroits de l'Italie, ſur-tout dans le voiſinage de l'Apennin. Si le Piémont n'eſt pas tout entier dans la bande marneuſe, il y eſt du moins en grande partie ; M. Guétard en juge par l'orictographie du Piémont, qu'a donnée M. *Allioni*, où l'on voit des corps marins foſſiles, trouvés dans toutes les parties du Piémont ; ainſi le Piémont eſt réellement calcaire.

Ce pays calcaire ſe continue dans le Montferrat, puiſque Bourguet a trouvé à Montafia des corps marins foſſiles ; M. Guénée en a remarqué à Franca-villa, & Novi ; la même bande calcaire a été auſſi reconnue à Piſe, à Livourne, à Velletri, à Sezze, à Terracine, à Gaëte & juſqu'à Salerne, dans le royaume de Naples.

L'autre côté de l'Italie, ſitué ſur la mer adriatique, eſt également calcaire ; la pierre des environs de Lorete & d'Ancône eſt calcaire, ainſi que la montagne ſur laquelle eſt bâtie la ville de S. Marin, & celles où ſont Padoue, Vérone, Breſcia. Ainſi il

eſt très-probable que dans l'intérieur de l'Italie, de même que ſur ſes côtes, les pierres les plus communes ſont calcaires, & que la plus grande partie de l'Apennin eſt de pierres calcaires.

Le marbre eſt encore une ſorte de pierre calcaire qui ſe trouve en quantité dans l'Italie; mais il paroît, dit M. G. que les marbres ſont placés dans des endroits plus voiſins des hautes montagnes, que la pierre calcaire commune. On les trouve ſur tout près du lac de Côme, à Roveredo, à Vérone, à Trente, à Padoue, le long des montagnes du Tirol; & enſuite en Iſtrie, en Dalmatie, en Albanie, c'eſt-à-dire de l'autre côté du golfe adriatique. (V. *Donati, Eſſai ſur l'hiſt. natur. de la mer Adriatique*).

La bande ſchiteuſe & métallique eſt formée par les hautes montagnes qui ſont derriere les montagnes de marbre; en effet les granites & les ſchites s'obſervent près des hautes montagnes, ſur-tout du côté du Tirol. On trouve le ſchite brillant aux îles Borromées, & du côté de Trente, de Colman, de Brixen, & juſqu'à Inſpruck, qui eſt du Tirol: ce même canton donne auſſi du granite (M. Guétard, pag. 416 & 436). Les montagnes du Dauphiné & du Languedoc, auſſi-bien que celles d'Iſtrie & de Dalmatie, contiennent des ſchites, des granites, & des métaux de toute eſpece.

Les montagnes de Gênes contiennent beaucoup de ſchites & d'ardoiſes; dans celle de la Superga près Turin il y a du granite, des ſchites, du quartz & du ſpath.

Il y a sur-tout beaucoup de granite au nord de Milan, mais il est à gros grain, mal lié, rempli de pailletes talqueuses, & de parties noirâtres; il est moins beau que celui de plusieurs provinces de France.

Les volcans indiquent ordinairement un terrein qui n'est point calcaire, aussi les environs des lacs de Vico & d'Albe, du côté de Rome, renferment des granites ou des schites talqueux; j'ai trouvé moi-même beaucoup de parties talqueuses dans les matieres du Vésuve. Si ces montagnes talqueuses sont si près de celles qui contiennent des pierres calcaires, M. G. conjecture que c'est parce qu'elles sont le reste de quelques chaînes de montagnes détruites par les secousses des tremblemens de terre, qui, par leur destruction, ont probablement donné lieu à l'introduction des eaux de la mer qui ont formé la Méditerranée.

Le royaume de Naples est en grande partie dans la bande métallique; en effet, Davity parle de beaucoup de mines qui sont dans la Calabre; mines d'or, d'argent, de fer, d'aimant, de plomb, d'azur, de vermillon, de soufre, de poix, de sel, d'albâtre, de cryſtal (Voyez M. Guétard. p. 438).

Il faut aussi renfermer dans cette bande métallique quelques autres endroits de l'Italie où l'on trouve des mines; tels sont la Toscane, la Marche Trevisane qui fournit de très-bon acier; & le Frioul, où l'on trouve de toutes sortes de métaux, les mines d'Idria, fameuses par le mercure

qu'elles fourniſſent ; le pays de Vicenſe, de Breſce & de Bergame qui contient auſſi des mines ; le Plaiſantin où il y a une ſource de pétrole ; une partie du Piémont, où il y a du ſchite, de l'ardoiſe & des mines ; la vallée de Lucerne & de Lens où il y a des mines d'argent, de vitriol & d'alun, & divers endroits du Piémont, où l'on trouve du fer & même de l'or.

Ces trois bandes partagent l'Italie ; la premiere eſt la bande calcaire ou marneuſe, la ſeconde comprend les marbres, la troiſieme renferme les granites, les ſchites, & les métaux ; toutes trois paroiſſent ſe prolonger juſque dans les îles de la Méditerranée : la Sicile & l'île de Caprée paroiſſent calcaires ; la Corſe & la Sardaigne pourroient bien n'appartenir qu'à la bande métallique, ou n'avoir qu'une petite partie des deux autres bandes. Quand on aura ſuivi le progrès de ces trois bandes, & qu'on aura déterminé leur poſition en un grand nombre de points, on ſera en état de tracer une carte minéralogique de l'Italie. M. Guétard ſe propoſoit de nous la donner ; j'avois tâché d'y contribuer moi-même, en recueillant avec ſoin les minéraux de tous les endroits de l'Italie, où j'avois paſſé : je lui remis à mon retour tous les échantillons que j'en avois rapportés, mais il vient de mourir. Janv. 1786.

Je dois citer principalement un livre très-intéreſſant, & le meilleur qu'il y ait ſur cette matiere : *Lettres ſur la minéralogie, & ſur divers autres objets d'hiſtoire naturelle de l'Italie, écrites par M. Ferber* à M. de

Born, traduites par M. le baron Dietrich, à Strasbourg 1776, 507 pages in-8°. Ces lettres d'un ſavant minéralogiſte Suédois, furent imprimées à Prague en 1773; elles avoient été écrites en 1771 & 1772, de Milan, Veniſe, Florence & Naples, elles contiennent des détails très-inſtructifs ſur l'hiſtoire naturelle, & ſpécialement ſur la minéralogie de l'Italie, ſur les marbres antiques, ſur les naturaliſtes Italiens & ſur leurs cabinets, ſur les anciens volcans; on y trouve quelques critiques de mon livre, j'aurois voulu en faire un extrait, mais il m'auroit fallu trop de temps, & j'aurois trop augmenté l'étendue de mon ouvrage.

M. de Sauſſure, célebre phyſicien de Geneve, qui parcourut l'Italie en 1774 comme un véritable obſervateur, a donné une eſpece de tableau lithologique de l'Italie, dans le journal de phyſique de 1776; je l'ai cité pluſieurs fois; mais je vais joindre ici une notice qu'il a bien voulu m'envoyer, des montagnes & des productions de l'Italie.

DE LA CONSTITUTION PHYSIQUE DE L'ITALIE;

Par M. DE SAUSSURE.

LES principales montagnes de l'Italie ſont les Alpes qui la bornent au nord & au couchant, & l'Apennin qui la diviſe, ſuivant ſa longueur dans ſa partie méridionale.

Les Alpes forment la plus haute chaîne de montagnes de tout l'ancien continent. La partie la plus élevée de cette chaîne eſt compriſe entre le mont S. Gothard & le petit S. Bernard, & delà juſques à la Méditerranée au midi, & juſques dans le Tirol au nord-eſt, les Alpes s'abaiſſent continuellement.

Cette chaîne a 40 ou 50 lieues de largeur en ligne droite. Elle eſt compoſée de pluſieurs chaînes paralleles, qui ſont coupées çà & là par des vallées tranſverſales. Ces vallées different beaucoup des vallées longitudinales, qui réſultent du paralléliſme des chaînes particulieres. Celles-ci plus longues, plus régulieres, plus profondes, paroiſſent auſſi anciennes que les montagnes

elles-mêmes, quoique les eaux & les révolutions que la terre a ſubies ayent pu y apporter des changemens conſidérables. Les vallées tranſverſales qui ſont pour l'ordinaire tortueuſes & beaucoup moins profondes, paroiſſent avoir été creuſées depuis la formation des montagnes par les eaux des pluies & des neiges fondues. Je dis que celles-ci ſont beaucoup moins profondes : en effet il eſt bien remarquable, que dans toute l'étendue des Alpes qui renferment l'Italie depuis le Tirol juſqu'à Nice, il n'y ait aucune vallée tranſverſale, c'eſt-à-dire, aucun paſſage par lequel on puiſſe traverſer cette chaîne de montagnes, ſans être obligé de gravir à la hauteur de 6 ou 7 cens toiſes, au-deſſus du niveau de la mer ; tandis que les vallées longitudinales qui ſont au pied de ces paſſages, n'ont ſouvent que deux ou trois cens toiſes au-deſſous du même niveau.

Quant à la nature même des montagnes dont les Alpes ſont compoſées, on peut dire en général qu'elle varie en raiſon de leur diſtance à la chaîne centrale, qui eſt communément la plus large & la plus haute. La chaîne extérieure la plus baſſe, la plus éloignée du centre, eſt compoſée tant du côté de l'Italie que du côté oppoſé, de collines qui ne ſont autre choſe que des lits ou des amas de débris des chaînes intérieures ; ce ſont des ſables, des argiles, des grès, des poudingues, des cailloux roulés, & même de grands blocs détachés des hautes montagnes, & entraînés par les

eaux dans les grandes révolutions de la terre.

Après ces amas de débris, les premieres chaînes que l'on rencontre en pénétrant dans les Alpes sont du genre de celles que les naturalistes nomment *fécondaires* ou de seconde formation : elles sont composées de pierre-à-chaux, de serpentine ou pierre ollaire & de schites de diverses especes.

Enfin la chaîne centrale renferme les montagnes primitives, savoir, les roches feuilletées, quartzeuses, & les granites.

C'est dans la jonction des fécondaires aux primitives & dans les lignes extérieures de ces montagnes primitives, que se trouve pour l'ordinaire les mines métalliques ; les marbres se rencontent plus fréquemment vers le bas des chaînes fécondaires

Mais cette distribution générale est sujette à un grand nombre d'exceptions ; les granites se montrent quelquefois tout près des plaines, comme à S. Ambroise, sur la route de Turin ; & la pierre calcaire occupe en quelques endroits le centre de la chaîne : tels sont les schites micacés, calcaires, qui composent le haut du mont Cenis.

L'Apennin, que l'on peut considérer comme un rameau des Alpes, se détache de celles-ci entre Gênes & Turin, & descend delà jusques à l'extrêmité méridionale de l'Italie, en se rangeant plus près de la côte occidentale que de l'orientale. Il est comme les Alpes, bordé par en-bas de collines composées de sables, de grès &

d'autres débris, mais moins abondans & d'un moins grand volume que ceux des Alpes. Les montagnes de l'Apennin ſont preſque toutes de ſeconde formation, calcaires, ollaires, ſchiſteuſes; il y a cependant quelques places où le granit perce au-travers de ces pierres ſécondaires.

On peut regarder comme une branche de l'Apennin les collines du Mont-Ferrat, qui commencent auprès de Turin, paſſent à l'oueſt de Parme & de Plaiſance, & vont ſe réunir à l'Apennin dans le duché de Modene. Leur nature eſt en général la même que celle de l'Apennin, & on y trouve, comme dans celui-ci & dans les Alpes, des mines & des marbres.

Dans toutes ces montagnes & ces collines on rencontre en grande abondance un genre de pierre que la nature a prodigué en Italie, plus que par-tout ailleurs, & qui s'obſerve, par exemple, beaucoup plus fréquemment ſur le revers méridional des Alpes, que ſur les pentes ſeptentrionales. C'eſt la *ſerpentine* ou *pierre ollaire*, connue en Italie ſous les noms de *gabbro*, *gabretto*, *geſſo di ſarto*, &c. Cette pierre qui eſt la matrice de l'amianthe, ſe trouve ou pure, ou mélangée avec la pierre calcaire. Ses variétés ſont innombrables & pour la couleur & pour la dureté; il y en a qui eſt dure comme le jade, (le plus dur de tous les cailloux après les pierres précieuſes) & l'on trouve de la ſerpentine qui a la molleſſe de la craye. Le gypſe eſt auſſi extrêmement commun en Italie: il

y en a des montagnes entieres dans les Alpes, au mont Cenis, par exemple, & ailleurs. Les beaux marbres se trouvent aussi fréquemment en Italie; ceux de Suze, de Carrare, de Seravezza, de Siene, méritent la célébrité dont ils jouissent. L'albâtre de Volterra est aussi justement célebre. Enfin l'on trouve dans la Toscane & dans les collines de Mont-Ferrat des jaspes, des agathes & des calcédoines qui ne sont pas de beaucoup inférieures aux orientales.

L'Italie n'est pas moins remarquable par ses plaines que par ses montagnes. La plaine de Lombardie est une des plus belles & des plus riches qu'il y ait au monde.

Une autre jolie plaine est celle de la Campanie heureuse, renfermée par le golfe de Naples & par les Apennins: son extrême fertilité, sa population, sa situation charmante la rend vraiment digne du beau nom qu'elle porte.

Au nord-est de cette plaine, de l'autre côté des Apennins, on trouve dans la Pouille, sur le golfe de Manfredonia de grandes & belles plaines qui sont aussi très-fertiles.

Toutes les plaines, & même les collines de l'Italie ont été recouvertes par les eaux de la mer, dans des temps antérieurs à tous les monumens historiques, mais pourtant postérieurs à la formation des montagnes & aux premieres révolutions de notre globe. C'est ce qu'atteste l'immense

quantité de coquillages marins parfaitement conservés, & qui sont même quelquefois encore colorés, que l'on trouve épars dans les plaines de la Lombardie & de la Toscane, & jusques sur les collines du Mont-Ferrat & sur les basses montagnes de l'Apennin. On voit en plusieurs endroits du Piémont, de la Lombardie & la Toscane des champs absolument blanchis par les coquilles dont ils sont couverts, d'autres dont elles empêchent la culture par leur nombre & par leur volume, presque toujours disposées par familles, comme on les trouve au fond de la mer; la plupart paroissent avoir été abandonnées par une retraite tranquille de ses eaux; car on trouve très-fréquemment les bivalves, les huîtres, par exemple, dans leur situation naturelle, & les deux valves encore appliquées l'une sur l'autre, quoiqu'elles ne soient point adhérentes & que la plus légere secousse eût pu les séparer. Quelques-uns de ces coquillages ont leurs analogues vivans dans les mers qui baignent actuellement l'Italie, d'autres n'ont leurs analogues connus que dans les mers des Indes; il y en a enfin dont on n'a point encore trouvé les analogues. On peut en dire autant des poissons pétrifiés du mont Bolca dans le Véronois (Tome IX, page 153).

Les bois pétrifiés, sont très-communs en Italie, & sur-tout dans le Piémont. On trouve aussi dans la Toscane des bois qui ont été changés en charbon de pierre. Enfin les ossemens d'animaux exotiques,

d'Hypopotames, & sur-tout d'éléphans, sont si fréquens dans quelques parties de l'Italie, & principalement dans la Toscane, le long des bords de l'Arno, que la plupart des laboureurs les connoissent, & que dans certains endroits, par exemple, à *Castel-franco di sopra*, ils assurent qu'ils ne labourent jamais un champ, sans que la charrue n'amene quelques fragmens osseux. On y trouve des défenses d'éléphans de tout âge, ce qui semble indiquer qu'ils ont été anciennement sauvages dans ce pays-là, puisque ces animaux ne multiplient point dans l'esclavage. Ces ossemens d'éléphans se trouvent là, comme en Amérique & en Sibérie, mêlés avec des cailloux roulés, des sables & des argiles qui ont été charriés & accumulés par les eaux.

L'Italie présente aussi un grand nombre de vestiges de l'action des feux souterrains. Si l'on n'en trouve pas dans le centre des Alpes, ce n'est pas la masse de ces montages, ni l'étendue de leurs racines, sous les plaines voisines qui les en a préservées, puisque les Cordillieres bien plus hautes que les Alpes sont remplies de volcans, jusques dans leur centre. On croit que le voisinage de la mer est néceſſaire à l'embrasement des matieres inflammables renfermées dans le sein de la terre. Les Alpes en fourniroient un exemple ; car dans les lieux où elles s'approchent de la mer adriatique, dans le Vicentin, par exemple, on a trouvé des vestiges considérables de volcans. MM. Jean Arduini, Jérôme Fes-

tari ont décrit les amas de basaltes, & les autres productions volcaniques du Val d'Agno & d'autres parties des Alpes Vicentines. Non loin delà, dans les plaines du Padouan, sont les collines Euganéennes, entiérement volcaniques, renfermant aussi des basaltes, des granites à demi-fondus & d'autres singulieres productions des feux souterrains, qui ont été très-bien décrites par M. Strange. Voyez T. IX, p. 90.

Mais dans toute la chaîne des Alpes qui s'étend depuis le mont Baldo près de Vérone inclusivement, jusques à la mer entre Gênes & Nice, on n'a trouvé aucun indice certain de l'action des Volcans. Les montagnes désignées comme des Volcans dans quelques cartes des Alpes de la Suisse n'ont rien de volcanique, & les indices que quelques observateurs inexacts avoient cru en appercevoir dans ces mêmes Alpes, se sont aussi trouvés absolument faux. On peut en dire autant de ceux que le P. Beccaria a cru voir sur le Monte-barone & dans le voisinage d'Yvrée (*Gradus Taurinenſis*, *p.* 272), c'étoient des pierres quartzeuses ou des pierres ollaires qu'il avoit prises pour des laves (a).

L'Apennin même ne montre aucun vestige de volcans dans le voisinage des Alpes;

(a) M. le chevalier de Lamanon croit cependant avoir découvert tout nouvellement un ancien volcan sur les hautes Alpes du Dauphiné; mais les naturalistes de cette province ne sont pas tous de cet avis; au reste, nous ne disons pas *qu'il n'y a point* de volcans dans les hautes Alpes, mais *qu'on n'en connoît point encore.*

car les pierres noirâtres du paſſage de la Bocquette ſur la route de Turin à Gênes, que l'on a dit être volcaniques, ſont des pierres ollaires qui n'ont jamais été touchées par le feu. Les veſtiges connus des anciens volcans les plus voiſins des Alpes, que l'on rencontre dans l'Apennin, ſont ſur le mont Traverſo entre Bologne & Florence. Depuis-là ils deviennent continuellement plus fréquens, à Radicofani, Acquapendente, Bolſena : le lac même dont cette derniere ville porte le nom, eſt entiérement entouré de laves & de baſaltes.

Les environs de Rome ſont auſſi tout volcaniques ; les catacombes ſous la ville même ont été creuſées dans une eſpece de tufa ou de pouzolane rougeâtre, qui eſt évidemment une production de volcan. Les lacs de Vico, de Bracciano & de Caſtel Gandolfo ne paroiſſent être que des cratères d'anciens volcans. Mais les eaux ont auſſi exercé leur action ſur le ſol & ſur les environs de cette ville fameuſe ; on a trouvé de grands oſſemens de poiſſons dans ces mêmes catacombes ; & le monte Mario, de même que d'autres collines voiſines de Rome, préſentent des alternatives ſingulières du travail de l'eau & de celui du feu.

La route de Rome à Naples paſſe preſque par-tout ſur des veſtiges de volcans éteints ; & les environs de Naples n'offrent que des productions volcaniques. Les îles voiſines, telles que Procida, Iſchia, Ventotiene, Monte Criſto, ſont entiérement volcaniques ;

volcaniques; mais Caprée eſt calcaire, de même que le cœur des Apennins. A l'orient de Naples, au milieu de tant de volcans éteints, le Véſuve eſt le ſeul dont les feux ſoient encore allumés. Je ne parle point du feu de Pietra Mala, qui n'eſt point un volcan, mais la flamme légere d'une vapeur combuſtible, & quant à l'Etna & aux volcans des îles Eoliennes, ils n'appartiennent pas proprement à l'Italie.

Les grandes & belles plaines de la Lombardie, les collines du Montferrat & les bords de l'Adriatique ne renferment aucun veſtige connu de l'action des feux ſouterrains, excepté les collines Euganéennes dont nous avons déja parlé. Il en eſt de même des plaines de Lucques, de Piſe, de Livourne, de celles de la Pouille & des Maremmes de la Toſcane & de la Romagne.

Il ne s'enſuit pas que ces plaines n'ont réellement jamais été ravagées par les feux ſouterrains; peut-être que les ſables, les graviers & les atterriſſemens qui les recouvrent, dérobent à nos yeux les veſtiges des anciennes opérations de ces feux; c'eſt ce que l'on voit, du moins dans la Campanie heureuſe; le fond de cette plaine eſt tout volcanique, mais il eſt entiérement recouvert d'épaiſſes couches de ſable, de gravier & de galets chariés par les eaux & mêlés même encore de coquillages. Enfin dans les lieux même que les volcans ſemblent avoir le plus reſpectés, on trouve fréquemment d'autres indices de l'action des

feux ſouterrains, tels que des ſources chaudes, des vapeurs enflammées, des bullicames ou fontaines qui paroiſſent bouillantes. Il eſt donc bien vraiſemblable, que la plus grande partie de cette belle contrée, récele dans ſon ſein de grands amas de matieres inflammables.

Quant à la nature des productions volcaniques que l'Italie renferme, leur variété eſt immenſe; on ſe contentera d'indiquer les claſſes ſous leſquelles on peut les ranger.

1°. Les laves proprement dites, qui ſont des pierres ou des terres vitrifiées, ou du moins fondues par l'action des feux ſouterrains. Cette claſſe peut ſe ſubdiviſer en laves informes, laves à formes régulieres, ou baſaltes, laves poreuſes, laves filamenteuſes ou pierres ponces, débris atténués de ces différentes eſpeces, ou pouzolanes, &c.

2°. Les terres ou pierres qui n'ont été qu'à demi-fondues & qui ont conſervé en partie les formes & les caracteres qu'elles avoient avant d'être attaquées par le feu. Tels ſont les granits volcaniques des collines Euganéennes, dont eſt pavée en grande partie la ville de Veniſe, & dans leſquels on reconnoît encore les cryſtaux du feld ſpath, les fragmens de quartz, &c.

3°. Les pierres qui ont entiérement ſurmonté ou éludé l'action des feux volcaniques; celles par exemple qui ont été lancées par des exploſions ſouterraines, ſans avoir ſubi aucune altération: comme ces

fragmens de marbre que l'on trouve épars sur les flancs du Vésuve, &c.

4°. Les mélanges de terre, de pierres & de laves brisées, qui ont été vomis par les volcans sous la forme d'une bouillie aqueuse, & qui ont acquis ensuite une plus ou moins grande consistance, tels que le *tufa* de Naples, le *peperino* de Rome; telle fut encore la matiere qui engloutit Herculanum.

5°. Les laves ou autres productions de volcans qui ont été décomposées par l'action, soit de l'eau, soit de l'air, soit des fumées sulfureuses, comme les laves blanchies, & les argilles de la solfatare.

6°. Les matieres qui, après être sorties des volcans sous quelqu'une des formes précédentes, ont été dissoutes par les eaux & ensuite cristallisées ou agglutinées sous des formes entiérement nouvelles, comme les hydropales de Vicence, les breches volcaniques du Val d'Agno, & les matieres cristallisées qu'on trouve dans les laves.

La température de l'Italie n'est point uniforme dans toute son étendue; elle est même sujette à des exceptions locales, extrêmement remarquables. Il semble pourtant que d'après les productions propres à chaque contrée, on pourroit diviser l'Italie en quatre climats qui auroient chacun deux degrés en latitude. Le climat septentrional qui comprend toute la Lombardie & une partie de la Romagne, jusques aux pentes de l'Apennin du côté de Florence & qui se termine ainsi vers le

43e ½ degré de latitude ne produit ni oliviers, ni agrumi (ce sont en général tous les arbres du genre des orangers, citroniers, &c.) Dans cette partie (a), les froids en hyver sont assez rigoureux; le thermometre y descend fréquemment jusques au dixieme degré, au-dessous de la congélation.

Le second climat renferme Florence, Rome & ses environs jusques à Terracine; il est par conséquent compris à-peu-près entre les degrés 43 ½ & 41 ½ de latitude. Là les oliviers & les orangers sauvages *aranci forti* résistent aux froids de l'hyver; mais les oranges douces, les citrons, les bergamottes ne peuvent point prospérer en plein air.

Le troisieme climat comprend la moitié septentrionale du royaume de Naples, depuis 41 ½ jusqu'à 39 ½. Dans cette latitude les agrumi de toute espece, réussissent en plein air sans aucun abri; mais il gèle pourtant encore, même dans les lieux peu élevés, au-dessus du niveau de la mer; & l'on y voit à Naples, par exemple, le termometre descendre jusques à deux ou trois degrés au-dessous de zéro.

Enfin dans le climat le plus méridional, celui de la Calabre ultérieure, comme dans la Sicile, il est infiniment rare d'y voir, même dans les hivers les plus froids, le termometre descendre au-dessous de zéro;

(a) Exceptés dans des abris privilégiés, tels que la côte de Gênes, & les bords du lacs de Lugano, de Côme, &c.

la neige, ou n'y paroît point, ou n'y prend aucune consistance. Non-seulement les agrumi, mais le palmier, le grand aloës, le grand figuier d'Inde prosperent en plein champ, ces deux dernieres plantes leur servent même de clôture; on fait des toiles avec le fil de l'aloës, & le fruit du figuier d'Inde sert en quelques endroits de nourriture au peuple, mais cette température ne regne qu'au bord de la mer, ou dans des lieux peu élevés au-dessus de son niveau; car là, comme sur tout le reste du globe, l'air se refroidit à mesure que l'on s'éleve, toutes les montagnes se couvrent de neiges en hyver; & l'on en trouve même en été sur l'Etna, malgré la chaleur du foyer qu'il recéle (a).

L'Italie est peut-être le pays le plus fertile de toute l'Europe, parce qu'elle est très-anciennement cultivée, & sur-tout parce que les Alpes & l'Apennin versent de tous côtés des eaux qui l'arrosent avec abondance; enforte que l'on y voit les plus belles prairies, & les plus beaux ombrages avec la chaleur & les productions des pays les plus méridionaux. On ne laisse pas reposer la terre; on voit presque par-tout la charrue suivre pas-à-pas les moissonneurs & rendre à la terre sa fertilité, en variant habilement les récoltes, sur-tout au moyen

(a) Mais aussi il a 1703 toises de hauteur (T. I, pag. 58), le mont Velino, 25 lieues au N. O. de Rome, à 1313 toises de hauteur, suivant M. Shuckburgh; il croit que c'est la plus haute des Apennins.

des lupins, qui renverſés par la charrue avec leur tige & leur feuilles ſucculentes, fourniſſent à la terre un excellent engrais.

La Lombardie produit une quantité conſidérable de riz que l'on exporte à dos de mulet au-travers des Alpes, en Suiſſe & en Allemagne. Les prairies nourriſſent une quantité de beſtiaux, dont les fromages ſont auſſi l'objet d'un commerce & d'une exportation conſidérables, & cette contrée eſt la ſeule de l'Italie qui jouiſſe de cet avantage.

Toutes les plaines de l'Italie ſont fertiles en blé, & en produiſſent fort au-delà de ce qu'il en faut pour la conſommation intérieure. On y cultive diverſes eſpeces de blé, & deux ſur-tout fort diſtinctes; l'une a le grain plein, arrondi, blanc, tendre & donne un pain extrêmement délicat & d'une grande blancheur; mais ce grain ne pouvant ni ſe conſerver long-temps, ni ſupporter le tranſport ſe conſomme en entier dans le pays. L'autre, d'une forme allongée, dur, rougeâtre, demi-tranſparent, contient beaucoup de matiere glutineuſe, ſe tranſporte au-dehors, ſoit en nature, ſoit ſous la forme de différentes pâtes, & peut ſe conſerver pluſieurs années.

La ſoie eſt de toutes les productions de l'Italie celle qui y fait entrer le plus d'argent. Dans les provinces méridionales, elle eſt plus forte, mais n'eſt point auſſi fine ni auſſi douce & auſſi brillante que dans les pays ſeptentrionaux de l'Europe. Cela

vient de ce que dans la Calabre de même que dans la Sicile, les vers ne sont pas nourris comme en France de la feuille de mûrier blanc, mais de celle du mûrier noir, qui étant plus épaisse & plus dure, ne donne pas un aliment aussi délicat, mais résiste mieux à la chaleur du climat. On ne plante des muriers blancs qu'autant qu'il en faut pour nourrir les vers pendant qu'il ne sont pas encore assez forts pour entamer la feuille du mûrier noir.

Les vins de l'Italie n'ont pas le feu ni la délicatesse de ceux de Champagne & de Bourgogne; mais ils sont pleins de corps & de force, lorsque les vignes qui les produisent, sont basses & cultivées comme en France. Car ceux qui viennent de ces fameuses vignes chantées par les poëtes, dont les magnifiques guirlandes se répétent à trois ou quatre étages jusques à la cime des peupliers (a), ne peuvent plaire qu'à ceux qui y sont accoutumés. Les raisins ne parviennent point ensemble à une pleine & entiere maturité; les grappes les plus basses commencent à pourrir, lorsque les plus hautes ont à peine changé de couleur, & ce mélange produit des vins aigre-doux qui paroissent détestables aux étrangers.

Les huiles d'Italie n'ont pas la finesse de celles de Nice & de Provence; aussi les Italiens trouvent celles-ci trop fades; ils veulent que l'huile ait, comme ils disent,

(a) Ce ne sont plus des ormes comme autrefois.

le goût du fruit ; mais il y a lieu de croire que cette différence tient à la maniere de les extraire & de les conserver ; car quelques particuliers de Naples qui ont essayé de préparer leurs huiles, suivant la méthode usitée en Provence, disent en avoir obtenu de tout aussi douces.

Ce n'est gueres que sur la côte de Gênes & dans la Calabre ultérieure que les oranges, les citrons, les bergamotes, & les autres agrumi se recueillent en assez grande abondance, pour que ces fruits & les essences que l'on en retire, fassent un objet d'exportation & de commerce ; la chaleur du climat n'est pas la seule condition nécessaire pour la production de ces fruits ; il leur faut de plus des arrosemens considérables. Ils ne réussissent point à moins qu'on ne puisse les inonder entiérement. Les plus magnifiques jardins de ce genre sont dans les environs de Reggio en Calabre ; tous les arbres de ces jardins ont autour de leur pied un creux revêtu de terre, & l'on fait entrer dans chaque jardin un ruisseau, qui par des conduits pratiqués avec art, vient remplir ces creux une ou deux fois par jour. Le ruisseau qui appartient au seigneur lui fait un revenu considérable ; parce qu'il en loue les eaux aux possesseurs des jardins à un très-haut prix, proportionné au nombre de minutes pendant lesquelles ils en jouissent.

La manne, les figues, les raisins secs & les amandes sont encore des productions de l'Italie méridionale dont il se fait une exportation avantageuse.

La mer qui baigne les côtes de l'Italie eſt extrêmement poiſſonneuſe; & en général la nature a été tellement prodigue de ſes biens en faveur de l'Italie, ſur-tout de l'Italie méridionale, que le plus léger travail ſuffit à l'homme pour lui procurer ſa ſubſiſtance; c'eſt à pluſieurs égards, le pays le plus délicieux de l'univers (a), mais l'inſalubrité de preſque toutes les campagnes dans les plaines, excepté celles de la Lombardie, le danger des tremblemens de terre, la pareſſe du peuple, & les maux qui en ſont les ſuites, ſont des compenſations ſuffiſantes pour conſoler les habitans des pays envers leſquels la nature a été moins libérale.

(a) On verra dans ce livre, que l'Italie eſt plus peuplée que la France, T. VI, p. 112. A Lucques la différence eſt très-forte, T. III, p. 254.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Préface, page lvj. Ajoutez ce qui suit.

Lorsqu'on finissoit l'impression de ce Livre, j'ai reçu de M. l'abbé Fortunato Benigni, Historiographe & Censeur de l'Académie de Montecchio, des Mémoires fort étendus sur cette ville de Montecchio (VIII, 144), & sur la société Georgique, qui depuis 1776, y remplace avec succès l'ancienne académie des *Sollevati*. M. Benigni m'a procuré aussi des notes sur Osimo, Ascoli, Iesi, Sanseverino & Sanginesio; j'espere en faire usage dans une autre occasion. Je dois aussi à la même société de Montecchio, le plan de la ville d'Ancône, qui jusqu'ici n'avoit point été gravé, malgré l'importance & la célébrité de cette ville. J'ai fait usage aussi d'un plan du port, que M. le marquis Beninca sa a fait lever pour moi à la sollicitation de M. le comte Garampi.

Tome I, page 57, pour Chamouni, au lieu de 926 toises, lisez 526.

Tome V, p. 411, dans la note de Janus, ajoutez : voyez la table au mot Janus.

Tome V, p. 560, ligne 6, au lieu de *despotisme*, lisez *pouvoir*. J'ai voulu désigner un pouvoir absolu, mais on m'a fait observer, que le mot de despotisme pourroit être pris en mauvaise part.

Tome VII, p. 143 & 600. La Sicile n'a qu'un million & demi d'habitans, & le

royaume de Naples quatre & demi, ſuivant des notes que j'ai reçues depuis l'impreſſion de ce Volume. Cela réduit le nombre des habitans à 1150 pour chaque lieue carrée, ce qui eſt bien plus approchant de la France. Au reſte, on voit dans les endroits cités, que je doutois déja des trois millions d'habitans.

Tome VIII, p. 372. C'eſt au palais Piſani de la place S. Paul, N° 72 du plan, p. 404, qui eſt le tableau de la famille de Darius, & non au palais Piſani, près de S. Fantino, N° 29, de la partie inférieure du plan, & de S. Stefano, N° 31.

APPROBATION.

Nous Commissaires nommés par l'Assemblée de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux, avons lu le *Voyage en Italie*, par M. DE LA LANDE, seconde Edition, corrigée & augmentée, & nous l'avons jugée digne de l'impression. A Paris, le 5 Février 1786.

Signé BOUCHAUD, BOSQUILLON.

Vu l'Approbation ci-dessus, je soussigné Doyen de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux, certifie que la Compagnie a accordé à M. de la Lande, son privilége en commandement, pour l'impression dudit Ouvrage. A Paris, le 5 Février, 1786.

Signé LE MONNIER, *Sous-Doyen.*

VOYAGE

VOYAGE
EN ITALIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

De la Savoie & des Alpes.

LE voyage d'Italie commence par la *Savoie*; l'entrée en eſt difficile, mais intéreſſante : les montagnes que l'on traverſe préſentent mille objets de curioſité ; c'eſt un ſpectacle ſi différent de celui de la plaine, ſi varié, ſi étonnant dans certaines parties, qu'on ne peut s'empêcher d'en être fortement & agréablement occupé.

Les ſommets des montagnes & la profondeur des abymes, les vents, les

nuages, & les tonnerres qui s'y forment ; les neiges, les glaces, les torrens, les cascades, les lacs ; les mines, les volcans, les carrieres ; les forêts, les ombres & la lumiere ; tout y fait spectacle, tout y annonce la variété & le mouvement de la nature, qui enfante dans les montagnes, au milieu de l'agitation & des obstacles, ses productions les plus compliquées & ses merveilles les plus singulieres (a). Rien ne prête plus aux réflexions du philosophe que ces lieux solitaires où il peut méditer sur ce qu'il voit, sans distraction & sans trouble, dans le silence de la nature. Il est vrai que le séjour des ours, des bouquetins, des chamois n'est point aussi peuplé, aussi riant, aussi découvert que les provinces fertiles qu'arrosent la Seine, la Loire & la Saone ; mais les montagnes ont un genre de beauté qui leur est propre, & qui attache également ; on observe même que les habitans des mon-

(a) Voyez *Dionisii Salvagnii, Boessii equitis*, (Boissieu), *septem miracula Delphinatus. Gratianopoli*, 1656 in-8°. Scheuchzer, *Itin Alp.* d'Argenville, *Enumerationis fossilium quæ in omnibus Galliæ provinciis reperiuntur Tentamina*, in-8°. 1751, chez Barbou. Description du Dauphiné, par M. Guettard & M. Béguillet, 1782, *in-folio*.

tagnes s'accoutument difficilement au pays plat.

Pont de Beauvoisin.

On quitte la France au pont de Beauvoisin, qui est à 15 lieues de Lyon (a); on croit que c'est le *Labisco* de l'Itinéraire d'Antonin; la moitié de cette petite ville est du Dauphiné, & appartient à la France, l'autre moitié est de Savoie; elles sont séparées par un pont bâti aussi solidement qu'aucun que j'aie vu; il est sur le Guyer, petite riviere qui descend des montagnes du Dauphiné, & qui va se jetter dans le Rhône à une lieue plus loin. On trouve près delà une fontaine dont les eaux passent pour être utiles dans les fievres tierces. A une demi-lieue du pont on commence à monter, & l'on est dans les Alpes. On monte pendant trois heures le long du Guyer, qui coule au fond des précipices; on redescend ensuite aux Echelles, village qui n'est qu'à deux lieues de la grande Chartreuse, & qui est encore sur les limites de la Savoie & de la France, étant divisé par le Guyer, ainsi que le pont de Beauvoisin. Une partie du chemin tourne sur la croupe d'une montagne, & s'appelle *la Montée de la*

(a) Lieues de 25 au degré, ou de 2283 toises.

Chaille ; elle eſt adoucie & travaillée avec beaucoup de ſoin, à l'imitation des grands chemins de France, qui même dans les montagnes ſont de la plus grande beauté. On a même conſtruit des parapets dans les endroits les plus effrayans de cette montée, pour tranquilliſer les voyageurs qui ne ſont pas accoutumés aux précipices. Quelques auteurs croient que c'eſt l'endroit où Annibal fit ouvrir les montagnes par le vinaigre & par le feu : *& montes rupit aceto.* (*Juv.*)

Il y a aux Echelles une commanderie de Malte, & un grand mauſolée en marbre d'une ducheſſe de Savoie, où ſont repréſentées toutes ſes alliances par des ſtatues aſſez bien travaillées.

A une demi-lieue des Echelles, on trouve la montée de la Grotte, qui eſt eſcarpée, & qui a fait donner à ce village le nom des Echelles. On paſſoit autrefois ſous une caverne au travers du rocher ; mais le duc Charles-Emmanuel ſecond, qui avoit épouſé une fille de Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, aimoit la France ; il en avoit été ſecouru pendant les troubles de ſa minorité, & voulut en faciliter la com-

munication : il fit faire en 1670 un très-beau chemin qu'on appelle *la montée de la Grotte*, & il y a en effet une grotte des plus singulieres que la nature ait formées. On a placé sur le chemin une inscription à l'honneur du prince, dans laquelle on voit combien il y avoit alors de difficultés dans le passage, & combien on a rendu facile cette route, *natura occlusam, Romanis intentatam, cæteris desperatam, &c.* Quand on est au Cheval blanc sur le haut de la montagne, on n'a plus que trois lieues à faire pour arriver à Chamberi, qui est à quatre lieues des Echelles. On voit de fort loin un sommet de montagne très-élevé & très-pointu, qu'on appelle *la dent de Nivolet*, & qui n'est pas à trois lieues de Chamberi ; mais sa hauteur n'est rien encore en comparaison des montagnes que l'on rencontre en avançant vers la source de l'Isere, & dont nous parlerons bientôt.

A une lieue de Chamberi on rencontre une cascade naturelle qui attire l'attention des voyageurs : elle descend d'une hauteur de cent cinquante pieds sur des rochers, au travers desquels elle s'échappe & va grossir la riviere d'Al-

bane, que l'on côtoye jusqu'à Chamberi, d'où elle va se rendre dans le lac du Bourget à deux lieues delà. Cette cascade est si forte qu'elle répand un brouillard à cinquante pas à la ronde.

Chamberi. CHAMBERI, *Camberiacum*, *Chamarium*, est une petite ville de 7 à 8 mille ames (a), capitale de la Savoie, ancienne habitation des comtes & des ducs de ce pays. C'est la patrie du président Favre, auteur célebre dans la jurisprudence, du P. Dechalles, habile mathématicien, & de l'abbé de S. Réal. Cette ville est petite, noire, mal bâtie & sans commerce. Cependant on va voir le château qu'habitoient autrefois les ducs de Savoie, & où logeoient encore les rois de Sardaigne quand il leur arrivoit de venir à Chamberi. Humbert III y mourut l'an 1118. C'est-là que le roi Victor se retira en 1730, après avoir abdiqué la couronne & avoir déclaré son mariage avec la marquise de Saint-Sébastien. Ce château avoit été presque tout brûlé en 1745: on l'a restauré en 1775 à l'occasion du mariage de Madame Clotilde; ensorte

(a) Suivant M. l'Abbé Richard, il y a 10 ou 12 mille ames; les gens du pays disent 15 à 16 mille, M. Rolland 20 mille.

que la famille royale de Turin, de même que Monsieur & Madame y logerent avec toute leur suite. Ce fut M. Piacenza, habile architecte de Turin, connu par des ouvrages imprimés, qui fut chargé de ces réparations, & Messieurs Galliari, peintres très-connus, ornerent par des peintures à fresque les appartemens, & le théâtre que le roi fit construire à Chamberi. L'escalier est majestueux.

LA SAINTE CHAPELLE fut fondée par le duc Amedée & sa femme Yolande de France, avec de beaux priviléges: cette fondation fut confirmée par le pape Paul II en 1467. Le doyen de la Sainte Chapelle a le titre de doyen de Savoie.

L'église a un portail remarquable; elle est ornée de marbres & de colonnes d'un bon goût.

On remarque aussi le portail de la Visitation, & celui de l'Annonciation, église qui étoit occupée par les Jésuites. On y voit un tableau de la Nativité, qui paroît d'un bon maître.

Dans la sacristie de l'église de S. François, il y a aussi des tableaux passables. On en veut faire une église cathédrale, en met-

tant les Cordeliers à la place des Jésuites.

On va voir encore le couvent des Jacobins, couvent où le sénat s'assemble actuellement; le tirage, & l'arquebuse; la place de l'an ou du marché; la place du château, & la belle promenade du Vernay, où il y a six rangées d'arbres qui font un très-bel effet.

La société d'agriculture qui existoit déja à Chamberi, reçut en 1775 des encouragemens considérables lorsque le roi y vint.

On est étonné de la quantité de fontaines qu'il y a dans une aussi petite ville: on en trouve à chaque pas.

Le roi de Sardaigne tient à Chamberi trois cents hommes de garnison, quelquefois davantage.

Les eaux de la Boisse, à une demi-lieue de Chamberi, prennent faveur depuis 1777; elles sont froides, & d'un goût sulfureux. M. Daquin, médecin de la ville, a écrit, en 1778, une brochure contre l'usage de ces eaux; on lui en a sçu fort mauvais gré. On y va le long de la riviere du Leis, par un chemin qui est parallele à la promenade du Vernay.

Les eaux d'*Aix*, qui ſont à deux lieues de Chamberi, ont de la réputation depuis long-temps: on y donne des fêtes où l'on va de Chamberi; on y a bâti une maiſon pour le roi. Ces eaux ſont très-chaudes, elles ſont ſavoneuſes, ſulfureuſes & ferrugineuſes.

Le chemin d'Aix eſt beau, il eſt appuyé à la montagne, & l'on a été obligé d'eſcarper à grands frais les rochers où il paſſe.

En ſuivant la route de Genève, à trois lieues d'Aix, on trouve S. Félix, & trois lieues plus loin *Annecy*, petite ville aſſez jolie, ſur le bord d'un lac qui a trois lieues de tour. On va voir ſur-tout les reliques de S. François de Sales, & de la B. mere Frémiot de Chantal, au couvent de la Viſitation. Quelques perſonnes même vont voir la maiſon de la baronne de Warens, que Rouſſeau a rendu intéreſſante par ſes confeſſions.

L'abbaye de Hautecombe eſt à deux lieues de Chamberi près le lac du Bourget; cette abbaye renferme des tombeaux des anciens comtes de Savoie; mais les plus magnifiques ſont au couvent de *Brou*, près Bourg-en-Breſſe;

on en a publié la deſcription à Bourg en 1767.

C'eſt une regle à Chamberi comme dans le reſte de l'Italie (excepté actuellement en Toſcane), que quand on arrive en poſte il faut ou continuer de même, ou paſſer trois jours dans l'endroit où l'on arrive, ſi l'on veut prendre des voituriers : cette regle, gênante pour les voyageurs, en a obligé pluſieurs à ſéjourner malgré eux, & j'ai cru qu'il falloit en avertir. Mais il eſt aſſez ordinaire de prendre les voituriers à Lyon & de ſe faire conduire juſqu'à Turin; c'eſt le plus commode & le plus sûr; on y va en ſix jours, & l'on couche à la *Tour-du-Pin*, à *Chamberi*, à la *Chambre*, à *Modane* & à *Suze*. On donne 150 livres pour deux perſonnes, y compris la nourriture & le paſſage du Mont-Cenis.

Ces chaiſes à deux places ſont communes dans toutes les provinces méridionales de France; elles portent quelquefois beaucoup de bagages, & même ſi l'on veut deux domeſtiques. Elles tranſportent des voyageurs en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Eſpagne; elles font dix lieues par jour.

Si l'on veut prendre la poſte on va un peu plus vîte : voici le détail des poſtes.

Du pont de Beauvoiſin aux Echelles,	une poſte.
A S. Jean,	une poſte.
A Chamberi,	une poſte.
A Montmélian,	une poſte.
A Maltaverne,	une poſte.
A Aiguebelle,	une poſte.
A Epierres,	une poſte.
A la Chambre,	une poſte.
A S. Jean de Maurienne,	une poſte.
A S. Michel,	poſte & demie.
A S. André,	poſte & demie.
A Villarodin,	une poſte.
A Braman,	une poſte,
A Lanebourg,	poſte & demie.
Aux Tavernettes,	une poſte.
A la Novaleze,	une poſte.
A Suze,	une poſte.
A la Gaconniere,	une poſte,
A S. Ambroiſe,	une poſte.
A Rivoli,	une poſte.
A Turin,	poſte & demie.

Dans les états du roi de Sardaigne (ainſi que dans toute l'Italie) on

compte les chevaux à tant par couple ; ici l'on paie 7 livres 10 sols de Piémont par poste, & 2 livres 10 sols par cheval de selle. L'usage est de mettre deux chevaux par paire de roues.

En demandant à Chamberi la permission de courir la *Cambiature*, qui doit aller plus lentement & seulement de jour, on ne paie par poste que 4 livres 10 sols pour une couple, & 1 livre 10 sols par bidet ; en payant bien les postillons de Cambiature, c'est-à-dire, en leur donnant 1 livre 10 sols, on va tout aussi vîte que par la poste. Ce prix de 30 sols par postillon est presque usité par toute l'Italie, quoiqu'il ne soit dû que 10 sols.

Les habitans de la Savoie sont laborieux, simples & hospitaliers ; leur caractere est différent de celui des Piémontois, & il y a encore entre les habitans de la Savoie & ceux du Piémont une certaine antipatie, quoiqu'ils soient depuis long-temps sous la même domination ; l'on a vu avec peine pendant bien des années un Piémontois qui étoit gouverneur & premier président du sénat de Chamberi ; c'étoit M. de S. Georges. La grande chaîne de montagnes qui

sépare ces deux provinces, & qui en rend les climats fort différens, semble mettre aussi une barriere entre les cœurs des habitans.

De Chamberi l'on revient chercher la riviere d'Isere, qui est à trois lieues vers le midi, & l'on passe à Montmélian, petite ville connue par sa citadelle, & par des vins estimés en Italie.

C'est à Montmélian que naquirent les comtes Amedée IV en 1197, & Thomas II en 1199; la citadelle passoit pour imprenable, mais François I & Henri IV s'en rendirent maîtres. Les troupes de Louis XIII leverent le siege; mais sous Louis XIV on la prit en 1691, & dans la guerre de 1741 à 1748 les François la ruinerent; on l'a démolie en 1777 pour bâtir le pont de l'Isere.

De Montmélian on peut aller en Italie par la Tarentaise, en passant la montagne appellée *le petit S. Bernard*, & descendre par le Val d'Aosti; cette route est plus courte, mais elle est plus difficile, & les chemins y sont moins beaux & moins commodes que par la route de la Maurienne. Ainsi au lieu

de s'élever vers le nord, on tire vers le midi pour suivre le chemin le plus usité actuellement, le meilleur & le plus sûr en tout temps, qui est celui du Mont-Cenis. Aussi le feu roi de Sardaigne y avoit passé deux fois, & Madame Infante, duchesse de Parme, dans son dernier voyage en France, lasse de traverser la mer, se fit porter de Suze jusqu'au pont de Beauvoisin, & passa le Mont-Cenis.

Pour y arriver on remonte le long de l'Isere, depuis Montmélian jusqu'à Aiguebelle, qui en est à cinq lieues, & qui se trouve sur l'*arc* ou l'arche, un peu au-dessus de son embouchure dans l'Isere; on cotoie ensuite l'arc pendant 20 lieues, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Lanebourg aux pieds du Mont-Cenis, on abandonne l'arc pour tourner au midi & escalader cette haute montagne. La riviere roulant avec rapidité sur les rochers, produit des vagues & des bouillonnemens qui font un effet singulier.

AIGUEBELLE, dont le nom signifie belle eau, dans l'ancien langage, est en effet un village agréable situé dans un vallon assez dégagé, & sur le bord de

l'arc, dont les eaux limpides y répandent une fraîcheur délicieuſe pendant l'été. En hiver on y voit à peine le ſoleil à cauſe de la hauteur des montagnes voiſines. M. R. ſe récrie ici ſur la laideur des femmes; il eſt difficile d'en bien juger quand on ne fait que paſſer en voiture dans une rue. Un autre voyageur peint cet endroit comme étant fort pauvre; cependant tout le monde y fait de la ſoie : il y a un marché toutes les ſemaines & pluſieurs foires par année. Cette vallée eſt fertile & cultivée; on y voit des mûriers, des noyers, du chanvre, du bled, des vins, & l'on exporte même de toutes ces productions. Les troupes du roi de Sardaigne étoient retranchées à Aiguebelle en 1742, lorſque don Philippe vint s'emparer de toute la Savoie.

Près delà étoit le fort de la Charbonniere, placé ſur un rocher; il a été pris pluſieurs fois, mais on l'a raſé.

Vis-à-vis d'Aiguebelle & de l'autre côté de la riviere, on va voir la collégiale où eſt le tombeau en cuivre d'un évêque Anglois, fondateur de l'égliſe; le chapitre eſt ruiné, & les chanoines vont deſſervir les cures à leur nomination.

Chûtes des Montagnes.

On montre auſſi près delà les reſtes de l'égliſe de Randan, qui a été renverſée le 12 juin 1750 par des torrens deſcendus des montagnes ; ces eaux ont entraîné par leur chûte des monceaux de terre & de cailloux qui ont enſeveli l'égliſe, de maniere que le ſol du terrein eſt actuellement au niveau du clocher, où l'on entre par les fenêtres. Ces accidens arrivent quelquefois à ceux qui habitent trop près des montagnes eſcarpées : on en a vu un exemple en 1764 près du lac de Come, & pluſieurs autres ſemblables près du Mont-Caſſin il y a quelques années.

Au mois de juin 1714, dans un jour très-ſerein, ſur les trois heures après midi, la partie occidentale de la montagne de Diableret en Valais, qui étoit de figure conique, tomba ſubitement ; elle renverſa 55 cabanes de payſans, écraſa 15 perſonnes, avec plus de 100 bœufs ou vaches, & couvrit de ſes débris une bonne lieue carrée de pays ; on n'apperçut cependant aucun veſtige de feu ſouterrein (*Hiſt. de l'Acad.* 1715), & il paroît que ce fut la baſe, que les eaux avoient minée, qui manqua ſous la montagne.

La ville de Pleurs, qui étoit à une lieue de Chavanne, dans le pays des Grisons, vers les confins du Milanez, fut abîmée, le 26 du mois d'août 1618, par une montagne qui se fendit & tomba sur la ville, de maniere qu'il n'en échappa pas une seule personne sur plus de 2000 habitans; c'étoit un lieu d'agrément, où les *Francken* & d'autres riches Milanois alloient passer l'automne; il étoit devenu célebre par les amusemens ou les désordres qui y régnoient. Un ministre zélé avoit menacé les habitans de la colere de Dieu, & l'on ne manqua pas d'attribuer à la vengeance divine ce terrible accident.

Si nous remontons à des temps plus éloignés, nous trouvons des exemples de pareils accidens. Cicéron parle de la campagne *Privernate* qui fut détruite par la chûte d'une montagne, *propter labem montis*. La ville de Velleia, dans l'état de Parme, semble avoir péri par un semblable accident, comme nous aurons occasion de le dire; ensorte que dans tous les temps il est arrivé des désastres de cette espece: il y a même actuellement près de Terni une ville, appellée Cési, qui en est menacée.

Chûte des neiges.

Les lavanges ou lavanches, ces masses énormes de neiges qui se détachent des montagnes sur la fin de l'hiver, causent quelquefois des accidens d'une autre espece ; une cabane fut engloutie ainsi sous 42 pieds de neige à Bergemoletto, dans le comté de Nice, & trois femmes qui y étoient, resterent engourdies, mais vivantes, pendant l'espace de plus d'un mois, depuis le 19 mars jusqu'au 25 avril qu'on les retira pour les rappeller à la vie ; le fait, quoique bien difficile à comprendre, a été vérifié par ordre du roi de Sardaigne, & M. Somis, médecin du roi, a donné un ouvrage à ce sujet : cependant les lavanges sont assez rares sur la route que nous suivons.

Des nuées blanches, composées de particules glacées, couvrent fréquemment le sommet de ces montagnes : on les nomme *Farou* ou la *Tourmente* dans le pays. M. le marquis *de Coste* en a fait le sujet d'une lettre intéressante, insérée dans le journal encyclopédique du premier août 1776, & datée de Chamberi.

En sortant d'Aiguebelle on entre dans le comté de Maurienne, que l'on traverse sur toute sa longueur. Le chemin

eſt beau ; en général on a rendu très-bonne & très-agréable toute la route qui conduit de la Suiſſe en Piémont, & qui étoit autrefois très-mauvaiſe. Mais ces chemins ſe dégradent promptement par la chûte des eaux, & par des paſſages continuels.

Le fort de Miolan, qui eſt à deux lieues d'Aiguebelle, eſt très-ancien, il eſt placé ſur un rocher : on y gardoit en 1772 un priſonnier qui excelloit à contrefaire les écritures ; il avoit été arrêté à Paris.

LA CHAMBRE eſt à 5 lieues d'Aiguebelle ; ce n'eſt qu'un village peu conſidérable ; il y a ſeulement un couvent de Cordeliers. On y voit deux tours d'un ancien château des marquis de la Chambre, qui diſputoient d'ancienneté avec la maiſon de Savoie.

Les goîtres ou tumeurs du cou ſont ſi ordinaires dans ces montagnes, qu'on a dit que c'étoit une queſtion dans le pays de ſavoir ſi c'étoit un défaut d'en avoir ou de n'en avoir point ; & dans le Tirol en effet on prétend qu'un goître paſſe pour un agrément. Quoi qu'il en ſoit, ces tumeurs, qu'on appelle en médecine *Bronchoceles*, ſont compoſées de

Goîtres des Savoyards.

chairs fongueuſes, avec des matieres ſemblables à de la bouillie ; quelquefois elles deviennent cartilagineuſes, mais elles ne ſont point douloureuſes & n'expoſent à aucun danger ; il eſt très-rare qu'elles ſuppurent ou qu'elles deviennent cancéreuſes, auſſi ne penſe-t-on point à s'en débarraſſer ; il eſt trop dangereux de les couper à cauſe de la proximité des nerfs & des vaiſſeaux ; ſi on y applique des corroſifs, comme cela ſe pratique à Paris, il eſt fort à craindre que la plaie ne devienne fiſtuleuſe ; à l'égard des topiques réſolutifs, ils ne peuvent avoir d'effet que dans la naiſſance du mal, ainſi que les apéritifs & les fondans pris intérieurement. Ces loupes ſont produites par la lymphe épaiſſie & arrêtée qui diſtend les vaiſſeaux dans l'endroit où ils ſont les plus foibles ; on croit que la qualité des eaux en eſt la cauſe ; elles ſont en effet aſſez mauvaiſes ſur cette route : ces eaux troubles, crues, ſéléniteuſes & dures qui n'ont point encore été imprégnées de l'air qui doit les diviſer, les atténuer & leur donner une meilleure qualité, peuvent fournir une lymphe moins douce & moins coulante qu'il ne le faut pour la nutrition, & cauſer

ainſi ces tumeurs ; on y voit beaucoup de teins livides, d'enfans bouffis : cela doit venir de la même cauſe.

Je ne parle pas ici des *Cretins*, parce qu'on ne les rencontre gueres que dans le Valais. C'eſt une eſpece abatardie & dégradée : ils ſont petits, informes, imbécilles : on a beaucoup diſſerté ſur la cauſe de cette dégénération de l'eſpece humaine ; les uns l'attribuent à la qualité des eaux chargées de gravier, d'autres au défaut de circulation de l'air reſſerré dans un vallon. Voyez les *Lettres de Coxe ſur la Suiſſe*, traduites par M. *Ramond*.

S. JEAN DE MAURIENNE eſt à trois lieues de *la Chambre* ; c'eſt une ville de 2000 ames, qui eſt le ſiege d'un ancien évêché dont le dioceſe s'étend d'un côté juſqu'auprès de Chamberi, & de l'autre juſques au Mont-Cenis ; il rapporte 22 mille livres de rente, ce qui eſt immenſe pour de ſemblables déſerts, où la frugalité fait toute la richeſſe, & où l'on eſt obligé de diſputer quelques coins de terre cultivable aux eaux, aux lavanges & aux rochers, qui viennent ſouvent les couvrir. On voit dans la cathédrale pluſieurs tombeaux des ducs de

Savoie : on y a mis depuis peu un bas-relief en marbre qui repréſente une action remarquable d'un des ancêtres de la maiſon de Savoie : cet ouvrage eſt de MM. Collini, ſculpteurs du roi de Sardaigne. Les archives de cette égliſe ont été perfectionnées par le cardinal Martiniana, actuellement évêque de Verceil, dans le temps qu'il étoit évêque de S. Jean.

Il y a de bons tableaux à l'évêché & une ſuite de portraits des évêques : on remarque une aſſomption dans l'égliſe qui eſt ſur la place de l'évêché, & où ce tableau eſt aſſez bon, il efface du moins tous les autres.

Le ſéminaire a trois corridors aſſez beaux, & une grande égliſe.

On lit dans les mémoires du maréchal de Vieilleville (a) le détail d'une réception fort ſinguliere que l'on fit à Henri II en 1548, lorſqu'il paſſa dans cette ville ; je la rapporterai dans les termes même de ſon hiſtorien. « Il fuſt

(a) Mémoires de la vie de François de Scépeaux, Sire de Vieilleville, & Comte de Duretal, Maréchal de France, contenant pluſieurs anecdotes des regnes de François I, Henri II, François II & Charles IX, compoſés par Vincent Carloix, ſon ſecrétaire. Paris, 1757.

» prié par l'évesque & les habitans de
» les honorer de quelque forme d'en-
» trée, & l'asseurerent de lui donner le
» plaisir de quelque nouveauté qui le
» contenteroit, & qu'il n'avoit encore
» jamais veue. Sa Majesté, pour ne per-
» dre sa part de ceste nouvelle inven-
» tion, à lui toutes fois incongneue, les
» en voulut bien gratifier : & se présenta
» le lendemain à la porte de Maurienne en
» équipaige assez royal pour une telle
» ville, accompaigné des princes & sei-
» gneurs de sa suicte, semblablement de
» toute sa maison, & entra soubs le
» poisle à lui préparé. Mais comme il
» eut marché environ deux cents pas en
» belle ordonnance, voici une compai-
» gnie de cent hommes vestus de peaux
» d'ours, testes, corps, bras & mains,
» cuysses, jambes & pieds, si propre-
» ment qu'on les eust pris pour ours na-
» turels, qui sortent d'une rue le tam-
» bour battant, enseigne déployée, &
» chacun l'espieu sur l'espaule, & se vont
» jetter entre le roy & sa garde de
» suisses, marchants quatre par rang
» avec un esbahissement très-grand de
» toute la cour, & du peuple qui estoit
» par les rues, & amenerent le roy qui

» eſtoit merveilleuſement ravy de veoir
» des ours ſi bien contrefaicts, juſques
» devant l'égliſe ; qui miſt pied à terre
» ſuyvant la couſtume de nos roys pour
» adorer : auquel lieu l'attendoyent l'é-
» veſque & le clergé, avec la croix &
» les reliques en forme de ſtation, où
» fuſt chanté ung motet en fort bonne
» muſique ; tous en chappes aſſez riches
» & autres ornemens.

» L'adoration faicte, les ours deſſuſ-
» dicts ramenerent le roy en ſon logis,
» devant lequel ils firent mille gam-
» bades, toutes propres & approchantes
» du naturel des ours, comme de luyc-
» ter & grimper le long des maiſons
» & des pilliers des halles, & (choſe
» admirable) ils contrefaiſoient ſi natu-
» rellement par un merveilleux artifice
» en leur cris le hurlement des ours,
» que l'on euſt penſé eſtre parmy les
» montaignes : & voyants que le roy,
» qui desja étoit en ſon logis, prenoit
» ung grandiſſime plaiſir à les regarder,
» ils s'aſſemblerent tous cent & firent
» une *chimade* ou ſalve à la mode de
» *Chiorme de Galere*, tous enſemble, ſi
» eſpouvantable qu'un grand nombre de
» chevaux ſur leſquels eſtoient valets &

lacqueſts

» lacqueſts attendant leurs maiſtres de-
» vant le logis du roy, rompirent reſ-
» nes, brides, croupieres & ſangles,
» & jetterent avec les ſelles tout ce qui
» eſtoit deſſus eux, & paſſerent (tant
» fuſt grande leur frayeur) ſur le ventre
» de tout ce qu'ils rencontrerent....
» Le roi confeſſa n'avoir reçeu en ſa
» vie autant de plaiſir pour une drolle-
» rie champeſtre, qu'il fit lors, & leur
» fit donner deux mille eſcus «.

C'eſt près de S. Jean de Maurienne que mourut Charles-le-Chauve, empereur & roi de France, petit-fils de Charlemagne; il revenoit de l'Italie l'an 877, & il fut empoiſonné par un médecin juif après avoir paſſé le Mont-Cenis.

La vallée de Maurienne fut comme le premier apanage des comtes de Savoie, lorſque vers l'an 1000 ils furent établis ſouverains & comme portiers des Alpes: nous en parlerons à l'occaſion du Piémont.

Cette vallée, aux environs de S. Jean, eſt cultivée, on y trouve des vignes, du grain, des fruits, des pâturages, beaucoup de noyers, car l'huile de noix ſe mange dans ces montagnes. Il y avoit

beaucoup de ſerfs dans cette province, le roi a affranchi ceux qui dépendoient de l'évêché. La taille y eſt réelle, & le clergé même la paie pour tous les biens qui ne ſont pas de l'ancien patrimoine.

La carriere de Beſſan, qui eſt à douze lieues delà, donnoit un marbre fort approchant du verd antique, mais on n'y travaille plus.

A Moutiers, en Tarentaiſe, qui eſt à 14 lieues de S. Jean, il y a des ſalines dont M. de Rive a donné la deſcription; il eſt connu dans le pays par ſes recherches ſur l'antiquité, & par ſon horloge pour les longitudes.

Paſſage d'Annibal. C'eſt par la vallée de Maurienne que M. Groſley fait paſſer Annibal. Un ſavant qui traverſe le Mont-Cenis trouve cette idée agréable. Annibal ayant cotoyé l'Iſere pendant dix jours l'an 219 avant Jeſus-Chriſt, arriva, ſuivant Tite-Live, *ad caſtellum quod erat caput ejus regionis.* Cette forteresſe ſeroit S. Jean de Maurienne, ſuivant Simler & M. Groſley, qui croient qu'Annibal paſſa par le Mont-Cenis. Mais il eſt beaucoup plus vraiſemblable qu'Annibal paſſa du côté de la montagne appellée le petit S. Bernard.

On connoît dans les Alpes cinq paſſages de communication entre la Gaule & l'Italie ; celui des Alpes *Pennines* ou du grand S. Bernard ; plus au midi, celui des Alpes *Grecques* ou du petit S. Bernard ; le *Mont-Cenis*, paſſage inconnu dans l'antiquité ; celui des Alpes *Cottiennes* ou du Mont-Genêvre, & enfin celui des Alpes *maritimes*. Du temps même de Tite-Live on diſputoit ſur le lieu du paſſage d'Annibal. Suivant cet hiſtorien, Annibal avoit paſſé par la partie méridionale des Alpes maritimes, & enſuite à la partie ſeptentrionale, du côté des ſources du Pô, vers le Mont-Viſo, ou bien vers le Mont-Genêvre ; car on diſpute encore ſur le ſentiment même de Tite-Live & ſur la marche qu'il fait tenir à Annibal. A l'égard du paſſage du Mont-Cenis, il paroît qu'on ne le connoiſſoit point dans l'antiquité, & M. Bergier croit qu'il fut ouvert par Pompée ; celui du Mont-Genêvre fut ouvert par Cottius, ami d'Auguſte, ſuivant Ammien Marcellin.

Tite-Live réfutoit ceux qui faiſoient paſſer Annibal par les Alpes Pennines (le grand S. Bernard) parce que cette

tradition étoit inconnue aux gens du pays, & il oppoſoit à ceux qui étoient pour les Alpes grecques (le petit S. Bernard) que cela n'auroit pas conduit Annibal chez les *Taurini*; mais ce général avoit une raiſon de ſe détourner, & de ne pas aller directement dans la Gaule Ciſalpine. Les Taurini étoient en guerre avec les Inſubres; il avoit intérêt à ſe concilier les Gaulois d'Italie, & il commença par aller contre leurs ennemis.

M. de la Nauze, après avoir diſcuté de nouveau cette queſtion en 1767, prouva qu'Annibal devoit avoir paſſé par les Alpes grecques, ou le petit S. Bernard, qui eſt à dix lieues au nord du Mont-Cenis, comme le Mont-Genêvre eſt à dix lieues au midi. Le témoignage de Cornélius Népos eſt formel. Polybe s'accorde avec ce ſentiment: or, Polybe, auteur preſque contemporain, avoit voyagé exprès dans les Alpes pour y trouver des lumieres ſur la route d'Annibal. Cælius Antipater, auteur d'une hiſtoire de la guerre punique, cité par Tite-Live, étoit auſſi de cet avis. Enfin le général Melville, de la ſociété royale de Londres, étant à Turin en 1775, diſcuta encore cette

queſtion avec le P. Beccaria & M. Bartoli, ayant un Polybe & une excellente carte à la main, & le réſultat fut qu'Annibal devoit avoir paſſé par le petit S. Bernard; mais il eſt difficile de concilier Tite-Live, Polybe & Ammien Marcellin, & même difficile de les entendre.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut s'empêcher, en voyant ces montagnes, d'être étonné des difficultés que l'amour de la gloire & la haine du nom romain firent ſurmonter à Annibal: auſſi de 59 mille ſoldats qu'il avoit en ſortant de Carthage, il ne lui en reſtoit plus que 26 mille à la deſcente des Alpes, & il eſt encore inconcevable qu'il ait pu les y conduire.

S. MICHEL, à trois lieues de S. Jean de Maurienne, eſt un ancien bourg ſitué ſur la croupe de la montagne: on loge au petit Turin, hameau qui eſt au pied de la montagne ſur le bord de l'Arc. Ce pays étant plus élevé, eſt auſſi plus froid qu'Aiguebelle: auſſi l'on n'y fait point de ſoie, & la neige n'y fond qu'après la S. Jean. Cependant le vin de S. Martin & de S. Julien qu'on y boit eſt aſſez bon, & tout le terrein

qui n'eſt pas couvert de rocher ſec y eſt cultivé avec ſoin. Pendant la guerre de 1742 à 1748, les troupes de don Philippe occupoient preſque toute la Savoie, juſqu'à Lanebourg, mais elles n'entreprirent pas de paſſer le Mont-Cenis ; on fait voir encore les canardieres que les François avoient faites au petit Turin, & l'endroit où étoit leur redoute. Les gens du pays comptent 32 lieues de S. Michel à Turin, comme de S. Michel à Lyon ; il y en auroit bien moins en ligne droite, mais on eſt obligé de faire des détours continuels pour ſuivre les ſinuoſités des vallons & chercher les endroits les plus praticables. On paſſe très-ſouvent la riviere ſur de petits ponts de bois qui ſont faits avec autant d'induſtrie que de ſimplicité.

A deux lieues de S. Michel, c'eſt-à-dire à la moitié du chemin de S. Michel à Modane, on trouve la montagne de S. André, ſur laquelle on eſt obligé de paſſer, parce que le vallon de l'Arc eſt trop étroit ; cette montée eſt rapide & difficile. La montagne eſt toute *ſchiteuſe* ou talqueuſe, c'eſt-à-dire, compoſée de pierres écailleuſes de la nature de l'ardoiſe.

Après avoir passé cette montagne on trouve les *Fourneaux*, hameau composé de quelques maisons où l'on exploite des mines de plomb & de cuivre qui contiennent même beaucoup d'argent, & qui sont dans une montagne peu éloignée delà : il y a long-temps qu'on les exploite, & plusieurs compagnies s'y sont ruinées. Un morceau d'environ une livre de cette mine de Modane que j'avois rapporté, a été examiné par M. Cadet, l'un des chymistes de l'académie des sciences ; il y a trouvé du plomb à raison de 31 livres & demie par quintal. Le grain de cette mine paroît annoncer qu'elle est riche en argent. Le filon tient à une couche d'une matiere quartzeuse, pyriteuse, cuivreuse ; si on pouvoit l'en séparer lors de l'exploitation, la mine en seroit une fois plus riche. Trois gros de ce plomb mis dans la coupelle ont donné un grain d'argent moins un douzieme, ce qui est à raison de 6 onces 6 gros par quintal. Mine de Modane.

On commence ici à ne plus voir de vignes ni de culture ; le sol est trop élevé ; les voitures même ne vont guere plus loin, sur-tout après le mois de septembre.

MODANE eſt un gros village qui paroît pauvre ; c'eſt la quatrieme couchée des voituriers qui conduiſent les voyageurs en ſix jours de Lyon à Turin. Le chemin de Modane à Lanebourg eſt montueux & difficile ; on ne peut ſuivre la riviere qui ſe précipite par caſcades au travers des rochers, & il faut monter & deſcendre ſans ceſſe pendant l'eſpace de cinq heures. On ne voit que des rochers eſcarpés, des précipices, des eaux qui tombent avec fracas, de grandes forêts noires habitées par des ours & par des loups qui ſont dangereux la nuit en hiver. On paſſe l'Arc à Solliers, vers l'endroit où M. Groſley croit qu'Annibal fut attaqué par les habitans des montagnes, dans ſa cinquieme marche depuis S. Jean de Maurienne, & où il paſſa une très-mauvaiſe nuit. On traverſe enſuite la petite riviere de Termignon, & l'on arrive enfin à Lanebourg, dernier village de la Maurienne.

LANEBOURG, Lans-le-Bourg, ou Lanſbourg, au pied du Mont-Cenis, à 4 lieues de Modane, eſt un village d'environ 200 maiſons, ſitué ſur l'Arc, à ſix lieues de ſa ſource. On pourroit

continuer à la remonter encore, mais on s'éloigneroit de Turin, & le paſſage des Alpes en deviendroit plus difficile. La ſource de l'Arc, au pied du Mont-Iſeran, n'eſt éloignée que de trois lieues de celle de l'Iſere, qui eſt dans un autre vallon au nord de la même montagne, & qui ſuit la Tarentaiſe, comme l'Arc ſuit le comté de Maurienne. Ces montagnes ſont comme le point de partage d'où deſcendent les rivieres dont les unes vont former le Pô du côté de l'orient, les autres ſe décharger dans le Rhône du côté de l'occident.

Lanebourg eſt de tous les villages de cette route celui qui paroît le plus peuplé & le moins pauvre. Plus de cent perſonnes & environ cent mulets ou chevaux y ſont occupés à porter ſans ceſſe les voyageurs & les équipages juſques à la Novaleſe, ou *Novalegge*, qui eſt de l'autre côté du Mont-Cenis, à 6 lieues ou environ de Lanebourg : les porteurs de la Novaleſe paſſent pour être meilleurs que ceux de Lanebourg, du moins on dit dans le pays, *porteurs de la Novaleſe, mulets de Lanebourg.*

Le paſſage du Mont-Cenis ſe peut Paſſage du Mont-Cenis.

faire avec des porteurs, ou avec des bidets, en cinq heures de temps & même moins ; souvent on monte avec un bidet & l'on descend avec des porteurs. Mais on peut fort bien aussi descendre sur les mulets, car ils ont le pied très-sûr. On assigne quatre porteurs à chaque personne d'une petite taille, six pour les tailles moyennes, huit pour les plus grosses tailles. Pour moi qui ne pese que 106 livres, je n'eus réellement que trois porteurs pour descendre : celui de devant, qui étoit le plus chargé, étoit relayé de temps à autres par le troisieme.

Ces porteurs sont taxés à 3 livres chacun, monnoie de Piémont, qu'il faut augmenter d'un cinquieme pour avoir l'évaluation en monnoie de France. Cette taxe est pour le cas où ils portent en montant & en descendant ; mais du premier novembre au premier mai c'est 3 livres 10 sols : on ne paie que la moitié quand on ne les retient que pour descendre.

A l'égard des bidets, ils se paient 50 sols depuis Lanebourg jusqu'à la Novalese, y compris l'homme qui doit les ramener, & 3 livres dans la se-

conde saison ; les mulets de bât 3 liv. 10 sols, & 4 livres dans la seconde saison. C'est sur ces mulets que l'on charge les chaises & les carrosses, en mettant la caisse sur un mulet, les brancards sur un autre & les roues sur un troisieme. Quand la charge excede 14 rubi du Piémont (264 livres de France) on paie deux mulets. On y montre un réglement du mois d'octobre 1773, qui contient tous ces détails & beaucoup d'autres, par exemple pour le cas où l'on est obligé de quitter les voitures à S. Michel.

Les porteurs venus de la Novalese ne peuvent point reporter des voyageurs de Lanebourg, ils sont obligés de s'en retourner à vide, à moins qu'ils ne composent avec ceux de Lanebourg pour en acheter la permission ; ce réglement a été fait pour que les habitans de Lanebourg ne soient point exposés à être frustrés de leur profit par l'adresse des Piémontois. Les voyageurs qui ne sont pas instruits sont exposés à payer extrêmement cher le passage du Mont-Cenis; mais ordinairement on en charge les voituriers que l'on prend à Lyon, en faisant avec eux un marché par écrit, appellé *apoca*. Il

eſt bien juſte cependant que ces pauvres habitans ſoient payés avec un peu de générosité d'un travail auſſi pénible & auſſi humiliant pour l'humanité ; ils ſont d'ailleurs chargés de la réparation & de l'amélioration de tout le chemin du Mont-Cenis ; les communautés de Lanebourg & de la Novaleſe ſe plaignoient beaucoup de ces corvées, d'autant plus que les neiges & les ravines rendent ces réparations très-fréquentes, & que l'on exige d'eux que les chemins ſoient rendus peu-à-peu & plus larges & plus commodes. Le ſeul dédommagement que l'état leur accorde eſt l'exemption de la capitation ; ils étoient autrefois exempts auſſi de la milice, mais ils ne le ſont plus actuellement.

On paſſe le Mont-Cenis dans tous les temps de l'année, car en hiver la neige eſt, aſſez dure pour qu'on puiſſe y marcher comme ſur la terre ; quelquefois cependant on fait ſéjourner les voyageurs cinq à ſix jours pour laiſſer paſſer le danger de la chûte des neiges ou d'un vent trop impétueux. Mais il y a des temps, même au milieu de l'hiver, où l'air eſt ſi calme au haut du Mont-Cenis, qu'on y porteroit une

bougie allumée ſans crainte de l'éteindre.

La montée eſt douce en ſortant de Lanebourg, mais elle devient bientôt extrêmement rude ; on emploie une heure de temps pour aller au hameau des Ramaſſes ; cependant l'on en deſcend en traineau lorſqu'il y a de la glace, dans 10 ou 20 minutes, cela s'appelle *ſe faire ramaſſer*; ce n'eſt guere que du côté de la Savoie que l'on *ramaſſe*, parce que du côté du Piémont le chemin eſt plus inégal.

Il arrive auſſi qu'on ramaſſe au col de Tende, mais ſeulement du côté du Piémont. Les traineaux compoſés de quelques branches d'arbre ſont fort ſimples ; il ne s'y place ordinairement qu'un voyageur, & le conducteur ; mais ſuivant la grandeur du traineau, on y met juſqu'à trois ou quatre perſonnes, toujours dirigées par un ſeul homme, qui, au moyen des crampons de fer attachés à ſes ſouliers, arrête le traineau quand bon lui ſemble : il ſe renverſe alors ſur la perſonne qu'il conduit pour empêcher l'effet du choc qui pourroit le jetter en avant & même renverſer & culbuter le traineau. La neige durcie &

briſée par la rapidité du traineau, s'éleve quelquefois & s'élance contre le viſage, ce qui, joint à la réſiſtance de l'air condenſé & froid, fait qu'on n'y tient guere dans ces inſtans ſans fermer les yeux. Pluſieurs perſonnes ont tellement été effrayées à la vue de ce ſpectacle, qu'elles n'ont jamais pu ſe réſoudre à ſe faire ramaſſer, mais d'autres en font une partie de plaiſir. M. Rolland raconte qu'un Anglois a paſſé huit jours à Lanebourg pour ſe faire ramaſſer deux ou trois fois par jour.

Un quart-d'heure après les Ramaſſes, on arrive à la platte-forme du Mont-Cenis, & l'on entre dans une plaine qui a une lieue & demie de longueur preſque horizontalement & avec peu d'inégalité. Vers le milieu de cette plaine on trouve la poſte, & un peu plus loin l'hôpital des pélerins, ſur le bord d'un lac où l'on pêche des truites excellentes. Les voyageurs s'arrêtent volontiers chez M. le Recteur & y ſont très-bien reçus; on le dédommage honnêtement & comme on le juge à propos, des frais de cette réception. L'hôpital qui y eſt, ſert d'hoſpice aux pauvres paſſans pendant trois nuits. On y voit la Chapelle des

Transis, destinée à la sépulture de ceux qui meurent ou d'accident ou de froid; cela arrive quelquefois à de pauvres gens qui entreprennent le passage sur l'apparence d'un beau temps, & qui sont surpris par le froid, ou ensevelis sous les neiges qu'un tourbillon de vent (*Tormenta*) précipite du sommet des montagnes. Mais les habitans connoissent les temps où il y a du danger, & il n'y périt que ceux qui négligent de prendre des conseils ou de les suivre.

Le lac du Mont-Cenis est formé par la réunion des eaux qui découlent des montagnes qui sont à la droite & à la gauche de cette plaine; & il a son écoulement du côté du Piémont en donnant naissance à la Cenise, ou *Cenisella* qui tombe dans la petite Doire ou *Dora Riparia*; celle-ci prend sa source près du Mont-Genèvre & va d'Exilles jusqu'à Suze où elle se joint à la grande Doire *Dora baltea*, qui vient du petit Saint-Bernard dans la vallée d'Aost & va tomber dans le Pô.

La plate-forme du Mont-Cenis est la plaine la plus riante qu'on puisse trouver sur des montagnes, à 1000 toises de hauteur au-dessus du niveau de la

mer. Vers le milieu du mois de juin elle eſt couverte de grandes renoncules, & d'une verdure épaiſſe où l'on conduit les troupeaux dès le jour de la S. Jean, quoiqu'il ne laiſſe pas d'y avoir encore alors un peu de neige dans les endroits abrités où le ſoleil ne donne pas. Les habitans de Lanebourg, à qui appartient tout le grand Mont-Cenis, ont de petites maiſons ſur ces rochers, & ils y envoient des pâtres qui ont ſoin des troupeaux juſqu'au temps des neiges, & tous les lundis on s'y raſſemble pour une eſpece de foire, où il ſe vend beaucoup de beſtiaux.

Cette plaine eſt bordée latéralement par deux montagnes qui la ſurpaſſent encore de 500 toiſes en hauteur perpendiculaire ; à droite le Mont-Bar, à gauche la roche Melon, dont cependant le ſommet le plus élevé eſt à trois lieues delà. Du haut de ces montagnes on peut appercevoir la plaine du Piémont, & c'eſt delà, ſuivant quelques auteurs, qu'Annibal fit voir à ſes ſoldats le beau pays qu'ils alloient conquérir ; ce que Virgile a imité :

Italiam, Italiam primus conclamat Achates ;
Italiam magno ſocii clamore ſalutant. III. 523.

Ces sommets, voisins du Mont-Cenis, ne sont pas si élevés que le haut de la Roche-Molon ou Melon qu'on apperçoit à trois lieues de Lanebourg, au-dessus de la Novalese ; il y neige même au mois de juillet. Cependant un homme, dans un pressant danger, promit à la Vierge de lui faire bâtir une chapelle au haut de cette roche, où l'on diroit la messe à son honneur tous les ans. Il accomplit son vœu : le 3 août des prêtres gravissent ce rocher & vont y dire l'office de la Vierge, & une Messe pour laquelle il y a une fondation assez considérable. Comme la Roche-Melon est toujours couverte de neige, ainsi que toutes les hautes montagnes des Alpes, on appelle cette chapelle Notre-Dame des Neiges.

Les rochers du Mont-Cenis sont presque tous d'une matiere talqueuse, où l'on apperçoit les pailletes brillantes du *Mica* ; ils ne sont point par couches régulieres, & l'on n'apperçoit ni parties animales, ni débris de végétaux dans leur tissu ; cela s'accorde assez avec le systême, suivant lequel les plus hautes montagnes doivent être formées principalement de talc & de granite. (*Mém.*

de l'Acad. 1746 & 1747). Ce talc dégénere quelquefois en une eſpece d'Aſbeſte crud, ou d'Amiante verdâtre, dont les filamens ne ſont pas ſéparables, mais où l'on reconnoît la nature du lin foſſile & de la toile incombuſtible. Les marmotes habitent beaucoup ces montagnes; on remarque en été leurs terriers, & enſuite lorſqu'il y a de la neige, & qu'elles dorment, on va les prendre pour avoir la peau, & la graiſſe qui eſt abondante à l'entrée de l'hiver.

On trouve ſur le Mont-Cenis un grand & beau papillon blanc qui a des taches rondes, & que Linné a obſervé ſouvent ſur les montagnes de Suede; c'eſt celui qu'il appelle *Papilio heliconius apollo*, Syſt. Nat. edit. 10, pag. 465, n°. 41. *Papilio hel. alis oblongis integerrimis albis, poſticis ocellis ſupra quatuor, ſubtus ſeptem, Faun. Suec. 802. iter gothicum 230.*

A l'extrémité de la plaine, du côté du Piémont, on trouve la *Grand-Croix*, eſpece d'auberge où l'on peut encore s'arrêter, & c'eſt delà que commence la deſcente rapide qui conduit à la Novaleſe, en deux heures de temps, en ſuivant le vallon de la Ceniſe. J'ai oui-

dire qu'on pouvoit même en trois heures remonter de la Novaleſe à la plaine S. Nicolas à pied, & ſans ſe preſſer.

Les voyageurs font une peinture effrayante des difficultés de cette route, des précipices dont elle eſt bordée, & des dangers qu'on y court; j'en étois très-prévenu, mais je n'y ai rien apperçu de terrible; le chemin eſt partout aſſez large pour que les précipices voiſins ne faſſent aucune eſpece de danger ni même de frayeur; les porteurs vous tiennent ſi près de terre que leur chûte même ne vous feroit pas changer de place, & vous en ſeriez quitte pour une ſecouſſe peu conſidérable; mais ces gens-là ne tombent point; ils ont le pied ſi sûr & connoiſſent ſi bien le chemin, qu'ils ne bronchent pas le moins du monde; ils deſcendent dans des endroits qui ſont eſcarpés en forme d'échelle ou de gradins (a), avec autant de facilité qu'on marche en pays plat;

(a) Depuis mon voyage on a beaucoup perfectionné le chemin à l'occaſion des mariages de Madame, de Madame la comteſſe d'Artois, & de Madame la princeſſe de Piémont, & l'on m'aſſure même qu'en 1775 il y eut des voyageurs qui paſſerent en carroſſe le Mont-Cenis.

& par-tout ailleurs ils vont avec une rapidité singulière ; la pente du terrein les aide pour courir, & deux porteurs, suivis d'un troisieme qui les relayoit alternativement, m'ont porté de la Grand-Croix jusqu'à la Novalese, en 2 heures, dont 20 minutes avoient été employées à se reposer à moitié chemin ; cependant la hauteur perpendiculaire, qui est d'une demi-lieue, suppose au moins trois lieues pour la longueur du chemin. La singularité de cette route m'a beaucoup plus occupé que ses difficultés ; les porteurs accoutumés à converser avec les étrangers, & à répondre à leurs questions, suffiroient pour désennuyer un voyageur ; les miens me raconterent sur-tout le passage de Madame Infante qu'ils avoient portée avec une soixantaine des leurs, depuis Suze jusqu'au pont de Beauvoisin en cinq jours : cette princesse s'amusoit avec eux ; les régaloit, les faisoit danser, & leur faisoit donner un écu par jour à chacun, tant pour l'aller que pour le retour ; ils parleront long-temps & avec regret de la perte de cette princesse.

En partant de la Grand-Croix, au bout d'un quart d'heure on trouve les

Echelles, & l'on descend dans la plaine S. Nicolas ; là on voit une belle cascade à deux branches, formée par la Ceniſe (a) qui ſe précipite du haut du rocher, & forme enſuite dans la plaine un canal qui ſépare la Savoie du Piémont, & que l'on paſſe ſur un pont ; au-delà du pont on ſe trouve en Italie. Limites du Piémont.

Près delà eſt un paſſage étroit où l'on creuſoit un chemin ſous le rocher en 1777, pour préſerver des lavanges.

Une demi-heure après S. Nicolas on arrive à *Ferrieres*, village compoſé d'une vingtaine de petites maiſons, entre deux rochers eſcarpés, & ſur le bord de la Ceniſe : c'eſt peut-être le village le plus triſte de la route ; on n'y voit que des cimes de montagnes, des précipices & un torrent qui ſerpente & roule à grand bruit des cailloux au travers d'une vallée ſtérile & reſſerrée de tous côtés.

On ne finit de deſcendre que quand on eſt à la NOVALESE ou *Novalegge*, village du Piémont, compoſé d'environ 150 maiſons, à deux lieues de Suze &

(a) La nature talqueuſe de ces rochers leur donne un brillant qui a fait croire à M. l'abbé Richard qu'il y avoit du cuivre, du plomb & de l'étain. *Deſcription hiſtorique & critique de l'Italie, tom. 1, page 23.*

à treize lieues de Turin. Là on remonte les voitures qui étoient démontées, & l'on entre, pour ainſi dire, dans la plaine de Lombardie.

Quoique le Mont-Cenis ſoit preſque le ſeul endroit où l'on ait coutume de traverſer les montagnes: il y a d'autres endroits où l'on peut paſſer. On pourroit pratiquer des chemins en bien d'autres endroits, en profitant des vallons & des montagnes les moins eſcarpées. Quand on eſt au haut du Mont-Tourné, on voit une montagne aſſez haute par laquelle le Roi de Sardaigne ſe fit porter en chaiſe dans le temps de la guerre de 1745, pour joindre ſes troupes dans la Savoie, & pour éviter les Eſpagnols que commandoit don Philippe.

Nous avons parlé de pluſieurs autres paſſages connus & nous parlerons ailleurs du *Col de Tende*, du côté de Nice dont le paſſage eſt plus facile en été. Suivant M. Rolland, il y a moins d'horreurs, le paſſage eſt moins agreſte; mais comme il eſt moins fréquenté on n'y trouve pas en hyver les ſecours qu'on a au Mont-Cenis; & les lavanges y ſont plus dangereuſes. Au

Mont-Cenis on eſt ſervi exactement, on trouve à tous les poſtes des gens qui en font leur état, les Directeurs ſont attentifs & honnêtes, on n'a point à diſputer, les effets ſont en ſureté, c'eſt l'avantage d'une route très-paſſagere.

On y rencontre toujours des muletiers, qui vont de Chambéri à Suze, qui portent des draps, des étoffes de ſoye, du bled & de l'avoine pour la montagne; ils rapportent des ſoyes, des huiles, du riz & du ſel de la Sardaigne, qui a déja paſſé le Col de Tende (M. R.).

Cette chaîne de montagnes, depuis la ſource du Pô qui eſt dix lieues plus au midi, juſqu'au petit S. Bernard à quinze lieues plus au nord, fournit une immenſe quantité d'eau par le moyen d'un grand nombre de rivieres, qui toutes vont finir dans le Pô pour être portées à la mer Adriatique : la *Sefia* qui paſſe à Verceil vient de plus haut; elle prend ſa ſource dans le Valais, en un endroit où l'on dit qu'il y a des mines d'or, au pied du grand S. Bernard. *Voyez* la grande Carte de Borgogno faite en 1680, qui comprend tous les Etats de Victor Amédée II, en pluſieurs feuilles.

CHAPITRE II.

De la hauteur des montagnes.

LA hauteur des montagnes que l'on voit dans cette partie des Alpes eſt un ſujet d'obſervation qui a déja occupé pluſieurs phyſiciens ; voici un abrégé de ce qui s'eſt fait à ce ſujet.

Pour avoir un terme de comparaiſon, il faut obſerver qu'il n'y a point en Europe de montagnes auſſi élevées que celles de la Cordeliere du Pérou. M. de la Condamine a trouvé que le ſommet de Chimboraço avoit 3220 toiſes de hauteur perpendiculaire au-deſſus du niveau de la mer (*Meſure des trois premiers degrés p. 56*) ; c'eſt preſque une lieue & demie, & plus de quatre milles de Rome ; car nos lieues de 25 au degré ſont de 2283 toiſes, & vallent trois milles de Rome ; le mille moderne de Rome eſt de 764 toiſes.

Le Canigou, qui eſt la plus haute montagne des Pyrénées, au midi de la France,

France, n'a que 1440 toises (*Mémoires de l'Académie 1702*) : le barometre y étoit à 20 pouces 2 lignes $\frac{1}{4}$ en 1740, suivant M. le Monnier le médecin, (*Mérid. vérifiée*, p. ccxxiv).

La partie la plus élevée du Mont-Cenis, qui est environ de 500 toises plus haute que l'hôpital où l'on passe, a 1490 toises perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, suivant M. de la Condamine (*Mém. de l'Acad. 1757*, p. 407) : car il observa la hauteur du barometre de 19 pouces 10 lignes $\frac{1}{2}$ le 4 juillet 1756 à midi ; c'étoit une ligne $\frac{3}{4}$ de moins qu'à Quito, dont la hauteur a été mesurée de 1460 toises, & où la hauteur moyenne du barometre étoit de 20 pouces & un quart de ligne.

A l'égard de la plaine que l'on traverse sur le Mont-Cenis, M. de la Condamine y trouva la hauteur du barometre de 22 pouces & une demi-ligne, à l'hôpital des Pélerins, ce qui donnoit la hauteur d'environ 1000 toises ; M. Shuckburgh trouve 979 toises (*Transactions philosophiques* de 1777).

Le Mont-Maudit, qu'on appelle aussi le *Mont-Blanc*, est la plus haute mon-

tagne d'Europe ; elle eſt ſituée dans la province de Faucigny en Savoie, 15 lieues au nord du Mont-Cenis, à 35778 toiſes de Genève, ſur une ligne qui fait un angle de 53 degrés 30 minutes avec le méridien ; ſa hauteur eſt de 2391 toiſes au-deſſus de la mer ; ſuivant M. de Luc, *Recherches ſur les modifications de l'atmoſphere*, tome II, p. 230, & de 2449, ſuivant le mémoire de M. Shuckburgh ; auſſi le voit-on de Dijon & de Langres à 60 lieues de diſtance.

Le Mont-Roſa, ſuivant le P. Beccaria, a 2349 toiſes ; c'eſt la ſeconde ſommité des Alpes ; j'en parlerai à la fin du chapitre XV.

Le Mont S. Bernard paſſe pour une des plus hautes montagnes des Alpes ; mais il y a quelque difficulté ſur la dénomination : au nord-eſt du couvent de S. Bernard, à une lieue & demie de diſtance, il y a une ſommité très-élevée, & l'une des plus hautes des Alpes ; elle ſe nomme le *Mont-Velat* ou Velan ; elle eſt en forme de cône irrégulier, entierement couverte de neige, & reſſemble un peu à celle du Mont-Blanc. C'eſt probablement ce qu'on ap-

pelle dans quelques provinces *le grand S. Bernard ;* mais dans le pays même S. Bernard eſt plutôt le nom d'une vallée ou d'un paſſage entre les montagnes que celui d'un ſommet particulier propre à être reconnu de loin. Auſſi M. Marc Pictet, habile phyſicien de Genève, qui a le plus diſcuté cette matiere, a eu beaucoup de peine à déterminer ſa poſition par des obſervations directes, & n'a encore obtenu qu'un à-peu-près. Il m'écrit que le couvent de S. Bernard doit être environ à 10800 toiſes du Mont-Blanc, ſur une ligne déclinant de 12 degrés de l'eſt du Mont-Blanc vers le nord.

Le couvent ou l'hoſpice du Mont S. Bernard fut fondé par S. Bernard de Menthon pour le ſoulagement des voyageurs ; il y a douze religieux qui tirent leurs ſubſiſtances du Valais & du pays d'Aoſt; comme ils ſont placés à 1300 toiſes de hauteur, ils ſont fermés par les neiges pendant huit mois de l'année. Un voyageur avoit dit dans le journal de Paris du 7 décembre 1781 qu'il y paſſoit 30 mille perſonnes par année, cela étoit incroyable : auſſi dans le journal du 13 janvier 1782, un autre voyageur a ré-

duit ce nombre à 150, ou 200 ; mais tous les deux se louent également de l'hospitalité des religieux.

M. Needham a été un des premiers qui ait fait des observations sur les hauteurs de ces montagnes: il étoit au mois d'Août 1751 dans la Savoie avec milord Rocheford, envoyé d'Angleterre à la cour de Turin, qui s'intéressoit à toutes sortes d'observations ; ils allerent ensemble sur les plus hautes montagnes de la province d'Aouste ou d'Aost avec deux barometres portatifs ; ils y observerent la hauteur du mercure, & M. Needham en a conclu les hauteurs de la table suivante : son mémoire a été imprimé séparément, & inséré ensuite dans le journal littéraire de Berne ; on y trouve la description d'un barometre portatif de l'invention de M. Passement, qui est très-sensible, comme le barometre de Huygens, & qui, par le moyen des inflexions d'un tube qui serpente entre les deux colonnes de mercure, ne peut se déranger dans le transport.

Les hauteurs calculées dans la derniere colonne ne peuvent être de la derniere précision, parce qu'il faudroit savoir à quel degré étoit le thermometre en haut

& en bas ; mais on ne connoiſſoit pas alors l'influence de la chaleur ſur le barometre : c'eſt M. de Luc qui nous l'a fait connoître ; mais en ſuppoſant le thermometre à 10 degrés, ſa méthode donne 11 toiſes ſeulement de plus que ne trouvoit M. Needham pour la hauteur du Mont-Tourné, c'eſt-à-dire, 1694 toiſes.

HAUTEURS DES MONTAGNES

Observées par le moyen du barometre au mois d'août 1751.

Stations où les Hauteurs ont été observées.	*Hauteur du Mercure en lignes.*	*Hauteurs calculées par la méthode de M. Bouguer, & prises du niveau de la mer.*
	Lignes.	Toises.
Au bord de la mer.	336	0
Turin.	328	101
Ivrée.	320	204
La ville d'Aouste.	312	311
Ammeville, trois lieues au nord-oueſt d'Aouste.	308	365
S. Remy, trois lieues d'Aouste.	276	825
Couvent du grand Saint-Bernard.	250	1241
Rocher au ſud-oueſt du couvent.	248	1274
Mont Serené, entre Saint Remi & Cor-Mayeur.	247	1283
A Cor-Mayeur.	289	627
La moitié du chemin de l'Allée blanche.	279	780
Au ſommet de l'Allée blanche, au pied de la Croix, entre Cor-Mayeur & Glacieres.	249	1249
Ville de Glacieres, au pied du Mont-Maudit.	270	910
Bourg Saint Maurice.	291	603
Mine de Peſey.	262	1044
Mont-Tourné entre le Mont-Cenis & le petit S. Bernard.	225	1683

Ces hauteurs ont été calculées sur la regle de M. Bouguer, (*Figure de la terre*, page xxxix. *Mém. de l'Académie* pour 1753, page 519). Suivant cette regle, on prend la différence des logarithmes des hauteurs du barometre en lignes, en supposant ces logarithmes de cinq chiffres seulement, y compris la caractéristique ; on ôte de cette différence une trentieme partie, & l'on a la différence des hauteurs en toises. Or Pitchincha est à 2434 toises, & la hauteur du barometre y est de 15 pouces 11 lignes ; ainsi l'on peut trouver facilement combien les autres montagnes sont moins élevées que Pitchincha.

Si l'on suppose la hauteur du mercure au niveau de la mer de 28 pouces, on peut trouver par la même regle la hauteur des montagnes par rapport à la mer ; mais les divers degrés de chaleur rendent cette regle très-défectueuse à de grandes hauteurs, comme M. Bouguer en convient lui-même dans son mémoire, & M. de Luc l'a démontré dans son ouvrage. Cet habile physicien a trouvé, par une multitude d'expériences, que la différence des logarithmes des hauteurs du barometre

donne la différence de hauteur en toises quand le degré de chaleur est de 16 degrés & trois quarts sur le thermometre de M. de Réaumur : dans les autres températures, il faut ôter de la hauteur trouvée une toise sur 215 pour chaque degré du thermometre au-dessous de 16 & trois quarts, ou les ajouter s'il fait plus chaud.

Pour trouver par cette regle la hauteur des montagnes, on peut suppléer aux logarithmes, en divisant 26094 pieds par le nombre de lignes que donne la hauteur du barometre, le quotient est la différence de hauteur en pieds, pour une ligne de différence sur le barometre. C'est le nombre 25275 qu'il faudroit prendre si le thermometre n'étoit qu'à 10 degrés : un degré de refroidissement fait diminuer ce nombre de 121 pieds. V. *M. de Luc.*

M. le chevalier Shuckburgh ayant porté ensuite en 1775 un excellent barometre en Italie, s'en est servi pour déterminer les hauteurs de toutes les stations qu'il a faites ; elles sont dans un très bon mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, année 1777 ; sa

regle pour calculer les hauteurs eſt un peu différente de celle de M. de Luc.

	Toiſes.
Le lac de Genève au-deſſus du niveau de la mer méditerranée,	192
Chamouni, ou Chammugny, au pied du Mont-Blanc, 5140 toiſes au nord, dans la grande chambre de l'auberge,	526
La Dole, ſommet du Mont-Jura, meſuré géométriquement,	863
Le glacier du Buet, meſuré géométriquement,	1583
Le Mont-Viſo, *idem.*	1563
Le pont de Beauvoiſin,	110
Chamberi, S. Jean-Baptiſte, au premier étage,	137
Montmélian, 20 pieds au-deſſus de la riviere,	127
Aiguebelle, à l'auberge, au premier étage,	162
La Chambre, *idem.*	140
S. Michel, *idem.*	366
Modane, *idem.*	539
Lanebourg, au pied du Mont-Cenis, *id.*	689
Le Mont-Cenis, à la poſte,	979
La Novaleſe, à l'auberge, au premier étage,	428

Turin, à l'hôtel d'Angleterre, au second étage, 147
Siene, aux trois Rois, second étage, 167
Radicofani, à la poſte, au premier étage, 386
Au ſommet de la tour de l'ancien château, 478
Viterbe, aux trois Rois, premier étage, 197
Le Mont-Soracte, 20 minutes & demie au nord de Rome, 355
Monte-Velino, 46 minutes au nord-oueſt de Rome, 1313
La bouche du Mont-Veſuve, 615
La baſe du cône du Veſuve, 316
Le Mont-Etna, en Sicile, par les obſervations de M. de Sauſſure, 1713

On voit dans ces montagnes du Piémont les angles ſaillans & les angles rentrans qui ſe correſpondent, comme M. de Buffon, dans ſon hiſtoire naturelle, & M. Bourguet, dans ſes lettres philoſophiques, l'ont fait obſerver. Plus bas on trouve les coquilles & autres productions marines qui indiquent aux phyſiciens que ces montagnes

ont été couvertes par la mer, comme on le croit assez généralement aujourd'hui (a).

En descendant du Mont-Cenis, on entre dans la vaste plaine de Lombardie qui a 90 lieues de longueur jusqu'à la mer adriatique (b). On trouve aussitôt un changement subit de climat, de langage (c), de caractere, de mœurs, de productions naturelles & d'animaux: le jour où l'on passe le Mont-Cenis, il semble que l'on arrive dans un monde nouveau.

. . . . . *Saturnia tellus,*
Magna virum: tibi res antiquæ laudis & artis
Ingredior. Georg. II. 173.

(a) Je pourrois ajouter, comme on le croyoit autrefois: en effet, M Bartoli, dans ses *Réflexions impartiales sur le progrès des sciences*, rappelle un passage d'Aristote à ce sujet: *Quæ sunt circa continentem permutantur, & quæ circa mare, & non semper hæc quidem terra, hæc autem mare perseverant omni tempore; sed fit mare quidem ubi arida; ubi autem nunc mare, hic iterum terra secundum quemdam tamen ordinem putare oportet hoc fieri & circuitum, &c.*

(b) Cela ne veut pas dire qu'on y soit toujours en pays plat, comme semble me le reprocher l'auteur du journal d'un voyage fait à Rome en 1773.

(c) On parle très-bien françois en Savoie, même parmi le peuple, peut-être plus correctement que dans les provinces de France.

CHAPITRE III.

Des Lucioles, ou Insectes lumineux.

Insectes lumineux.

LE premier spectacle qui m'annonça ce changement de climat, fut celui des mouches lumineuses appellées Lucioles, *Luccioli;* c'étoit le 15 juin 1765 dans une belle nuit; l'air étoit parsemé de ces petits animaux phosphoriques inconnus en-deçà des Alpes; on les voyoit étinceller par millions; les prés, les arbres, l'air & la terre étoient ornés de ces lumieres, plus vives & bien plus multipliées que celles des vers luisans que nous avons en France.

Notre ver luisant, *Lampyris noctiluca*; est une espece de chenille qui rampe & n'a point d'aîles, quoique son mâle en ait; les Lucioles au contraire volent & portent leur lumiere dans les airs; elles ont quatre lignes de long; le corps ou les étuis de leurs aîles sont d'une couleur noirâtre; le corcelet (ou le dessus des épaules) est rougeâtre; le dessous du corps est jaune: aucun naturaliste n'a observé leur métamorphose,

ainsi nous ne savons pas comment est fait le ver qui les produit, ou si c'est le mâle qui donne de la lumiere. Dans notre ver luisant, il n'y a que la femelle qui soit phosphorique; le mâle vole mais ne luit point, ou très-peu. Les Lucioles ont des intermittences ou accès de lumiere; elles brillent plus ou moins, & quand elles le veulent, ou peut-être quand elles s'agitent & que leurs muscles sont en contraction. On peut les prendre & les enfermer sans qu'elles perdent leur lumiere. Les alkalis raniment cette lumiere, & les acides l'éteignent, suivant l'observation de M. Fougeroux.

Il n'y a que la partie postérieure ou les derniers anneaux qui répandent de la lumiere; la partie phosphorique n'a pas une ligne de large, & cependant un seul de ces insectes suffit quelquefois pour appercevoir l'heure sur une montre dans la plus obscure nuit; avec cinq à six on pourroit lire des caracteres un peu gros. Mais quelle différence entre ces insectes & la mouche *Porte-lanterne* d'Amérique, dont la tête a un réservoir de lumiere si gros qu'une seule mouche est plus que suffisante pour lire

toute ſorte d'écriture, & pour ſe conduire par-tout durant la nuit.

J'ai été ſurpris de trouver qu'Aldrovande & Valiſnieri, auteurs Italiens, qui ont écrit ſur les inſectes, n'avoient pas parlé des Lucioles, qui ſont les inſectes les plus ſinguliers & les plus communs tout à la fois; j'ai été plus étonné encore de voir qu'il n'en eſt pas fait mention dans le troiſieme volume des mémoires de l'académie de Turin, où M. Allioni a donné un mémoire intitulé, *Manipulus inſectorum Taurinenſium* qu'il a fait conjointement avec M. Othon Frédéric Müller, naturaliſte Danois, qui venoit de voyager en Piémont (*Miſc. Taurin.* T. 3). Ils y ont parlé cependant de pluſieurs inſectes qui ſe trouvent en France, mais qu'ils ont jugés nouveaux, parce qu'il n'en étoit pas parlé dans Linné, tels que *Cimex italicus*, *Sphynx virginea*, *Sphynx variegata*, *Cerambix ſartor*, *Leptura marginata*, *&c.* Ne trouvant donc point les Lucioles dans les auteurs qui devoient le plus naturellement en parler, je les ai cherchées dans les ouvrages des étrangers; il ſemble que Linné a prétendu les décrire, (quoiqu'il n'y parle

point de la lumiere, & qu'il y ait quelques traits que je n'ai pas apperçus en examinant les Lucioles) ; c'eſt dans la dixieme édition de ſon *Syſtema Naturæ*, qui a paru en 1758, (tome I, p. 401); il met cet inſecte dans le genre des cantharides, auſſi-bien que le ver luiſant de la France, & ſix autres eſpeces d'inſectes phoſphoriques ; il l'appelle *Cantharis italica*, n°. 9, & la phraſe par laquelle il caractériſe cette eſpece, eſt celle-ci : *Cantharis elytris fuſcis, Thorace rufo, medio nigro* ; c'eſt-à-dire, Cantharide qui a les étuis des aîles bruns, le corcelet roux ou fauve, le milieu noir. Il y ajoute enſuite cette petite deſcription : *Minor reliquis ; fuſco ſunt elytra, caput, antennæ, abdomen ; exceptis duobus ultimis ſegmentis flavis ; Thorax rufus, medio macula nigra ; pectus & pedes lutei. Femina nigra, ſingulo ſegmento ſupra ad angulum marginalem macula teſtacea* (couleur d'écaille) *in ſegmentis tribus primis majoribus.*

A l'égard du caractere générique des cantharides à raiſon duquel notre Luciole eſt placée dans ce genre, voici ſes caracteres ſuivant Linné.

Antennæ ſetaceæ, elytra flexilia, Thorax planiuſculus, abdominis latera plicato papilloſa : c'eſt-à-dire les antennes comme des fils, les étuis moux & flexibles, le corcelet preſque plat, & les côtés du ventre pliés en papilles. Les antennes ſont deux eſpeces de cornes ou de barbes que les inſectes ont preſque tous à la tête, qui ſont tantôt terminées en maſſues, *clavatæ*, tantôt ſemblables à des barbes de plumes, *pectinatæ*, quelquefois formées par un grand nombre d'articulations très-marquées & qui vont en diminuant ſenſiblement, *moniliformes*, mais plus ſouvent ſemblables à du fil tors, ou dont les articulations ſont peu marquées & qui ſont d'un bout à l'autre à-peu-près de même groſſeur ; ce ſont celles qu'on appelle *filiformes* ou ſétacées, & telles ſont les antennes des Lucioles.

M. Geoffroy, docteur en médecine de la faculté de Paris, dans ſon hiſtoire abrégés des inſectes qui ſe trouvent aux environs de Paris (1762, 2 vol. in-4°.), a fait un genre particulier du *Lampyris* ou ver luiſant ; c'eſt-à-dire, qu'il l'a ſéparé des cantharides ; ſon caractere générique pour le *Lampyris* eſt celui-ci,

Antennæ filiformes, caput clypeo thoracis marginato tectum, abdominis latera plicato papillosa; les antennes filiformes, la tête cachée par un large rebord du corcelet, les côtés du ventre pliés en papilles (tome I, page 165): ce genre renferme trois especes, dont une est le ver luisant de la France, *Lampyris fœmina aptera*, c'est-à-dire, dont la femelle n'a point d'ailes (p. 166) & que Linné appelle *Cantharis oblonga nigra thorace testaceo, margine laterali nigro.* Notre ver luisant mâle a en effet le corcelet plus large, plus bordé que celui d'Italie; il est tout gris, & il ne donne presque aucune trace de lumiere: voici sous quelle forme on pourroit rapporter la Luciole au même genre, *Lampyris nigra, Thorace pedibusque ferrugineis, ano flavo.* Ces caracteres la distinguent très-bien de toutes les especes du même genre.

En parlant de l'histoire naturelle de l'Italie, je ne puis me dispenser de citer la belle collection de M. Mauduit, docteur en médecine de la faculté de Paris, qui est enrichie spécialement d'un grand nombre de curiosités qu'il a rapportées d'Italie; celle de M. de Saussure, à

Genève, est aussi très-considérable ; cet habile physicien est connu par ses ouvrages, & son cabinet est un des plus précieux qu'on puisse voir.

CHAPITRE IV.

Du Piémont.

SUZE, en Italien *Susa*, est une petite ville fortifiée, à dix ou onze lieues de Turin, située dans une gorge dont elle défend l'entrée ; ce défilé s'appelle le *Pas de Suze* : il est en effet le dernier pas qu'on ait à faire pour entrer dans le Piémont. On l'a appellé la clef de l'Italie, la porte de la guerre. Il est gardé par la *Brunette*, citadelle environnée de huit bastions, l'une des plus fortes qu'il y ait, par sa situation, & par le grand nombre de mines & d'autres ouvrages qui sont taillés dans la montagne même. Son nom vient peut-être de la pierre brune avec laquelle on l'a bâtie. Cette pierre est feuilletée & remplie de veines quartzeuses. On garde la citadelle avec grand soin, & la consigne des sentinelles est de ne pas laisser même promener les étrangers ou

les curieux autour de la place. C'eſt par le Pas de Suze qu'on a dit qu'Hercule étoit entré dans les Gaules 1300 ans avant J. C. & Annibal en Italie 219 avant J. C. L'empereur Auguſte y paſſa 17 ans avant J. C. lorſqu'il vint en Dauphiné par le Mont-Genevre, qui eſt vers Briançon, dix lieues au midi du Mont-Cenis.

La vallée ſerpente beaucoup & ſe reſſerre de temps à autres; elle eſt très-productive en grains, vins, fourrages, chanvres, fruits, quoique les torrens y faſſent des ravages fréquens; la fonte des neiges y forme des caſcades ſouvent très-hautes. La récolte des grains ne s'y fait qu'en ſeptembre.

La ville de Suze s'appelloit autrefois *Seguſio*, *Seguſium*, ou *Secuſia*; le pays étoit habité par les Séguſiens, dont il eſt parlé dans Pline, livre 3, chap. 20. Il y a ſur ce ſujet pluſieurs inſcriptions dont quelques-unes même ont été envoyées par M. Maffei à l'univerſité de Turin. Cette ville fut formée, ſuivant quelques auteurs, dans le temps qu'Auguſte fit faire un chemin pour entrer dans les Gaules; mais Ammien Marcellin dit que des murs de cette ville

on voyoit le tombeau du roi Cottius ; qui y avoit réſidé, ce qui lui donneroit une plus haute ancienneté. Cette ville fut ruinée ſous l'empereur Conſtantin, rétablie enſuite par les Marquis de Suze qui en devinrent maîtres l'an 1091, & en firent la capitale du Piémont. Elle fut ruinée encore par l'empereur Frédéric Barberouſſe, ainſi que beaucoup d'autres villes qui lui avoient été contraires. Ce prince avoit failli d'être aſſaſſiné à Suze en 1166 par la trahiſon des habitans, & n'avoit échappé à ce danger qu'en ſe déguiſant & faiſant mettre dans ſon lit un eſclave, qu'on n'oſa tuer, pour ne pas déceler inutilement le projet formé contre l'empereur : outré de cette perfidie, il revint bientôt en force dans l'Italie, & ruina la ville de Suze de fond en comble. (*Muratori*, *Scriptores rerum Italicarum*, T. V. p. 879). On tient à Suze une foire conſidérable le jour de S. Matthieu ; on y vient de France & d'Italie, ſur-tout pour le bétail.

L'arc de triomphe de Suze eſt le premier que l'on rencontre en Italie ; il eſt même le ſeul qu'il y ait dans toute la Lombardie ; car Turin, Milan,

Pavie, Plaiſance, Modene, Mantoue, & toutes les autres villes anciennes qu'on trouve dans cette vaſte plaine, n'ont conſervé que peu de veſtiges d'antiquité, du moins en comparaiſon du reſte de l'Italie.

Cet arc-de-triomphe eſt renfermé dans les jardins du château, il eſt formé de gros blocs de marbre, mais un peu dégradé; il conſiſte en un ſeul arc décoré de deux colonnes corinthiennes cannelées, qui ſupportent un entablement; dans la friſe on a repréſenté une marche de ſacrifice. Sa proportion générale n'eſt pas mauvaiſe, mais l'architecture eſt d'un ſtyle maigre, & la ſculpture médiocre. A l'égard de l'inſcription, on ne peut plus la lire; celle que M. Richard rapporte d'après la géographie de Raphaël de Volterre, eſt tirée de Pline, L. III, c. 20, & n'eſt point celle de l'arc de triomphe de Suze, mais une inſcription à l'honneur de Tibere, qui étoit placée dans un autre endroit des Alpes; elle eſt auſſi dans le grand ouvrage de Gruter, intitulé, *Jani Gruteri Corpus Inſcriptionum ex recenſione & cum annotationibus Joannis Georgii Grævii, Amſtæ-*

lodami, 1707, 4 vol. *in-fol.* tom. I, pag. 226. On eſt obligé de conſulter ſouvent cette grande collection quand on voyage en Italie, & qu'on eſt curieux d'inſcriptions : celle dont nous parlons ſe rapporte à l'année 8 avant J. C. lorſque Tibere n'étant point encore empereur, ſoumit le reſte des habitans des Alpes, & des Germains, qui avoient fait quelques mouvemens. C'eſt ce qui occaſionna l'inſcription qu'on a donnée pour être celle de Suze.

Mais le marquis Maffei eſt le premier qui ſoit parvenu à déchiffrer celle-ci, & il la publia dans ſon *Hiſtoria Diplomatica*, qui parut à Mantoue en 1727, & dans une lettre à Albert Fabricius (a). On la trouve auſſi dans Muratori (b), avec une grande figure de cet arc de triomphe ; elle eſt dans le *nouveau théâtre de Piémont & de Savoie*, imprimé à Amſterdam en 1725, en deux volumes *in-folio*, où elle accompagne une ample deſcription de l'arc de triomphe de Suze, avec figures. Enfin il en a

(a) Cette lettre eſt inſérée dans l'ouvrage intitulé, *Galliæ Antiquitates quædam ſelectæ. Pariſiis*, 1733, *in*-4°.

(b) *Novus Theſaurus Inſcriptionum*, Tom. I. Diſſert. 2, col. 74, & Tom. II, page 1095, Table II.

paru à Turin une deſcription nouvelle, par M. Maſſaſa, qui eſt très-ſavante & très complette. Voici donc cette inſcription qu'il faut regarder comme étant véritablement celle de Suze.

Inſcription de Suze.

Imp. Cæſari Auguſto Divi F. Pontifici Maximo Tribunicia Poteſtate XV. Imp. XIII. M. Julius Reſtis Donni F. Cottius Præfectus civitatum quæ ſubſcriptæ ſunt, Segoviorum, Seguſinorum, Belacorum, Caturigum, Medullorum, Tebaviorum, Adanatium, Savincatium, Egdiniorum, Veaminiorum, Veniſamorum, Iriorum, Eſubianorum, Ovadiavium, & civitates quæ ſub eo præfecto fuerunt.

La plupart des peuples dont il eſt parlé dans cette inſcription, ſont abſolument inconnus aux antiquaires. M. Maffei, & enſuite MM. Ricolvi & Rivautella qui parcoururent en 1744 les Alpes Piémontoiſes pour découvrir les monumens d'antiquité, les ruines, les inſcriptions, les médailles; eſpérerent d'en découvrir quelques traces; mais ces deux ſavans ſont morts l'un & l'autre ſans avoir donné, que je ſache, à

cet égard les lumieres qu'ils avoient fait eſpérer, dans leur mémoire ſur *Induſtria*, dont nous parlerons plus bas. Au reſte, il y a un excellent ouvrage de M. l'avocat *Durandi*, ſur la géographie ancienne du Piémont, auquel on peut avoir recours.

L'ouvrage que j'ai cité, ſous le titre de *Nouveau Théâtre de Piémont & de Savoie*, contient la deſcription & les plans de toutes les villes & fortereſſes du pays; mais il faut ſe tenir en garde contre les éloges qu'on y trouve; on y rencontre même, comme des choſes exiſtantes, des bâtimens, des rues & autres embelliſſemens qui n'ont jamais été qu'en projet; du reſte, cet ouvrage eſt très-inſtructif pour quelqu'un qui veut connoître à fond le Piémont; mais un voyageur ne porte pas ordinairement ſes vues ſi loin.

En allant de Suze à Turin, on paſſe par le village de Bouſſolin. Près delà eſt la montagne de Fauſſemagne, d'où ſe tire un beau marbre qu'on appelle verd de Suze.

J'ai appris en Savoie que les Génois achetoient en Piémont les blocs de marbre *verd-antique*, dont ils faiſoient un aſſez

assez gros commerce dans le reste de l'Europe ; mais le roi de Sardaigne, qui a découvert le fait, s'est emparé des carrieres ; il en a fait extraire beaucoup, & pour lui conserver sa valeur, il a fait fermer la carriere, & défendu d'en donner même des échantillons ; mais il y a beaucoup de beaux marbres en Piémont. Notre marbre de Languedoc, assez commun à Paris, est aussi estimé en Italie, & l'on continueroit de l'employer à Paris, si depuis le commencement du siecle la Flandre n'avoit fourni à meilleur marché beaucoup de marbres communs.

On laisse sur la gauche S. Ioire, vieux château démantelé, dont il ne reste plus que quelques tours carrées.

Le débordement du Grave, qui passe près delà, & les pluies excessives qu'il y avoit eu pendant l'automne, avoient tellement inondé les chemins dont nous parlons, que M. l'abbé Gougenot faillit à y périr le 19 octobre 1755. J'en fais ici l'observation, pour avertir les voyageurs du danger qu'il y a d'attendre trop tard en automne pour voyager dans les montagnes.

J'ai oui-dire qu'à trois lieues de Suze,

on voyoit une *figure de Roland*, héros François, si célebre en Italie par les beaux vers de l'Arioste, & que l'on y montroit une pierre énorme qu'il fendit d'un coup de sabre, suivant la tradition du pays. M. R. dit qu'il n'a pu en avoir connoissance.

A cinq lieues de Suze, on trouve le village de S. Ambroise, qui est grand & assez bien bâti, au pied d'une haute montagne sur laquelle est l'abbaye de S. Michel, la plus ancienne & la plus riche du Piémont : c'étoit autrefois un des quatre chefs d'ordre de S. Benoît; elle fut mise en commande en 1391 ; Guillaume de Chelan, évêque de Lausanne & grand chancelier de Savoie, en fut le premier abbé ; le cardinal Cavalchini l'étoit en 1765. Il n'en reste plus que l'église & quelques appartemens habitables. L'escalier qui conduit à l'église est creusé dans le roc, & il est singulier. Cette église est desservie par un sacristain, prêtre, & par un chanoine député par le chapitre de Giavenna, & qui est réputé présent au chœur. Les environs de l'abbaye forment une campagne agréable, où l'air est fort sain, & des seigneurs voisins y vont

quelquefois en *villégiature*, c'eſt-à-dire, pour y prendre l'air de la campagne.

En entrant en Italie, on commence à voir les images, les chapelles, les couvens ſe multiplier ſenſiblement; cependant on ne compte que 390 couvens dans les états du roi de Sardaigne, & leurs revenus ſont eſtimés deux millions deux cents mille livres de France.

RIVOLI, *Ripula*, à plus de deux lieues de Turin, eſt une petite ville très-agréable & très-bien bâtie, à l'extrémité de laquelle eſt un château ou maiſon de plaiſance des ducs de Savoie. Ce château eſt bâti en briques, à trois étages, avec onze croiſées de face; il n'a pas l'air conſidérable. C'étoit ci-devant un rendez-vous de chaſſe, mais depuis long-temps le roi n'y va plus. Le duc Charles-Emmanuel I, ſurnommé *le Grand*, qui y étoit né le 12 janvier 1562, fit rebâtir & embellir ce château: le roi Victor Amédée y fut détenu quelques mois en 1731, après avoir abdiqué la couronne en faveur du feu roi, mort en 1773; il fut enſuite transféré à Montcalier. Rivoli.

Culture du Piémont.

Il y a dans ces campagnes beaucoup de vignes & de mûriers, & l'on y cultive beaucoup de grains, & sur-tout de maïs ; il n'y fait cependant pas aussi chaud que dans le reste de l'Italie ; car Turin est sur un terrein plus élevé que le niveau de la mer à Gênes de 734 pieds, suivant les observations de M. de Luc.

Le chemin de Rivoli à Turin est une large & belle avenue d'ormes, dont les arbres très-hauts & très-feuillés donnent un ombrage extrêmement agréable ; le chemin est bordé par les campagnes les plus riantes & les mieux cultivées : je n'avois point encore vu de route plus agréable. On lui compare l'avenue de Malines à Louvain ; & l'on pourroit lui comparer plusieurs chaussées des environs de Paris ; mais les arbres ne sont pas ailleurs aussi beaux, ni le terrein aussi plat, aussi uni & aussi commode que sur le chemin de Rivoli à Turin. Le château de Rivoli & la Superga, qui est au-delà de Turin, lui servent de points de vue.

C'est cette avenue de 6000 toises qui a servi de base au P. Beccaria & à M. Canonica, pour les opérations du degré

qu'ils ont mesuré dans le Piémont en 1760, & qui fait le sujet de l'ouvrage intitulé, *Gradus Taurinensis*, 1774.

La Chartreuse de *Colegno*, qui se rencontre sur cette route, est remarquable par une belle façade en marbre que le feu roi fit construire à l'occasion de son mariage en 1737; elle est à une bonne lieue de Turin. Lorsqu'on n'est plus qu'à une demi-lieue de la ville, on trouve la *Tesoriera*, maison agréable où les habitans de Turin vont souvent en partie de plaisir. C'est au couchant de Turin.

Avant que de parler de Turin, je crois qu'il est nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur un tableau de l'origine & de la succession des princes dont nous aurons souvent à parler. Le voyageur qui voit sans cesse leurs monumens & leurs noms, a besoin de rafraîchir & fixer ses idées; j'ai du moins éprouvé cette espece de curiosité, & je vais placer ici ce que j'aurois voulu moi-même avoir pour la satisfaire, sans recourir à de gros volumes ou à de longues histoires.

CHAPITRE V.

Succeſſion des ducs de Savoie dont nous aurons occaſion de parler.

IL ſeroit difficile d'entendre & de ſuivre tous les faits que la deſcription de Turin nous obligera de citer, ſi l'on n'avoit pas ſous les yeux un abrégé chronologique des princes qui y ont régné. Le voici d'après l'hiſtoire de Savoie donnée en trois volumes *in-folio*, par le célebre Guichenon, hiſtorien de Breſſe & de Savoie, dont l'ouvrage ſe réimprime à Turin.

La maiſon royale de Savoie eſt la plus ancienne de celles qui ſe ſont élevées ſur les débris de l'Empire. Son origine eſt peu connue, ainſi que celle de la maiſon de France : Bérold me paroît être celui que la maiſon de Savoie a choiſi pour ſon fondateur ; ſur les vitraux de la belle égliſe de Brou, élevée à Bourg-en-Breſſe vers 1530, par une ducheſſe de Savoie ; ſous l'écu

placé à la tête de tous, & qui porte les anciennes armes de Savoie, (qui étoient d'or à l'aigle de sable) on a écrit *de Bérault*; il y a d'autres auteurs qui l'appellent *Bertold*; & c'est lui que Guichenon regarde aussi comme la tige des ducs de Savoie. Il y en a qui font descendre Bérold de Wittichind, duc de Saxe, célebre par ses guerres contre Charlemagne; mais on ne peut gueres avoir que des conjectures sur une origine si reculée.

Bérold étoit, suivant Guichenon, fils d'un duc de Saxe, & général du royaume de Bourgogne, sous le roi Rodolphe, qui lui donna la Savoie & la Maurienne l'an 1000. Les auteurs ont parlé diversement de cette origine: quoi qu'il en soit, il se fit alors une révolution presque générale dans ces contrées, occasionnée par la puissance des gouverneurs ou des seigneurs particuliers, & par l'éloignement ou la foiblesse des empereurs; Humbert I, dit *aux blanches mains*, fils de Bérold, se fit comte de Savoie & des Alpes, vers l'an 1024. Ayant ensuite aidé l'empereur Conrad contre le comte de Champagne (son compétiteur au royau-

me de Bourgogne après la mort du roi Rodolphe), il fut confirmé l'an 1034 dans la poſſeſſion du comté de Savoie, & l'empereur y ajouta le duché de Chablais; c'eſt à Humbert que l'on rapporte ſouvent l'origine de la maiſon de Savoie.

Parmi ſes ſucceſſeurs on diſtingue Amé VI, un des plus grands princes de ſon ſiecle : on l'appelloit *le Comte-Verd*, parce qu'il s'étoit diſtingué dans un grand tournois en 1348 avec des armes & une parure en verd : il délivra l'empereur Paléologue des mains du roi de Bulgarie ; il ſecourut le roi de France, le pape, le roi de Naples ; & après s'être vu l'arbitre de l'Italie, il mourut de la peſte en 1383.

Je paſſe ſous ſilence tous les autres comtes de Savoie, dont nous n'aurons pas occaſion de parler, pour venir au premier qui porta le titre de duc de Savoie.

Amé VII fut créé duc par l'empereur en 1416. Ce prince abdiqua la ſouveraineté pour ſe retirer en 1434 au prieuré de Ripaille, & ce fut lui que les peres du concile de Baſle choiſirent pour pape ſous le nom de *Felix*

V, lorſqu'ils eurent dépoſé Eugene IV; mais Eugene ayant continué de régner à Rome, & Nicolas V ayant été élu pour lui ſuccéder, l'anti-pape Felix V ſe départit volontairement de ſes droits. Il y en a qui l'appellent Amédée VII, entr'autres Guichenon dans ſon hiſtoire de Savoie, mais je ſuis ici l'arbre chronologique uſité en Piémont, & qui eſt dans le calendrier de Turin, intitulé *il palma verde.*

1434. LOUIS: il épouſa Anne de Luſignan; ſon ſecond fils Louis épouſa la princeſſe Charlotte, héritiere du royaume de Chypre, & prit le titre de roi de Chypre en 1458.

1465. Amédée IX, fils de Louis & de Anne de Luſignan; il a le titre de *Bienheureux*, & il eſt honoré comme tel dans les états du roi de Sardaigne.

1472. Philibert I.

1482. Charles I, qui, en 1487, hérita du titre de roi de Chypre.

1489. Charles II.

1496. Philippe II.

1497. Philibert II, ſurnommé *le Beau*, qui épouſa Marguerite d'Autriche: leurs mauſolées ſe voient dans l'égliſe

de Brou à Bourg-en-Breſſe, dont nous avons cité la deſcription.

1504. Charles III, frere de Philibert II.

1553. Emmanuel-Philibert, ſurnommé *Tête de Fer;* ce fut lui qui gagna la fameuſe bataille de S. Quentin; il commença la citadelle de Suze & celle de Turin.

1580. Charles-Emmanuel I, ſurnommé *le Grand*, qui, ayant envahi le marquiſat de Saluces, fut obligé de céder la Breſſe à Henri IV.

1630. Victor Amédée; il épouſa Chriſtine de France, fille de Henri IV.

1637. François-Hyacinte, fils de Victor Amédée.

1638. Charles-Emmanuel II, qui étoit auſſi fils de Victor Amédée.

1675. Victor Amédée II, eſt Victor Amédée I, comme roi, car ce grand prince fut le premier qui ſe fit déclarer roi en 1713; la reine Anne lui fit céder la Sicile après la guerre de ſucceſſion, en conſidération des ſecours qu'il avoit fournis à la maiſon d'Autriche contre Philippe V & Louis XIV; il prit le titre de roi de Sicile, & fut couronné à Palerme: mais en 1718 les

Espagnols envoyerent une flotte en Sicile, & Victor Amédée fut obligé de recevoir la Sardaigne en échange. On a prétendu que le régent, qui étoit mécontent personnellement du roi Victor, avoit négocié cette conquête de la Sicile. Quoi qu'il en soit, Victor Amédée fut reconnu roi de Sardaigne par le traité de la quadruple alliance signé à Londres le 2 août 1718. Il est vrai que depuis le mariage du duc Louis, avec l'héritiere du royaume de Chypre, les ducs de Savoie avoient pris quelquefois le titre de rois de Chypre, comme ils le prennent encore; mais les Vénitiens s'y opposoient toujours, & cela n'avoit rien changé à leur situation & à leur titre dans les cours de l'Europe. Victor Amédée abdiqua la royauté le 2 septembre 1730, dans la crainte d'être attaqué par l'empereur & par le roi d'Espagne, qui étoient également mécontens de lui, à l'occasion des affaires de Parme & de Toscane. Il épousa la comtesse de S. Sébastien, qu'il fit marquise Despigno, & se retira à Chamberi. Mais on a prétendu que son dessein avoit été de remonter sur le trône lorsque les affaires d'Italie se-

Abdication de Victor Amédée.

roient pacifiées ; la marquise Despigno l'engageoit à presser l'exécution de ce projet. Le roi son fils y auroit consenti, mais les ministres craignirent des troubles & des ressentimens ; on craignoit surtout la marquise Despigno, qui avoit des enfans ; on préféra de faire arrêter le roi Victor & la marquise, le 29 septembre 1731 à Montcalier ; on conduisit l'un à Rivoli, l'autre au château de Ceva ; le roi Victor mourut à Montcalier le 30 octobre 1734, après avoir acquis, dans le cours d'un regne de 55 ans, beaucoup de gloire, & avoir fait beaucoup de bien dans ses Etats. Les établissemens les plus utiles, les bâtimens les plus superbes, l'administration la plus sage ont éternisé sa mémoire. On l'a regardé comme un prince qui visoit à la monarchie d'Italie, mais c'étoit moins pour lui que pour ses successeurs ; aussi l'on prétend qu'il disoit que l'Italie étoit comme un artichaut qu'il falloit manger feuille à feuille ; cela doit s'entendre tout au plus de la Lombardie. Les Italiens qui voient bien que Gênes & Milan sont fort à la bienséance du roi de Sardaigne, & que s'il les avoit, il pourroit bien avoir

autre chose, disent en riant que le roi de Sardaigne est à leur gorge & les suffoquera tôt ou tard ; ils pourroient dire aussi qu'il est à leur porte pour les défendre, comme il l'a fait réellement plus d'une fois contre des ennemis étrangers. Aussi ce fut pour la naissance du fils aîné du roi Victor que Manfredi (a) fit le sonnet que je vais rapporter, & dont son second fils, Charles-Emmanuel III, a rempli l'augure. Je sais que les voyageurs aiment à connoître tout ce qui est célebre dans le pays où ils entrent, qu'on a lu avec plaisir dans le voyage de M. Grosley quelques beaux sonnets Italiens ; j'y joindrai une traduction de celui-ci, seulement pour indiquer le sens des paroles, car le feu & l'enthousiasme de la poésie italienne seroit très-difficile à rendre dans une traduction, n'étant point dans le génie de notre nation ni de notre langue.

VIDI l'ITALIA col crin sparso, incolto,
Colà, dove la Dora in Po declina,
Che sedea mesta, e avea ne gli occhi accolto
Quasi un orror di servitù vicina.

(a) C'est Eustache Manfredi, astronome célebre.

Nè l'altera piangea : ſerbava un volto
Di dolente benſi , ma di reina :
Tal forſe apparve allor , che il piè diſciolto
A'ceppi offrì la libertà Latina.

Poi ſorger lieta in un balen la vidi ,
E fiera ricomporſi al faſto uſato ,
E quinci , e quindi minacciar più lidi.

E s'udia l'Apennin per ogni lato
Sonar d'applauſi , e di feſtoſi gridi ,
Italia Italia ! il tuo ſoccorſo è nato.

« J'ai vu l'Italie , les cheveux épars » & en déſordre , aſſiſe triſtement au » confluent du Pô & de la Doire ; » on voyoit dans ſes yeux l'effroi que » lui cauſoit l'eſclavage dont elle étoit » menacée ; mais ſa fierté retenoit en- » core ſes larmes ; au travers de ſa » triſteſſe on diſtinguoit l'air d'une » reine ».

» Telle peut-être elle parut autrefois , » lorſqu'elle vit enchaîner la liberté des » Romains : mais tout d'un coup je la vis » s'élever d'un air joyeux , reprendre » toute ſa majeſté , & faire trembler çà & » là les rivages étrangers ; des cris de joie » s'éleverent , & l'on entendit dans

» l'Apennin retentir ces mots : O ! Ita-
» lie, ton défenſeur vient de naître.

M. Foſcarini, dans une relation manuſcrite de la cour de Turin, faite en 1743, & que M. Floncelle me communiqua, dit que le roi Victor, qui n'avoit trouvé les revenus de ſa maiſon que de ſept millions, les avoit portés à quatorze. Son fils, Charles-Emmanuel III, les porta à plus de vingt, M. Richard dit même vingt-huit.

Le feu roi, Charles-Emmanuel III, étoit né en 1701. C'étoit un prince d'un excellent caractere, il étoit enjoué, & même galant dans l'âge où il eſt permis de l'être : au commencement de ſon regne, il alloit encore danſer dans les bals, & contribuoit à tous les plaiſirs de la cour. Dans la ſuite, ce fut un prince guerrier & politique tout à la fois, & qui tourna toute ſon attention vers le bien de ſon Etat : il choiſiſſoit lui-même avec diſcernement toutes les perſonnes dont il ſe ſervoit. Il eut longtemps pour premier miniſtre un homme rare, c'étoit le marquis d'Ormea ; mais il ſut s'en paſſer, il l'avoit même remercié avant que ce miniſtre mourut. Le Marquis d'Ormea étoit de Mondovi, d'une

Le marquis d'Ormea.

famille noble, nommée *Ferreri*. S'étant attaché a la jurisprudence, & s'y étant distingué, il fut fait juge de *Carmagnola*, puis intendant de Suze : le roi Victor qui eut lieu de reconnoître ses talens, le fit général des finances ; il l'employa à Rome, où ce ministre négocia très-heureusement le concordat qui a terminé les anciennes contestations du S. Siege avec la cour de Turin : en récompense d'un service aussi important, on le fit secrétaire des affaires internes, & lorsque le roi Victor eut abdiqué la couronne en 1730, son successeur y ajouta les affaires étrangeres, & lui donna l'ordre de l'annonciade ; en 1742 il le fit grand chancelier *di Toga e Spada* ; accumulant ainsi les dignités dans sa personne, d'une maniere qui étoit absolument nouvelle à Turin, mais qui étoit justifiée par les qualités de ce ministre. il étoit d'une figure majestueuse & affable, agréable dans la conversation, infatigable dans le travail, d'un esprit pénétrant, & d'une prudence vraiment ministérielle. C'est ainsi que le roi de Sardaigne choisissoit ses ministres ; aussi étoit-il très-bien servi ; il l'étoit même à bon compte ; le marquis d'Ormea,

avec toutes les places qu'il occupoit, n'avoit que 11500 livres de gages, ſuivant la relation de M. Foſcarini.

Il y a eu au ſervice de ce prince des gens qui avoient des talens diſtingués; ils ſe ſont crus trop peu récompenſés; ils ont ſouhaité de paſſer en pays étranger, & le roi ne s'y eſt pas oppoſé; il en trouvoit d'autres qui les remplaçoient; plus heureux en cela que le roi de Pruſſe, qui tire du dehors la plupart des ſujets diſtingués qu'il emploie.

J'ai vu ces deux princes ſi célebres parmi nous, & ſi dignes de l'être, & je n'ai pu me refuſer le plaiſir de les mettre en parallele : qu'il me ſoit permis de rapprocher ici les traits de reſſemblance que j'y ai remarqués. Le roi de Sardaigne n'ayant, auſſi-bien que le roi de Pruſſe, qu'un petit Etat à gouverner, & y donnant comme lui tous ſes ſoins, n'avoit preſque pas beſoin de miniſtre; du moins il n'y avoit aucune affaire, quelque peu importante qu'elle fut, qui ne lui paſsât ſous les yeux; il entroit même dans le détail des affaires des particuliers & des arrangemens importans dans les familles; mais la ſa-

geſſe avec laquelle il y influoit ne diminuoit la liberté des particuliers que pour le bien général de l'Etat. Le roi de Pruſſe reçoit les lettres de tous ſes ſujets, & leur repond ; le roi de Sardaigne leur donnoit audience en perſonne, & chacun pouvoit lui porter ſes plaintes. Le roi de Pruſſe a augmenté ſes Etats par ſes conquêtes en Siléſie ; le roi de Sardaigne avoit acquis par les armes, mais avec plus de politique encore que de batailles, une partie du Milanez & du Montferrat (a). Tous deux s'étoient montrés à la tête de leurs armées, & avoient payé de leurs perſonnes ; ce fut le roi de Sardaigne qui gagna réellement la bataille de Guaſtalla, dont quelques perſonnes ont fait honneur au maréchal de Broglio ; comme on a fait honneur au maréchal de Shwerin d'une partie des batailles du roi de Pruſſe. Ces deux princes ont fait bâtir conſidérablement, ils n'ont pas cherché à accumuler de l'argent. Ils avoient pour la diſcipline & l'entretien de leurs troupes la même attention, avec cette dif-

(a) Il acquit par les traités faits en 1735, 1736, 1738 & 1739, le Novaréſe, le Tortoneſe ; & par le traité de Vorms conclu en 1743, Vigevano, Alto-Novareſe, & la moitié du Paveſan.

férence néanmoins que le roi de Prusse avoit 180 mille hommes, c'est-à-dire, cinq ou six fois plus que le roi de Sardaigne ; mais que celui-ci est plus fort par la position de ses états & les obstacles que la nature oppose à ses ennemis. Ces deux princes m'ont paru également absolus dans leurs Etats ; influans également sur les jugemens des tribunaux, où l'on n'osoit s'écarter de leurs intentions ; également ennemis des intrigues qui environnent les princes ; indifférens pour les amusemens frivoles, donnant à peine quelques momens aux plaisirs les plus permis ; le roi de Prusse a le goût de la musique, le roi de Sardaigne avoit celui de la chasse ; le premier employoit ses momens libres à cultiver les belles-lettres, le second à suivre des détails d'administration, dont il pouvoit, sans inconvénient, se reposer sur ses ministres. Le roi de Prusse a une physionomie plus distinguée ou plus fiere ; le roi de Sardaigne avoit l'extérieur plus simple, plus affable, plus engageant. Le premier parle avec beaucoup de noblesse & d'esprit ; le second parloit d'une maniere plus unie, plus familiere, plus naturelle ; tous deux par-

loient françois avec une égale facilité; recevant les étrangers avec plaisir, les questionnant avec curiosité, les mettant à leur aise avec toute sorte de complaisance ; mais le roi de Sardaigne, qui avoit plus de temps & de loisir, s'en occupoit aussi plus volontiers & plus long-temps. On accusoit celui-ci d'être lent, foible, indécis, & même soupçonneux; mais on convenoit de sa modération & de son équité rigoureuse.

Le roi régnant, Victor Amédée III, est né en 1726, & s'est montré digne héritier des maximes, des talens & de l'application de son pere. Je l'ai vu s'occupant beaucoup du militaire, & en suivant les détails comme un simple officier.

A la mort du roi son pere, l'épée qui avoit été mise sur le cercueil appartenoit au grand écuyer ; le jeune roi y en substitua une à diamans, en disant qu'il vouloit garder l'épée qui avoit servi à Guastalla.

Sa vie est très-réglée & très-uniforme; il se leve à sept heures ; à huit heures & demie il travaille avec ses ministres qu'il envoie chercher les uns après les autres, car il n'y a point de conseil,

A onze heures il passe chez la reine, il va à la messe ; après le dîner il donne audience à tous ceux qui ont à lui parler ; il va à la promenade ; il soupe avec sa famille.

Deux fois la semaine, à huit heures du soir, il y a cercle, c'est-à-dire, assemblée chez la reine, où vont les femmes seulement, & les ambassadeurs ou les étrangers présentés.

Le prince de Piémont est né en 1751 ; il a épousé Madame Clotilde de France, née en 1759.

Le roi régnant est le trente-cinquieme souverain de sa maison, à compter depuis Bérold, qui étoit comte de Savoie vers l'an 1000, & le dix-septieme duc, à compter du duc Louis. Cette succession, non interrompue, rend la maison de Savoie une des plus anciennes qu'il y ait parmi les maisons souveraines de l'Europe. La troisieme race des rois de France ne commence qu'à 987 : il est vrai que Hugues-Capet descendoit de l'autre race, suivant une partie de nos auteurs, ce qui lui donneroit une bien plus grande antiquité ; mais il faut convenir que l'origine de Robert le Fort, auquel com-

mence la maiſon de France, eſt auſſi douteuſe que celle de Bérold, tige de la maiſon de Savoie.

Les hiſtoriens de Savoie diſent qu'il n'y a eu preſque aucun ſouverain dans cette maiſon qui n'ait commandé des armées & gagné des batailles, excepté ceux qui ſont morts dans leur premiere jeuneſſe; cela s'eſt vérifié encore dans la perſonne du feu roi, comme nous l'obſerverons dans le chapitre XI. Mais non-ſeulement les princes de Savoie ſe ſont illuſtrés par les armes, ils ſe ſont encore diſtingués par la prudence dans les conſeils & la conſtance dans les entrepriſes. M. Foſcarini obſerve que l'an 1533 la maiſon de Savoie forma des projets ſur le Montferrat, qu'au bout d'un ſiecle elle ſut en acquérir une partie, lorſque la branche aînée de la maiſon de Gonzague vint à manquer, & qu'au bout d'un autre ſiecle elle obligea l'empereur Léopold à lui céder le ſurplus de cette riche province. On remarque même que depuis plus d'un ſiecle la maiſon de Savoie n'a pas fait de traité dans lequel elle n'ait acquis de nouvelles poſſeſſions.

Les Etats du roi de Sardaigne, en

terre ferme, ont 60 lieues de long sur 40 de large environ, & contiennent, suivant M. Schloezer, deux millions d'habitans.

Sardaigne.

LA SARDAIGNE, qui donne le titre de rois aux princes de cette illustre maison, est la plus grande île de la Méditerranée après la Sicile, & la mieux située pour le commerce; elle a 55 lieues de long sur 25 de large; elle est à 70 lieues des côtes de Nice, & à 40 lieues des côtes de Toscane; elle touche presque l'isle de Corse au midi, & elle n'est gueres plus cultivée ni plus peuplée; elle contient 1000 lieues carrées de superficie, & seulement 422 mille habitans, tandis que la France, qui contient 25 mille lieues, a 22 millions d'habitans. La Sardaigne appartint autrefois aux Carthaginois, & aux Romains l'an 233 avant J. C. Ils en firent un lieu d'exil pour les personnes disgraciées, à cause du mauvais air & de la tristesse de cette solitude. Voyez Cluvier, *Sardinia antiqua*. Les Sarrasins, puis les Pisans, les Génois, & enfin les Espagnols, l'ont possédée successivement; ceux-ci l'ont eue depuis 1297 jusqu'en 1708, que la maison d'Autriche s'en empara. En 1718 on la céda en échange de la Sicile, à Vic-

tor Amédée II, qui s'en contenta malgré lui. Cette isle fournit des bestiaux & du sel, que l'on transporte en Suede & même en Amérique. On y pêche le plus beau corail de la Méditerrannée; les madragues pour la pêche du Thon, y sont immenses; on prend de ces poissons qui pesent jusqu'à 800 livres vers le port *Scus*; c'est la plus grande pêche qui existe pour le Thon. Il y a de très-bons ports, surtout le *Porto-Conte*, & deux villes considérables, Cagliari & Sassari; on estime qu'il y a 36 mille habitans dans celle-ci, Cagliari est la capitale, & le vice-roi y réside, sa baye est excellente, & il s'y fait quelque commerce; la ville est fortifiée, & assez bien bâtie. Mais Sassari est dans une situation plus agréable, en meilleur air, dans une province plus fertile, & l'on y boit de meilleure eau.

Les Sardes sont plus petits que les Italiens, mais bien faits; ils ont de l'esprit, de la finesse, de la disposition pour les sciences; ils sont fort adroits à manier les armes & à dresser les chevaux; ils sont hospitaliers, mais indépendans & sauvages; les montagnards sont toujours à cheval & armés, & il sera difficile de les soumettre entierement.

On

On avoit dit que le roi vendoit la Sardaigne pour deux millions au roi d'Espagne ; il est vrai que le revenu de cette isle suffisoit à peine pour y entretenir les garnisons nécessaires ; mais depuis quelques années on s'occupe à y faire fleurir l'agriculture, le commerce & les arts. Déja l'augmentation de culture a fait augmenter la population : on n'y comptoit en 1750 que 360 mille habitans, & en 1773 il s'en est trouvé 422 mille. Le feu roi a donné de nouvelles constitutions aux deux universités de Cagliari & Sassari pour y rétablir les études. Il y a des détails curieux sur la Sardaigne dans le *Voyageur François*, *Tome XXVIII*, *par* M. l'abbé de Fontenay, & dans l'ouvrage intitulé : *Risiorimento della Sardegna, proposto nel miglioramento di sua agricoltura, libri tre, di Francesco* GEMELLI, *professore emerito nella R. universita di Sassari. In Torino* 1776, 2 vol. *in*-4°., d'environ 400 pages chacun.

CHAPITRE VI.

De l'Hiſtoire de Turin.

TURIN eſt une ville de 90 mille ames, ſituée ſur les bords du Pô, à 45 degrés 4 minutes 15 ſecondes de latitude, & 5 degrés 20 minutes à l'orient de Paris ; elle eſt à 52 lieues de Lyon (a), à 28 de Milan & à 24 de Gênes.

Son origine vient, dit-on, de Fetonte, frere d'Oſiris, prince Egyptien, qui vint s'établir ſur les côtes de Gênes, auxquelles ſon fils Ligur donna le nom de *Ligurie*, & qui pénétrant dans les Alpes, s'arrêta au confluent du Pô & de la Dora, où il fonda Turin 1529 ans, ou, ſelon d'autres, 1453 ans avant J. C (b). Fetonte, en quittant l'Italie, laiſſa ſon fils Eridan, qui donna ſon nom au grand fleuve que les Gau-

(a) Ce ſont toujours des lieues de 25 au degré, ou de 2283 toiſes, dont chacune vaut 3 milles Romains.

(b) *Pingone, Auguſta Taurinorum.*

lois ont enſuite nommé le *Pô*. Le chevalier Teſauro, dans ſon hiſtoire de Turin, dit que Fetonte conduiſant ſon char le long des rives du Pô, ſes chevaux l'entraînerent dans le fleuve, d'où vint la fable de Phaéton, fils du Soleil, précipité dans le Pô. On veut auſſi que le nom de Turin vienne du Taureau Egyptien qui étoit le ſymbole du dieu Apis.

Pline, en décrivant l'Italie tranſpadane, ou l'onzieme région, parle de Turin comme d'une ancienne ville de Ligurie (a). Elle eſt ſituée vers l'endroit où les Alpes ſe ſéparent de l'Appennin, & vers le ſommet du triangle qui forme la vaſte plaine de Lombardie, arroſée par le Pô; cette plaine eſt la plus grande & la plus belle qu'il y ait en Europe, puiſqu'elle s'étend juſqu'à l'embouchure du Pô dans la mer Adriatique, à 80 lieues de Turin.

Lorſque la puiſſance Romaine commençoit à s'étendre vers les Alpes, Rome ſe fortifia par l'alliance des *Tau-*

(a) *Ab Alpium radicibus Auguſta Taurinorum antiqua Ligurum ſtirpe, inde navigabili Pado. Dein Salaſſarum Auguſta Prætoria* (Aoſte) *juxta geminas Alpium fauces, Graias atque Pœninas. His Pœnos, Graiis Herculem tranſiſſe memorant.*

rini ; & Annibal, après avoir traverſé les Gaules & les Alpes 219 ans avant J. C. au commencement de la ſeconde guerre Punique, fut arrêté à cette ville ; il s'en rendit maître au bout de trois jours : là il joignit à ſon armée beaucoup d'Inſubriens & de Gaulois, & en partit pour marcher contre les Romains, qu'il défit bientôt ſur le Téſin, & ſur la Trébie, & enſuite à Traſimene, comme nous le dirons dans la ſuite.

Turin ſervit utilement les Romains dans la guerre de Catilina, 64 ans avant J. C. lorſque Murena, préfet de la Gaule Ciſalpine, raſſembloit des troupes qui contribuerent à la défaite de Catilina. Jules-Céſar en fit une place d'armes lorſqu'il alla dans les Gaules ; il accorda à ſes habitans tous les droits de citoyens Romains ; il y établit un préfet qui fut appellé le *Gardien des Alpes*, & il donna même ſon nom à cette ville, en voulant qu'elle fut appellée *Colonia Julia* ; mais Auguſte voulut auſſi avoir la gloire de lui donner ſon nom, & Turin eſt appellée *Auguſta Taurinorum* dans tous les auteurs qui en ont parlé, tels que Tite-Live, Pline, Pto-

lémée, Strabon, & Ammien-Marcellin. Sous le regne d'Auguſte, Tibere qui fut dans la ſuite empereur, acheva de ſoumettre toute la partie des Alpes, qui avoiſine Turin, comme on le voit par l'inſcription que nous avons citée page 70.

L'an 312, Conſtantin gagna une grande bataille près de Turin contre Maxence; elle le rendit maître de toutes les villes ſituées entre les Alpes & le Pô, & lui aſſura la poſſeſſion de Turin.

Cette ville ſouffrit beaucoup des premieres invaſions des Goths en Italie; elle fut pillée, ſaccagée & preſque détruite vers l'an 409. Attila, roi des Huns, qui venoit de la Hongrie, & qui avoit déſolé les Gaules, ayant été obligé de lever le ſiege d'Orléans, & perdu en 451 une grande bataille près de Châlons-ſur-Marne, ſuivant M. Sabatier (d'autres diſent près d'Orléans) contre Aëtius, Mérovée & Théodoric, paſſa en Italie en 452; il alloit encore ravager Turin lorſque les inſtances de S. Maxime, alors évêque de cette ville, la ſauverent. Elle éprouva enſuite pluſieurs changemens de domination, & des guerres inteſtines qui la rendirent preſ- Invaſion d'Attila.

que déserte ; elle se rétablit sous les rois Lombards, qui commencerent à régner en Italie en 568. Le premier fut Alboin, qui sortit de la Hongrie & de la Saxe à la tête de sa nation, hommes, enfans & vieillards, pour venir s'établir en Italie à l'exemple de son grand oncle Théodoric ; il étendit ses conquêtes jusques aux pieds des Alpes, & par conséquent jusqu'à Turin.

Charlemagne détruisit le royaume des Lombards en Italie l'an 774, en sorte que Turin entra sous sa domination, & continua d'être soumise à ses successeurs, & ensuite aux rois d'Italie (a). Nous avons dit, d'après Guichenon, que Bérold, fils de Hugues de Saxe, s'étant distingué par sa valeur, Rodolphe, roi de Bourgogne, lui donna la Savoie : dans la suite Adélaïde de Suze ayant épousé Oddon, comte de Savoie, & étant morte l'an 1091, les comtes de Savoie, devinrent plus puissans, ils avoient été vicaires de l'Empire en Piémont, ils y devinrent indépendans. Les empereurs concéderent à la plupart des seigneurs les

(a) V. *Thesaurus Antiquitatum & Historiarum Italiæ*, de Burman, Grævius, &c. en 45 volumes *in-folio*, 1704, &c.

terres qu'ils ne pouvoient plus leur ôter ; c'eſt ainſi que le ſort de Turin fut fixé; il n'a preſque pas varié depuis que la maiſon de Savoie en eſt en poſſeſſion, & depuis l'an 1280 ces princes y ont fait leur réſidence, après avoir abandonné Chamberi.

Turin a été aſſiégée & priſe plus d'une fois dans ces derniers ſiecles ; elle le fut en 1536 par François I, qui s'empara de tous les Etats du duc de Savoie : les hiſtoriens nationaux diſent que l'ambition de François I en fut la ſeule cauſe ; ce fut au moins ſous prétexte de l'uſurpation du comté de Nice & de la ſucceſſion de Louiſe de Savoie ſa mere, que François I fit cette invaſion. Ce fut alors que les quatre fauxbourgs de Turin furent détruits, & en même temps les reſtes d'un amphithéâtre qui datoit du ſiecle d'Auguſte, avec pluſieurs autres reſtes de l'ancienne grandeur de Turin, qui ſe trouvoient hors de l'enceinte de ſes fortifications. Turin a été preſque rebâtie depuis ce temps-là ; elle eſt devenue une ville pour ainſi dire neuve, & elle eſt aujourd'hui la plus réguliere, la mieux bâtie, & une des plus agréables de toute l'Italie.

La ville de Turin fut prise encore par les François en 1640 ; (a) ce siege est un des événemens du ministere de Richelieu ; il fut précédé de deux batailles, & le prince Thomas de Savoie, malgré tous ses efforts, ne put forcer les lignes du comte d'Harcourt, qui commandoit les troupes Françoises, ni lui faire lever le siege. Ce comte d'Harcourt, qu'on avoit appellé le cadet la Perle, parce qu'il étoit le cadet de la maison de Lorraine, & qu'il portoit une perle à l'oreille, fut appellé par les Dames de Turin la Perle des cadets. Mais le siege le plus mémorable qu'ait souffert la ville de Turin, est celui de 1706, qui a donné lieu à la construction de la belle église appellée *la Superga ;* nous en parlerons dans le chapitre XV.

(a) *Campeggiamenti del S. P. Tomajo di Savoia descritti dal Cavaliere Emanuele Tesauro*, 1674, in-folio.

CHAPITRE VII.

Description de Turin, de la citadelle, de la cathédrale, du palais & du théatre.

TURIN a environ une lieue de tour; elle a 900 toises de longueur depuis la porte de Suze, qui est au couchant, jusqu'à la porte du Pô, qui est au levant, & 600 toises depuis la porte du palais, qui est au nord, jusqu'à la porte neuve qui est au midi; elle est entourée, comme on le voit dans le plan qui est joint à cet ouvrage, de 15 bastions très-réguliers & très-forts qui la mettent en état de soutenir un siege.

Il y a quatre belles portes à Turin, placées vers les quatre régions du monde, elles s'appellent en italien *Porta Palazzo*, *Porta di Po*, *Porta nuova*, *Porta Susina*. Les trois premieres sont décorées de façades en marbre, avec des colonnes, des ornemens, des inscriptions, & sur-tout la porte du Pô,

qui eſt la plus remarquable de toutes ; nous en parlerons dans la ſuite de cette deſcription.

Les dix places qu'il y a à Turin, & toutes les rues de la ville ſont d'une régularité & d'un alignement qui fait le plus beau ſpectacle ; les rues, qui ſe croiſent à angles droits, partagent la ville en cent quarante-cinq parties ou carrés, qui ont environ cinquante toiſes de longueur, plus ou moins, & qui portent ordinairement le nom d'un Saint ; on ne déſigne gueres les adreſſes par le nom des rues, mais par celui de ce Saint. On vend à Turin un grand plan où tous ces noms ſont marqués ; mais celui que l'on trouvera dans ce livre contient toutes les égliſes, les places & autres objets dignes d'attention, & il ſera ſuffiſant pour ſatisfaire la curioſité du voyageur.

Victor Amédée II a le plus contribué à cette grande régularité, qui fait de Turin une des plus belles villes d'Italie. La rue du Pô & la rue neuve ſont les plus remarquables de toutes ; la rue de *Dora groſſa* a plus de 500 toiſes, & l'on a achevé de la rendre belle, droite & réguliere, à l'occaſion du mariage de

M. le prince de Piémont. On a abattu toutes les maisons qui n'avoient pas la hauteur & la dignité de celles qui avoient été bâties sous Charles-Emmanuel, en sorte qu'il y a peu de rues en Europe qui puissent lui être comparées ; l'on peut juger par le plan, de la régularité de la ville & de l'agrément qui en résulte ; à cet égard, Turin est la plus belle ville qu'on puisse voir.

L'on compte à Turin cent dix églises ou chapelles, dont la plus grande partie sont enrichies de marbres, beaucoup plus beaux que ceux que nous faisons venir à grands frais de Flandre à Paris, & qu'on est obligé, par conséquent d'y employer avec beaucoup d'économie.

Je vais parcourir celles de ces églises qui sont les plus remarquables ; & j'indiquerai en même temps dans chaque quartier les autres édifices les plus dignes d'attention, en y joignant toujours les notes critiques ou les jugemens de M. l'abbé Gougenot.

S. GIOVANNI BATTISTA. L'église métropolitaine de Turin porte le nom de S. Jean-Baptiste, premier protecteur de la ville, & qui étoit aussi protecteur du royaume de Lombardie : Cathédr

c'eſt à ſon honneur qu'elle fut fondée l'an 602 par Agilulf, roi d'Italie, & par la reine Théodelinde, princeſſe qui fit pendant toute ſa vie beaucoup de donations à l'égliſe. Elle vécut dans une ſi grande conſidération, que les Lombards la prierent de leur donner un roi en choiſiſſant un ſecond mari; elle prit Agilulf, duc de Turin, l'an 590.

Le cardinal de la Rovere, évêque de Turin, fit rétablir cette égliſe en 1498. Le portail eſt d'une aſſez belle pierre polie, orné de pilaſtres, avec trois portes d'entrée, mais d'une architecture médiocre; on y voit une vieille colonne fort courte où tient un anneau de fer: on dit qu'anciennement on y mettoit au carcan ceux qui n'avoient pas fait leurs pâques.

On voit à gauche du portail un grand clocher; il eſt ſéparé du bâtiment de l'égliſe, ſuivant l'ancien uſage qui ſe conſerve encore dans preſque toute l'Italie, auſſi-bien que dans quelques minarets des Turcs (d'où les Imans avertiſſent le peuple pour la priere). Il ſeroit à ſouhaiter qu'on l'obſervât de même en France: on éviteroit les accidens qui arrivent quelquefois par la chûte des

grandes aiguilles & des hautes tours, & l'ébranlement que les groſſes cloches peuvent cauſer dans les voûtes, qui eſt très-ſenſible quand on ſonne des cloches énormes, comme celles de Rouen & de Toulouſe.

On fait remarquer dans cette tour une groſſe cloche qui peſe environ 13 milliers; on voit que ce n'eſt rien en comparaiſon de celle de Rouen qui en peſe 36 : mais en Italie on n'a pas cherché à faire des cloches extraordinaires, il n'y a que leur nombre qui incommode.

L'intérieur de cette cathédrale eſt d'un ancien goût, & ne contient rien de plus remarquable qu'un bel autel de marbre & une grande tribune, avec un bel orgue, où l'on voit beaucoup de dorure & de bas-reliefs. En face de l'orgue eſt une belle tribune où le roi aſſiſte très-ſouvent à l'office & au ſermon.

Le tréſor contient beaucoup de vaſes précieux, plus de 40 chandeliers d'argent, pluſieurs grandes ſtatues, un devant de tabernacle d'argent eſtimé plus de 7000 livres, ſur lequel on a repréſenté le fameux miracle du S. Sacrement que l'on rapporte à l'année 1453,

où une hostie sortit du ciboire qu'un voleur emportoit, & s'éleva en l'air jusqu'à ce que l'évêque vînt la recevoir. On remarque encore dans ce trésor un bel ostensoir de vermeil, surmonté d'une couronne royale enrichie de diamans; la grande croix d'argent du chapitre qui pese 90 marcs; le canon, ou *Carta gloria* qui s'expose sur l'autel; c'est un ange assis sur un massif, qui porte un livre ouvert de la grandeur d'un Missel, ayant à ses côtés deux autres anges, qui d'une main tiennent le livre ouvert, & de l'autre indiquent les paroles initiales; le tout est couronné par un agneau, symbole de S. Jean, qui est le titulaire de l'église, & ces figures sont en argent. Je ne parle pas d'un grand nombre de reliquaires précieux que l'on voit dans ce trésor, aussi-bien que dans la chapelle du Saint Suaire: il y a tant d'autres trésors en Italie, que celui-ci, malgré sa richesse, n'est pas très-remarqué.

Le clergé de cette église consiste en un prévôt, un archidiacre, un trésorier, un archiprêtre, un chantre & un primicier, 30 chanoines, 80 ecclésiastiques du séminaire, 8 maîtres de céré-

monie, & beaucoup de musiciens; cela rend très-belles les processions générales de Turin: il y en a pour la Fête-Dieu; pour la délivrance de 1706 le 8 septembre; pour la Fête de S. Jean; pour celle de S. Second, le 26 août: on y voit alors le clergé de la ville, les grands magistrats, le corps de ville, & l'université en habits de céremonie. C'est ici où l'on commence à voir la pompe des cérémonies ecclésiastiques prendre un nouvel éclat; on les appelle *Funzioni*; c'est un véritable spectacle en Italie.

Chapelle de S Suaire.

La chapelle royale du S. Suaire *della Santissima Sindone*, est la plus belle église de Turin; elle est au-delà, & au-dessus du grand autel, à la place du rond-point de la cathédrale, de maniere que son autel se découvre de fort loin, au-dessus du maître autel de la cathédrale; c'est comme une église à part, où l'on entre par deux belles façades ornées de marbre noir qui sont aux côtés du maître autel, & qui conduisent à deux escaliers de marbre. Cette chapelle fut bâtie vers le milieu du dernier siecle sous Charles-Emmanuel II, sur les dessins du P. Guarino Guarini, théatin. C'est une rotonde très-élevée, environnée de

30 colonnes de marbre noir très-poli, dont les baſes & les chapitaux ſont de bronze doré ; le plan & la décoration de cette partie ſont très-bien. Ce premier ordre eſt ſurmonté de ſix grands arcs qui forment les fenêtres, ſéparés par des niches, ornés encore de colonnes en marbre ; tout ce beau marbre a été tiré de Fraboſa, qui eſt à deux lieues au midi de Mondovi.

La coupole qui termine cette rotonde eſt d'une conſtruction ſinguliere, on peut même dire extravagante : elle eſt formée de pluſieurs lunettes qui ſe couvrent en partie l'une l'autre comme des écailles de poiſſon, ou, ſi l'on veut, de pluſieurs voûtes en marbre, percées à jour, placées les unes au-deſſus des autres, de maniere que l'angle de l'une répond directement au milieu du côté de l'autre, cela produit un grand nombre de perces triangulaires, qui laiſſent voir au ſommet de l'édifice une couronne de marbre en forme d'étoile qui paroît être en l'air, quoiqu'elle ſoit ſoutenue par ſes rayons. On en peut voir les deſſins dans l'*architettura civile* de Guarino Guarini (a).

(a) Ce livre eſt remarquable en ce qu'on y trouve les deſſins de l'égliſe du Val-de-Grace de Paris, comme ayant été donnés par Guarini.

La chapelle eſt incruſtée encore de marbre noir, & la partie qui donne ſur la cathédrale eſt un grand arc dont l'architecture eſt ſoutenue par deux grandes colonnes cannelées. Le pavé de la chapelle eſt de marbre bleu avec des étoiles de bronze.

Dans le milieu de ce bel édifice s'éleve majeſtueuſement un grand autel de marbre noir à deux faces, au-deſſus duquel ſe voit une châſſe carrée environnée de glaces. Au-dedans eſt une châſſe d'argent, cizelée, enrichie d'or & de diamans, où ſe conſerve le S. Suaire, dans lequel on aſſure que J. C. fut enſeveli. Il étoit autrefois à Liré, près de Troies en Champagne, où il avoit été dépoſé par un gouverneur de Picardie, qui diſoit l'avoir pris ſur les infideles dans le temps des croiſades. On l'expoſe à la vue des fideles le jour de la Fête de l'exaltation de la Sainte Croix, & dans des réjouiſſances extraordinaires. Il y en a un à Beſançon que l'on fait voir auſſi tous les ans, & un à S. Pierre de Rome que l'on montre plus rarement.

Miſſon, qui tourne en ridicule tous

les acceſſoires de la religion (a), prétend avoir trouvé dans ſes voyages huit ſaints Suaires, tous autoriſés par des bulles; il regarde celui de Turin comme l'un des moins authentiques, & il donne la préférence à celui de Cadouin en Périgord, qui a pour lui pluſieurs bulles. On peut voir ſur celui de Turin, Auguſtin Solaro, évêque de Saluces, & Philibert Pingon. La grande châſſe où il ſe conſerve eſt ſurmontée d'un grouppe d'anges qui portent une croix de cryſtal, environnée de rayons dorés; aux quatre angles de l'autel ſont ſuſpendues quatre groſſes lampes d'argent, dont chacune en renferme neuf plus petites; les quatre enſemble peſent 1872 marcs, & celle qui eſt ſuſpendue devant l'autel en peſe ſeule 842: on voit encore dans les entre-colonnes pluſieurs autres lampes d'argent toujours allumées: tout cela forme le coup-d'œil le plus noble & le plus convenable à la deſtination lugubre de la chapelle. Cet édifice eſt beaucoup mieux pour une chapelle ſépulcrale que celle de Florence, qui eſt trop enrichie

(a) Il a été accuſé d'ignorance & de mauvaiſe foi par pluſieurs Italiens célébres, entr'autres Maffei. *Verona illuſtrata.*

de pierres colorées. Je ne connois rien qui approche plus de cette majesté lugubre de la chapelle de Turin que le calvaire qui est au fond de l'église de S. Roch, à Paris, dont la composition est aussi expressive que pathetique.

Cette chapelle du S. Suaire est très-favorable à la musique; c'est-là que le roi entend la messe en été; mais pour l'hiver il y a une chapelle, à droite du corridor, qui conduit à la tribune du roi. Quand le roi y est, chacun a la liberté d'y être avec lui & d'entendre la symphonie qui s'exécute dans la tribune. Le roi a toujours une excellente musique; c'est à Turin qu'a souvent chanté le célebre Farinelli, avant d'aller en Espagne, où il devint tout-puissant (a). On a vû à Turin Somis, qui étoit un des plus fameux violons de l'Italie (b); & Broschi, Napolitain, frere de Farinelli, qui a composé des opéra pour Turin.

Le Piémont a produit encore trois des plus grands violons que l'on con-

(a) Il ne s'oublia point au milieu des faveurs de la cour, il proposa à des seigneurs Piémontois qui dinoient chez lui de leur répéter une ariette qu'il avoit chantée avec de grands applaudissemens sur le théâtre de Turin.

(b) Madame Vanloo, sa sœur, étoit célebre à Paris par sa belle voix, & sur-tout par sa maniere de chanter.

noiſſe, Pugnani & Viotti qui demeurent à Turin, & Jardini à Londres; les Bezuzi, haut-bois, dont un vit encore, & leur frere, connu pour le baſſon, & qui eſt mort; enfin Pagin, Vachon & Lametti, qui étoient Piémontois.

L'égliſe de Turin eſt le ſiege d'un très-ancien évêché; il fut érigé en archevêché par Léon X en 1515, & il a cinq évêques ſuffragans. Cette égliſe étoit déja célebre dès le temps de S. Ambroiſe, qui engagea le pape à y aſſembler un concile en 397 pour régler les conteſtations qu'il y avoit entre les évêques de France. Le pape Martin V, revenant du concile de Conſtance en 1417, s'arrêta quelque temps à Turin; il y accorda beaucoup de priviléges & d'indulgences, & il y laiſſa 3000 florins d'or (environ 30000 liv.) pour contribuer à la conſtruction du pont de pierre ſur le Pô.

Le grand protecteur du royaume eſt S. Maurice, dont la fête ſe célebre le 22 ſeptembre. Ce héros chrétien étoit chef de la légion Thébéenne ou de Thebes en Egypte; il étoit à l'armée de l'empereur Maximien, qui fit maſſacrer

cette légion toute entiere composée de 6660 soldats, parce qu'elle refusa de sacrifier aux dieux comme le reste de l'armée; ce fut le 22 septembre de l'an 286, à Acaune, ou S. Maurice en Valais, qui est à 24 lieues de Genève, & à cinq lieues de l'endroit où le Rhône entre dans le lac de Genève. Sigismond, roi de Bourgogne, fit bâtir un monastere & une église à l'honneur de ce Saint. Les ducs de Savoie ont porté long-temps son anneau, & on le conserve, aussi-bien que son épée, dans le trésor de la chapelle du S. Suaire. C'est aussi en son honneur que le duc Amédée VIII établit en 1434 l'ordre de S. Maurice, dont les chevaliers portent encore une croix treflée, avec un cordon verd; cet ordre sert de récompense militaire comme celui de S. Louis en France, pour le mérite des officiers les plus distingués. Mais il y a en France quelques gentilshommes qui l'ont obtenu sans avoir servi en Piémont.

Ordre de S. Maurice.

A l'égard du grand ordre, *supremo ordine*, dont le roi & les princes portent le collier, c'est l'*Annonciade*, autrefois l'ordre du Collier, ou des lacs d'amour, établi en 1362 par le comte

Ordre de l'annonciade.

Verd, Amé VI, dont nous avons parlé dans le chapitre cinquieme. L'ordre du Collier étoit une inſtitution galante auſſi-bien que celui de la Jarretiere en Angleterre ; ce fut à l'occaſion d'un braſſelet qu'une dame avoit treſſé pour ce prince, en lacs d'amour, avec ſes propres cheveux ; la deviſe y étoit relative, & s'exprimoit par les quatre lettres initiales F. E. R. T. que Favin & Guichenon expliquent ainſi, *frappez*, *entrez*, *rompez tout* ; d'autres l'ont expliquée par ces mots, *fortitudo ejus Rhodum tenuit*, relatifs à Amé IV ou Amédée le grand, qui fit lever le ſiege de Rhodes en 1310. On ne doit pas être étonné qu'un prince auſſi pieux que l'étoit Amé VIII ait voulu ſanctifier cet ordre en lui donnant le nom de l'*Annonciade* qu'il porte actuellement. Ce prince, avant même d'abdiquer ſes Etats pour ſe retirer au prieuré de Ripaille, avoit les inclinations ſi religieuſes, qu'il vouloit que tous les chevaliers de l'ordre aſſiſtaſſent à l'office en habits de Chartreux, lorſqu'ils tenoient leur chapitre à la Chartreuſe de Pierre-Chatel en Bugey. L'ordre de l'Annonciade a conſervé tout ſon éclat ; il eſt encore la marque la plus diſtin-

guée de la naissance, accompagnée d'un mérite rare; le nombre des chevaliers se réduit à 15, à l'honneur des 15 mysteres, mais c'est sans y comprendre le roi & les princes; les chevaliers sont distingués par une plaque en broderie, & par une chaîne d'or parsemée de roses émaillées de blanc & de rouge, au bas de laquelle est une Annonciation en émail; c'est ce collier que le roi a coutume de porter, aussi-bien que les chevaliers. Le roi porte aussi le cordon de l'ordre de *S. Maurice*, dont il est le grand maître.

Le palais du roi est un grand édifice qui forme la face septentrionale de la grande place appellée *Piazza Castello*, & c'est dans le milieu de cette grande place qu'est l'ancien château des ducs de Savoie, appellé *Castello Reale*, où le duc de Savoie, fils du Roi, habitoit avant son mariage avec l'infante d'Espagne, & où le prince de Piémont habite actuellement. On a réuni le château avec le palais, par une gallerie qui divise la place en deux autres; mais la principale conserve le nom de *Piazza Castello*; elle est grande, belle & réguliere, entourée de portiques & de

Palais du château.

beaux édifices, & elle donne naissance à plusieurs grandes rues très-bien alignées. Une, entr'autres, appellée *Contrada di Dora grossa*, va vers le couchant jusqu'auprès de la porte de Suze, & elle a 500 toises, ou environ un quart de lieue en ligne droite : au midi est la *Contrada nuova*, qui va vers la porte neuve en face du palais. On peut même voir, quand le vestibule est ouvert, la petite place qui est derriere le château, *Piazza dietro al Castello*, & qui donne naissance à la belle rue du Pô, *Contrada di Pô*, c'est le plus beau coup-d'œil qu'il y ait en ce genre. La rue du Pô est une des plus belles rues qu'il y ait au monde, elle est droite, large, uniforme, d'une architecture simple & noble, garnie de deux rangs de portiques couverts, chose extrêmement commode pour le commerce, les affaires, la santé, la promenade & l'agrément. J'ai retrouvé avec grand plaisir, à Bologne & à Padoue, de semblables portiques, & je voudrois qu'on les eût adoptés parmi nous ; mais il n'y en a point d'aussi ornés & d'aussi beaux que ceux de Turin. Cette rue sert à la promenade des carrosses dans le carnaval, &

Rue du Pô.

& les illuminations y sont superbes : les balcons ornés de fleurs, les boutiques riches qui sont en bas, tout augmente l'agrément de cette belle rue ; le seul inconvénient est, qu'elle traverse obliquement toutes les rues de ce quartier, qui d'ailleurs sont régulieres & paralleles entre elles, & que les maisons n'ayant pas été enduites de plâtre, ont un air sombre ; elles sont aussi un peu défigurées par les trous des échaffaudages.

La gallerie qui donne sur la place du château, & par laquelle on entre dans la place Royale, est appellée *il Padiglione Reale :* c'est-là qu'est postée l'avant-garde du palais, & l'on y place le S. Suaire lorsqu'on veut l'exposer à la vénération publique ; on fait alors une grande procession, le S. Suaire est sous un dais magnifique, porté par le roi & par les princes du Sang, au bruit des canons, des tambours & des instrumens de la musique du roi.

PALAZZO REALE, le palais du roi, fut fait dans le dernier siecle sous Charles-Emmanuel II. Il est bâti en pierres & en briques. On y entre par une grande cour carrée environnée de portiques réguliers ; d'ailleurs il n'a aucune

décoration extérieure ; mais il ne seroit pas impossible de l'embellir. Quant à l'intérieur, tout le monde convient qu'il surpasse par la magnificence & le goût, la plupart des autres palais de l'Italie. On y voit des statues antiques, & des sculptures des Collini qui ont été occupés à décorer l'intérieur du palais. Il renferme sur-tout une très-belle collection de tableaux Italiens, Flamands, & de quelques modernes. C'est même la seule de ce genre qui soit en Italie ; elle doit faire d'autant plus de plaisir, que par l'heureux choix des morceaux qui la composent, on y apprend à n'avoir aucun goût exclusif. Cette collection fut commencée par le roi Victor Amédée, & augmentée par le feu roi Charles-Emmanuel III.

On trouve d'abord au pied du grand escalier, dans une niche placée sur un palier, une figure équestre de Victor Amédée I ; elle est de bronze, placée sur un cheval de marbre, qui, en sautant, culbute des esclaves ; le cheval est très-lourd, & tout cet ouvrage est au-dessous du médiocre. On lit sur le piedestal de la figure l'inscription suivante :

Divi Victoris Amedei bellicam fortitudinem & inflexum justitiæ rigorem metallo expressum vides. Totum animum videres, si velox ingenium flexilem clementiam exprimere metallum posset.

Il y a sur le même escalier plusieurs autres statues en marbre. On n'entre pas dans les appartemens, à moins qu'on ne soit conduit par quelqu'un qui ait droit de vous y accompagner ; le feu roi se plaisoit quelquefois à être de la partie, & à jouir de l'incognito vis-à-vis des étrangers pour les entendre raisonner sur les beautés de son palais.

Appartem du roi.

Dans l'appartement d'hiver, il y a un grand salon où l'on voit quatre dessus de porte du *Ricci*, dont le plus beau est Tobie, à qui l'ange rend la vue. Le plafond de ce salon est un des meilleurs que Daniel de *Seneterre* ait fait dans le palais de Turin.

On voit dans la salle d'audience un plafond & quatre tableaux de Jean *Miel.*

Il y a encore dans la salle du trône un excellent plafond du même maître, il représente un sujet allégorique assez compliqué ; on y lit sur une banderolle ces mots : *Multis melior pax una triumphis* ; devise sage & heureuse qui con-

vient parfaitement à la maiſon de Savoie, dont les victoires ont été moins utiles que les négociations & la paix. Les ornemens de la chambre à coucher ſont d'un grand goût & d'une grande richeſſe. Le plafond eſt de Daniel de *Seneterre*. Les deux deſſus de porte ſont de *Ricci*; l'un repréſente Salomon qui encenſe les faux dieux, & l'autre Agar qui ſe retire avec Iſmaël pour aller dans le déſert.

Les élémens de l'Albane.

Dans la même chambre ſont quatre fameux tableaux de l'Albane, dont il y a des copies par-tout : ils repréſentent les quatre élémens ; ces tableaux ſont en forme ovale, & d'environ quatre pieds de diametre ; ils ſont tous d'une ſi grande beauté, qu'on ne ſait auquel donner la préférence. Les graces & la vigueur du pinceau y excellent également. La ſeule choſe qu'on pourroit y critiquer, c'eſt la compoſition qui eſt un peu éparſe ou diſperſée ; c'eſt le défaut ordinaire de ce maître.

Les meubles répondent à la beauté de l'appartement : on y remarque entr'autres des bras à bougies, dont les plaques ſont des miroirs enchaſſés dans des cadres d'argent maſſif, travaillés avec

goût. Nous n'en faisons cependant l'observation, que parce que cette sorte de meuble est fort en usage dans les appartemens d'Italie. On les distribue assez ordinairement dans le pourtour des chambres, pour y répandre plus de clarté. On a soin de mettre les lustres très-bas ; on prétend que les dames qui ne mettent point de rouge, paroîtroient trop pâles s'ils étoient plus élevés.

LA GALLERIE du roi a sept croisées sur sa longueur : elle est décorée avec la plus grande magnificence & d'un goût admirable ; l'on y a peint les exploits des héros de la maison de Savoie : on y voit sur-tout un grand tableau de *Vandyck*, dont le sujet est la bataille de Saint Quentin gagnée sur les François en 1557 par les troupes impériales que commandoit le duc Emmanuel-Philibert. Cette gallerie renferme beaucoup de tableaux qui y sont distribués sans confusion. Le plafond de cette gallerie est de Daniel de *Seneterre*. Les principaux tableaux sont le dessus de porte en entrant, qui représente une femme avec des attributs de science, par *Gentileschi*. Un S. Jean du Guide, fin de tons, un peu gris de couleur, & dont mal-

heureuſement le fond a été mal refait.

Le portrait du prince Thomas de Savoie, duquel deſcend la branche de Carignan, repréſenté à cheval, par *Vandyck*.

Un autre tableau de *Vandyck*, repréſentant Charles I, roi d'Angleterre, en pied. C'eſt un des plus beaux tableaux de ce maître. L'architecture qui forme le fond y laiſſe appercevoir un perçé qui en augmente l'étendue. M. Cochin, dans ſon *Voyage d'Italie*, publié en 1758, trouve ce tableau admirable; il eſt, dit-il, d'une vérité ſi étonnante, qu'il ſemble que ce ne ſoit point de la peinture. Il faut voir les réflexions de ce célebre artiſte ſur la plupart des tableaux de ce palais.

Un autre grand tableau de *Vandyck*, repréſentant les trois enfans de Charles I; ce tableau fait illuſion. Le portrait de *Vandyck*, par lui-même, tableau d'une grande beauté.

Notre-Seigneur au tombeau, de Jacob *Baſſan*, c'eſt en petit le même que l'on voyoit au Luxembourg à Paris, & qui ſera ſans doute dans le nouveau muſée aux galleries du Louvre.

Un jeune homme qui careſſe un chien,

par le *Cimiani*, fort beau tableau dans la maniere de l'Espagnolet.

Un petit tableau très-gracieux, de l'*Albane*, représentant la Vierge qui tient l'Enfant Jesus, & des Anges qui répandent des fleurs.

Le portrait de *Porbus*, fait par lui-même, où il s'est représenté mesurant l'étendue de son crâne avec un compas.

Un tableau, par le *Rembrandt*, très-noir; on n'y démêle que la tête & les mains d'un vieillard qui paroissent fort belles.

Dans la chambre des Solimenes quatre tableaux de *Solimene*, représentant des sujets de l'ancien testament; celui de la reine de *Saba* offrant des présens à Salomon, est le mieux composé; ils sont tous bien dessinés, & l'on y trouve une grande variété dans les airs de têtes, mais ils n'ont aucune intelligence de clair obscur.

On trouve ensuite le cabinet des peintures de Carle Vanloo. Cet artiste y a peint en effet plusieurs petits tableaux dans les panneaux de la menuiserie, & ils font honneur à ses talens. Ils sont admirables, dit M. Cochin, par les

graces du deſſin, la fraicheur & la force de la couleur. On y voit un petit oratoire où il y a une Vierge du Tréviſan.

Dans l'appartement d'été du roi, après avoir traverſé la ſalle à manger & un grand cabinet, on entre dans un petit cabinet plein de jolis portraits en miniature, faits par *Ramelli* d'après les plus grands maîtres ; ces tableaux ſont diſtribués dans des glaces ajuſtées avec beaucoup d'ornemens dorés. Dans un renfoncement de ce même cabinet, il y a une Vierge peinte par *Carle Maratte*.

Delà on paſſe dans quatre pieces preſque égales. On trouve enſuite huit pieces d'une même enfilade, qui ne ſont autre choſe qu'une gallerie qu'on a diviſée. Ces pieces ſont ornées de beaucoup de tableaux ; il y a dans la premiere un fameux *Gerard-Douw* (a), qui coûta au roi de Sardaigne trente mille livres : il repréſente une femme hydropique aſſiſe, le médecin, qui eſt debout à côté d'elle, regarde les urines :

(a) Ce maître, né en 1613, étoit éleve de Rembrandt ; il a fait peu d'ouvrages, parce qu'il leur donnoit toujours un fini extraordinaire, & y mettoit par conſéquent un temps conſidérable.

la servante, en lui donnant une potion avec une cuiller, a les yeux fixés sur la fille de la malade, qui est à genoux aux pieds de sa mere, & lui baise la main en fondant en larmes : ce tableau est éclairé par un œil de bœuf placé au-dessus de la fenêtre de la chambre de la malade : il est bien composé, plein d'expression, parfaitement entendu de lumiere : la perspective y est bien observée ; la chambre a beaucoup d'enfoncement ; le lustre de bronze suspendu au milieu & tous les autres accessoires du tableau en décident parfaitement les plans. Mais le trop grand fini de cet ouvrage y répand un peu de sécheresse. Il est dans un cadre d'ébene noir fermé par deux battans, sur lesquels Gerard-Douw a peint une aiguiere & une serviette.

Il y a dans la même chambre un S. Jean du Guerchin, & une Vierge qui montre à lire à l'Enfant Jesus, de Carle *Maratte.*

Dans les quatre pieces suivantes, on voit de fort beaux tableaux de fleurs du *Vanusen* ou Van-Huysum. Quatre beaux payſages du *Breughel.* Un tableau de *Scaken* ou Schalken à la lumiere, repréſen-

tant une Magdeleine, dont l'effet eſt admirable. Une Madone avec l'Enfant Jeſus de *Benvenuto Garofalo;* elle eſt traitée d'une maniere brune. Une autre Madone du *Guerchin*, traitée dans le clair & dans le temps où il cherchoit à imiter le *Guide;* cette derniere maniere a toujours été inférieure à ſa premiere.

Le portrait d'Eraſme, par *Olbein*, beau, mais un peu ſec. Des tableaux d'enfans vus à mi-corps, par *Sedoux*, les caracteres, ainſi que la couleur, en ſont gracieux. Un tableau du fameux chevalier *Vander-werf* (dont les curieux achetent les ouvrages à tout prix); il repréſente deux perſonnes effrayées à l'aſpect d'un mort. Les caracteres en ſont expreſſifs, mais il eſt trop fini, & les ombres en ſont trop dures.

La ſeptieme piece forme la bibliotheque particuliere du roi; les quatre deſſus de porte de *Nogaret*, peintre Vénitien, ſont aſſez gracieux de couleur.

La huitieme piece contient pluſieurs tableaux de batailles, par d'*Oëtimbourg* ou Hugtemburg; ils ſont peints d'une maniere dure, & il y en a très-peu de paſſables.

Les parquets de ce palais ſont de

très-belles marquetteries, il y regne partout autant de propreté que de magnificence.

Appartement de la reine.

On voit dans la gallerie de la reine un tableau repréſentant Loth & ſes filles, par *Orazio Gentileſchi* ; la figure de Loth eſt très-incorrecte, mais il y a une des filles vue de profil, qui eſt d'une grande beauté. Un David du *Guide*, ſemblable à celui que poſſede le roi de France. Il faudroit les comparer enſemble pour juger lequel eſt le plus beau.

Apollon & Marſyas du *Guide* ; l'Apollon eſt de griſaille, & n'eſt point fini. Un S. Sébaſtien du Cignani, tableau très-beau, tant par la pureté du deſſin, que par le bon accord qui y regne. Une noce du *Calabreſe.*

Deux grands tableaux de Paul *Véroneſe*, repréſentans Moyſe ſauvé des eaux, & la reine de Saba qui offre des préſens à Salomon ; des tons de brique dominent dans le Moyſe ; la fille du roi a des habillemens modernes, faute de coſtume dans laquelle ce peintre eſt perpétuellement tombé. A l'égard de la reine de Saba, on voit bien avec elle une profuſion de préſens ; mais le Sa-

lomon eſt placé ſi déſavantageuſement, qu'on a peine à diſtinguer celui à qui on les préſente.

L'enfant prodigue du *Guerchin*, d'un deſſin très-mâle, & d'une couleur vigoureuſe. Un muſicien de *Valentin*, d'un effet très-piquant.

S. André ſur la croix, beau tableau de l'*Eſpagnolet*, vigoureux de couleur, & dont l'effet eſt admirable : on y trouve cependant un peu de ſéchereſſe dans le deſſin.

Deux grands tableaux de *Jacob Baſſan*; l'un repréſentant l'enlévement des Sabines, & l'autre une femme chaſſant à coups de verges l'amour qui s'eſt introduit dans la boutique d'un chaudronnier; celui-ci eſt occupé à battre un chaudron. Il y a dans ce tableau un grand attirail de cuiſine; le premier eſt celui des deux qu'on eſtime le plus.

Deux autres tableaux, dont les ſujets ſont Suſanne juſtifiée, & Moyſe qui fait ſortir les eaux du rocher, par *Sébaſtien Lerici :* on découvre dans l'un & dans l'autre de grandes beautés de détail.

On paſſe dans une grande chambre toute revêtue de panneaux d'ancien laque

du Japon, compartis avec beaucoup de goût dans des cadres dorés. C'est ce qu'il y a de plus beau & de plus rare dans ce genre.

On entre ensuite dans un petit cabinet en forme d'oratoire, lambrissé de bois odoriférans, incrusté de nacre de perle gravée. Le dessin général de la nacre est bien, mais les figures & les ramages sont très-médiocrement gravés.

Le plafond de la chambre à coucher est de *Jean Miel.* On passe ensuite dans la salle à manger qui est entre l'appartement du roi & celui de la reine. Il y a quelques plafonds du chevalier *Beaumont*, qui étoit premier peintre du roi; mais ils ne méritent pas qu'on s'y arrête : ils ressemblent à des éventails; cependant ils ont quelque chose de la maniere de Boucher, mais sans en avoir le mérite. Il y a des personnes qui estiment le plafond d'un nommé *Francesco*, éleve de *Solimene*, représentant les jeux Olympiques.

Le feu roi n'avoit pas voulu qu'on exposât publiquement dans son palais des tableaux trop libres : cependant pour ne pas priver les vrais connoisseurs des beautés qu'ils renferment, il les a fait mettre à part dans les appartemens d'en-bas, où

l'on ne les fait voir qu'avec beaucoup de réserve : si cet exemple eût été suivi en France par feu M. le duc d'Orléans, la Léda, l'Io, & la Danaé du Correge existeroient encore & n'auroient pas été découpées.

Indépendamment des tableaux licentieux dont on vient de parler, on a aussi mis dans ces appartemens du rez-de-chaussée différens morceaux de maîtres Flamands & Italiens, qu'on n'a pas jugés d'une assez grande beauté pour les placer dans les appartemens d'en-haut. Mais avant que de donner une note de ceux que l'on pourroit tirer de la foule ; il est bon de parler d'un plafond de *Daniel de Seneterre*, qui est celui de la premiere chambre, où il a poétiquement représenté les élémens. La terre est exprimée par un grouppe de Flore, de Bacchus & de Pomone ; l'eau par une Vénus marine, accompagnée de Néréïdes, & portée sur les ondes par des Tritons en présence de Neptune. L'air est représenté par Eole qui enleve Orithie ; & le feu par les forges de Vulcain : enfin comme le soleil anime tout l'univers, le peintre l'a placé au centre de la voûte ; il tient une torche, à laquelle l'amour allume son flambeau. Il

règne dans cet ouvrage une belle intelligence de clair-obscur ; les figures y plafonnent très-bien. Le raccourci de Neptune, qui est représenté debout, est beau ; & la Néréïde, qui tient des perles & qui porte une main à sa gorge, est charmante ; on y trouve plusieurs autres belles intentions : enfin tout ce morceau tient beaucoup du Correge & du Cortone, du côté de la couleur & des expressions.

On voit encore dans une des chambres suivantes un plafond du même peintre, représentant Mars & Vénus.

Parmi les tableaux qui doivent le plus exciter la curiosité des connoisseurs, il y a un prêtre confessant une bonne femme, & un pénitent qui attend dans l'autre partie du confessionnal ; on dit qu'il est de l'*Espagnolet*. Un tableau de fruits & un tableau de fleurs, de *Mignon*. Deux foires du *Breughel*. Un petit tableau de *Rembrandt*, représentant un docteur qui lit. Sainte Françoise Romaine, du *Guerchin* ; elle est dans une vision, ayant à côté d'elle un ange en chasuble ; elle tient un livre où sont écrits ces mots : *Tenuisti manum dexteram meam & in voluntate tua dedu-*

xisti me, & cum gloria suscepisti me. Trois têtes grandes comme nature, peintes en miniature sur velin, par *Giovanni Garsoni*, de Bologne. L'une représente une Muse, l'autre le portrait d'Emmanuel Philibert, & la troisieme est celle de Charles-Emmanuel I. Ces trois morceaux sont singuliers, mais très-froids, quoiqu'aussi bien traités que la miniature puisse l'être. Un petit *Kalf*, représentant un citron pelé; deux petits *Peternef* (ou Pierre-Neefs); une femme avec un pot de fleurs & une cage, par *Gerard-Douw*. On a réuni les petits tableaux Flamands dans la gallerie des batailles.

On fait peu de cas des tableaux licentieux, du côté de l'art; voici ceux qui sont les moins mauvais; les trois graces, grandes comme demi-nature, par *Pietro della Vecia*, éleve du Titien, ce tableau a beaucoup souffert. Salmacis & Hermaphrodite de l'*Albane*, tableau dont les figures sont grandes comme nature; c'est un des moins bons, & il paroît avoir été repeint. Jupiter & Io, petit tableau qu'on prétend être l'esquisse de la grande Io du *Correge*: il paroît plutôt que ce n'en est qu'une

copie médiocre. A l'égard d'Adam & Eve, il paroît être une mauvaise copie du *Guide*. Il y a encore quelques autres tableaux de même espece, mais qui ne méritent aucune attention. Dans les mêmes chambres, on voit deux petits bas-reliefs de marbre du *Donatello*, dont l'un représente le jugement de Salomon : la perspective n'y est pas mal-entendue, mais le dessin en est très-incorrect & l'exécution médiocre.

Les archives du palais sont belles & bien ordonnées ; la boiserie couleur de fernambouc & or, ainsi que celle de la bibliotheque, fait très-bien ; on y conserve 30 volumes *in-folio* de Pyrrus Ligorius, Savant Napolitain, écrits de sa main, sur la géographie, les antiquités, les médailles. C'est-là qu'on voyoit la table isiaque, mais elle est maintenant à l'université.

Après avoir parlé du palais du roi & des choses les plus remarquables qu'on y voit, reprenons la suite des objets les plus dignes d'attention qui se rencontrent dans la partie septentrionale de Turin.

Les jardins sont au nord du palais, où ils occupent trois bastions ; on pré-

tend qu'ils furent plantés par *le Nôtre*, de même que les plus beaux jardins de France : quoi qu'il en ſoit, on y trouve beaucoup d'art ; on a ſu y ſauver toutes les irrégularités du terrein, & il y a ſur-tout des eaux & de l'ombrage, ce qui eſt bien eſſentiel en été, auſſi-tôt qu'on a paſſé les Alpes, & qu'on a changé, pour ainſi dire, de climats. Ces jardins ſont bien entretenus, de même que tout ce qui appartient au roi.

Une branche de la *Dora* vient à *porta Palazzo* tomber dans un réſervoir, d'où elle va dans les jardins entretenir les jets-d'eau & les baſſins ; nous parlerons de cet acqueduc à la fin du chapitre X. Il y a auſſi une machine de la conſtruction de M. Mathé, habile mécanicien, qui étoit au ſervice du roi de Sardaigne.

Château du duc de Savoie.

LE CHATEAU qui eſt près du palais eſt ordinairement l'habitation des princes de la maiſon royale (a). C'eſt un ancien édifice bâti par Amé VII, premier duc de Savoie, en 1416, & flanqué de quatre tours à la maniere de ce

(a) On l'a appellé ſucceſſivement palais de Madame, palais du duc de Chablais, & palais du duc de Savoie.

temps-là ; mais on y a ajouté une belle façade moderne, ornée de colonnes corinthiennes, dont l'entablement est terminée par une grande balustrade, avec des balcons, des statues, des vases, d'un bon genre ; cette façade est de Philippe Juvara, & fut construite en 1720 pour Madame royale, mere du roi Victor Amédée ; elle a quelque chose qui tient du péristile du Louvre à Paris ; cette façade est le plus beau morceau d'architecture qu'il y ait à Turin ; mais elle est en général trop chargée d'ornemens. La façade opposée n'a rien de remarquable.

Un grand vestibule, qui est au rez-de-chaussée, sert d'entrée à deux sallons de marbre, décorés avec beaucoup de magnificence ; delà on passe dans la salle des gardes suisses, qui est ornée de 62 bustes antiques de marbre, dont quelques-uns ne sont pas mauvais. L'escalier est un des plus beaux qu'il y ait au monde, il est à deux rampes, orné d'une bonne architecture ; la voûte qui le porte est légere & bien tournée ; & celle d'en-haut est garnie de rosettes agréablement variées ; il est peut-être un peu serré eu égard à sa proportion

générale. L'appartement eſt petit en comparaiſon de l'eſcalier, & ceux qui ont dit du château de *Capo di-Monte* à Naples, que l'eſcalier avoit été oublié, pourroient dire ici qu'après avoir fait l'eſcalier, on a oublié l'appartement; mais ce ſeroit auſſi une exagération : il y a pluſieurs pieces habitables & d'un bon goût. On dit auſſi à Turin *égliſe ſans porte*, en parlant de S. Laurent, où l'on entre par une petite porte de côté.

Théâtre. LE THÉATRE de Turin, qui a été fait en 1740, eſt le plus conſidérable qu'il y ait en Italie, à l'exception du grand théâtre de Parme, qui depuis long-temps ne ſert point. Celui de Turin, au contraire, eſt le théâtre ordinaire des grands opéra de la cour, & il tient au palais du roi, d'où l'on y arrive de plein pied par une longue gallerie qui mérite d'être vue; elle avoit été commencée ſur un plan magnifique, mais elle n'a pas été finie ſur le même deſſin.

Ce théâtre eſt le plus étudié, le mieux compoſé, le plus complet qu'on voie en Italie; c'eſt le plus richement & le plus noblement décoré qu'il y ait dans le genre moderne, & il a ſervi de mo-

dele à celui de Naples & à plusieurs autres qu'on a faits depuis ce temps-là ; mais celui de Naples l'emporte depuis qu'il a été décoré pour le mariage du roi.

L'architecture de ce théâtre est du comte Alfieri, dont l'intelligence & l'habileté se sont exercés plus d'une fois en matiere de construction ; les portiques & une partie des beaux édifices de Turin sont de lui ; il a fait graver les plans du théâtre, mais ils ne sont point publics. M. Dumont, architecte, rue des Arcis à Paris, les a donnés en racourci dans un recueil de théâtres qu'il a fait graver à Paris depuis peu ; M. Patte ayant été envoyé en Italie en 1750 avec M. Giraud, machiniste du roi, à l'occasion d'un théâtre que le roi vouloit faire construire à Versailles, dessina dans le plus grand détail tous les beaux théâtres d'Italie, & on les trouve en abrégé dans son Essai sur l'architecture théâtrale, publiée en 1782, *in*-8°. à Paris, chez Moutard.

Le théâtre de Turin avec ses dépendances, y compris le portique qui regne le long de la place au rez-de-chaussée, a 38 toises ou 228 pieds de longueur & 108 pieds de largeur dans œuvre (a)

(a) Pour présenter aux François un terme de compa-

La voûte en eſt bombée en anſe de panier, contre l'uſage ordinaire des théâ-

raiſon qui leur ſoit connu, je rapporterai ici les dimenſions de la ſalle de la comédie françoiſe, bâtie en 1782 par M. Peyre l'aîné & M. de Wailly, ſur le terrein de l'hôtel de Condé; elle eſt conſtruite dans un carré long de 27 toiſes de longueur, ſur 18 toiſes & demie de largeur; elle eſt décorée d'arcades qui donnent dans des galleries tout autour du bâtiment. Aux deux extrémités de la façade principale ſont deux grandes arcades de 26 pieds d'ouverture, qui ſervent à deſcendre de voiture à couvert dans les temps de pluie. L'extérieur de ce bâtiment, du côté de l'entrée, eſt décoré d'un périſtile en avant corps de huit colonnes doriques. Du milieu de ce périſtile, on entre dans un veſtibule décoré en colonnes. Ce veſtibule a 25 pieds en carré; à droite & à gauche ſont deux grands eſcaliers, dont les marches ont 9 pieds & demie de longueur, & qui arrivent au plein pied des premieres loges, au premier étage. Ces eſcaliers, ainſi que le foyer qui eſt au-deſſus du veſtibule, ſont décorés en colonnes iſolées, qui ſoutiennent les voûtes, & forment des périſtiles pour communiquer des paliers hauts des eſcaliers au foyer.

L'intérieur de la ſalle eſt un rond un peu allongé; elle a 60 pieds de largeur, à compter du fond des loges, & 64 de longueur juſqu'au rideau du théâtre. Au rez-de-chauſſée eſt un parterre contenant 500 perſonnes aſſiſes; il a 45 pieds de large & 30 de long. Ce parterre eſt entouré de petites loges louées à l'année. Au lieu d'amphithéâtre on a pratiqué une gallerie en avant des premieres loges, qui fait tout le tour de la ſalle, & qui a deux rangs de banquettes. Les premieres loges ont trois rangs; les ſecondes en ont deux; les troiſiemes forment un grand amphithéâtre de cinq rangs de banquettes, dans toute la partie du fond de la ſalle, & des deux côtés ſont de petites loges; le quatrieme rang de loges eſt pratiqué dans douze grandes lunettes au-deſſus de la corniche; elles ſervent de décoration au plafond. Toutes les loges de ce quatrieme rang ſont louées à l'année; la ſalle

tres qui ont toujours un plafond, ou voûte plate. La salle proprement dite a 57 pieds depuis le bord du théâtre jusqu'au devant de la loge qui est en face, 45 pieds dans sa plus grande largeur, & 51 pieds & demi de hauteur depuis le sol du parterre jusques sous la calotte du comble. Elle est garnie de six rangs de loges, il y en a 26 à chaque étage; sans compter la loge du roi qui occupe 24 pieds au second rang dans le fond, & celles des entre-colonnes du théâtre. Ces loges n'ont que six pieds de large d'axe en axe, elles paroissent un peu petites; elles n'ont que six pieds & demi de hauteur, & ne peuvent avoir, comme les nôtres, deux étages de banquettes; car cela ne s'accorderoit pas en Italie avec la conversation qui se tient dans les loges, & les visites qu'on y reçoit; tout le monde

a 44 pieds de hauteur; l'avant scene a 38 pieds d'ouverture sur 32 pieds de hauteur; le théâtre 72 pieds de largeur d'un mur à l'autre; sur 50 de profondeur, depuis le bord du théâtre. Des 2 côtés du théâtre & de la salle sont disposés des escaliers pour monter aux différens étages de loges; il y en a un troisieme qui ne monte qu'à l'amphithéâtre des troisiemes, & un quatrieme qui ne sert que pour les comédiens; il y a enfin des foyers pour les acteurs, une salle d'assemblée, des magasins, un logement pour le concierge, & beaucoup de loges pour les acteurs.

y eſt de niveau, chacun avec ſa chaiſe qu'il range & qu'il promene à volonté. L'appui des premieres loges n'eſt qu'à cinq pieds de hauteur, ce qui donne la facilité de converſer même avec ceux qui ſont dans la ſalle. Toutes ces loges ſont tournées de côté, & un peu convergentes vers le théâtre; ces loges étant étroites, profondes, & ſéparées par des cloiſons pleines, les perſonnes qui ſont au fond ne pourroient voir le ſpectacle ſi les loges étoient placées perpendiculairement ſur le mur latéral.

Malgré cette diſpoſition oblique, l'architecte a eu ſoin d'éviter tous les angles aigus, qui abſorbent & éteignent les ſons, & il a racheté tous les biais par des pieces arrondies ou carrées qui retournent toujours à angles droits ou obtus, ce qui paroît fait très-adroitement pour que les voix retentiſſent mieux, & que le ſon ne ſoit pas concentré dans les angles.

Ces ſix rangs de loges toutes égales, préſentent, ſuivant M. Cochin, une uniformité froide, contraire aux regles du goût qui exige des proportions variées dans les maſſes principales d'un édifice, & il les compare à des caſes pratiquées

tiquées dans un mur ; cependant la décoration des loges adoucit cet inconvénient.

La loge du roi qui est en face du théatre, au second, a quatre toises de largeur ; elle est fermée dans le fond par des portes en glaces étamées qui répétent le spectacle pour ceux qui jouent & qui tournent le dos au théatre ; ces mêmes portes peuvent s'ouvrir & rendre la loge beaucoup plus vaste qu'elle n'est ordinairement, dans le cas où l'on veut y faire des parties plus nombreuses. D'ailleurs il y a encore des salles de jeu dans les environs du théatre. Cette situation de la loge du roi est favorable pour le coup d'œil, mais elle ne l'est gueres pour bien entendre la musique, du moins en Italie, où la présence même du roi ne peut empêcher que l'on ne fasse du bruit, surtout quand on a vu long-temps le même opéra, ou qu'il y a de trop longs récitatifs.

On à beaucoup plus de patience à Paris, on y entendoit dans le plus grand silence même les recitatifs de nos anciens Opera, cela ne prouve pas qu'ils fussent meilleurs que les recitatifs Italiens, mais on y étoit accoutumé. En général,

les longs récitatifs des italiens ne ſont pas même écoutés, ſi ce n'eſt les récitatifs obligés (*iſtrumentati*), ou ceux qui ont un degré particulier de perfection & d'intérêt. Rouſſeau en cite un exemple dans ſon Dictionnaire de muſique (a).

De grands poëles placés en dehors, & d'où l'on avoit fait partir des tuyaux de chaleur aux quatre coins de la ſalle, ſervoient à l'échauffer en hiver, mais on les a ſupprimés à cauſe des inconvéniens.

Le parterre eſt une eſpece de fer à cheval, dont la plus grande largeur eſt de 50 pieds entre les devantures des loges; il a 58 pieds de long juſques au bord du théatre; il eſt garni de bancs dans toute ſa longueur; car en Italie perſonne ne veut être debout, & l'extreme longueur du ſpectacle (ſurtout en hiver) ne le permettroit pas. Cette forme de la ſalle, quoiqu'irréguliere & peu agréable, vaut beaucoup mieux que le carré long, qu'on a longtemps exécuté à Paris, mais auquel on a renoncé dans les nouvelles ſalles, bâties

(a) Nous parlerons des opéra Italiens à l'article de Naples, avec plus d'étendue.

depuis quelques années pour l'opéra & pour le théatre françois. Dans un projet de théatre que M. Cochin fit imprimer en 1766, on voit qu'il préféroit même un demi-ovale coupé sur son grand axe; c'est-à-dire, dont le grand axe seroit parallele au front du théatre, comme nous le ferons voir en parlant du théatre de Palladio à Vicence (a).

L'orquestre est placé, à Turin, sur une concavité ou voûte renversée, semblable à celle d'une timbale, qui augmente le retentissement & l'éclat, comme la caisse d'un tambour ou d'une viole contribue à en former le son; cela fait qu'on n'a pas besoin d'un orquestre aussi nombreux que le nôtre, & aussi difficile à conduire avec précision. *Voyez* le *Dictionnaire de musique* de Rousseau, au mot *orquestre*. Aux deux extrémités de la voûte sont deux tuyaux qui débouchent sur le devant de la scene : on attribue à cette précaution le grand effet de la plupart des orquestres d'Italie.

(a) Dans l'*Essai sur l'architecture théatrale*, par M. Patte, on trouve un examen des principaux théatres de l'Europe, & une analyse des écrits les plus importans qu'on ait faits sur cette matiere.

L'ouverture du *Proſcennium*, ou avant-ſcene, eſt de 40 pieds ; la profondeur du théatre eſt de 105 pieds, ſans compter une cour de 24 pieds qui eſt derriere, & ſur laquelle on peut jetter un pont-levis (a) au beſoin, pour étendre le théatre ou placer des feux d'artifice ; il y a ſur le côté une rampe douce par laquelle on peut faire monter des carroſſes & des chevaux juſques ſur le théatre.

Cette grande profondeur du théatre eſt un des avantages qu'ont les ſpectacles d'Italie ; on verra dans la ſuite que celui de Parme a 124 pieds de profondeur ; par ce moyen on repréſente avec autant de vérité que de grandeur les batailles ou les triomphes, les aſſemblées d'une nation ou d'un ſénat, les ſacrifices, les chaſſes, &c. on y peut développer l'action, ménager plus de vraiſemblance aux *à parte*, plus de dignité au ſpectacle, placer des chœurs ſans confuſion, deſſiner de grands balets & préſenter des ſpectacles de décoration plus grands, & par-là même plus magnifiques.

(a) C'eſt ce que l'on fit entr'autres pour l'opéra compoſé en 1750, lors du mariage du roi. Le plan & les patoles étoient de M. Bartoli.

Les décorations théatrales sont très-belles, le roi ayant à son service un habile décorateur nommé Galliari : la toile même est remarquable ; comme les anciens consacroient leurs théatres à Vénus & à Bacchus ; M. Bartoli a fait représenter l'arrivée de Bacchus auprès d'Ariane dans l'isle de Naxe, & il en a publié la description en 1756. Sur la toile d'un autre théatre de Turin il a fait peindre la naissance de Vénus ; l'une & l'autre sont de Bernardino Galliari.

Il y a presque toutes les années un grand opéra sur ce théatre pendant le carnaval ; une société de quarante entrepreneurs en fait les avances & en retire le profit ; le roi donne dix-huit mille livres, & fournit les carrosses & les chevaux dont on a besoin. L'établissement d'un opéra coûte environ cent mille livres ; on voit presque toujours à Turin les meilleurs acteurs de l'Italie, & ils gagnent jusqu'à dix mille francs pendant leur carnaval, cela passe de beaucoup le profit de nos meilleures chanteuses de Paris ; cependant les loges ne coûtent à Turin que 100 livres au plus, l'entrée n'est que de 30 sols, & quand on veut s'abonner pour les deux mois

que dure l'opéra, il ne revient qu'à 12 sols par représentation.

Il y a un autre théatre à Turin appellé le *théatre de Carignan*, qui est sur une place voisine, un peu au midi de celle du château ; il sert pour les opéra bouffons que l'on donne en été, pour la comédie italienne qui a lieu de temps en temps, au moyen des troupes qu'on fait venir sur-tout de Venise, & pour la comédie françoise qui va quelquefois de Lyon ou de quelqu'autre province de France y passer deux ou trois mois, & remplir l'intervalle qu'il y a entre le grand opéra & les bouffons.

S. LORENZO, S. Laurent, église de Théatins, tout proche du palais, est remarquable par une architecture singuliere du P. *Guarini* ; c'est une espece de rotonde environnée de colonnes de marbre & surmontée d'une belle coupole. Le contour de cette église est incrusté de marbres de différentes couleurs, aussi-bien que les sept autels qu'on y voit ; il y a des statues & des peintures, & bien des voyageurs la regardent comme la plus belle église de Turin. C'est du moins une des coupoles

les plus hardies que l'on ait faites : celle qui en approche le plus est à Plaisance. Les pilliers qui supportent la coupole de S. Augustin de Plaisance n'ont que 22 $\frac{1}{2}$ pieds de superficie, tandis que ceux de Ste. Génevieve de Paris en ont 133 $\frac{3}{4}$, ce qui fait voir que M. Soufflot n'avoit pas formé un projet sans exemple, comme M. Patte l'en accusoit (a).

CHAPITRE VIII.

Partie orientale de Turin, qui comprend l'Université, la rue du Pô, &c.

Académie.

ACADEMIA REALE, un peu à l'orient du château, école militaire bâtie par le duc Charles-Emmanuel II vers le milieu du dernier siecle pour l'éducation de la jeune noblesse qu'on y exerçoit au manege & à l'escrime. Le roi Victor-

(a) L'église de *S. Carlo al Corso*, à Rome, présente encore un exemple de même espece. La coupole de Toussaint d'Angers a une voûte de 31 $\frac{1}{2}$ pieds de large, portée sur des colonnes de 11 pouces de diametre. Celle de Milan est encore plus hardie.

Amedée, la derniere année de son regne, & le roi Charles-Emmanuel III, lui ont donné une nouvelle forme, enſorte qu'elle réunit actuellement les exercices d'un college à ceux d'une école militaire. Il y a trois ſortes d'appartemens, & trois ſortes de perſonnes qu'on y reçoit avec la permiſſion du Roi, ſoit qu'ils ſoient nationaux, ſoit qu'ils ſoient étrangers; 1°. des enfans de dix ans que l'on met en état de pouvoir ſuivre les exercices de l'Univerſité, & qui donnent 48 livres par mois ſans être obligés de payer les maîtres de grammaire. 2°. De jeunes écoliers qui vont à l'Univerſité, & qui veulent avoir tous les maîtres néceſſaires à une belle éducation; ils paient la penſion de 48 livres par mois, 12 livres pour les exercices du manege, & 3 livres 12 ſols pour chacun des autres maîtres, d'eſcrime, de fortification ou de danſe; ils ne ſortent jamais qu'en habit noir. 3°. Des perſonnes formées, de 20 à 25 ans, & qui veulent ſuivre encore les exercices de l'académie, ils occupent le premier étage; ils paient 90 livres par mois pour eux, 30 pour leur domeſtique, 12 livres pour le manege, & 7 livres pour le maître en fait d'ar-

mes, ou pour le maître de danse, ou pour celui de fortification ; ils ne sont point assujettis à l'uniforme de la maison, ni à sortir en habit noir ; & ils sont servis d'une maniere très-décente.

Le roi paye d'ailleurs les chevaux, les domestiques, & une partie des maîtres, sans quoi la dépense seroit beaucoup plus considérable.

Le bâtiment de cette académie a une grande & belle cour carrée dont trois côtés sont ornés de portiques à deux étages soutenus par des colonnes ; les écuries sont belles & spacieuses ; le manége est un grand emplacement sablé & couvert, dont la voûte a une portée immense : c'est le plus beau morceau qu'on puisse voir en ce genre : on y a fait des loges pour les spectateurs : c'est le roi Charles-Emmanuel III qui l'a fait bâtir sur les dessins du comte Alfieri son premier architecte.

L'UNIVERSITÉ de Turin date de 1405 ; mais c'est le roi Victor qui vers l'an 1720 la rétablit, en faisant venir des gens habiles de différens pays, tels que Pasini pour l'érudition, Lama pour l'éloquence, Regolotti pour la poésie, Campiani pour la jurisprudence : il avoit Université.

auſſi invité Gravina, célèbre juriſconſulte & poëte : il fit conſtruire un très-beau bâtiment. Cette univerſité eſt combinée avec beaucoup d'intelligence & ſe maintient ſur le meilleur pied : le feu roi lui a donné de nouvelles conſtitutions ; elle eſt ſous la direction d'une compagnie appellée *il Magiſtrato della riforma degli Studii*, compoſée du grand chancelier & de quatre réformateurs ou inſpecteurs des études de tout l'Etat. Celui qui a le titre de recteur de l'Univerſité, eſt un de ceux qui ont reçu le doctorat l'année précédente. Il y a 24 profeſſeurs, ſans compter pluſieurs ſubſtituts ; quatre de ces profeſſeurs ſont pour la théologie, y compris l'hébreu ; cinq pour le droit civil & canonique, cinq pour la médecine, y compris la botanique & l'anatomie ; il y en a deux de chirurgie, trois de philoſophie, deux de mathématiques, deux d'éloquence ; l'un eſt pour l'éloquence latine, l'autre pour l'éloquence italienne. M. Bartoli, profeſſeur d'éloquence italienne, faiſoit ſon cours en quatre années, ſuivant le réglement de 1761. La premiere année il expliquoit les auteurs Grecs & Italiens & la mythologie ancienne, en faiſant voir les

antiques propres à éclaircir la matiere. La seconde il expliquoit les auteurs Grecs & Italiens avec l'histoire des Egyptiens, des Grecs& des Romains. Dans la troisieme c'étoit la critique & l'histoire littéraire ancienne. Dans la quatrieme l'histoire d'Italie & les regles de la poésie d'après les meilleurs auteurs.

Il y a aussi trois colleges de docteurs en théologie, en droit & en médecine, qui assistent aux examens & aux theses, & qui opinent pour la collation des degrés. Les chirurgiens ont aussi un college, mais ils n'ont pas rang parmi les professeurs de l'Université. Les études commencent le 3 de novembre par une procession & un discours public; elles finissent le 24 de juin, & depuis ce temps-là jusqu'au 25 août, l'on confere les degrés. Les pensionnaires du séminaire, ceux des deux colleges & de l'académie vont également aux écoles de l'Université; mais il y a de petits colleges dans la ville pour les humanités.

Le bâtiment de l'Université est un bel édifice que l'on trouve dans la rue du Pô, avec cette inscription en lettres d'or: *Regium Athenæum.* On entre par une grande cour carrée environnée

de portiques à double étage, soutenus par de grandes colonnes. Cette cour, dans laquelle sont les classes, est remarquable par un grand nombre d'inscriptions antiques, bas-reliefs, statues, colonnes & autres monumens exposés à la curiosité publique (a); on les peut examiner commodément, ils ne sont plus exposés à être dispersés & perdus, & sont rangés avec méthode : un grand nombre de ces antiques a été tiré des ruines d'*Industria* dont nous parlerons dans le chapitre XVI; quelques-uns ont été trouvés dans d'autres villes du Piémont, & à Turin même, lorsque l'on creusa pour son agrandissement entre la porte de Suze & la porte du palais, au nord-oueſt de la ville.

Le marquis Maffei avoit déja placé sous ces portiques, avec l'agrément du roi Victor, une partie de ces monumens, comme il l'a fait ensuite à Vé-

(a) On en a donné la description dans l'ouvrage qui a pour titre : *Marmora Taurinenſia, cum notis, illuſtr ta ab Antonio Rivautella & Johanne Paullo Ricolvi*, 2 volumes *in-fol.* 1741, 1747. le premier est mort en 1753, le second en 1757. Il est parlé de quelques-unes dans le livre intitulé: *Auguſtæ Taurinorum chronica à Philib. Pingone*, réimprimé dans le *Teſauro d'Italia* de Burman, tome IX.

rone; mais comme ils défiguroient un peu l'architecture, & que d'ailleurs il y en avoit dont un côté étoit caché dans le mur, quoiqu'il y eut des choses à y observer, M. Bartoli les a fait scier, & placer de façon qu'on voit les deux côtés; & il les a mis dans un ordre scientifique, en commençant par ce qui a rapport à la religion, puis aux empereurs, à la guerre, à la paix, à la géographie, aux jeux, aux arts, aux tribus, &c. Ces inscriptions ne sont placées ni trop bas, comme à Vérone, ni trop haut, comme au capitole, ou dans le vestibule de la gallerie de Florence, mais de la façon la plus commode pour la vue; la plupart sont des antiquités Romaines; plusieurs aussi sont des antiquités Grecques, il y en a même une punique venue de Sardaigne.

Parmi les bas-reliefs, il y en a de fort rares dont M. Bartoli a donné l'explication, celui qui représente Ammon, roi de Lybie, celui de Jason domptant les deux taureaux du roi *Æeta*, qui avoit ordonné à Jason de les atteler à la charrue & de les faire labourer avant que d'obtenir la toison d'or (Apollodore, liv. I. Hyginus Fab. XXII). M.

Bartoli observe qu'on l'avoit pris mal à propos pour un gladiateur & pour le Mitras des Perses (*Marmora Taurinensia*, tome 2, page 22). M. Bartoli a décrit aussi en 1766 un buste du consul *Mannius Aquillius* qui mourut dans la guerre de Sicile, & sur lequel on apperçoit la blessure à la tête, qu'on a cru désigner Scipion l'Africain ; mais ce buste est chez le cardinal Albani.

Le cabinet des antiques est au rez-de-chaussée. Quoiqu'il soit dans l'université, il est appellé *Museo del Re*, ou cabinet du roi. M. Jos. *Bartoli*, Vénitien, antiquaire du roi, & professeur dans l'Université, étoit directeur de ce cabinet, & l'avoit disposé dans un ordre lumineux, méthodique & savant qui devroit servir de modele aux collections de cette espece, car elles sont d'autant plus curieuses & plus instructives, qu'elles sont mieux rangées & plus faciles à étudier. Ces antiques ont été tirés de l'Italie, de la Grece, de l'Egypte, de la Nubie, de l'Arabie, &c. A la tête de tous, on voit les quatre élémens, les sept planetes, les douze signes du zodiaque, & la terre figurée par Cybele ; il y a sur-tout une belle

figure de celle-ci, avec une inscription sur sa robe. Atys aimé de Cybele, figure rare, qui a derriere ses épaules un buste de femme, avec un masque sur la tête; plusieurs autres masques semblables; des lions qui tirent le char de Cybele.

Jupiter, fils de Saturne & de Cybele, avec ses différentes transformations en Taureau & en Aigle. Une grande Aigle de légion romaine en bronze; la foudre de Jupiter en grand bronze, piece très-rare; la Chevre qui allaita Jupiter, belle figure.

Junon, femme de Jupiter, & Minerve sa fille: il y a différentes figures de chacune, parmi lesquelles deux ou trois fort rares, les unes en argent, les autres en albâtre oriental. On a placé ensuite les Chouettes qui sont consacrées à Minerve, les têtes de Méduse qui appartiennent à son égide.

Plusieurs Mercures, & les animaux consacrés à ce Dieu, comme les Coqs, les Tortues.

Neptune, frere de Jupiter; parmi les figures de ce Dieu, il y a une très-belle tête ornée de Dauphins. Avec Neptune vont les Naïades, les Néréides, les

Tritons, les Poiſſons, & tout ce qui a rapport à l'eau, comme les hameçons, les tuyaux d'acqueducs, les chevaux dont Neptune procura la naiſſance.

Vénus ſur un cheval marin; une Vénus qui ſe coupe les ongles; pluſieurs meubles relatifs à cette déeſſe; une *Vénus Victrix*, morceau très-ſingulier par les ornemens d'or qu'elle a au cou, aux bras & aux mains, & deux harpocrates qu'elle a devant elle. Vulcain, mari de Vénus, avec les marteaux, tenailles, & autres uſtenſiles antiques relatifs à ce Dieu. L'Amour, comme fils de Vénus; les animaux & autres ſymboles de l'Amour.

Après lui on a placé Mars, comme ayant été aimé de Vénus; tout ce qui tient à l'art de la guerre, boucliers, armes, &c. tout ce qui ſervoit dans les jeux de gymnaſtique, dont l'objet étoit de ſe préparer à la guerre.

Les figures de la Victoire ſe placent naturellement à la ſuite de Mars; elles conduiſent à celles d'Apollon qui chante la victoire & qui tire de l'arc: il y en a une où il eſt repréſenté avec ſon carquois; elle eſt ſemblable à celle qui eſt à Rome dans la maiſon de Médicis.

Le corbeau, le loup & autres animaux qui sont consacrés à ce Dieu. Les Muses & tous leurs attributs. Esculape, fils d'Apollon. Igia, déesse de la santé, le serpent qui en est le symbole. Phaëton, autre fils d'Apollon, & sa chûte. Diane, sœur d'Apollon, considérée comme chassereresse; les chiens, les cerfs, & tout ce qui tient à cette déesse.

On trouve dans un ordre à-peu-près semblable, tous les Dieux & les demi-Dieux. Parmi ceux qui vont à la suite de Baccus, il y a des pieces très-remarquables; un vieux faune, quelques baccantes; un vase où est représenté le triomphe de Baccus; plusieurs coupes d'argent où sont représentées des fêtes de Baccus; d'autres avec des attributs de ce Dieu. Hercule vient à la suite, avec toutes les choses relatives à ses travaux guerriers; on y trouve entr'autres la délivrance d'Hésione, fille de Laomédon, roi de Troye; cela fait une transition pour les antiquités Troyennes, après lesquelles on trouve les antiquités Romaines.

On remarque sur-tout une belle tête d'Octavie en argent; une de Trajan en bronze; plusieurs bustes d'Adrien, d'An-

tinoüs, &c. Après cela viennent les instrumens des sacrifices, vases, coupes, couteaux, figures de victimes, de prêtres & d'autels, & sur-tout le beau trépied dont nous parlerons à l'occasion d'Industria. Une patere étrusque du plus beau vernis, une lampe sépulchrale qui représente une tête d'éléphant; un génie; un buste d'enfant; une tête de Cyclope; un pied de cheval en bronze d'une grande beauté, &c. une collection de mesures antiques, parmi lesquelles se trouve un pied plié en deux comme les nôtres, & qui a 11 pouces 9 lignes de France. M. Bartoli a publié & expliqué plusieurs de ces antiques, ainsi que plusieurs médailles, à la tête de sa tragédie d'Eponine, de son poëme sur les miracles, & dans son ouvrage sur la coupe d'Agate, qui est à Naples.

Médailles. Le médailler qui se voit dans le même cabinet, est un des plus beaux qu'il y ait en Italie: on y trouve une quantité prodigieuse de médailles de toutes les nations, orientales & occidentales, Perses, Celtiques, Espagnoles, Grecques, Romaines, Arabes, de toutes les grandeurs, en or, en argent & en bronze; il y a une suite précieuse de

rois Parthes & de rois de Syrie ; parmi celles-ci il y en a beaucoup qui n'ont point été publiées. Beaucoup de médailles rares des Colonies ; plusieurs médaillons, parmi lesquels il y en a un de Néron, avec les jeux du cirque & la palme de la victoire. On y compte jusqu'à trente mille médailles ; mais il s'en faut bien qu'elles soient toutes différentes entr'elles, & toutes de quelque valeur : dans tous les cabinets on trouve des médailles qui sont répétées, & qui ne valent que le poids du cuivre : d'ailleurs il faut avoir des doubles pour faire des échanges ; ainsi ce n'est pas par le nombre des médailles qu'il faut juger du prix d'un cabinet. Le cabinet du roi, qui est sous la garde de M. l'abbé Barthélemy, à Paris, n'avoit gueres que 25 mille médailles avant la réunion de celui de M. Pellerin ; & dès-lors il n'y avoit point de cabinet au monde qui égalât celui-là, à cause de la rareté des médailles & de leur belle conservation ; on ne trouveroit pas ailleurs une suite pareille de médailles impériales en or, de médailles de villes & de rois Grecs. On y voit aussi les médaillons en bronze des empereurs Romains ; 34 médaillons

en or ; des médailles uniques, telles que *Pescennius Niger*, *Uranius Antoninus*. C'est un cabinet unique, sur-tout depuis la réunion de celui de M. Pellerin. On doit dire la même chose de celui d'histoire naturelle qui est au jardin royal des plantes à Paris. On cite également à Paris la belle collection des pierres gravées de M. le duc d'Orléans ; elle va jusqu'à 2500 ; M. l'abbé de la Chau & M. l'abbé le Blond ont commencé à les faire graver ; le premier volume a paru en 1780 : il n'y a dans le monde aucune collection aussi nombreuse & aussi intéressante en pierres gravées. On peut voir dans le traité des pierres gravées de Mariette ce qu'il disoit de celle de Crozat, & elle se trouve réunie à celle que M. le régent avoit déja formée.

Au reste, le cabinet du roi de Sardaigne augmente tous les jours ; depuis 1764 on y a joint trois salles & une multitude considérable d'objets nouveaux ; beaucoup de mosaïques anciennes, une entr'autres tirée de Sardaigne, dont les figures sont des plus grandes que l'on connoisse. Il y a une salle remplie d'antiquités Egyptiennes qui est toute nouvelle : la protection du roi &

les soins de M. l'abbé Mazzucchi, & de M. le chevalier Tarin l'augmentent de jour à autre. M. Bernoulli écrivoit en 1776 : « ceux qui voyageront après nous » auront la satisfaction de trouver que » nous ne leur avons annoncé qu'une » petite partie de ce qu'ils y verront ».

On monte au premier étage par deux grands escaliers qui sont au fond de la cour, & l'on y voit la bibliotheque, la salle de physique & le théatre d'anatomie.

La bibliotheque de l'Université est composée de plus de 50 mille volumes; elle renferme plusieurs manuscrits précieux du sixieme & du dixieme siecle : il y en a un ample catalogue imprimé en 1749, en 2 vol. *in-fol.* On y voit une bible polyglotte imprimée sur velin : il n'en existe que quatre exemplaires sur vélin; celui-ci a été donné par le roi d'Espagne. Le grand ouvrage de Séba sur l'histoire naturelle, enluminé par lui-même ; il n'y en a jamais eu que quatre exemplaires. De belles éditions de Pline, du Dante; des livres de prieres remarquables par les peintures; des recueils d'estampes; quinze grands volumes de plantes, peintes d'après nature, &c. Cette bi-

bliotheque eſt ouverte tous les jours matin & ſoir, & fréquentée par beaucoup de perſonnes.

Il y a dans la ville pluſieurs autres bibliotheques remarquables ; la plupart des maiſons de religieux ſont diſtinguées à cet égard, & il y en a beaucoup chez des particuliers. Celle du ſéminaire a été laiſſée en 1751 par M. Giordano, pour être rendue publique, ce qui a été exécuté. Le marquis de Caraglio, un des plus riches ſeigneurs de la cour, ſe propoſoit en 1766 d'en ouvrir une au public, dans un palais qu'il avoit fait bâtir depuis peu ſur la place S. Charles, & où depuis ſa mort l'on a placé le cabinet d'hiſtoire naturelle ; mais il a légué à la bibliotheque publique tous ceux de ſes livres qui ne s'y trouvoient pas.

LA TABLE ISIAQUE, qui étoit placée dans la gallerie des archives, mais qui a été tranſportée à l'Univerſité, eſt un des monumens Egyptiens les plus célebres qu'il y ait en Italie ; c'eſt une table de cuivre rouge, ou couleur de café, ſur laquelle il y a des figures hiéroglyphiques gravées & incruſtées.

Cette table a trois pieds dix pouces

trois lignes de longueur, & deux pieds trois pouces neuf lignes de largeur; les figures y sont gravées à la profondeur d'environ une ligne; le plus grand nombre de leurs contours est marqué par des filets d'argent incrusté; les bases sur lesquelles les figures sont assises étoient d'argent, mais elles ont été arrachées; les parties incrustées ne laissent appercevoir aucune apparence de liaison, & ce genre de travail ne peut être mieux exécuté.

Elle est appellée *Table Isiaque*, parce que la figure dominante dans cette table est une Isis assise, ayant sur la tête la dépouille du Faucon pêcheur, & deux cornes de taureau qui désignoient la fécondité, ou le signe équinoxial du printemps, qui étoit autrefois le taureau.

Le premier qui ait dessiné & gravé la table Isiaque est *Æneas Vicus*, de Parme, il en publia la gravure à Venise en 1559, & il y en eut une seconde édition à Venise en 1600. Cette gravure a été l'original de toutes celles qui ont paru depuis, & M. le comte de Caylus l'a fait graver dans le septieme volume de ses antiquités. La table Isiaque appartenoit autrefois au cardinal Bembo, à qui Paul

III l'avoit donnée, suivant quelques auteurs ; d'autres disent qu'elle avoit été achetée après le sac de Rome, chez un serrurier, qui la vendit au cardinal Bembo, ce qui l'a fait appeller *Table Bembine*. Après sa mort, arrivée en 1547, son fils la vendit au duc de Mantoue, & dans le temps que cette derniere ville fut saccagée par les impériaux en 1630, elle se perdit, & il fut impossible de la retrouver ; enfin elle a reparu dans les archives de Turin, sans qu'on sache comment elle y est venue (a).

La diverfité extrême des explications

(a) Pour avoir sur ce précieux reste d'antiquité Egyptienne, & sur les hiéroglyphes en général des détails circonstanciés, voyez *Laurentii Pignorii, Mensa Isiaca, Amst.* 1670. Monfaucon, antiquité expliquée, (la figure qu'il en donne n'est pas exacte). Kircher, *de Obelisco Pamphilio, Romæ*, 1650. Kircher, *Œdipus Ægyptiacus*. (On reproche au P. Kircher de donner dans des conjectures destituées de vraisemblance). *Miscellanea Berolinensia*, T. VI., page 139, & T. VII, page 373. Jean-Georges Herwart de Hohembourg, *Thesaurus hieroglyphicorum*. Herwart, *Admiranda Ethnicæ Theologiæ mysteria, Monachii* 1626, *in*-4°. Marsham (*Canon Chronicus, Londres* 1698, *in*-8°). Celui-ci a donné beaucoup d'érudition sur cette matiere. Brucker, *Hist. philos.* livre 2, chapitre 7. *Olaus Rudbekius Atlantidis*, par. 2, cap. 2. *Giov. Pierio Valeriano*, dans ses hiéroglyphes ; enfin le comte de Caylus, recueil d'antiquités, tome 7, 1767, *in*-4°.

qu'on

qu'on a données des hiéroglyphes qui sont sur la table Isiaque, font voir combien on est éloigné d'y rien comprendre ; Herwart croit qu'on vouloit y exprimer les propriétés de la bousſole ; Pignorius y trouve des préceptes de philoſophie & de politique, Kircher des myſteres de religion. Ils conviennent tous que les mêmes caracteres avoient quelquefois différentes ſignifications, ſuivant les temps & les lieux, ce qui rend la choſe encore plus inextricable. Rudbeck y trouvoit un calendrier. Jablonski, ſi ſavant dans les antiquités égyptiennes, & qui a donné une explication nouvelle & ingénieuſe de ce monument, le regarde auſſi comme un calendrier des fêtes Egyptiennes ajuſté à l'année Romaine. M. Court de Gébelin ſe propoſe d'en donner auſſi une explication tirée du calendrier ; ſelon lui les quatre ſaiſons, chacune ſur une ligne, ſont exprimées par les ſignes & les decans, & il a fait graver la table Iſiaque pour le 10e. volume de ſon *monde primitif*. Quelques auteurs penſent que les Egyptiens établis à Rome vers le temps de Caracalla ou des Antonins, l'exécuterent, pour exprimer & conſerver l'or-

dre établi dans l'ancienne religion de leurs peres. M. le comte de Caylus eſt perſuadé que cette table avoit été fabriquée en Egypte, & qu'elle fut portée en Italie vers la fin de la république, lorſque les Romains commencerent à admettre cet ancien culte (a). Il croit y reconnoître des prêtres d'Iſis, le bœuf Apis, l'Hippopotame des bords du Nil, le Baccus Egyptien, le culte du Bélier qui étoit quelquefois le ſymbole de Jupiter; le Lion qu'on honoroit, parce que le Nil debordoit quand le ſoleil étoit dans le ſigne du Lion; la Pintade ou poule de Numidie, qui étoit une image de la puiſſance divine; les ſceptres recourbés qui repréſentoient des ſocs de charrue (b); l'Agroſtis, plante que les Egyptiens portoient dans leurs mains quand ils alloient au temple, en mémoire de l'utilité qu'ils en avoient retirée pour l'agriculture; enfin beaucoup de choſes relatives au culte que l'on rendoit par reconnoiſſance aux eaux du Nil, culte exprimé allégoriquement, ainſi que l'étoient en Egypte toutes les choſes de religion. Il nous reſte bien

(a) Recueil d'antiquités, 1767, tome VII, page 37.

(b) Voyez Plutarque de *Iſide & Oſiride.*

quelques indications d'une partie de ces symboles ; on sait par exemple, que les Egyptiens figuroient la vigilance par un lion dormant les yeux ouverts ; ils représentoient l'éternité sous la figure d'un serpent qui forme un cercle en se mordant la queue ; & pour désigner l'ingratitude, ils peignoient une vipere à qui ses petits déchiroient les entrailles : nous en rapporterons quelques autres en parlant des obéliſques de Rome ; mais qui est-ce qui peut lier ces symboles reconnoissables, avec tant d'autres qui peuvent signifier tout ce qu'on veut. Il est fâcheux pour les hommes de voir que des connoissances, qui, gravées sur des obéliſques, sembloient devoir durer autant que le granite, soient tombées dans un oubli si profond. Que faut-il espérer de nos langues, de nos livres, de nos sciences, à qui nous ne pouvons procurer un fondement aussi solide que celui du granite & du porphyre : *debemur morti nos nostraque.*

Après avoir parlé fort au long de la bibliotheque & du cabinet de l'université, il nous suffira d'indiquer les autres établissemens qui en dépendent.

Le théâtre anatomique de l'Université est très-beau.

Le cabinet de phyſique n'eſt pas encore bien étendu; on y remarque principalement un modele de moulin mû par la réaction de l'eau.

L'obſervatoire de l'Univerſité où le P. Beccaria avoit fait faire de très-bons inſtrumens eſt au haut d'une maiſon près du château. Il eſt dirigé par M. *Canonica*, & il y a auſſi un artiſte nommé *Sanatta*, qui a fait un beau quart de cercle pour l'académie des géographes à Turin.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle, ſous la direction de M. *Allioni*, eſt dans l'hôtel de Caraglio ſur la place S. Charles: il s'augmente de jour en jour; il ſeroit devenu bien riche ſi Donati n'étoit pas mort dans le temps qu'il alloit voyager dans l'Egypte & dans l'Aſie par ordre du roi, pour les progrès de l'hiſtoire naturelle; mais on y trouve déja beaucoup de curioſités de l'Egypte que Donati avoit raſſemblées avant ſa mort.

Hôpitaux de Turin.

REGIO SPEDALE DELLA CARITA, hôpital ſitué près la porte du Pô, à l'orient de la ville: on y a bâti une belle chapelle en rotonde portée par huit grandes colonnes cannelées de marbre verd de Suze. Les pauvres mendians

sont nourris & entretenus dans cette maison ; on les occupe au travail de la laine ; ils vont aux processions & aux enterremens avec l'habit de la maison, lorsqu'on les demande ; on y fait tous les dimanches une grande distribution de pain à de pauvres familles d'ouvriers & autres indigens ; les filles qui en sortent sont aussi dotées d'une maniere honnête. Cet usage de marier de pauvres filles est très-répandu en Italie, & surtout à Rome, parce que le célibat a toujours paru, en Italie, un état plus pénible que chez nous ; aussi l'usage des dotations ne s'est gueres répandu en France ; cependant on sait qu'en 1751, le roi desira qu'au lieu de grandes réjouissances que la ville vouloit faire à la naissance d'un dauphin, elle convertit la dépense en 500 mariages de pauvres filles, & cela eut lieu effectivement. Cet exemple a été suivi dans plusieurs autres circonstances.

L'hôpital de Turin comprend encore une fondation particuliere appellée *Opera Bogetta*, parce qu'elle fut faite par un banquier de Turin nommé *Bogetto* ; c'est un hôpital pour les incurables ; l'un & l'autre sont administrés par une

compagnie que forment le grand chancelier, l'archevêque, deux seigneurs de la cour, deux sénateurs, deux membres de la *camera* ou chambre des finances, deux syndics, deux conseillers de ville, & dix-huit gentilshommes de la ville.

Il y a encore à Turin un conservatoire, ou asyle pour les jeunes filles, appellé *il Soccorso*, dont nous parlerons ci-après, & d'autres conservatoires appellés l'*Annunziata*, *la Providenza*, *le Perrachine*; celui-ci est pour de pauvres filles qui veulent travailler & que l'on marie ensuite; les *Pazzarelli*, ou hôpital des foux, appellé aussi l'hôpital du S. Suaire; les *Forzate*, maison de force; l'hôpital des pélerins, & celui de l'ordre de S. Maurice; l'*Albergo di virtu* où l'on reçoit les orphelins, & l'hôpital de S. Jean-Baptiste pour les malades & les enfans trouvés.

CHAPITRE IX.

Partie méridionale de Turin.

LORSQU'ON est arrivé au bout de la rue du Pô, & que l'on passe par la place sémi-circulaire qui est près de la porte du Pô, pour aller à la partie méridionale de la ville, on trouve les écuries de la cavalerie, les magasins de la ville, & l'on arrive à la place Carline, où est le marché du vin, du foin, du charbon.

COLLEGIO REALE *delle Provincie*, college des provinces, où l'on éleve, aux dépens du roi, cent écoliers tirés des différentes provinces de ses Etats. Il fut fondé en 1729 par le roi Victor; le feu roi Charles-Emmanuel III perfectionna cet établissement, & fit construire le bâtiment, qui est très-beau. La réputation de ce college y attire grand nombre de pensionnaires, outre ceux de la fondation; on y fait souvent des exercices publics sur les belles-lettres, la

College des provinces.

théologie, la médecine, le droit, & il en eſt déja ſorti un grand nombre de bons ſujets en différens genres.

L'égliſe de Sainte Croix, occupée par des chanoines de S. Jean-de-Latran, eſt une belle rotonde portée par de grandes colonnes cannelées, de marbre fin. Il y a auſſi trois autels de marbre qui ſont extrêmement ornés.

SANTISSIMO CROCEFISSO, égliſe de religieuſes de l'ordre de S. Auguſtin, d'une aſſez belle architecture moderne, ornée de ſtatues de marbre, avec un bel autel de marbre fin. Cette eſpece de richeſſe eſt fort ordinaire à Turin; mais on n'y rencontre point le grand goût d'architecture & de magnificence que nous ferons obſerver, quand il s'agira de Rome.

Droit d'aſyle. L'inconvénient ou plutôt l'abus de l'aſyle que les coupables trouvent dans les égliſes, n'eſt point encore réformé à Turin; les portes & les perrons des égliſes y ſont infectés de gens qui viennent y chercher l'impunité : ce privilége eſt ancien, il eſt fondé ſur un juſte reſpect pour la religion; mais il en eſt un abus bien étrange. Nous en parlerons ſur-tout à l'occaſion de Rome : on peut

voir sur cette matiere le livre d'Assemani (a). Ce savant Maronite, qui étoit professeur de syriaque à Rome, a mis dans son ouvrage une érudition immense, & il a épuisé la matiere.

IL SOCCORSO, maison de charité ou conservatoire, dans lequel on éleve de pauvres filles de la ville, depuis 14 jusqu'à 18 ans; on les instruit, & on les place ensuite pour gagner leur vie, ou on les marie avec une petite dot. Ces sortes de conservatoires sont très-fréquens dans toute l'Italie; ceux de Naples & de Venise sont célebres par la musique qu'on y entend; d'autres par le grand nombre d'ouvrages qui en sortent, en laine & en soie; l'hôpital-général de Paris, ou la salpétriere, en renferme un semblable où l'on fait quantité de belles broderies. Conservatoire.

Après avoir vu la maison du secours, vers la porte neuve au midi, on peut revenir vers la place de Carignan.

S. PHILIPPE DE NÉRI est une des plus belles églises de Turin, desservie S. Philippe de Néri.

(a) *Commentarius Theologico-Canonico-Criticus, de Ecclesiis, earum reverentia & asylo, atque concordia Sacerdotii & Imperii, auctore Josepho Aloysio Assemani. Romæ, 1766, in-folio.*

par les peres de l'Oratoire de S. Philippe, qu'on appelle en Italie *Philippini*. Elle a été bâtie il y a quelques années sur les desseins du cavalier Juvara; elle est ornée de beaucoup de colonnes en marbre & de plusieurs tableaux de Carle Maratte, de Solimene & de Conca; on remarque sur-tout dans un des côtés de la croisée un très-grand tableau de Solimene, qui représente S. Philippe de Néri, en extase devant la sainte Vierge, & environné de plusieurs anges. Ce tableau est bien composé; c'est dommage qu'il soit un peu gris de couleur, & que la lumiere en soit éparse, comme cela arrive souvent dans les tableaux de ce maître. Le maître-autel est grand & magnifique, les colonnes sont ornées de guirlandes en bronze doré, & le sanctuaire pavé de marbres de différentes couleurs: la sacristie est très-riche & renferme une belle argenterie.

On avoit bâti cette église vers le commencement du siecle, sous la direction du P. Guarini, théatin, qui étoit fort estimé dans l'architecture; il avoit voulu se distinguer par une vaste coupole dont son édifice étoit couronné; l'exemple de Michel-Ange est dan-

gereux, & la superbe coupole de S. Pierre de Rome a fait tourner la tête à bien des architectes ; celle de Guarini tomba le 30 septembre 1715, & causa la chûte de l'église ; on l'a rebâtie depuis ce temps-là, mais d'une maniere moins hardie.

M. Cochin, en parlant de Juvara & de Guarini, les deux plus célebres architectes de Turin, convient qu'ils avoient du génie ; « mais, dit-il, le trop » de génie égare, sur-tout lorsqu'on » veut sortir de tous les chemins bat- » tus ; pour s'y être trop livrés, ils ont » fait des ouvrages qui plaisent à la » premiere vue par leur richesse & la » propreté avec laquelle ils sont exécu- » tés ; mais la raison n'y trouve pas tou- » jours son compte ; c'est ce qu'on re- » marque particulierement dans les ou- » vrages du P. Guarini, qui semble ne » l'avoir jamais connue ».

Qu'il me soit permis cependant d'observer que cette maxime ne doit pas être généralisée à l'excès ; les architectes séveres qui veulent ramener tout aux lignes droites & aux formes carrées des anciens, n'ont-ils point un peu trop restraint la carriere du génie ? Le goût ne

doit-il pas varier ſes formes auſſi-bien que la nature, pour eſſayer tous les genres de beautés, qui peuvent plaire dans l'imitation ? Ne perdons pas tout-à-fait de vue la ſimplicité de nos premiers maîtres, pour ne pas devenir extravagans & biſarres, mais ne faiſons pas continuellement ce qu'ils ont fait, & de la maniere dont ils l'ont fait. Eux-mêmes nous le défendent ; *ô imitatores ſervum pecus*, diſoit l'un d'eux, comme s'il ſe fût moqué d'avance de nos édifices grecs à Paris & de nos poëmes calqués tous ſur les leurs. Il eſt vrai, comme le dit Quintilien, que *reperto quod eſt optimum, qui quærit aliud pejus appetit*, (L. I, c. 15) ; mais quand ſe flattera-t-on d'avoir trouvé l'*optimum* en matiere de goût ? Peut-on même croire qu'il exiſte un pareil terme ? Ne ſeroit-ce pas rétrécir le génie & apauvrir le goût ?

College. COLLEGIO *Reale de' nobili Convittori*, college occupé ci-devant par les Jéſuites ; il avoit été fondé en 1680 ; il eſt près de S. Philippe de Néri, & de la place de Carignan : c'eſt un des plus beaux édifices de la ville, bâti ſur les deſſins du P. Guarini ; il n'y a pas

d'écoles publiques dans cette maison, si ce n'est pour les humanités; l'on a jugé que celles de l'Université étoient suffisantes pour les hautes classes; mais il y a un grand nombre de pensionnaires que l'on conduit chaque jour aux écoles publiques, & que l'on instruit aussi dans le particulier; on leur donne des maîtres en tout genre, on leur fait soutenir des theses, réciter des discours, représenter des tragédies pendant le carnaval, on leur donne enfin à tous égards la meilleure éducation.

Palais de Carignan.

LE PALAIS DU PRINCE DE CARIGNAN est un grand édifice dont la façade, quoique de briques, a un aspect agréable & majestueux; les architectes en font peu de cas, parce qu'il a quelque chose de bisarre; le P. Guarini y donna l'essor à son imagination par des contours & des formes d'une espece singuliere. Le milieu est une sorte d'avant-corps arrondi & convexe, terminé par deux retours concaves, qui se joignent à deux pavillons rectilignes formant les deux extrêmités de la façade; le dessus de la porte est occupé par une tribune immense qui a quelque chose de noble. Cette architecture chantournée, qui est

un peu dans le goût du Borromini, se trouve dans plusieurs endroits de l'Italie, & y fait quelquefois assez bien.

Vis-à-vis de ce palais est le théâtre de Carignan, bâti en 1752; il est orné d'un très-beau portique, & l'intérieur en est commode & bien décoré. Nous en avons déja parlé page 150.

La maison de Carignan, dont nous venons de voir la place & le palais, descend de Thomas-François de Savoie, grand-maître de France & général des armées de Louis XIII, qui étoit fils de Charles-Emmanuel I : il mourut en 1656. Ce fut le grand-pere du prince Eugene, si célebre par ses succès & ses talens militaires, né en 1663. La comtesse de Soissons sa mere, qui étoit niece du cardinal Mazarin, ayant été exilée, le frere du prince Eugene privé d'une pension de dix mille écus pour s'être marié sans l'agrément du roi, & Eugene n'ayant pu obtenir du service en France, ni un bénéfice qu'il sollicitoit, il se retira à Vienne dans le temps où les Turcs attaquoient les Etats de la maison d'Autriche, & faisoient le siege de Vienne, en 1683. Ce fut-là le commencement des succès qui

Prince Eugene.

l'ont accompagné toute sa vie. Il est mort le 28 Avril 1736. Il fut le meilleur & le plus heureux des généraux que la maison d'Autriche ait jamais employés; & c'est un des héros qui a fait le plus d'honneur à la maison de Savoie; les traités de Rastadt en 1714, & de Passarowitz en 1718, le firent connoître aussi pour un des plus habiles négociateurs. Il avoit le talent rare de Fabius pour temporiser, & celui de maîtriser sa valeur. C'est ce qui a donné occasion à l'un des plus beaux sonnets que l'on connoisse en Italie, pour la dignité & la pureté de l'élocution. La maniere dont le poëte revient de Fabius au prince Eugene est pleine de noblesse, & répond parfaitement à la dignité du sujet.

SONNET fait à l'honneur du prince EUGENE, *par Silvio Stampiglia, poëte Romain.*

FABIO che fa? così dicea di Roma
L'alto Senato, e il Popolo Latino;
Fabio vedrà la patria opressa, e doma;
Troppo aspetta il nimico a se vicino.

Ma con tardanza che virtù si noma,
Ei maturando giva un gran destino;
E alfin di lauri circondò la chioma
Alla smarrita figlia di Quirino.

Ben conobbero allora, ella e il Senato
L'accorto indugio suo, che restò poi
Dall' Orbe intero in ogni età lodato.

O Eroe maggior de' piu famosi Eroi,
Stando voi contra l'Asia in campo armato,
Jo vidi Roma in mille, e Fabio in voi.

« A quoi s'occupe Fabius, disoit autrefois Rome & son redoutable sénat » avec tout le peuple latin ? Fabius » verra subjuguer & opprimer sa patrie ; » il laisse trop à son ennemi le temps » de s'approcher. Mais ce héros temporisant avec habileté, préparoit les » grands destins de sa patrie, & bientôt il parvint à couronner de lauriers » cette fille éperdue de Quirinus. Rome » connut alors, aussi-bien que le sénat, » la sagesse de ces retardemens qui ont » été admirés depuis dans tous les temps » & dans tous les lieux de l'univers. » O héros, supérieur à ceux qu'on nous » a le plus vantés jusqu'ici, tandis qu'à

» la tête de votre armée vous opposez » une digue à tous les efforts de l'Asie : » j'ai vu mille personnes imiter Rome » (en vous faisant les reproches qu'elle » avoit faits à Fabius), mais c'est en » vous seul qu'on a retrouvé ce héros ».

Place Saint Charles.

La place S. Charles, ou place d'armes, est tout près de celle de Carignan, & partage par le milieu la *Contrada nuova* qui est en face du palais ; cette place est la plus belle de Turin, sans excepter celle du château, & peut-être la plus belle qu'il y ait en Europe, par la proportion & la grandeur, & par l'égalité des bâtimens ; elle est entourée de portiques & de bâtimens uniformes, comme la place royale à Paris, mais d'une belle architecture moderne, avec des colonnes toscanes ; peut-être les colonnes sont un peu grêles ; les portiques sont plus bas que ceux de la place du château ; il y a une église sans façade qui dépare un peu cette place. Les maisons ont presque toutes, au pied de l'escalier, un vestibule richement décoré, & sur la place une façade très-ornée, ce qui réunit & l'agrément & la beauté avec la commodité des portiques. Cette place sert non-seulement à la parade, ou exer-

cice militaire, mais encore au marché du ris, du bled, des légumes, & autres comeſtibles.

SAINTE CRISTINE, qui eſt le plus bel ornement de la place S. Charles, eſt auſſi une des plus belles égliſes de Turin. Elle eſt occupée par les Carmélites, & fut bâtie en 1717 ſur les deſſins de Juvara; la façade eſt en pierre de taille, ornée de colonnes & de ſtatues. Le maître-autel eſt de marbre très-poli; la chaire à prêcher eſt auſſi d'un beau marbre; les ſtatues de Sainte Thereſe & de Sainte Criſtine, faites par le Gros, célebre ſculpteur François, étoient autrefois en-dehors, au-deſſus des colonnes du portail; mais on les a jugé trop belles pour être ainſi expoſées. On en a fait faire des copies qu'on a miſes à leur place, & l'on a placé les originaux dans deux niches qui ſont au-dedans de l'égliſe. Celle de Sainte Thereſe eſt un chef-d'œuvre: le ſculpteur a pris un inſtant d'extaſe où la Sainte ouvre ſes vêtemens pour découvrir ſon cœur à Dieu; il y a dans la compoſition de cet ouvrage un bel enthouſiaſme; la tête eſt pleine d'expreſſion, les draperies ſont bien traitées;

Belle ſtatue de Sainte Thereſe.

& quoique cette figure ait été faite pour être vue de loin, elle n'en est pas moins belle de près; on peut la comparer par la maniere tendre dont elle exprime l'amour divin, à celle du Bernin qui est à Rome dans l'église de la Victoire.

S. CHARLES BORROMÉE, église des Augustins déchaussés, fut bâtie en 1619 par ordre du duc Charles-Emmanuel I; elle est belle, enrichie de quantité de beaux marbres, avec des emblêmes en bas-relief, & des peintures estimées; on remarque sur-tout le tableau du grand autel & celui du Crucifix qui est à main droite en entrant. On conserve dans cette église une Vierge apportée de *Coppacavana*, au Brésil; elle est regardée comme très-miraculeuse : sa chapelle est chargée de *voti*, suivant l'usage d'Italie, c'est-à-dire, d'une multitude innombrable de petits tableaux *ex voto*, ou de petits meubles d'argent, offerts en action de grace.

L'ÉGLISE DE LA VISITATION de Turin est la premiere que cet ordre ait eue en Italie; elle fut fondée en 1638, par la bienheureuse Mere de Chantal, qui fonda l'ordre de la Visitation avec S. François de Sales. Le bâtiment ac- Visitation.

tuel fut élevé en 1667 ; c'eſt une des deux plus belles égliſes de religieuſes qu'il y ait à Turin ; elle eſt toute revêtue de marbres de différentes couleurs, de ſtatues, de peintures, & de ſtucs dorés ; la coupole eſt peinte d'une maniere très-agréable.

LA CONCEZIONE, la Conception, eſt une égliſe des prêtres de la miſſion, qui fut fondée vers l'an 1646, & ce fut la troiſieme en Italie, de l'inſtitution de S. Vincent de Paule. L'égliſe eſt d'une bonne architecture, ornée de peintures & de ſtucs, avec pluſieurs beaux autels de marbre. Ces miſſionnaires donnent des retraites & des exercices ſpirituels à Turin, & ils vont auſſi faire des miſſions dans les provinces, ſuivant leur inſtitut.

SAINTE THERESE, égliſe des Carmes déchauſſés, fondée par le duc Victor Amédée vers l'an 1635. Le cardinal Rovero a fait faire la façade en marbre. Le maître-autel eſt extrêmement grand, il a deux ordres de colonnes torſes avec des ſtatues de marbre ; on y remarque un tableau aſſez ſingulier, qui repréſente l'Enfant Jeſus tirant une fleche au cœur de Sainte Thé-

reſe ; la Vierge eſt à côté de lui, & S. Joſeph par derriere ſemble admirer ſon adreſſe. La chapelle de S. Joſeph, qui eſt à droite, fut faite par ordre de la derniere reine (Chriſtine-Jeanne de Heſſe-Reinsfeld) ; elle eſt d'une bonne architecture : ſix colonnes de marbre d'une belle couleur ſoutiennent une coupole dorée, ornée de glaces, de maniere qu'elle paroît toujours éclairée du ſoleil. Dans le milieu eſt une ſtatue de S. Joſeph qui tient l'Enfant Jeſus, & ſemble élevé ſur les nuages dans une eſpece de gloire, porté par des anges ; le tout eſt exécuté en albâtre ou en beau marbre avec art & avec goût ; cette chapelle eſt auſſi ornée de tableaux de *Corrado*, peintre de Naples, qui ſont fort beaux, au jugement de M. Cochin, ſur-tout pour la façon de traiter les draperies. Il y a dans la ſacriſtie beaucoup de belle argenterie, & ſur-tout trois oſtenſoirs dont un ſeul eſt eſtimé trente-deux mille livres de France.

SS. PROCESSO, E MARTINIANO, égliſe de Pénitens, qui porte le nom de deux Saints fort connus en Italie. La confrérie de Jeſus, qui eſt dans cette égliſe, fut érigée en 1545. Ce

n'eſt pas la ſeule confrérie de Pénitens qu'il y ait à Turin, & toutes les grandes villes d'Italie en ont de pluſieurs eſpeces; il y a ordinairement deux confréries dans la même égliſe, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les Pénitens font une eſpece de ſpectacle particulier aux villes d'Italie, ou à celles de nos provinces qui avoiſinent l'Italie, mais qu'on ne connoît point à Paris. On rencontre quelquefois au ſortir de l'égliſe ces proceſſions de Pénitens, que l'on prendroit pour des maſcarades. Chacun eſt vêtu d'un gros ſaraut de toile & ceint d'une corde par le milieu du corps; la tête eſt couverte d'un capuchon fort ſerré, dont la pointe faite à-peu-près comme la barbe de nos maſques, tombe ſur l'eſtomac; ils ne peuvent voir pour ſe conduire que par deux trous pratiqués dans le coqueluchon. On porte ordinairement devant eux une groſſe croix de bois dont le Chriſt eſt noir.

Les Pénitens de S. Proceſſo, dont nous parlons, ſont habillés de blanc, auſſi-bien que les ſœurs; ils font une grande proceſſion le ſoir du jeudi Saint, & ils portent un grand grouppe, *une*

bella machina, qui représente J. C. au jardin des Oliviers ; la machine est environnée de douze torches & d'une centaine de cierges, qui forment un spectacle attendrissant, & digne de la cérémonie de cette lugubre nuit : l'usage de ces processions nocturnes s'étoit aussi multiplié en France, on a cru y appercevoir des abus, & on les a supprimées presque par-tout ; je crois cependant qu'elles sont un objet de piété & d'édification, du moins pour le peuple auquel il faut des objets de culte qui soient sensibles.

S. FRANÇOIS, église de Cordeliers conventuels, qui contient trois nefs, suivant l'ancien usage. Le grand-autel est orné de statues de marbre : au-dessus est une coupole très-bien peinte avec des stucs dorés. S. François lui-même passant à Turin pour aller en France, l'an 1215, établit une petite chapelle & quelques religieux dans l'endroit dont nous parlons, & cet établissement, augmenté par la piété des fideles, est devenu considérable ; on y voit de très-bons tableaux.

On trouva dans cette église, en 1750, la moitié d'une colonne antique de mar-

bre, avec une inscription à l'honneur de l'empereur Julien ; elle étoit sous le pavé même de l'église ; on l'a transportée à l'Université.

S. ROCCO, S. Roch, église de Pénitens bleus, dont la confrérie fut érigée en 1582. Le bâtiment est un octogone de belle forme, environné de vingt colonnes de marbre poli, & surmonté d'une grande coupole qui est peinte & dorée. La machine que porte cette confrérie le jeudi saint, représente J. C. mort, avec la Sainte Vierge près de lui.

Mont de Piété.

MONTE DI PIETA, le Mont de Piété, est un établissement fait à Turin en 1580, pour le soulagement du peuple, qui, dans des temps de détresse, étoit obligé d'emprunter sur gage chez les Juifs, & de payer quelquefois 36 pour cent d'intérêt. On y prête pour le terme d'une année, sans aucun intérêt, moyennant un gage qui fasse la sûreté de la banque. Le mont de piété est uni à l'oratoire de S. Paul, qui appartient à la compagnie de la foi catholique, ou confrérie de S. Paul. Cette espece de congrégation (qui étoit sous la direction des Jésuites), fut formée en

en 1563 par sept bourgeois de Turin, avocats ou marchands, qui, voyant les François maîtres de Turin, & parmi eux beaucoup de calvinistes, jurerent de maintenir la foi dans toute sa pureté, aux dépens même de leur vie; cet établissement fit des progrès distingués, comme on le peut voir dans l'histoire qu'en a donné le comte *Tesauro*, & occasionna sur-tout la fondation du mont de piété. Ce genre d'établissement n'étoit point encore reçu en France avant 1777, quoiqu'on en eut parlé plus d'une fois: il y avoit eu même un édit de Louis XIII en 1626, & une déclaration de Louis XIV en 1643 pour en établir; mais la morale austere que la Sorbonne avoit adoptée en matiere de prêts, faisoit encore proscrire une chose que la religion, la raison & la politique sembloient demander à l'Etat. Les personnes dont le commerce étoit interrompu par quelque circonstance fâcheuse, étoient obligées ou de vendre à bas prix, ou d'emprunter sur gage de ceux qui étant obligés de se cacher, ne pouvoient être d'honnêtes gens; le mont de piété offre une ressource légitime & commode, qui tend à proscrire l'usure, lors même

qu'on y paie un petit intérêt, comme cela se fait presque par-tout. L'auteur du Dictionnaire du citoyen, & plusieurs autres écrivains sages avoient fait des vœux pour que l'on procurât en France une pareille institution ; elle a eu lieu enfin en 1777, & l'année suivante on avoit déja pour huit millions d'effets au mont-de-piété.

Puisque j'ai occasion pour la premiere fois de parler des monts-de-piété, il sera utile de faire connoître l'origine de cette institution.

Il existoit déja quelque chose de semblable sous les empereurs Romains, comme on le voit par ce que Tacite rapporte de Tibere (Ann. L. VI, c. 17). Dans les siecles postérieurs, il paroît que le premier mont-de-piété fut établi à Orviete au temps de Pie II, dont il y a un bref du 3 juin 1463, suivant *Bernardino da Busto in Defensorio*. On en fonda à Pérouse en 1467, à Viterbe en 1472, à Savone en 1479, à Mantoue en 1486. On a cependant écrit que le premier avoit été formé à Padoue en 1491, après qu'on eut fait fermer douze banques de Juifs usuriers qui prêtoient sur gage avec un énorme intérêt ; on a dit

aussi que Léon X en avoit été l'institutueur, mais il paroît par sa bulle de 1515 promulguée dans le cinquieme concile de Latran, & par une autre bulle de 1521, que ce pontife en fut seulement l'approbateur & non l'institutueur. Ce fut sous Paul III, en 1534 ou 1539, qu'on établit à Rome un mont-de-piété.

Le concile de Trente donne à ces établissemens le nom de *pieux*. Les papes leur ont accordé toutes sortes de priviléges, & ils se sont multipliés en Italie, en Flandre, en Lorraine, en Allemagne, en Espagne; on les appelloit des *Lombards*, parce qu'il y avoit en Flandre des maisons où l'on prêtoit sur gage, établies par des Lombards. Voyez la Dissertation qui a pour titre: *De Montibus Pietatis, &c. die 22 septembris 1765, disputabit Autor Johannes Daniel Cappaun Argentinensis.* A Strasbourg, 23 pages *in*-4°. Moyens d'extirper l'usure, 1775, à Paris, chez l'Esclapart.

CHAPITRE X.

Partie occidentale de Turin.

LA citadelle de Turin eſt le plus grand édifice de cette partie de la ville ; c'eſt un ouvrage immenſe qui fait la principale force de cette ville; elle fut commencée en 1564 par le duc Emmanuel Philibert, qui, venant de recouvrer ſes Etats, cherchoit à ſe mettre plus en ſûreté pour l'avenir ; elle paſſe pour avoir été la premiere qui ait été faite en Europe, ayant été finie deux ans avant celle d'Anvers, & il faut avouer que les Italiens paroiſſent avoir devancé tous les autres dans la théorie des fortifications.

Le marquis Maffei (a) obſerve que les premiers auteurs qui traiterent des fortifications d'une maniere lumineuſe & nouvelle dans leurs écrits furent Nicolas *Tartaglia*, de Breſſe ; Pierre *Cataneo*, de Siene, & Daniel *Barbaro*,

(a) *Verona illuſtrata*, part. 3, c. 5.

de Veniſe : mais tous les trois par occaſion, & dans des ouvrages qui n'étoient point deſtinés à traiter de ces matieres ; le premier en 1554, dans ſes *Queſiti ;* le ſecond en 1554, dans le deuxieme livre de ſon architecture, & le troiſieme, dans le premier livre de ſon édition de Vitruve. Il y eut enſuite Jérôme *Cataneo*, Jacques *Lanteri*, Galaſſo *Alghiſi* da Carpi, Buonaiuto *Lorini*, Carlo *Teti*, Gioan Battiſta *Bellici* ; mais François *de' Marchi*, de Bologne, fut le premier auteur qui traita à fond l'architecture militaire dans un grand ouvrage imprimé à Breſſe en 1599, intitulé, *Architettura militare*, livre rare & recherché (a), il y donne cent ſoixante manieres de fortifier, avec les plans de chacune, la plupart de ſon invention, ou du moins trouvées en Italie : *Errard de Barleduc* fit imprimer ſon traité à Paris en 1604 ; ce fut le premier auteur en France de quelque réputation qui écrivit ſur cette matiere.

Les Italiens avoient eſſuyé tant de guerres, ils y avoient mis tant de fureur, qu'il n'eſt pas ſurprenant que le

(a) J'ai oui-dire que le roi de Pruſſe l'a payé plus de 300 livres.

génie même eut épuisé ses ressources du côté de l'art militaire, & que les premieres inventions de ce genre aient pris naissance en Italie. On a même prétendu que le maréchal de Vauban avoit emprunté des Italiens les méthodes qui lui ont fait le plus de réputation.

La citadelle de Turin est un pentagone régulier, miné & contre-miné, mais dont on ne permet pas aux étrangers de voir les souterreins. On remarque sur la porte de la citadelle les armes de Savoie en bronze d'une très-belle exécution, avec une inscription qui se rapporte à la paix de Cateau-Cambresis, ou à la cession que le roi Henri II fut obligé de faire en 1559, de 198 places, après avoir perdu la bataille de S. Quentin & celle de Graveline contre Philippe II, roi d'Espagne. Le duc de Savoie, qui commandoit l'armée impériale à la bataille de S. Quentin en 1557, recouvra ses Etats que son pere avoit perdus, & les augmenta même par sa prudence & son courage : voici l'inscription de la citadelle.

Emmanuel Philibertus Sabaudiæ Dux X variis, post amissum à suis avitum

solium, laboribus exantlatis, parta tandem Christi numine in Belgis victoria, & Margarita Francorum Regis sorore in matrimonium ducta, receptis provinciis, hanc arcem publicæ securitati à fundamentis erexit anno 1565.

Il y a dans cette citadelle un grand puits où les chevaux pouvoient monter & descendre sans se rencontrer, au moyen d'un double escalier dont les deux rampes circulent l'une sur l'autre; mais la voûte dont il étoit couvert étant tombée, entraîna la ruine d'une partie de l'escalier, enforte qu'on n'en fait actuellement aucun usage.

Arsenal.

L'ARSENAL est un peu plus loin du côté du levant; il fut commencé par le duc Charles-Emmanuel II, & le feu roi y a fait ajouter un immense bâtiment; on le garnit de plus en plus, & c'est déja l'arsenal le plus considérable que je connoisse: il y a des fusils pour armer cent mille hommes. On admire la beauté des salles qui contiennent ces fusils, ainsi que leur arrangement, ce sont des faisceaux, comme ceux que l'on voit dans la cour de Versailles, & alignés avec soin; chaque faisceau contient

1200 fusils, & il est recouvert d'un pavillon qui empêche la poussiere. On voit dans l'arsenal une fonderie, des fourneaux, des atteliers, une école de métallurgie, un cabinet de minéralogie & de fossiles, sous la direction de M. Bussolini, officier d'artillerie; de grands morceaux d'or massif trouvés dans une riviere du Piémont, des morceaux énormes de bois pétrifiés, &c. Il y a sous la grande porte quatre immenses coulevrines; j'ai oui-dire qu'on y montroit aussi un fusil qui tire vingt coups de suite sans être rechargé; au reste, j'en ai vu un de cette espece qui a été fait en 1766 à S. Etienne en Forez, par M. Bouillet; il tire vingt-quatre coups & ne pese que sept livres, c'est-à-dire, un peu moins que ceux des troupes; il n'est pas même fort cher: on en peut avoir un pareil pour quinze cents livres.

LA MISERICORDIA est une confrérie dont l'objet est d'assister les criminels à la mort, & de visiter les prisonniers. Plusieurs dames de la ville, & même quelques couvens de religieuses sont unis à cette confrérie, pour prendre part aux bonnes œuvres qui s'y font. La principale solemnité, *la gran Fun-*

zione, de cette confrérie eſt une fameuſe proceſſion qui ſe fait le Vendredi Saint : les gardes du roi précedent la marche avec leurs tambours & leurs fifres ; on y voit enſuite la ſtatue du bienheureux Amédée, duc de Savoie, & les enfans de l'hôpital de la charité, chacun ayant un cierge à la main. Une longue file de muſiciens précede la premiere machine où l'on voit un ange qui tient la tête de S. Jean-Baptiſte, après laquelle viennent tous les pénitens, la torche à la main. Douze étendards ſont portés par des gentilshommes en habits noirs, tenant l'épée la pointe en bas & en arriere, en ſigne de deuil; tous les inſtrumens de la Paſſion de J. C. ſont portés enſuite ſur des paniers d'argent couverts de gazes noires ; les prêtres qui les portent ſont environnés de pénitens avec des torches ; l'image du S. Suaire portée par trois prêtres, eſt ſuivie d'une autre bande de muſiciens. On voit venir enſuite le grand baldaquin ſous lequel eſt repréſenté J. C. mort, couvert d'une gaze blanche, environné de groſſes torches qui ſont portées par des religieux. Un troiſieme corps de muſique précede une autre

grande figure de Notre-Dame de Pitié, qui eſt encore ſuivie de pénitens : ceux-ci terminent la marche avec une foule de peuple. Ce ſpectacle avance d'un pas très-meſuré & d'une marche majeſtueuſe ; il dure près de quatre heures.

La porte de Suze, *Porta Suſina*, fait l'extrémité occidentale de Turin : en paſſant près de cette porte, on voit la rue de *Dora groſſa* qui s'étend de la porte de Suze juſqu'à la place du château ; cette rue eſt alignée, de même que toutes celles qui y aboutiſſent. On n'y a pas le déſagrément de voir des chaumieres à côté des palais, comme cela ſe trouve à Rome & à Paris ; les hôtels n'y ſont pas d'une magnificence extraordinaire, mais rien n'y eſt médiocre, & cela forme un enſemble qui n'eſt pas immenſe, mais noble & agréable. On trouve enſuite les caſernes de l'infanterie, *Quartieri*, qui ſont deux beaux bâtimens de l'architecture de Juvara, à l'entrée de la rue appellée *Contrada di Porta Suſina* ; ces caſernes paſſent pour les plus belles qu'il y ait en Europe. La même rue conduit à la place de Suze, appellée auſſi *Piazza Paeſana*, à cauſe du palais du comte Paeſana qui s'y rencontre.

LA CONSOLATA que l'on trouve en tirant delà vers le nord, est une église de Feuillans, très-fréquentée à cause d'une image de la Vierge à laquelle on a beaucoup de dévotion; le P. Dominique Arcourt en a donné l'histoire; il assûre qu'elle étoit déja spécialement honorée l'an 440, du temps de S. Maxime, évêque de Turin, & que l'an 1016 le roi Ardouin ayant abdiqué la couronne pour se retirer dans un cloître, fit bâtir, par inspiration divine, une église à Turin pour y recevoir cette image révérée qu'on a toujours appellé *Notre-Dame de Consolation.* Cette image est peinte sur une toile assez fine, d'environ deux pieds de haut; elle est placée dans une chapelle très-décorée, ornée de colonnes en marbre, corinthiennes & composites, sous une coupole toute couverte de peintures ou de dorures; le tableau miraculeux est sur un autel très-riche, sous un baldaquin porté par six colonnes de marbre: il est soutenu par des anges, environé d'une gloire, & dominé par une couronne que des anges tiennent audessus de la Vierge. Cette chapelle fut bâtie en 1704.

Le bâtiment de cette égliſe eſt ſi tourmenté dans ſon plan que l'on pourroit en regarder la nef, la coupole & le chœur, comme trois égliſes particulieres. Elles ſont toutes ornées de marbres, de peintures, qui ont un air de propreté, de richeſſe & de grandeur tout à la fois, ſur-tout la chapelle de la Vierge. Les peintures de la coupole, ſans être d'un grand mérite aux yeux des connoiſſeurs, font un effet gracieux. Par dehors cette coupole paroît trop élancée. A l'égard des ornemens peints dans la voûte de la nef, ils ſont trop petits & trop confus. Le tréſor de cette égliſe eſt rempli de choſes précieuſes que la célébrité de cette dévotion y a fait conſacrer : on y voit entr'autres une ſtatue de la Vierge, en argent, de grandeur naturelle, qui tient l'Enfant Jeſus entre ſes bras, chaque figure porte une couronne enrichie de diamans. On la porte en proceſſion le jour de la Nativité de la Vierge, en actions de graces de la levée du ſiege de Turin le 7 ſeptembre 1706, que nous raconterons dans le chapitre XV, en parlant de la Superga. Tous les corps de la ville & tous les ordres religieux ſont obligés de

ſe rendre à cette proceſſion ſolemnelle ; la cour même y aſſiſte quelquefois ; elle ſe fait avec un auſſi grand appareil, que ſi Turin, priſe par les Francois, eut été menacée de ſa deſtruction. Cette ville avoit cependant d'autres exemples qui pouvoient la raſſurer : elle avoit été plus d'une fois entre les mains de la France.

On va voir auſſi la ſacriſtie, la bibliotheque du couvent, & le chapitre, auſſi-bien que la terraſſe qui eſt au-deſſus de l'égliſe, & dont la vue eſt fort belle.

S. AUGUSTIN, égliſe paroiſſiale occupée par les Auguſtins de la province de Lombardie, depuis l'an 1447 ; on y voit une Vierge, qui fut trouvée en 1716 ſur un ancien mur que l'on démoliſſoit, à laquelle on a ſouvent recours, & dont on fait la fête le ſecond dimanche de l'Avent, ſous le titre de *la Vergine aſpettante il parto.* Il y a deux beaux mauſolées auprès du grand autel, dont l'un eſt celui du cardinal de *Tournon*, Charles-Thomas Maillard, qui étoit de Turin ; l'on y voit ſa ſtatue, & deux grandes inſcriptions ; ce monument a été élevé par le marquis de Tournon, ſon frere,

en 1712. Le pape Clément XI, qui avoit envoyé ce prélat à la Chine pour y régler les conteſtations, & terminer les querelles qu'on avoit ſuſcitées aux Jéſuites, le déclara cardinal pendant ſon voyage ; mais le cardinal empriſonné à Macao par ordre de l'empereur, y mourut le 8 Juin 1711.

LE SÉNAT, que l'on trouve en retournant vers le milieu de la ville, eſt un grand bâtiment où ſe rend la juſtice. Près delà ſe voit auſſi le bâtiment de la chambre des comptes, établie en 1562 pour connoître de toutes les cauſes domaniales, & de tous les objets de finances royales.

S. SOLUTORE, égliſe qui étoit occupée par les Jéſuites ; elle eſt dédiée à S. *Solutore*, *Aventore* & *Ottavio*, martyrs de la légion Tebéenne ; elle eſt dans la grande rue de *Dora groſſa*, près de la Tour : ce fut la premiere égliſe de ces Peres, qui furent reçus à Turin en 1565, par le duc Emmanuel-Philibert, à la ſollicitation de la compagnie ou confrérie de S. Paul qui venoit de s'établir, & qui avoit déja acquis beaucoup de conſidération. Bientôt un gentilhomme de Turin, nommé *Aleramo Be-*

cutti, entendant raconter tout ce que les Jésuites venoient d'opérer aux Indes pour la religion chrétienne, laissa tout son bien en 1570 pour la fondation de leur maison.

L'église fut commencée en 1577 ; elle a une grande & belle façade ornée de plusieurs statues ; le vaisseau en est grand & majestueux, la voûte & la coupole ont été peintes par le P. Pozzi ; on y voit dix-huit grosses colonnes de beau marbre, beaucoup de dorures & d'incrustations de marbre ; mais les ordres particuliers qui se trouvent enchâssés dans les archivoltes, & qui ont l'air d'autant de portails d'églises, répandent de la confusion dans le total de la décoration. Il y a une chaire & des tribunes très-belles, des autels de marbre, des tabernacles ornés de pierres dures que l'on met les jours de fêtes sur les autels de S. Ignace & de S. François Xavier ; la balustrade du grand autel est en bronze ; le pavé est de marbre parsemé d'étoiles de bronze. Les ornemens de la chapelle de S. François Xavier sont tous en argent, avec des bas-reliefs dorés. L'argenterie de la sacristie est immense : le grand osten-

ſoir, garni de diamans, eſt une des plus belles choſes qu'on puiſſe voir.

La bibliotheque eſt conſidérable, on y poſſede pluſieurs manuſcrits originaux. Le carrillon eſt regardé comme une des curioſités de la maiſon; il eſt compoſé de dix cloches qui font une harmonie bien combinée : ce ne ſeroit pas une choſe rare en Flandre, mais elle l'eſt en Italie.

Tour de l'horloge.

TORRE DELLA CITTA. Cette tour eſt dans la *Contrada di Dora groſſa*, & l'on parle de l'abattre pour dégager & aligner cette belle rue. La tour a 171 pieds de hauteur, y compris la croix. Comme elle a peu de baſe, & qu'elle eſt preſque iſolée, elle paroît d'une hauteur effrayante. Elle eſt chargée, ſur toute ſa hauteur, de peintures, d'inſcriptions, d'arabeſques; on y voit les priviléges accordés à la ville de Turin par Jules-Céſar & par Auguſte, & d'autres choſes relatives à l'hiſtoire de cette ville.

Cette tour renferme une grande horloge qui marque l'heure des quatre côtés, & qui fait auſſi tourner un globe lunaire pour indiquer les phaſes & l'âge de la lune. Au-deſſus de l'horloge ſont

les cloches qui servent pour le *Corpus Domini*, qui est l'église du corps de ville, située, près de-là, sur la place des herbes; elles servent aussi pour annoncer les fêtes des protecteurs de la ville, pour les exécutions & pour les cérémonies publiques.

Au-dessus de l'étage des cloches, la tour cesse d'être carrée, & il en part une autre tour octogone, terminée par une couronne de fer doré, appuyée sur huit taureaux dorés qui sont aux angles de la tour; c'est-là qu'est placée la grosse cloche qui annonce tous les soirs l'*Ave Maria*, ou les 24 heures, au coucher du soleil; c'est ce qu'on appelle horloge Piémontoise, car sur les horloges italiennes, les 24 heures d'Italie & l'*Ave Maria* sont une demi-heure après le coucher du soleil (a). La tour octogone est surmontée d'une grande aiguille couverte de lames de fer doré, en forme d'écailles de poisson; au sommet de cette aiguille, on voit le grand taureau de bronze, symbole de la ville

(a) Nous avons expliqué à la fin de la préface ce que c'est que les heures italiques, dont on commence à trouver quelque usage à Turin, & nous avons donné la table qui sert à en faire la réduction en heures Françoises.

de Turin, & au-dessus de ce taureau une croix de fer doré. Ce taureau fut ôté de dessus la tour dans le temps du siege de 1706, de peur qu'il ne fût renversé par le canon ; on le remit en place lors des réjouissances de la paix en 1713 ; & l'on grava l'inscription suivante sur le corps même du taureau pour perpétuer la mémoire de cette délivrance :

Urbanæ Turris fastigium, unde amotus à civibus ne quateretur ab hostibus, obsidentium Gallorum eluso furore descenderat, anno 1706 ; ingenti quæ plures peperit exinde parta victoria, patriæ Italiæque propugnatorem Victorem Amedeum, versis in incrementa belli detrimentis, auctis obfirmatisque regnorum juribus, opibus, armis, populis ; augustiorem ex alto undique revisurus, inter publica pacis gaudia repetebat triumphans Taurus, anno à virgineo partu 1713, à siculo dominatu 1.

On ne sait pas en quel temps a été bâtie cette tour, mais elle étoit fort vieille en 1666 ; elle fut réparée & augmentée considérablement pour lors, à l'oc-

casion de la naissance de Victor Amédée II ; cela se voit dans l'inscription qui est sur la face septentrionale de la tour, au-dessus de la porte, & qui finit par ces mots : *Urbanam Turrim pene collapsam, ut lætitiæ publicæ incrementa latius testetur, altiorem lætitioremque restituunt ; anno omnium tranquillissimo 1666.*

PIAZZA DELL' ERBE, est une place assez longue qui sert de marché pour tous les comestibles, & où l'on trouve continuellement toutes sortes de denrées ; elle est environnée de beaux portiques & de maisons régulieres bâties sur les dessins du comte Alfiéri. On voit sur cette place l'hôtel-de-ville, *Palazzo commune della Città* ; c'est un grand édifice bâti en 1663, dont la façade est ornée de deux ordres d'architecture, surmontés d'un attique ; au-dessus de l'attique est une balustrade qui en masque le toit ; le tout orné de marbre & dessiné dans le bon genre. Le sous-basement renferme un grand portique, au-dessus duquel est un balcon, d'où l'on publie les ordonnances & où l'on fait l'extraction, c'est-à-dire, le tirage de la *loterie*, à la vue du public, de même qu'à Rome & dans la plupart

Hôtel-de-ville.

des villes d'Italie : nous parlerons de ces loteries dans le dernier volume de notre ouvrage.

La cour de l'hôtel-de-ville eſt un grand carré orné de portiques réguliers, ſoutenus par des colonnes de pierre. D'un côté ſont les tribunaux des juges ſubalternes, c'eſt-à-dire, de ceux qui jugent en premiere inſtance, ou qui décident des cauſes de peu d'importance. De l'autre côté eſt la juriſdiction des conſuls, établie en 1676 pour les affaires de commerce ; & le *Vicariato*, ou tribunal de police, qui connoît de tout ce qui concerne le bon ordre de la ville, les bâtimens, & la propreté des rues. On a mis auſſi, près de-là, le bureau des inſinuations. Au-deſſus de la grande porte, on voit les étalons des meſures, telles que le *Trabucco*, ou la perche pour le toiſé des murs & l'arpentage des campagnes, qui eſt de dix-huit pieds dix pouces ſix lignes, & le *Raſo*, ou l'aune des marchands, qui eſt de vingt-un pouces cinq lignes de France, comme nous le dirons en parlant des meſures de Turin, (chap. XIII).

Apothicairerie des pauvres

L'APOTHICAIRERIE PUBLIQUE, placée auſſi dans ce palais, eſt un des

établissemens qui méritent d'être proposés aux nations qui ne le connoissent pas ; elle a été fondée en 1600 ; on y donne gratuitement aux pauvres les médicamens dont ils ont besoin ; dix médecins & neuf chirurgiens sont payés pour visiter les malades & les panser gratuitement.

Après avoir monté le grand escalier de l'hôtel-de-ville, on trouve une grande salle où l'on a peint les faits les plus mémorables de l'histoire de Turin ; ensuite la salle du conseil, les archives, & les bureaux du secrétariat.

Le corps de ville est composé de 60 officiers municipaux ; le *Vicario*, ou surintendant-général de police, nommé par le roi, deux syndics & 57 décurions, ou conseillers, qui composent plusieurs chambres.

CORPUS DOMINI, est une belle église sur la place des Herbes ; elle fut bâtie en conséquence du miracle par lequel, suivant la tradition, la sainte Hostie s'éleva dans ce même lieu le 6 juin 1453, avec le vase sacré qui avoit été volé par un soldat : on y bâtit dès-lors une chapelle ; ensuite on y érigea une confrérie en 1529 sous le nom du *Corpus Do-*

mini; c'eſt la premiere qu'il y ait eu ſous cette invocation; ce fut auſſi pour le même ſujet qu'on inſtitua la proceſſion générale qui ſe fait le jour de l'octave de la Fête-Dieu, dont l'uſage s'eſt répandu enſuite dans toute la chrétienté, & fit donner à la ville de Turin le ſurnom de *Città del Sacramento*, ville du S. Sacrement (a). L'égliſe qui ſubſiſte actuellement, fut bâtie en 1607 en conſéquence d'un vœu de ville fait dans la peſte de 1598, comme on le voit par l'inſcription qui eſt ſur la façade. Cette égliſe eſt une des plus ornées qu'on puiſſe voir, elle eſt toute revêtue de marbre; les chapiteaux, les corniches, les modillons, ſont dorés, auſſi-bien que les ſtatues & la voûte du ſanctuaire; en ſorte qu'elle paroît trop chargée d'ornemens; elle a été ſur-tout embellie en 1753, à l'occaſion de la fête extraordinaire qu'on y célebre tous les cent ans le jour du miracle dont j'ai parlé. Le dernier dimanche de chaque mois, on y fait une proceſſion du S. Sacrement, & l'on y donne la bénédiction ſur la porte de l'égliſe.

(a) Nous parlerons de l'origine des proceſſions de la Fête-Dieu, à l'occaſion de celle de S. Pierre de Rome.

SPIRITO SANTO, église de confrérie, bâtie en 1594. Elle est située sur la place d'un ancien temple de Diane, que S. Victor, premier évêque de Turin, consacra à S. Sylvestre peu de temps après sa mort. Les confreres du S. Esprit ont la robe d'un gris brun; ils portent le Jeudi Saint une grande châsse qui renferme un Crucifix, environné de torches & de cierges; ils entretiennent la maison des nouveaux convertis, *Ospizio de' Catecumeni*, où l'on reçoit les Juifs, les Turcs, ou autres infideles qui veulent se faire instruire & baptiser, & qui y sont entretenus jusqu'après l'abjuration; on y reçoit aussi les Protestans. Jean-Jacques Rousseau y avoit été, en 1728, & il en parle dans ses confessions.

LA TRINITA, dans la rue de *Dora grossa*, est une jolie petite rotonde, bâtie en 1582; elle est décorée d'un ordre corinthien dont les proportions générales ne sont pas mauvaises, mais elle peche dans les détails. Elle est toute revêtue de marbre; la coupole & les tribunes sont ornées de statues & de dorure; on y voit un bel autel de marbre environné de huit colonnes, au-delà desquelles on apperçoit un tableau de la

ſainte Trinité porté par des anges ; la peinture eſt du Cavalier Daniel Saiter.

Hôpital des Pélerins.

La confrérie de la Trinité eſt chargée de l'hôpital des Pélerins, *Oſpizio de' Pellegrini*, fondé en 1598, dans lequel on reçoit pour une nuit tous les Pélerins qui vont à Rome, à Jéruſalem, à S. Jacques en Galice, ou qui en reviennent : on trouve de ces hoſpices dans la plupart des villes d'Italie, & c'eſt ordinairement les confreres de la Trinité qui en ont le ſoin ; les pauvres peuvent en effet voyager en Italie avec beaucoup de facilité ; mais il paroît que cet abus de pélerinages diminue de jour en jour.

S. DOMENICO, eſt une égliſe de Dominicains ſituée près de *Porta Palazzo* ; elle fut établie en 1214, lorſque S. Dominique, allant en Eſpagne, paſſa par Turin. Ce qu'il y a de remarquable dans cette égliſe eſt la chapelle du Roſaire, enrichie de marbres & de ſtatues, avec un tableau du *Guerchin*, qui repréſente la Sainte Vierge, S. Dominique & Sainte Roſe.

Dans la chapelle du bienheureux Amédée, duc de Savoie, l'on voit ſa figure en argent, ſous verre. Il y a auſſi une chapelle

chapelle de la Vierge, dans laquelle est une inscription, qui dit que la Sainte Vierge est apparue sur cet autel jusqu'à trois fois. C'est dans ce couvent que réside l'inquisiteur; mais son tribunal n'a rien de plus redoutable qu'un autre, dans un pays où la justice s'exerce sous l'œil du maître, & où chacun peut lui porter ses plaintes directement.

SS. MAURIZIO E LAZZARO; l'église de S. Maurice & de S. Lazare, est une grande chapelle octogone alongée, d'une bonne architecture, ornée de grosses & grandes colonnes de marbre, avec des stucs, des peintures, & autres embellissemens; elle est desservie par celle des huit confréries de Turin qui est la plus distinguée, c'est la *confrérie royale de S. Maurice.* Ces Pénitens sont habillés de blanc avec un capuce rouge. Parmi les grandes cérémonies de ces confreres, la principale est la procession solemnelle qu'ils font dans l'une des fêtes de Pâques; ils portent une figure de J. C. ressuscité, où il paroît sortant du tombeau, environné des gardes endormis, avec tous les caracteres d'expression qui sont nécessaires pour émouvoir le peuple, l'intéresser, l'attendrir, &

réveiller en lui les ſentimens de religion. Beaucoup de muſique, une illumination prodigieuſe; grand nombre de prêtres avec de riches ornemens; beaucoup d'enfans habillés en forme d'anges; une confrérie nombreuſe; beaucoup de ſoldats en armes & de gardes qui en impoſent, en font un des beaux ſpectacles de ce genre.

LE TORRI, ancien bâtiment qui ſert de priſon pour la police; il eſt ſitué près de *Porta Palazzo*. C'eſt le ſeul reſte des conſtructions romaines qu'il y ait à Turin. C'étoit la *Curia*, ou le palais de la juſtice, ſuivant les antiquaires.

Aqueduc. Turin eſt pourvue d'eaux & de fontaines abondantes, comme toutes les villes d'Italie. L'acqueduc fait en 1573 par Emmanuel-Philibert, & reſtauré par Charles-Emmanuel III, vient de la Dora, qui paſſe à une demi-lieue de Turin; il traverſe les foſſés & les baſtions de la porte de Suze, près de laquelle eſt le point de partage; & l'eau ſe répand dans toutes les rues pour les nétoyer, pour ſervir en cas d'incendie, & pour arroſer les jardins. Le roi a fait bâtir en 1750 une grande fontaine près de la porte qui conduit à la Vénerie, &

qui est la plus voisine du palais ; c'est ce qu'on appelle *Cateratte per l'acquæ della Fontana*, parce qu'en effet l'eau tombant du bastion fait jouer des pompes qui élevent le reste jusques dans un réservoir.

L'autre château-d'eau, près de la porte de Suze, à l'occident de la ville, sert d'une façon particuliere pour enlever la neige en hiver : on retient d'abord les eaux en forme de lac, qu'on grossit en y jettant de la neige ; quand il est assez gros, on le lâche par toute la ville ; chacun a soin de pousser la neige dans le ruisseau, elle forme un torrent, dont la fonte va toujours en augmentant, & qui va se jetter dans le Pô : en deux heures de temps la ville est entiérement nétoyée : on auroit bien desiré au commencement de 1784 d'avoir à Paris une pareille ressource, pour se débarrasser de la neige qui a rempli les rues pendant plus de 40 jours.

CHAPITRE XI.

De la population de Turin, du caractere des habitans, & de l'administration.

LE nombre des habitans de Turin, dans l'intérieur de la ville, suivant le dénombrement de 1763, étoit de 63000, il y en a 13000 dans les fauxbourgs & le territoire, ce qui fait en tout 76 mille, sans compter 1400 juifs ou hérétiques ; ce nombre d'habitans avoit augmenté de 1300 depuis 1759, & l'on croit qu'il y a maintenant 90 ou 100 mille habitans à Turin. Sur les 76 mille personnes compriſes dans le dénombrement de 1763, il y avoit 1400 prêtres ou ecclésiastiques séculiers, & 1500 religieux ou religieuses dans les couvens. Le nombre des femmes y paroît un peu plus grand que celui des hommes ; car on a trouvé 14766 hommes, 15960 femmes, 14711 enfans mâles, 15575 filles.

Les habitans de Turin ont une partie de la gaieté Françoiſe, & ils ſont plus enjoués que ceux du reſte de l'Italie. Scaliger leur rendoit ce témoignage, *Terra ferax, gens læta hilaris.* Il y a des *converſations*, c'eſt-à-dire, des aſſemblées, par exemple, chez Madame de S. Gilles, qui recevoit tous les jours, ſur-tout le vendredi qu'il n'y a pas de ſpectacle. Mais on remarque peu de jalouſies, peu de galanterie dans les ſociétés. Je n'y ai rien vu ni rien appris qui reſſemblât à cette antique galanterie qui ſe ménage avec appareil les fureurs, les maux & toutes les miſeres de l'amour, ſans en ſavoir goûter les douceurs (a).

Il y a des perſonnes qui ont la mauvaiſe habitude de faire porter à leurs femmes un autre nom que le leur ; la femme de M. le marquis *A*, eſt Madame la comteſſe *B*; cela pourroit faire tomber les gens qui ne ſeroient pas prévenus dans des équivoques fâcheuſes chez une nation qui ſeroit plus jalouſe ; au reſte, cet uſage devient plus rare actuellement.

Il n'y a point autant de luxe à Turin,

(a) Voyez cependant M. Groſley, tome 1, page 75.

ni de dépravation de mœurs que dans les autres grandes villes ; le roi y veille comme un pere dans sa famille ; la maison royale donne l'exemple, & l'on n'y voit personne entretenir les actrices, & donner mauvais exemple pour le bon ton ; le roi va à pied dans les promenades avec la plus grande simplicité. D'ailleurs la noblesse n'y est pas riche, (ou moins en général) il n'y a point de fortune à faire dans les finances, elles sont régies pour le compte du roi ; ainsi l'on ne peut y rencontrer cette extrême inégalité qui entraîne d'extrêmes désordres.

Dans un gouvernement militaire la magistrature ne donne pas grand relief, la noblesse fait tout, on l'acquiert par le service après quelques générations. On peut l'avoir aussi à prix d'argent, mais elle coûte fort cher ; on achete pour cela des fiefs du roi, ou des particuliers, avec l'agrément du roi. En fondant une commanderie, on acquiert le droit de porter une croix ; les cadets peuvent succéder à la commanderie, à leur défaut le roi la réunit à son domaine. Les nobles peuvent seuls prétendre aux grandes places, être présentés à la cour, dan-

ſer dans les bals publics, avoir au ſpectacle des premieres ou ſecondes loges : ils ont droit d'entrer chez un citadin dès qu'on y entend des violons, &c. Mais la nobleſſe ne peut ſortir du pays, ni vendre ſes fiefs ſans permiſſion ; il faut qu'elle ſerve, & le ſervice eſt peu lucratif ; ainſi les nobles ne ſont pas riches en général, mais ils n'en ſont pas moins fiers (M. Rolland, page 339).

Les Piémontois ſont laborieux & induſtrieux ; je n'ai point remarqué quoiqu'en diſe M. R., qu'ils ſoient ſoupçonneux, violens, vindicatifs, dangereux. On lui a aſſuré qu'il y avoit année commune 8 à 9 cents perſonnes tuées à coup de couteau dans les Etats du roi de Sardaigne. Ils ont beaucoup d'attachement pour leur religion & pour les cérémonies religieuſes. Les Piémontois ſont grands & vigoureux, les femmes y ſont bien faites, & ont beaucoup de gorge. Les dames ne mettent point de rouge à Turin, non plus que dans le reſte de l'Italie. La pernicieuſe coutume qu'ont nos Françoiſes d'altérer ainſi leur teint, n'a point encore percé dans ce pays. Les Italiennes ſont même fort éloignées de l'adopter ; elles trouvent avec raiſon que

leurs assemblées & leurs spectacles, qui sont bien plus vastes & plus nombreux que les nôtres, n'en sont pas moins brillans.

Les assemblées ne sont pas très-fréquentes, parce qu'on n'a pas autant besoin que chez nous de société, & que chacun se contente de la dame qu'il sert. On fait des visites dans les loges; mais comme on ne donne point à souper, on ne se retrouve pas après le spectacle.

Le roi ne permet pas aux officiers de jouer; il empêche les assemblées de jeu trop nombreuses, ou trop périlleuses pour les fortunes; cependant il ne peut empêcher les jeux de hazard avec tant de soin qu'on n'y fasse encore quelquefois des pertes considérables; milord Malbourough, en 1760, perdit huit mille louis au Pharaon dans l'espace de huit mois qu'il passa à Turin, & l'on prétend qu'il étoit dupe d'un des joueurs. C'est peut-être sur ce fondement que M. l'abbé Richard raconte que le roi disoit à un ambassadeur qui aimoit le jeu, de se défier de ses Piémontois, parce qu'ils étoient fins. Dans le temps que l'argent y étoit plus rare, on voyoit souvent un ban-

quier de Pharaon tenir la banque avec une boîte de bijoux ou de breloques de toute eſpece, quelquefois de mauvais or, numérotés chacun de leur prix, qui ne manquoit pas d'excéder de beaucoup leur valeur ; les pontes qui gagnoient ſe payoient en bijoux, à leur choix; mais lorſqu'ils perdoient, ils étoient obligés de payer en argent comptant ; nouveau déſavantage ajouté à celui du jeu.

Les Anglois ſe plaignent quelquefois du Piémont, parce que c'eſt-là où ils font leur apprentiſſage en arrivant en Italie. Il eſt impoſſible que des gens qui ſont fort riches, & qui paſſent pour l'être encore davantage, ne ſoient pas dupes dans un pays où ils arrivent pour la premiere fois. Les domeſtiques de louage ſont payés par les ouvriers pour faire donner le maître dans leurs pieges, & ils ſavent qu'en tenant ferme ils ſe feront toujours donner ce qu'ils voudront ; il eſt tout ſimple qu'ils en abuſent ; au reſte, les Piémontois paſſent, même en Italie, pour être fins & ruſés ; mais ils ne ſont ni plus intéreſſés ni plus trompeurs que d'autres.

La langue Françoiſe & l'Italienne ſont preſque auſſi connues l'une que l'autre à

la cour de Turin & dans la bonne compagnie. Parmi le peuple, on n'entend presque ni l'une ni l'autre : le Piémontois est un dialecte de l'Italien, mais tout-à-fait abatardi, & dont on se mocque à Turin même ; cependant un étranger a bien de la peine à s'en passer : il m'est arrivé de prier des gens du peuple de me parler Italien, & je ne pouvois pas l'obtenir. Le Piémontois a quelque ressemblance avec le Provençal, mais point avec le langage des Génois : il semble que la chaîne de l'Apennin y ait conservé cette séparation.

La langue latine étoit encore la langue universelle sous la premiere race de nos rois. M. de Saintfoix croit qu'elle commença de n'être plus vulgaire au commencement du regne de Louis le Débonnaire ; en effet, au concile d'Arles, en 851, il fut ordonné aux ecclésiastiques *de faire leurs instructions ou homélies en langue Romance afin que chacun pût les entendre ;* c'est la langue Romance mêlée de Franc & de Latin qui a produit la langue Françoise, & même, suivant quelques-uns, l'Italienne ; car en Italie, comme en France, les irruptions des Allemands ont changé le gouverne-

ment & la langue. Il n'eſt donc pas étonnant que le Piémont, qui forme pour ainſi dire la ſéparation, ait un langage très-mélangé.

La juſtice eſt adminiſtrée à Turin par un ſénat royal qui fut établi dès l'an 1459 : il eſt compoſé de trois préſidens & de vingt-un ſénateurs, qui forment trois chambres, dont deux ſont pour le civil & une pour le criminel ; il y a un avocat-général & trois ſubſtituts, un avocat-fiſcal & cinq ſubſtituts, un avocat des pauvres pour le civil & un pour le criminel avec leurs ſubſtituts.

Le premier préſident porte une ſoutanne de ſoie & un grand manteau de velours cramoiſi fourré d'hermine ; les deux préſidens ont l'hermine de moins ; les ſénateurs portent la ſoutanne noire & une robe d'écarlate par-deſſus.

La juriſprudence du Piémont eſt, comme dans les provinces méridionales de France, tirée du droit romain ; mais l'on y a joint beaucoup d'ordonnances particulieres, ſoit pour la forme de procéder, ſoit pour le fond de la juriſprudence. Telle eſt l'ordonnance que le roi Victor rendit en 1723 pour l'adminiſtration de la juſtice, à l'imitation de

l'ordonnance de 1667 donnée par Louis XIV, mais dont l'objet & les détails s'étendent beaucoup plus loin ; celle de Turin forme un volume *in-folio* de 664 pages. Telle eſt encore l'ordonnance de 1729, par laquelle le roi Victor défendit les ſubſtitutions, excepté pour l'ancienne nobleſſe. En France l'ordonnance de 1747 a réduit les ſubſtitutions à deux degrés. Il ſemble en effet qu'on ne doit pas favoriſer un genre de diſpoſitions teſtamentaires qui gêne la circulation des fortunes, qui produit une infinité de procès, & qui ſert ſouvent à fruſtrer des créanciers de bonne foi ; c'eſt beaucoup qu'on les permette pour ſoutenir l'éclat d'un grand nom, parce que cette nobleſſe appauvrie deviendroit à charge à l'Etat, & parce qu'il en peut réſulter quelquefois un amour de la gloire & une ardeur d'imiter des ancêtres qui ſe ſont diſtingués.

Le roi Charles-Emmanuel III a fait un nouveau code peu de temps avant ſa mort. On peut voir un abrégé du droit de ces pays dans *l'Introduzione a la Juriſprudenza, dell' Avocato Bruno*, in-8°. livre fort eſtimé, publié en 1764 à l'imprimerie royale de Turin.

Il n'y a point de maréchaussées en Piémont non plus qu'en Angleterre, pour la sûreté des voyageurs. J'ai ouï dire que les communautés étoient en quelque sorte responsables des vols qui se font dans leur canton, comme en Angleterre, où l'on accorde aussi une somme à quiconque arrête un voleur; cependant on est volé tous les jours auprès de Londres, & on ne l'est pas en Piémont, parce que le roi de Sardaigne veille à ce que les communautés fassent faire des rondes fréquentes pour la sûreté des chemins.

CHAPITRE XII.

Etat des sciences à Turin.

LA ville de Turin ne paroît pas avoir produit des personnages très-célèbres dans les lettres, mais le Piémont en compte quelques-uns.

L'on a publié en 1781, 2 volumes d'éloges, intitulés *Piemontesi illustri* (à Turin chez Briolo); ce recueil est composé de neuf éloges avec une préface de

M. le comte Tana. Comme la plupart ſont des gens de lettres, je vais en rapporter le catalogue.

L'empereur *Pertinax*, d'Albe, par le comte Bava de S. Paolo.

Pier *Lombardo*, de Novare, théologien.

Le cardinal *Bonæ*, de Mondovi, connu pour la lithurgie.

Giov. Bat. *Cotta*, Auguſtin, de Tende, poëte, par le P. Della Torre Auguſtin.

Giov. *Botero*, de Bene, politique, par le comte Napione.

Vie du prince *Eugene*, par le comte Bava de S. Paul.

Du préſident *Favre*, juriſconſulte, par M. l'avocat Durandi.

De Pierre *Mica*, d'Andorno, ſoldat qui s'eſt ſignalé, par M. le comte Durando di Villa.

De Jean-André *Buſſi*, évêque d'Aleria, de Vigevano, connu par ſon érudition, par M. l'abbé de Caluſo.

Actuellement il y a beaucoup plus d'émulation : il s'eſt formé à Turin une académie que le roi régnant, alors duc de Savoie, favoriſa avec empreſſement, & à laquelle il ſe propoſe de donner plus de conſiſtance & plus d'éclat. Elle a

déja publié cinq volumes de mémoires, ſous le titre de *Miſcellanea Philoſophico-Mathematica Societatis privatæ Taurinenſis*, 1759, &c. Les premiers auteurs de cette aſſociation littéraire ont été M. Louis Tournier *de la Grange*, M. le comte de *Saluces* & M. Jean-François *Cigna*; mais on y trouve encore des mémoires de M. le chevalier Daviet de *Foncenex*, qui commande à Villefranche, de M. *Plazza*, chirurgien, du P. *Gerdil*, de M. *Allioni*, célebre botaniſte, de feu M. *Bertrandi*, &c.

Les géometres furent étonnés, quand le premier volume de ces mémoires parut, d'y voir des recherches ſur le calcul intégral, ſur les ſuites recurrentes, ſur les queſtions *de Maximis & Minimis*, ſur la nature & la propagation du ſon, faites de main de maître, par une perſonne dont le nom avoit été juſqu'alors inconnu; c'étoit M. de la Grange. Son premier début le mit de pair avec les cinq ou ſix premiers géometres de l'Europe; on lui voyoit manier l'analyſe la plus profonde avec une facilité & une élégance dont les plus célebres ſe ſeroient fait honneur, & re-

lever modeſtement leurs mépriſes ; on s'étonna de ce nouveau prodige, ſur-tout quand on apprit que M. de la Grange n'avoit pas 25 ans, & qu'il étoit parvenu à ce point-là, ſans maître, ſeul, & ſans autre ſecours que ſon génie, & quelques livres dont il eut bientôt devancé les auteurs. On l'a vu depuis ce temps-là remporter les prix de l'académie des ſciences ſur les queſtions les plus difficiles de la géométrie. Le roi de Pruſſe l'a attiré (en 1766) à Berlin, où il eſt un des directeurs de l'académie, à la place du célebre M. Euler qui étoit allé s'établir à Péterſbourg. M. de la Grange fait encore la gloire de cette académie, & doit être regardé comme un des plus illuſtres Piémontois.

Parmi les profeſſeurs de l'Univerſité, qui ſe diſtinguoient en 1765, on comptoit ſur-tout le P. Jean-Baptiſte Beccaria, des écoles Pies, qui eſt mort en 1781 : il étoit né à Mondovi en 1716 ; après avoir profeſſé à Urbin, à Rome, à Palerme, il étoit venu à Turin pour être profeſſeur de phyſique expérimentale, & il avoit fait un cours de phyſique pour M. le duc de Chablais, ſecond fils du roi, comme M. l'abbé

Nollet avoit été en faire un pour le duc de Savoie. Le P. Beccaria s'eſt rendu célebre par un grand nombre d'expériences nouvelles en phyſique, ſur-tout par rapport au tonnerre & à l'électricité (a). Il a donné une théorie lumineuſe des émanations électriques qui forment le tonnerre; il avoit élevé une pointe d'où pendoit un fil de fer de 1500 pieds, depuis le château du Valentin juſqu'à la vigne des miſſionnaires, en traverſant le Pô. La grande longueur de ce conducteur, électriſé par les nuages, faiſoit voir les moindres commencemens d'orage avec une ſenſibilité qu'aucun phyſicien ne s'étoit encore procurée.

Le Pere Beccaria a fait auſſi, de concert avec M. Canonica, le grand ouvrage de la meſure d'un degré de la terre, avec des inſtrumens qu'il a compoſés & fait exécuter à Turin ſous ſes yeux, aux frais du roi; (*Gradus Taurinenſis*, 1774). Ce travail a produit une confirmation bien ſenſible & bien curieuſe de l'attraction que les montagnes exer-

(a) *Elettriciſmo artificiale e naturale*, 1753: *Dell' Elettriciſmo, lettere di Giambattiſta Beccaria*, *in Bologna*, 1758, in-fol. Voyez Prieſtley, hiſt. de l'électricité, tome 2, p. 181.

cent sur les corps suspendus, comme nous le dirons en parlant des montagnes.

M. le comte Tana a fait imprimer son éloge qu'il avoit prononcé dans l'académie de peinture & de sculpture le 8 novembre 1781, & M. Vernazza son ami a fait une épitaphe pour être mise sur son tombeau dans le cimetiere qui est hors de porta Palazzo. Il semble que le P. Beccaria ait répandu à Turin le goût de la bonne physique, & celui des mathématiques; du moins c'est parmi les disciples de ce célebre professeur que se sont trouvés M. de la Grange, M. François Cigna, médecin du grand hôpital, connu par des expériences d'électricité, & plusieurs autres.

Voici les noms de quelques gens de lettres qui se distinguoient à Turin en 1765.

M. le comte de Saluces, ou *Saluzzo*, de l'illustre maison des comtes de Saluces, physicien & mathématicien très-habile; il a publié en 1782 une lettre sur les moyens de faire du salpêtre artificiel.

M. François-Dominique *Michelotti*, professeur de mathématiques, dont on a un ouvrage intéressant sur l'hydrau-

lique : *Sperimenti Idraulici principalmente diretti a confermare la Teorica e facilitare la pratica del misurare le acque correnti.*

Le cardinal Hiacinte Sigismond *Gerdil*, Barnabite, né en Savoie, autrefois précepteur du prince de Piémont, connu par de bons ouvrages de philosophie & de métaphysique, dans le goût de Malebranche, écrits en François. On a imprimé à Paris un ouvrage de lui sur le phénomene des Tubes capillaires, dans lequel il se déclare totalement contre l'attraction ; on a répondu à ses objections dans une dissertation sur cette matiere, imprimée à Paris dans le journal des savans de 1768 ; mais le C. Gerdil est savant dans bien d'autres genres, & sa réputation peut se passer de cet ouvrage.

Le P. *Rovero*, jésuite, mathématicien connu ; il se retira de Turin à l'extinction des Jésuites : il est mort depuis.

M. le comte *Alfieri*, premier architecte du roi, & qui est mort actuellement.

M. le commandeur Alexandre-Victor Papacin de *Antoni* a donné en 1766 un ouvrage sur les effets de la poudre

à canon, sur sa force, sa vitesse, dans lequel il y a des expériences très-curieuses & très-bien faites. C'est un homme célebre dans toutes les parties relatives à l'artillerie.

M. Carlo *Allioni*, naturaliste, qui a écrit sur les plantes, les minéraux & les insectes, & qui a un cabinet très-riche en histoire naturelle.

M. Jean-Baptiste *Gaber*, médecin, mais qui n'est plus à Turin.

J'y ai connu encore un habile opticien, nommé *Caccia*.

Dans le genre des belles-lettres, M. Joseph *Bartoli*, né à Padoue, antiquaire du roi, dont j'ai parlé à l'occasion du cabinet des antiques, & qui est en même temps physicien & poëte; il est actuellement à Paris, & membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres.

M. le commandeur *Geloso*, qui a une belle collection de camées & de pierres gravées.

Le P. Castinnocente *Ansaldi*, dominicain, qui a écrit des ouvrages de théologie & de critique; il est mort, aussi-bien que l'abbé Joseph *Pasini*, bibliothécaire de l'Université, savant en hébreu & en grec.

M. l'abbé *Berta*, ſavant bibliothécaire de l'Univerſité.

Le P. Pierre Savi, jéſuite, qui a fait des vers italiens, qui a traduit Salluſte & la vie du prince Eugene, d'après le latin du P. Ferraris; il eſt reſté à Turin.

M. l'abbé *Ciapella*, phyſicien qui eſt mort.

M. l'abbé *Vaſelli*, bibliothécaire du roi.

Voici encore les noms de quelques auteurs eſtimés, morts depuis l'impreſſion de mon Voyage en 1770.

Jean-Dominique *Chionio*, un des meilleurs écrivains latins de notre ſiecle. Jean-François *Marchini*, profeſſeur d'Ecriture Sainte & de langues orientales, dont nous avons un *in*-4°. aſſez bon & bien écrit, *de canone ſacrorum librorum*, 1777.

Joſeph-Antoine *Bruno*, profeſſeur de droit civil & canonique. Geofroi *Franzini*, écrivain exact & pur en latin & en italien, en vers & en proſe. Antoine-François *Gerbini*, bibliothécaire & écrivain du même genre, mais inférieur au précédent. Jean-Baptiſte *Mazzuchi*, l'un des directeurs du muſée, & profeſſeur d'éloquence italienne & de

langue grecque, mort en 1783, ſans avoir publié d'ouvrages remarquables ; mais encore à la fleur de ſon âge il donnoit, par ſon ſavoir & ſon goût, les plus grandes eſpérances.

Hors de Turin, le Piémont a perdu le comte *Radicati* de Cocconato, à Caſal, habile géometre. M. Michel *Caſati*, Milanois, ſavant & élégant écrivain ; il étoit évêque de Mondovi, où il eſt mort.

Le chevalier Alexandre *Sappa*, de' Milaneſi, poëte Italien, facile & aſſez eſtimé, mort à Alexandrie, ſa patrie.

Après avoir parlé des gens de lettres qui exiſtoient en 1765 à Turin, je vais parler de ceux qui ſe ſont fait connoître depuis mon retour, & dont j'ai eu la note par M. le baron de Choiſeul, ambaſſadeur de France, qui connoît, qui aime & qui cultive les lettres.

Il ſe trouve actuellement plus de cent perſonnes à Turin, ou dans les villes voiſines, qui ont publié des ouvrages ; voici du moins les noms d'un grand nombre.

Le comte Bienvenu *de S. Rafael*, ſavant littérateur, a donné pluſieurs ouvrages de belles-lettres en vers & en

proſe ; il eſt de plus grand muſicien, & compoſiteur.

Le comte Félix Durando *de Villa*, quelques éloges, & quelques poéſies. Il paſſe pour être ſavant dans l'hiſtoire, ſur-tout celle du pays.

M. Jacques *Durandi* a donné pluſieurs volumes de recherches hiſtoriques & géographiques ſur l'ancien Piémont, & des pieces de théâtre, dans le genre de Métaſtaſe.

Le comte Jean-François *Galeani Napione*, a publié divers ouvrages.

Le comte Emanuel Bava *de S. Paul*, la vie de Pertinax, les éloges du prince Eugene, & de M. Bertrandi, célebre chirurgien.

Le baron Joſeph Vernazza de *Freney* a donné quelques petits ouvrages d'érudition relatifs au pays.

M. *Gazano* a publié une hiſtoire de Sardaigne en 2 volumes *in*-4°. & une traduction de Camoens.

M. J. Ardeſco *Molina*, qui demeure à Aſti ; une hiſtoire de cette ville, en 2 volumes *in*-4°.

M. le comte Vincent Ughes Botton de *Caſtellamont* ; *ſaggio ſopra la legislazione.*

M. François-Antoine *Peſcatore ; ſaggio intorno diverſe opinioni ſopra i delitti e le pene.*

Le P. Gaſpar *Morardo*, des Ecoles pies, L' *uomo guidato dalla Ragione*, 3 vol. *in*-8°.

M. Jean-Dominique *Piſceria*, pluſieurs petits ouvrages d'érudition, de piété & de grammaire.

Le P. Jérome *Roſaſco*, Barnabite, *della lingua Toſcana*, *dialoghi*, 4°.

Le P. Ignazio *Porro*, de l'ordre des miniſtres des malades, prédicateur.

M. l'abbé Pierre *Savi*, poëte, a traduit Salluſte.

M. Joſeph-Marie *Boccardi* ; M. Silvio *Balbis*, qui demeure à Saluces ; M. le chevalier J. B. Raſchieri *Coſta ;* M. le comte Joſeph-Maurice *Ceruti* ; M. l'abbé Odoard *Cocchis* ; M. le comte Vincent Marenco *de Caſtellamont*, ſont connus par des poéſies imprimées.

M. le comte François-Octave *Magnocavallo*, à Caſal, a donné trois tragédies, dont deux ont été couronnées à Parme.

MM. Victor Amédée *Cigna*, Céſar *Olivieri*, & Jean-Dominique *Boggio*, ont

ont donné des pièces dans le genre de Métaſtaſe.

M. Maurice *Pipino* ; Dictionnaire Piémontois, avec des poéſies dans cet idiome, en 3 vol. *in*-8°.

M. Jean-Bernard *Vigo*, poëte latin.

M. Jules-Céſar Cordara de *Calamandrana*, à Alexandrie, a écrit en latin, ſoit en vers, ſoit en proſe.

Le P. Henri *de Porta*, Jacobin, très-ſavant dans les langues ; *de linguarum orientalium præſtantiâ.*

Le P. Michel-Ange *Marchiſio*, Théatin, a donné quelques livres de dévotion en françois & en latin. M. *Ghio* & M. *Regis*, profeſſeurs à l'Univerſité, & M. *Allaſia*, ont écrit ſur la théologie.

Pour la juriſprudence ; M. *Oſtini* qui a donné les trois premiers volumes *in*-4°. d'une Encyclopédie de droit civil & canonique. M. *Arcaſio*, profeſſeur à l'Univerſité, & ſénateur ; M. le comte *Frichignono* de Quaregna ; M. l'abbé Joſeph *Albetti*, qui demeure à Novare.

Pour la médecine, M. Charles-François *Allione*, M. François *Cigna*, MM. Jean-Pierre *Dana*, Nicolas *Brovardi*,

professeurs de l'Université ; Victor Amédée *Giovanetti*, Pierre-Jean *Vaſlapani*, *Gaber*, & *Gardin* à S. Damien d'Asti.

Pour la chirurgie, MM. Joseph *Buzani*, Jean *Rebaudengo*, & Vincent *Malacarne*, & Jean *Brugnoni*, professeur de médecine vétérinaire.

M. Plazza est depuis plusieurs années professeur de l'Université de Cagliari en Sardaigne.

Pour la physique, M. le comte de *Mouroux*, le P. abbé D. Maurice *Rossredi*.

Pour les mathématiques, M. l'abbé *de Valpergue* de Caluso, homme d'un mérite distingué, qui a publié des élémens de la langue Cophte ; M. Philippe *Revelli*, & don *Cevaſco*, qui a donné des élémens d'arithmétique.

Pour l'artillerie & l'art militaire, MM. Gaſpar *Tignola*, Jean-Dominique *Vaira*, *Rana*, architecte, le marquis de *Brezé*, le marquis *Silva*, Toscan ; ces deux derniers ont écrit aussi sur d'autres sujets ; leurs ouvrages sont en François.

Pour les arts, M. Joseph *Piacenza*, architecte, a donné les deux premiers volumes *in*-4°. de l'ouvrage de *Baldinucci*, *Notizie de' profeſſori del di-*

segno, avec des notes & des dissertations

M. Léonard *Marini* a donné un ouvrage sur les habillemens anciens & modernes des différens peuples.

M. Charles-Jean *Tesori*, à Verceil, un ouvrage sur la musique.

On peut encore citer parmi les écrivains Piémontois, actuellement vivans, le comte *Donaudi delle Mallere* auteur du *Saggio di economia civile*; l'abbé *Donaudi*, le chevalier *Bergera*, le médecin Ignazio *Somis*, MM. *Loya*, *Milone*, *Ranza*, *Campili*; les abbés *Bono*, Octave *Baudisson*, *Buronzo del Signore*, *Gariglio*, *Orméa*, *Gaya*, *de Levis*, &c. Les Peres Hiacinte *de la Tour*, Thomas *Verani*, Fulgent & Prosper *Garzini*, Joseph *Bertier*, Augustins, Paul-Marie *Ogger*, Pierre *Reyneri*, Boniface *Giardi*, Carmes; Capizucchi de *Cassini*, ministre des infirmes, *De-canibus* Trinitaire, *Gregori* & *Furno*, Cordeliers; *Galateri*, Chartreux, &c.

Il est naturel de faire aussi mention d'un grand nombre de Piémontois distingués qui résident actuellement en pays étrangers. A Berlin, M. *de la Grange*, fameux géometre dont nous avons parlé,

& M. l'abbé Charles *Denina*, un des meilleurs hiſtoriens de l'Italie. En Angleterre, M. Baretti & M. Charles-Fr. *Badino*. A Cartagêne, M. l'abbé Jacinte *Ceruti*, profeſſeur de mathématiques. En Pologne, M. Sartoris, chymiſte. A Milan, M. l'abbé *Gemelli* (*il Riſiorimento della Sardegna*, 2 volumes *in*-4°.) M. l'abbé Guido *Ferraris*, écrivain latin, & M. *Paſſeroni*, poëte.

A Parme, le P. Paul Marie *Paciaudi*, Théatin, de l'académie des inſcriptions, & belles-lettres. M. l'abbé Jean-Bernard *de-Roſſi*, profeſſeur de langues orientales.

A Piſe, le P. abbé don Octavien *Cametti*, de l'ordre de Vallombreuſe, profeſſeur de mathématiques; & le P. Vincent *Faſſini*, Jacobin, profeſſeur de Théologie.

A Rome, le cardinal Gerdil Barnabite, le comte Annibal *Guaſco*, antiquaire & homme de lettres. Le P. Jean-Baptiſte *Audifredi*, Jacobin, aſtronome & bibliothécaire de la Minerve. Le P. Pie-François *Sua*, Jacobin, théologien. Le P. Gaſpar *Saccarelli*, de l'Oratoire, qui a écrit ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique. Le P. Bruno *Bruni*, des écoles pies. L'abbé Athanaſe *Cavalli*, profeſ-

ſeur de phyſique, & le docteur George *Bonelli*, profeſſeur de botanique.

Le comte *Alfieri*, poëte tragique, eſt abſent ; il a voyagé dans toutes les parties de l'Europe. Il a publié quatre tragédies dont on fait le plus grand éloge. Il en va donner huit autres, & il a à peine 33 ans. Le comte *Tana*, auteur de pluſieurs ouvrages de goût, eſt auſſi abſent, ainſi que M. l'abbé François Alberti de *Villeneuve*, auteur d'un Dictionnaire Italien & François.

L'académie de peinture & de ſculpture a été établie le 10 avril 1778 : elle ſe raſſemble au palais du roi, & y diſtribue réguliérement des prix que S. M. a établis ; voici les académiciens qui ſe ſont le plus diſtingués.

Laurent *Pecheux*, premier peintre de S. M., dont on voit d'excellens tableaux à Rome, à Piſe, à Parme & ailleurs. Quoique né à Lyon, on peut le regarder comme Italien ; il a quitté ſon pays à douze ans ; on le croit le meilleur peintre d'hiſtoire en Italie, après Battoni.

Ignace & Philippe *Collini*, freres, ſculpteurs du roi, dont les ſtatues, dans

le goût ancien, ſont d'une grande perfection.

M. Charles-Antoine *Porporati*, graveur en taille-douce, dont les eſtampes ſont très-eſtimées. Son burin eſt parfait, on peut le compter parmi les plus célebres graveurs.

Les freres Bernard & Fabrice *Galleari*, excellens peintres de théâtres, artiſtes uniques dans leur genre pour la perſpective.

Jean-Baptiſte *Bernero*, ſculpteur ſtatuaire.

Victor *Cignaroli*, peintre de payſages à l'huile fort eſtimés; il a un talent très-diſtingué, mais il eſt peu occupé.

On pourroit ajouter Jean-Dominique *Molinari* & Victor *Rapous*, peintres d'hiſtoire, M. *Ladatte*, ſculpteur, pluſieurs artiſtes de l'académie & d'autres qui n'en ſont pas, tels que *Rapous*, frere de l'académicien & peintre fort eſtimé pour les animaux & les fleurs; *Trona* pour les portraits, & plus encore pour la miniature; *Panealbo* pour les portraits, *Troſſarel* pour les portraits en miniature.

Bulgeri, ou plutôt Bolgé, ſculpteur

en bois, *Ferrero*, *Janotti*, *Manguet*, auſſi ſculpteurs en bois.

Le Piémont a fourni auſſi de bons artiſtes aux pays étrangers : à Paris, Madame *Benzi*, née baſteri de Turin, d'un talent diſtingué ; & MM. *Campana* & *Lavi*, peintres en miniature ; *Melini* & *Valperga*, graveurs en taille-douce.

Les architectes que j'ai oui citer ſont MM. Piacenza, dont j'ai déja parlé, & M. le comte Beinaſque.

Pour la peinture, le chevalier *de Beaumont* avoit acquis de la réputation, mais il eſt mort. On peut voir de ſes ouvrages chez M. le commandeur Geloſo, qui poſſede pluſieurs tableaux des grands maîtres ; on aſſure même qu'il y en a de Raphaël. On y voit auſſi pluſieurs ſtatues copiées ſur l'antique.

Il y a à Turin une manufacture de tapiſſeries où l'on a fait de belles tentures ſur les cartons du chevalier de Beaumont.

Nous avons parlé de la muſique à l'occaſion de l'égliſe de Turin.

CHAPITRE XIII.

Des monnoies, poids, mesures de Turin, & du prix des denrées.

LES louis d'or de France, qui sont au titre de 22 carats de fin, & à la taille de 30 au marc (a), & qui valent en France 24 livres tournois, ne valent à Turin que 20 livres de Piémont dans le commerce ordinaire; ainsi il faut ajouter un cinquieme aux livres de Piémont quand on veut les réduire en livres de France; je dis 20 livres, quoique je n'aie passé mes louis que pour 19 livres 16 sols 6 deniers, argent de Piémont: c'est le prix du tarif arrêté à Turin le 15 février 1755; mais par le tarif du 25 juin 1733, ils valoient 20 livres 3 sols 4 deniers.

Les sequins de Florence passent à Turin pour 9 livres 9 sous 4 deniers;

(a) On permet 9 grains sur le marc, pour le remede de poids, & dix trente-deuxiemes pour le remede de fin sur le titre.

mais il faut avoir soin de les peser, car ils sont sujets à des altérations de quelques grains qui font une perte dans le commerce : les marchands ne les reçoivent qu'au poids, & font la déduction de ce qui leur manque.

Un écrivain, qui est d'ailleurs fort instruit, nous dit, en parlant de Turin, que ce qui gêne le plus le commerce est le bas prix des monnoies étrangeres dans les états du roi de Sardaigne ; « celles de France, dit-il, y perdent » un sixieme, les autres n'y sont pas » traitées plus favorablement, ce qui » nuit beaucoup à l'exportation des marchandises fabriquées en Piémont ; c'est » un article sur lequel le roi n'a jamais voulu se rendre, & que le duc » de Savoie réformera certainement. » Les bas de Turin sont fort chers pour » les étrangers à cause de la perte que » l'on fait sur le change des monnoies ».

Cet auteur n'a pas fait réflexion qu'il s'agissoit d'une simple question de mots & d'un changement de dénomination. Il est vrai qu'un louis de 24 livres ne vaut que 20 livres de Piémont, mais

ce n'eſt point-là une perte ſur le change, ni une choſe qui affecte le commerce, c'eſt ſeulement un nom différent. Un louis, c'eſt-à-dire, une piece d'or au titre de 22 carats & à la taille de 30 au marc, s'appelle en France 24 livres; à Turin, 20 livres; à Gênes, 29 livres; à Milan, 33 livres; à Parme, 95 livres; mais c'eſt toujours la même valeur en or; les marchands & les perſonnes qui calculent ne s'embarraſſent pas du nom. La livre numéraire étoit une livre peſant d'argent (de 10 onces deux tiers) du temps de Charlemagne; elle n'en eſt plus que la ſoixante-ſixieme partie aujourd'hui; les noms ont changé 24 fois par des loix burſales, & le marc d'argent, qui valoit 15 ſous l'an 768, vaut actuellement 51 livres 3 ſous 3 deniers dans les hôtels des monnoies, du moins ſuivant le tarif de 1726, ou un peu plus dans le commerce.

Ces dénominations ont encore bien plus changé ailleurs; celui qui croit avoir perdu 4 livres à Turin, parce que ſes louis de France n'y valent que 20 livres, doit croire qu'il a gagné 18 fois davantage quand il arrive à Parme,

où ce même louis d'or vaut 95 livres, mais cela ne prouve rien que la variation arbitraire des noms.

La plus belle monnoie de Turin eſt le carlin d'or de 120 livres du pays, qui vaut environ ſix louis; mais la monnoie d'or la plus ordinaire à Turin, eſt la piece neuve de 24 livres de Piémont, *Dioppa di* 24 *lire*, que le roi a fait frapper en 1754; elle peſe deux gros & demi & un grain, poids de marc; elle eſt au titre de 21 carats & $\frac{24}{32}$ ſuivant l'eſſai qui en a été fait en France; ainſi les pieces neuves peſent en matiere pure, 164 grains & $\frac{141}{4608}$, & valent par conſéquent 26 livres 7 ſous deux deniers valeur intrinſeque, c'eſt-à-dire, ſuivant le prix de l'or fin, par le tarif de 1726, qui eſt de 740 livres 9 ſous 1 denier $\frac{1}{11}$ le marc de France; mais nous les payons 29 livres 1 ſou 1 denier lorſque nous donnons nos louis au prix du tarif de 1729. Il y a auſſi en or la *Doppia di* 12 *lire* & le *Scudo d'oro*, *di* 6 *lire*.

L'écu neuf de 1755, *ſcudo d'argento*, peſe une once un gros 13 grains, il eſt au titre de 10 deniers 20 grains de fin; ainſi il contient 596 $\frac{339}{4608}$ grains

de matiere pure, & vaut 6 livres de Piémont (a).

Le *Piccolo ſcudo* eſt de 3 livres, & le *Teſtone* de 30 ſous : il eſt aiſé de les réduire en monnoie de France, en ajoutant un cinquieme ; ainſi les 30 ſols de Piémont font 36 ſous de France ou environ.

On parle quelquefois à Turin de Ducatons ; c'étoit une monnoie qui valoit 5 livres & demie de Piémont, ou 6 livres 12 ſous de France.

Pour voyager en Italie plus commodément, j'ai changé à Turin les louis, pour des ſequins de Florence, à raiſon de vingt & un ſequins pour dix louis, ou de 11 livres 8 ſous 6 deniers pour chaque ſequin. Quand j'ai été à Florence, j'ai trouvé que les ſequins y valoient preſque autant, car ils m'ont coûté 11 livres 5 ſous 2 deniers, à raiſon de 42 paules pour chaque louis d'or ; c'eſt à-peu-près la valeur des ducats de Hollande.

(a) Voyez l'*Eſſai ſur la qualité des monnoies étrangeres*, donné par M. Macé de Richebourg, à Paris, de l'Imprimerie Royale, 1764, *in-folio*. La banque rendue facile par Girardeau, 1756, *in-4°*.

Il y a trois sortes de poids à Turin, le marc, composé de 8 onces, qui pese vingt-deux grains & un quart de plus que le marc de France, suivant l'examen que M. Tillet en a fait avec les poids originaux qui ont été adressés au ministere (*Mémoires de l'Académie pour* 1767). C'est ce marc dont on fait usage à la monnoie & chez les orfèvres de Turin. Poids de Turin.

La livre ordinaire employée dans le commerce, est composée de 12 onces; & ce sont les mêmes onces que le marc; ainsi elle pese seulement 33 $\frac{3}{8}$ grains de plus que les 12 onces du poids de marc.

L'once de Turin se divise en 8 octaves, l'octave en 3 deniers, le denier en 24 grains, le grain en 24 *granotti*.

La livre employée en médecine est composée de 12 onces; mais ces onces sont plus foibles que celles de la livre ordinaire dans le rapport de cinq à six; l'once se divise en 8 dragmes, la dragme en 3 scrupules, le scrupule en 20 grains. Le rub ou rubbio est de 25 livres.

Le pied de Turin, *piede liprando*, réduit en mesure de France, vaut 1 pied 6 pouces 11, 71 lignes (c'est-à-dire, Pied de Turin.

onze lignes & 71 centiemes), suivant un rapport exact avec le pied de Paris (a) déterminé par le P. Beccaria. M. Cristiani, dans son traité général des mesures, que je citerai plusieurs fois (b), ne donne que 10, 5 lignes au lieu de 11, 7.

Le pied de Turin se divise en 12 pouces, en Italien *once*; l'*oncia* en 12 *punti*, le *punto* en 12 *atomi*.

Le *Raso*, ou *Braccio*, qui sert aux marchands, est de 14 *once*; il vaut 22 pouces 2 lignes & $\frac{6}{100}$; il se divise en quarts, huitiemes & seiziemes. Dans les autres villes du Piémont les mesures sont différentes, & cela varie à l'infini; le pied de Coni n'a que les deux tiers de celui de Turin. Voici quelques autres mesures rapportées par le P. Frisi, & que j'ai réduites en pieds, pouces, lignes, & centiemes de ligne, mesure de Paris.

(a) Pour donner aux étrangers une idée du pied de Paris, j'en ai fait graver la longueur au bas de plusieurs de mes plans de villes, le papier se déforme, il est vrai; cependant je trouve plusieurs de ces échelles qui sont encore très-justes sur mes plans imprimés & reliés depuis plusieurs années.

(b) *Delle misure d'ogni genere, in Brescia*, 1760.

		pieds	pouc.	lig.	
à Tortone,	*Braccio lungo*	2	1	0	13
	Braccio corto	1	7	4	91
	Br. di legname	1	11	3	95
à Alexandrie	*Braccio di Seta*	1	7	7	38
	Br. di panno	2	0	7	63
à Novare	*Braccio di Seta*	1	7	3	95
	Br. da panno	2	0	7	74
	Br. da Fuſtagno	1	9	10	49

La toiſe de Turin, *Teſa*, eſt de 40 *once* du pied de Turin; elle ſe diviſe en cinq parties égales, qu'on appelle *piedi manuali*, & chaque pied en 8 *once*.

Le *Trabucco*, ou la perche qui ſert dans l'arpentage, eſt de 6 pieds de Turin, ainſi elle vaut 9 pieds 5 pouces 10, 26 lignes, en meſure de France.

Quatre perches carrées forment la table, *Tavola;* il faut 100 *tavole* pour faire le journal, ou la *giornata*; & par conſéquent le journal de Turin eſt 1000 toiſes, ou ſeulement $\frac{4}{10}$ de plus; ainſi la *giornata* differe peu du journal de Bourgogne, qui comprend 902 $\frac{1}{2}$ toiſes carrées, de ſuperficie, & de l'arpent de Paris qui en contient 900, ou 30 toiſes en tout ſens (a). Le nom de

(a) L'arpent eſt de 100 perches de ſuperficie dans tout le Royaume, mais la perche varie depuis 18

giornata vient de ce que c'eſt à-peu-près le terrein qu'un homme peut labourer dans un jour avec deux chevaux; & on l'eſtime de même pour l'arpent de Paris.

Le mille de Turin, ſuivant la regle, doit être de 750 *trabuchi*, c'eſt-à-dire, 1188 toiſes, qui ſont environ une demi-lieue de France; (car nos lieues de 25 au degré, ſont de 2283 toiſes); ainſi les milles de Turin ſont de 48 au degré, le degré de la terre étant d'environ 57000 toiſes en Italie (a).

La meſure des grains, appellée *Emina*, eſt un cylindre dont le diametre eſt de 8 pouces 2 points 11 atomes, & la hauteur 5 pouces 5 points 11 atomes, d'où je conclus qu'elle contient 1163 pouces cubes de France. Le boiſſeau de Paris, qui en a 661, contient 20 livres de bon bled; ainſi l'émine de grain doit peſer 35 livres, poids de marc.

pieds juſqu'à 22. Celle dont on ſe ſert pour les bois eſt de 22 pieds; celle des arpenteurs de Paris eſt de 18 pieds. Ainſi l'arpent des eaux & forêts eſt de 1 44 toiſes & quatre neuviemes dans tout le Royaume, & l'arpent de Paris eſt de 900 toiſes ſeulement

(a) Nous parlerons des milles uſités dans les différentes parties de l'Italie, à l'article de Bologne.

Le prix ordinaire du bled à Turin, vers 1765, étoit de 3 livres l'émine, ce qui revient à 41 sous le boisseau, monnoie & mesure de Paris; ce prix du bled est ordinairement plus fort qu'à Paris où l'on n'estime ordinairement le boisseau que 30 sous, & cependant la viande, même de veau, ne coûtoit ordinairement à Turin que 5 sous & demi, au lieu de 8 qu'elle coûtoit alors à Paris; mais cela vient de l'abondance des fourages; au reste, le Vicaire de la ville, qui est le magistrat municipal, taxe le prix de la viande suivant l'exigence des cas. Quand il y a peu de foins, tous les payſans vendent leurs veaux, & les bœufs sont plus chers; mais le veau coûte toujours un demi-sou de plus que le bœuf.

Voici le prix des denrées à Turin au mois de juillet 1775, suivant M. Bernoulli, en poids & monnoie de Piémont.

Bœuf, la livre de 12 onces de Piémont . . .	2 $\frac{1}{2}$ sous.
Veau	3 $\frac{1}{2}$
Mouton	2 $\frac{1}{2}$
Cochon	17

Beurre	8
Huile	9
Chandelles des 4 à la livre	10
des 3 . .	11
Ris	2 ½
Fromage de Savoie . .	8
Pain le plus fin	3 f. 8 den.
Pain ordinaire	2 ½

Œufs frais 1 sou piece ; les autres 8 sous la douzaine.

La mesure de vin, qu'on appelle *Brenta*, est de 628 pouces cubes de Piémont, ou 2483 pouces de France, c'est-à-dire, environ 52 pintes de Paris, puisque notre pinte est de 48 pouces cubes.

L'attention du gouvernement pour la fabrication exacte des balances, des poids & des mesures, leurs dimensions, & leurs vérifications, a fait publier en 1750 une instruction qui mériteroit d'être imitée par-tout ; *Istruzione per li fabricatori ed aggiustatori delle bilance, stadere e misure*, 45 pages *in*-4°. avec figures.

Les marchands & les ouvriers de Turin sont distribués en communautés ; mais chacun peut exercer sa profession sans aucun droit ; il est seulement obli-

gé de faire le chef-œuvre en préſence des ſyndics de la communauté. Il y a cependant quelques profeſſions dans leſquelles le nombre eſt fixé, & dont les offices ſe vendent ; tels ſont les offices des procureurs, qui ſont au nombre de 40, qui coûtent 27 ou 30 mille livres ; les offices de greffiers, qui ſont au nombre de 16, & qui ſe vendent 8 mille livres : les maîtriſes d'apothicaires, qui ſont au nombre de 36, & qui ſe vendent 9 à 10 mille livres.

Les *Chiabattini* ſont 40 commiſſionaires dont l'emplacement eſt fixé, & chacun paye pour la boutique & pour le privilége, 3 à 4 cens livres au propriétaire de l'Office ; ils ſont obligés de porter une lettre, de faire une commiſſion ou de la faire faire par un de leurs garçons, moyennant 20 deniers, qui équivalent à 2 ſous de France ; cet établiſſement revient à celui de la petite poſte de Paris, & du *Penny-poſt* de Londres.

Les Juifs, à Turin, ont un quartier où ils ſont très-nombreux ; ils prêtent à gros intérêt, mais auſſi l'Etat en tire une rétribution (M. Rolland p. 359).

Commerce du Piémont.

LE COMMERCE du Piémont roule principalement ſur la ſoie, car il tire

de France beaucoup de marchandiſes ; des draperies, des couvertures & des bas de laine, des étamines du Mans, des toiles brochées & des cotonades de Rouen, des rubans du Lyonnois & du Forez, des camelots de Lille, de même que d'Angleterre & de Saxe ; une partie de nos étoffes & de nos modes s'envoie à la cour de Turin.

Le fer, le cuivre, le plomb, ſe tirent de l'étranger : il y a cependant des mines en Savoie, mais elles ſont négligées ; on ne permet pas aux étrangers de les viſiter, de crainte qu'on ne connoiſſe trop le moyen de pénétrer dans les montagnes, qui forment la sûreté de l'Etat.

Le Piémont tire des armes du Forez, des glaces de Veniſe, de la clincaillerie d'Allemagne, de la bijouterie de Paris, du papier de France (M. R. p. 350). Le ſucre & les drogueries y viennent auſſi de l'étranger, par Genes & par Veniſe.

D'un autre côté, le Piémont envoie dans l'étranger beaucoup de beſtiaux, bœufs, vaches, moutons, porcs, & beaucoup de riz ; on compte année commune, 80 à 90 mille bœufs exportés ; & ſans les droits, ce commerce

augmenteroit peut-être encore; les chevaux se tirent de la Suisse, & d'ailleurs. On exporte aussi beaucoup de chanvres, de fils & de cordages. On y fait peu de toiles ; on tire de la Suisse toutes celles qui ne se fabriquent pas dans le pays, mais depuis quelques années le gouvernement fait des efforts pour augmenter la fabrication des toiles.

On a fait à Turin quelques étoffes de soie, des velours, des taffetas, des étoffes brochées sur les dessins de Lyon. M. R. pense qu'il y a 7 à 8 cens métiers à Turin ; c'est pour les encourager que le roi gêne, par des droits très-forts, l'importation des nôtres.

On fabrique des draps pour les troupes avec la laine du pays, qui est grossiere, & des draps plus fins avec des laines de Rome & de la Pouille; ces fabriques sont dans la partie du Piémont qui avoisine le Dauphiné.

Il y a une manufacture de tapisseries à Turin, dans le goût de celle des Gobelins, mais elle tire les laines de Paris toutes teintes, & l'on n'a pas encore l'art de les bien employer. La manufacture de porcelaine établie du côté de Moncallier a beaucoup d'ouvriers

François, & cependant n'a point encore réussi. (M. R. p. 344).

Le principal commerce de Turin consiste dans les soies du Piémont; M. Rolland dit qu'il en sort chaque année pour 18 ou 20 millions; il en va en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. La France en tire les deux tiers de ce qu'elle emploie dans ses manufactures. On m'a assuré que la seule ville de Lyon tiroit du Piémont pour 7 à 8 millions de soie. M. Rolland dit qu'elle en tire le tiers de celle qu'on y emploie, & que les autres parties de la France en tirent du Piémont encore autant. Je cite volontiers M. Rolland dans cette partie, parce qu'étant inspecteur des manufactures, il doit être plus instruit.

Cette quantité de soie fait que les retours de la France en argent sont très-forts, il en est de même pour le ris; aussi nos louis d'or sont très-communs à Turin, & ce seroit encore pis si la culture des soies ne s'étoit pas accrue un peu depuis quelques années dans les provinces méridionales de France.

Des mûriers. Le roi de Sardaigne a fait de son côté tout ce qui étoit possible pour aug-

menter l'abondance des mûriers & la culture de la soie dans ses Etats, en accordant des gratifications aux cultivateurs, & il y a parfaitement réussi. C'est actuellement dans le Piémont, & même aux environs de Turin, que l'on voit la culture des mûriers blancs, dans toute sa perfection. On s'imagine en France qu'il suffit de planter des mûriers pour avoir de la feuille ; j'ai vu des provinces en France où l'on a établi des pépinieres aux dépens du public pour fournir des mûriers à tous ceux qui ont voulu les planter ; la plupart sont morts sur pied, & toute la dépense qu'on avoit faite est restée inutile. Il est absolument nécessaire de défoncer la terre tout autour pour aider la propagation des racines, de tailler ou émonder les arbres de trois en trois ans, sur-tout dans les terreins maigres, & d'y donner des soins de plusieurs especes. M. l'abbé de Sauvages en avoit fait une étude particuliere dans son Voyage d'Italie en 1764, & il se proposoit d'en faire un supplément à l'ouvrage qu'il avoit publié sur cette matiere. Au reste, il y a déja en Languedoc beaucoup de mûriers aussi beaux que ceux d'Italie, ce qui peut faire croire

qu'on n'y eſt pas fort éloigné des véritables principes.

Les mûriers ſont connus en France depuis long-temps ; les François qui firent avec Louis XII la conquête du Milanès en 1509, en rapporterent de la graine dans le Dauphiné & le Languedoc où elle réuſſit aſſez bien, on préferoit celle du mûrier blanc ; mais ce n'eſt que depuis quelques années que cette culture eſt en vigueur ; elle eſt actuellement au point que nos provinces méridionales fourniſſent à la ville de Lyon, ſuivant l'eſtime de quelques perſonnes, 12 à 13 mille quintaux de ſoie chaque année, ou à-peu-près la moitié de ce qu'on y conſomme : le reſte ſe tire du Piémont, d'Eſpagne, de Suiſſe & des Indes.

Les mûriers greffés de la feuille d'Italie, ou mûriers roſes, ſont ceux qui ont le mieux réuſſi en France : tant qu'on s'eſt attaché au mûrier ſauvageon & à quelques mûriers à grande feuille, on n'a eu que des ſuccès médiocres ; le premier a la feuille trop petite, trop peu nourriſſante ; le ſecond l'a trop dure, & les vers à ſoie la rebutent.

Les mûriers roſes ſont en effet ceux qu'on

qu'on cultive en Piémont ; le chemin de la Vénerie royale en eſt preſque tout planté ; c'eſt à la connoiſſance de cet arbre que les provinces de Languedoc, Vivarais, Provence & haut Dauphiné ſont redevables de la quantité de ſoie qu'elles recueillent aujourd'hui, tandis que la province du Lyonnois attachée depuis 50 ou 60 ans à ne cultiver encore que le mûrier ſauvageon, connoiſſoit à peine ce produit (a).

Il y a auſſi en Italie, ſur-tout du côté de Vérone, une pratique ſinguliere que je n'ai point vue en France pour la multiplication des mûriers ; on fait des pépinieres perpétuelles qui conſiſtent en de groſſes ſouches preſque à ras de terre ; on en couche les branches pour faire des marcottes ou provins qu'on détache du tronc quand elles ont pris racine ; chaque ſouche donne ainſi quatre mûriers greffés & de belle venue, tous les trois ans : les ſouches durent un ſiecle, en produiſant toujours de la même maniere ; & pour en avoir d'autres, il ne s'agit que de greffer de jeunes tiges à quelques pouces au-deſſous

(a) Voyez M. Thomé, Mémoire ſur la maniere d'élever les vers à ſoie, 1767.

du niveau de la terre, & de couper toujours le deſſus pour faire groſſir la ſouche & multiplier les jets de côté ; l'on gagne ainſi beaucoup de temps, parce que l'on n'eſt pas obligé de greffer les mûriers & de les attendre de graine ſi long-temps.

Dans les plantations ordinaires de mûriers, en Italie, on ne fait point de difficulté de ſemer du grain dans les intervalles ; cela diminue ſans doute le produit des mûriers, mais on en eſt plus que dédommagé d'ailleurs. Cette méthode ſeroit moins bonne en France où la végétation eſt plus foible.

Le riz eſt auſſi un des grands objets de la culture du Piémont ; mais j'ai entendu le feu roi me témoigner là-deſſus les regrets d'un bon pere qui voudroit pouvoir ſouſtraire ſes peuples à cette culture dangereuſe. On obſerve en effet que les payſans qui s'en occupent ſont jaunes, cachectiques, ſujets aux hydropiſies, aux obſtructions, aux fievres intermittentes, cauſées par le terrein marécageux, & par les eaux ſtagnantes dont le riz a beſoin ; car c'eſt une plante aquatique qui doit être pendant un temps, ou entiérement ſous l'eau, ou en

partie, ſuivant ſes degrés d'accroiſſement. Le canton de Verceil en produit une quantité conſidérable, & fournit à l'exportation pour tous les pays voiſins.

M. le comte Spolverini a donné ſur la culture du riz, un poëme eſtimé; il auroit bien dû y joindre, en faveur de ceux qui aiment l'agriculture, une ſuite de détails économiques en forme de notes; j'ai oui-dire qu'on devoit y ſuppléer. M. l'abbé de Sauvages, qui s'eſt occupé ſpécialement de l'agriculture en Italie pendant l'eſpace de 12 à 13 mois, en 1763 & 1764, ſe propoſoit de nous donner les détails de la culture du riz, avec beaucoup d'autres obſervations qu'il y avoit faites. M. Rolland a donné un mémoire abrégé ſur cette culture dans ſes *Lettres écrites de Suiſſe & d'Italie.*

On cultive beaucoup en Piémont & en Savoie le maïs, ou bled de Turquie; le payſan en fait ſa principale nourriture, il le mange en bouillie, ou en gâteau qu'on appelle *Polenta.*

CHAPITRE XIV.

Des Revenus & des Impôts du Piémont.

IL y a des personnes qui comptent près de trois millions d'habitans dans les Etats du roi de Sardaigne ; d'autres n'en supposent que la moitié, & M. Schloezer en compte deux millions. Le même auteur estime les revenus du roi 16 millions & demi, d'autres les portent de vingt à ving-cinq millions de France ; il pourroit les augmenter si les besoins l'exigeoient.

Ces revenus sont répartis, comme chez nous, sur les fonds, sur les personnes & sur les consommations, avec sagesse & avec économie ; il n'y a ni abus dans la perception de ces revenus, ni profusion dans leur emploi. L'imposition de la taille réelle qui se paie sur les biens-fonds, fut un des premiers objets de l'attention du feu roi au commencement de son regne (a) ; la ma-

(a) L'édit des tailles pour le duché de Savoie fut

niere dont on y procéda, & les regiſtres qu'on en dreſſa, ont été conſultés même par les cours étrangeres qui ſongeoient à établir une réforme dans cette partie des finances.

On commença par faire faire l'arpentage des fonds, & l'eſtimation des fruits qu'ils produiſoient, par trois eſtimateurs, dont deux étoient nommés par la paroiſſe, & le troiſieme nommé d'office. On ajouta à ces trois eſtimateurs, des réviſeurs choiſis parmi les gens les plus expérimentés, que l'on chargea de veiller ſur la conduite des eſtimateurs & de conférer avec eux. Dans cette eſtimation on fit la diſtraction des frais de culture, dîmes, ſemis & droits ſeigneuriaux, pour ne compter que ſur le revenu net; on expoſa la carte & le rôle de chaque territoire à l'examen des communautés; on reçut les remontrances des particuliers, & l'on fit droit ſur tout ce qui parut mériter attention.

Tous les biens-fonds, de quelle eſpece qu'ils ſoient, excepté ceux de l'ancien patrimoine de l'égliſe, ont été aſſujettis

donné le 15 Septembre 1738; mais Jean-Jacques Rouſſeau qui en parle dans ſes confeſſions, y avoit été employé au Cadaſtre quelques années auparavant.

à la taille, ſans aucun égard aux priviléges, conceſſions ou autres abus qui s'y étoient introduits ; mais quoique les eccléſiaſtiques ſoient exempts de la taille pour les biens d'ancienne dotation, le roi de Sardaigne n'a pas laiſſé d'exiger le vingtieme de leurs revenus en temps de guerre.

La carte topographique où tous les fonds ſont ſpécifiés, & le *Cataſto*, ou le cadaſtre, c'eſt-à-dire, le dénombrement des fonds, marqués par numéros, confins, & contenue, ſont entre les mains de ceux qui font chaque année le rôle des tailles, pour ſervir à la formation des cottes ; on remet toutes ces cottes à ceux qui ſont chargés de la recette, après qu'elles ont été vérifiées & arrêtées par l'intendant de la province.

Un autre regiſtre contient les noms de tous ceux qui ont acquis chaque numéro, en tout ou en partie, avec le titre de l'acquiſition, la feuille & le numéro du cadaſtre auquel elles ſe rapportent, & les confins de la piece de terre dont il s'agit.

Toute perſonne qui acquiert un fond de terre, par contrat ou par teſtament, eſt obligée, dans l'eſpace d'un mois, à

compter du jour où elle entre en jouissance, d'exhiber le titre de son acquisition au conseil de la communauté, & d'en tirer un acte pour faire inscrire ce fond à sa propre colonne, sans quoi la communauté peut agir sur les mêmes biens & contre l'ancien possesseur pour le paiement de la taille.

Le collecteur particulier qui leve la taille dans la communauté, porte la recette à l'intendant de la province, & l'intendant au trésorier-général des finances; celui-ci paie tout sur les ordonnances du *Generale delle Finanze.*

Les tailles dans le Piémont sont réglées par livres de regiſtre; chaque livre de regiſtre, composée de 20 sous, produit 30 livres de taille, quelquefois 40, & le journal de terre, que nous avons dit être de mille toises, est imposé à 3 ou 4 sous de regiſtre, plus ou moins, suivant la bonté des terres: il y en a même qui ne sont qu'à quatre deniers. On estime qu'en général la taille est un vingtieme du revenu. Elle varie d'une année à l'autre, suivant la récolte plus ou moins considérable; on la diminue quelquefois à raison des dépenses ou des malheurs des communautés, dont l'in-

tendant de la province reçoit les remontrances.

Lorsque les communautés ont des revenus particuliers, on les applique ordinairement au paiement des tailles.

Produit des Impôts.

On comprend sous le nom de *Debitura Regia*, 1°. la taille réelle; 2°. la capitation, *Teſtatico*, que tout le monde paie, à l'exception des ecclésiastiques; elle est dans les campagnes d'une livre 6 sous 8 deniers de Piémont pour chaque personne; 3°. le *Gioatico* que paient ceux qui ont des bœufs ou des vaches. On paie pour une paire de bœufs 3 livres 6 sous 8 deniers, & pour une paire de vaches une livre 13 sous 4 deniers. On estime le total de ces impositions plus de dix millions, dont une moitié au moins est le produit de la seule taille réelle.

La gabelle forcée a lieu aussi dans le Piémont; chaque personne au-dessus de cinq ans est obligée de lever chaque année huit livres de sel du grenier, à raison de 4 sous la livre, ce qui revient à 6 sous & demi la livre, poids & monnoie de France. Mais cette taxe n'a pas lieu à Turin, & les pauvres en sont exempts par-tout. Le sel que l'on consomme au-delà des huit livres, ne se paie que moitié.

Tous ceux qui tiennent des bœufs & des moutons ſont auſſi obligés de faire la levée de ſel proportionnée au nombre de ces animaux ; ceux qui tuent des cochons pour leur conſommation, ſont obligés d'en lever 6 livres & demie, & les charcutiers 5 livres ; au reſte il y a des provinces dans l'Etat du roi de Sardaigne, comme une partie du Montferrat, qui ſont exemptes de cet impôt, ou par le titre de ceſſion, ou par des conceſſions faites à titre onéreux. On eſtime cet impôt de ſel ſix millions.

Le papier timbré eſt un art. de 300000 livres ; il y en a de trois ſortes, le premier eſt à 10 ſous la feuille, & l'on eſt obligé de s'en ſervir pour les ſentences ; le ſecond eſt à 4 ſous, & il eſt néceſſaire pour les obligations qui paſſent 200 livres ; le troiſieme eſt de 2 ſous la feuille, & il ſert pour les teſtamens, les contrats & tous les actes judiciaires.

Les droits d'inſinuations auxquels ſont ſujets les teſtamens, les contrats, &c. ne ſont que de 30 ſous pour une ſomme quelconque au-deſſus de 80 livres.

Le produit du tabac que le roi fait régir pour ſon compte, monte à 500000 livres. Il y en avoit une fabrique im-

menſe au château de *Millefiori*; on l'a tranſportée au parc près de Turin. Il y a des plantations dans les environs de Turin où l'on choiſit des fonds propres à cette culture, ce qui diſpenſe le roi de faire acheter la feuille de tabac en Angleterre, comme bien d'autres Etats le pratiquent. On hache les feuilles dans des moulins, on les blute, on les humecte, ou les triture ſur des meules, méthode très-différente de la nôtre.

Les cartes, & les *tarocchi*, eſpece de cartes particulieres, étoient affermées 150000 livres; mais depuis 1761 elles ſont en régie. J'ai oui-dire qu'en France le même droit produiſoit 500 mille livres.

La loterie (*Giuoco del Seminario*) étoit affermée 140000 livres; elle eſt actuellement en régie, & l'on aſſure qu'elle rapporte 160000 livres.

La *Graſſina* eſt un droit qui ſe leve ſur les auberges, ſur les boucheries, ſur les cuirs & les chandeles; car perſonne ne peut faire ni vendre de chandele ſans avoir une quittance des droits, & cela ſous des peines conſidérables. Le revenu de cette partie eſt eſtimé à plus de 800000 livres; celui des chandeles

seules est de 115000 livres, suivant la relation manuscrite de M. Foscarini. Mais depuis cette époque de 1743 toutes ces évaluations doivent être différentes.

Les éloges que j'ai oui donner si souvent au roi de Sardaigne, sur l'économie & la sagesse de son administration, me persuadent qu'on verra ici avec plaisir un autre détail du produit des impôts, & des principales dépenses de l'Etat, communiqué dans le pays même en 1766 par une personne que j'ai lieu de croire bien instruite. Si l'état des choses a encore changé, l'on n'en verra pas moins dans ce détail les forces du Piémont, la forme des répartitions, & la proportion des différentes provinces.

Les droits compris sous le nom de *Gabelle generali*, c'est-à-dire, les douannes, ou droits d'entrées qui sont très-forts, le sel, le tabac, la poudre à giboyer, le papier timbré, montent en monnoie du Piémont à 9775690; il y en a 6358759 pour le Piémont; 528610 pour le Mont-Ferrat; 1332168 pour la Savoie; 140897 pour le comté de Nice; 14324 pour l'Oneglia; 348802 pour Alexandrie & Lumellina; 433672 pour Novarre; 253715 pour le haut

Novareze ; 95271 pour Vigevano ; 202732 pour Tortone ; 166738 pour le Paveſan, ou *oltre po Paveſe*. Les droits de pontonage & de papeterie, appellés *Gabelette*, ſont eſtimés 590733.

Les tailles en Savoie 1010767 ; en Piémont 2451952 ; dans le comté de Nice 73909 ; dans le Mont-Ferrat 217744 ; pour Alexandrie & Lumellina 45854 ; la ſubſiſtance dans le même pays 428289 ; les vallées voiſines du Dauphiné & de Pragellato paient 67965. Les impôts du duché d'Aouſte appellés *Donativo*, ſont eſtimés 66666 ; de la principauté d'Oneglia appellés *Suſſidio*, 1301 ; du comté de Nice 2681 ; du bas Novareſe 381145 ; du haut Novareſe 59133 ; du Vigevenaſco 91128 ; de Tortone 126798 ; du Paveſan 226011. La poudre à giboyer que le roi fournit pour le public 37876 ; la vente du ſel de la Tarentaiſe 43750. les marbres de Valdieri 2000 ; les émolumens des greffes, *Redditi dal giuridico* 104432 ; l'impôt ſur les Juifs 17900 ; tout cela joint au produit de la loterie & à d'autres articles moins importans produit en tout. . . . . 5192769.

Suivant cet état, le revenu total en

livres de Piémont, se trouveroit d'environ 16569000.

Depuis la derniere guerre, le roi a mis un impôt extraordinaire qui est réparti de la maniere suivante : on leve en Piémont 1526236; en Savoie 335600; dans le duché de Mont-Ferrat 134113; dans le comté de Nice 25618; dans la principauté d'Oneglia 3333; dans les provinces d'Alexandrie & de Lumellina 234023; dans celles de Novare & de Tortone 164818; dans celles du haut *Novarese*, *de Vigevenasco*, *Oltre pò pavese*, *Sicco Mario & Babbiese* 136202. Je ne rapporte cette distribution que pour donner une idée des forces respectives, ou de la bonté de ces différentes provinces.

Tous ceux qui manient les finances du roi, sont sujets, en Piémont, à une loi qui est bien propre à empêcher les grands profits des partisans : on l'appelle *Legge del sesto*; suivant cette loi, tout fermier du domaine ou des revenus de la couronne, de quelle espece qu'il soit, quoique adjudicataire à l'enchere, peut être dépossédé dans le cours même de son bail, s'il se présente quelqu'un qui offre un sixieme de plus. Cette lésion est censée

Loi domaniale très-utile.

ſuffiſante pour annuller le premier contrat & donner lieu à une nouvelle adjudication. On peut juger par-là du ſoin avec lequel toutes les parties des finances ſont traitées; M. Foſcarini, dans la relation que j'ai citée, raconte qu'un ambaſſadeur de France, qui avoit été long-temps à Turin, & y avoit étudié l'adminiſtration des finances, diſoit qu'avec une méthode ſemblable, les provinces de France vaudroient autant de royaumes.

Les dépenſes du roi de Sardaigne, dans l'état que je rapporte, ſont évaluées à 16 ½ millions, monnoie du Piémont, dont 8100000 pour le paiement des troupes: on en verra le détail ci-après.

Dépenſes du roi. On compte 4128375 livres pour payer les intérêts des dettes de la couronne; il y en a à trois pour cent, d'autres à quatre pour cent, & quelques-unes de viageres.

Les penſions extraordinaires que le roi fait ne ſont eſtimées qu'à 54000 livres, la dépenſe de l'Univerſité 52000; le college des provinces à Turin 30000; les écoles répandues dans les provinces 66000.

La dépense de ses ambassadeurs & ministres dans les cours étrangeres, ne va qu'à 239000 livres ; car celui de France, qui est le mieux payé, n'a que 48000 livres, celui d'Espagne 40000, celui d'Angleterre 38000, celui de Vienne 30000, celui de Naples 24000, celui de Rome 20000, & le ministre près des Etats-généraux d'Hollande 10000. S'il est permis de faire une comparaison avec la France, j'ajouterai que le traitement ordinaire de l'ambassadeur de France en Angleterre est de 150000 livres de France, & 50000 d'accessoires, ce qui fait en tout 200000 ; & l'ambassadeur en Hollande a 90000 livres ; ce sont les seuls dont j'aie eu connoissance.

L'article des menus plaisirs du roi de Sardaigne, passoit pour être de 35000 livres, celui de M. le duc de Savoie 30000, & celui de Madame la duchesse de Savoie 20000.

Les Secrétaires d'Etat ont 13000, liv. & tous les bureaux qui en dépendent 97000. Le premier président du sénat a 5000 liv. & l'Etat entier du sénat monte à 13000. Le sénat de Savoie a 12000, liv. & celui de Nice 26000 ; la chambre

des comptes 100000 ; le général des finances 6000 , auſſi-bien que le contrôleur-général ; & le total des officiers de finances coûte 168000. Les intendans de provinces ont depuis 1500 livres, juſqu'à 3000 d'appointemens.

Les frais de régie des poſtes vont à 114000 livres ; le conſeil du commerce auſſi-bien que la juriſdiction des conſuls à 14000. Les portions congrues que le roi paie à des curés qui ſont ſans revenus , & dont l'entretien eſt à la charge de l'Etat , vont à 16000. Pour diverſes œuvres de charité que le roi fait ſuivant les circonſtances , par exemple , pour ſecourir les paroiſſes incendiées , &c. on compte 60000.

Je paſſe , pour abréger , beaucoup d'autres articles moins importans qui étoient contenus dans un état détaillé , que M. Clerc , médecin de M. le duc d'Orléans , a bien voulu me communiquer , & dans lequel le total de la dépenſe montoit à 17 millions.

J'ai dit au commencement que la dépenſe du roi pour le militaire étoit de 8100000 livres ; il en faut déduire 520000 qui ſont pris ſur la Sardaigne , dont nous ne parlons point ici, parce que

elle ne rendoit presque rien, du moins au temps où ces calculs ont été faits.

On ajoute pour la dépense de l'artillerie 280000, pour la maison du roi 1470000, & pour les fortifications 1040000, desquelles cependant 25600 étoient assignées sur les fonds de la Sardaigne.

Troupes du Roi.

M. l'abbé Richard donne au roi de Sardaigne 12 à 13 mille hommes de troupes en temps de paix, cependant on assure dans le pays qu'il en a environ 24 ou 30 mille, sans compter 6000 invalides, & dix mille hommes de milice qui ont un tiers de paie, & à qui l'on fait faire une revue deux fois l'année, avec des exercices de 10 jours. Le peuple y naît soldat, & les payſans sont classés pour servir en cas de besoin.

M. Foscarini assuroit, en 1743, que le roi avoit à son service trente mille hommes d'infanterie & quatre mille hommes de cavalerie, sans compter quatorze mille étrangers; & comme il étoit persuadé que la population entiere de ces Etats n'étoit que d'un million & demi d'habitans, il jugeoit que le nombre des troupes nationales, n'auroit dû monter

qu'à 15000 hommes. En effet, d'après le jugement & l'expérience des politiques, on estime que les troupes d'un Etat ne doivent être qu'un centieme de la nation, pour que l'agriculture & les arts n'en souffrent point. M. Foscarini ajoutoit que ces 48 mille hommes de troupes seroient réduits à 24 en temps de paix.

Tous les officiers sont obligés de résider & de faire leur service sans interruption & avec la plus grande exactitude. Les recrues & les désertions sont pour le compte du roi ; mais on y prévient les abus avec beaucoup de vigilance.

Paiement des troupes nationales.

	Infanterie.		*Dragons.*
Colonel.	4732 l.		4000 l.
Capitaines	1444		2023
Lieutenans	659	8 s.	1368
Sergens	157	4	
Soldats	65	15	99

Les soldats ont un habit tous les trois ans, la culotte & le chapeau tous les ans. Il y a plusieurs régimens étrangers, dont la paie est beaucoup plus considérable.

Paiement des Gardes-du-Corps.

Capitaine	5376 livres.
Lieutenant	4032
Soldats	355

Au reſte, il eſt naturel de ſuppoſer que tout ceci doit avoir un peu changé ſous le nouveau regne.

CHAPITRE XV.

Des environs de Turin.

LES environs de cette belle ville ſont charmans, nous en commencerons la deſcription par le fauxbourg du Pô, *Borgo di Pó*, qui eſt à l'orient de Turin; on y va par la porte du Pô, qui eſt la plus orientale des quatre, & en même temps la plus décorée. Elle eſt ornée de marbres & de colonnes doriques, cannelées & à boſſages; on y retrouve le goût ſingulier du P. Guarini. Voici l'inſcription qui eſt ſur cette porte.

Ambitum urbis ad Eridani ripas ampliorem, Carolus-Emmanuel II, dum vitam & regnum clauderet inchoavit; Maria Joanna Baptista dum filius regno adolesceret auxit; Victor Amedeus dum regnum iniret absolvit. Æterno trium principum beneficio, æternum monumentum grata civitas posuit, anno 1680.

Ce fauxbourg qui est situé le long du Pô est celui dans lequel habitent les bateliers, les blanchisseuses & autres artisans; on y trouve l'église de S. Marc, qui dépend du chapitre de la métropolitaine de Turin. En rebâtissant cette église en 1740, on trouva derriere le tableau du grand autel une image de la Vierge, peinte sur le mur, qui devint célebre par la dévotion générale de toute la ville; on scia la partie du mur où elle se trouvoit, & on l'a mise sur l'autel nouveau, & sous une glace.

Le pont du Pô, qui se trouve immédiatement après, est de 100 toises de longueur, il fut bâti en 1417; une grande crue d'eau le ruina en partie le 3 Novembre 1706, mais il a été rétabli. Au-delà du pont est une autre

partie du fauxbourg ; il y a dans celle-ci une verrerie, une fayancerie, & une école d'artillerie où l'on s'exerce pour le ſervice du canon & le jet des bombes ; cette école de pratique eſt un établiſſement du feu roi, auſſi-bien que l'école ſpéculative. Il y a auſſi des bains, où les eaux viennent du Pô ; on y paie depuis 15 ſous juſqu'à 60.

Les collines qui ſont au-delà du Pô ſont couvertes de campagnes fertiles & de maiſons agréables, dont l'expoſition eſt très-heureuſe ; la plus belle eſt *la vigne de la reine*, à un quart de lieue de la ville, ſur une colline, à laquelle conduit une grande avenue, & où l'on peut monter aiſément en carroſſe. Elle fut bâtie par le prince Thomas de Savoie, pour la princeſſe Louiſe ſon épouſe ; cette maiſon eſt petite, & tient ſi peu de la magnificence royale, qu'un particulier pourroit la poſſéder. Elle a cependant un joli ſallon, décoré de deux ordres d'architecture l'un ſur l'autre. Le premier eſt Dorique, le ſecond Ionique ; le Dorique ſoutient quatre tribunes, en regard, qui tournent autour du ſallon ; de ces quatre tribunes les deux grandes, ſont en relief, & les deux petites ſont

Vigne de la Reine.

feintes, ou en peinture ; elles ſont de *Suſeb Dalamand*, & ſi parfaitement imités, qu'on ne diſtingue pas les parties fauſſes d'avec celles qui ſont vraies, & je n'ai vu perſonne qui d'en-bas ne fût perſuadé que l'on pouvoit ſe promener tout autour des tribunes qui environnent le ſalon.

Le plafond eſt une freſque de *Valerino*, de Rome ; il repréſente l'inſtant où un amour réveille Morphée quand l'aurore commence à répandre ſes fleurs. Les deux tableaux qui ſont ſur les deux grands pans de la muraille, ſont auſſi peints à freſque : le *Curato* y a repréſenté des ſujets tirés des métamorphoſes d'Ovide. Les tableaux, ainſi que le plafond, ne répondent pas à la beauté de l'exécution de l'architecture.

M. Cochin ajoute qu'il y a des plafonds de Danieli & de Corrado, (dont il fait l'éloge), & pluſieurs deſſus de portes de Corrado, dont l'effet eſt piquant & la compoſition ingénieuſe.

Les appartemens ſont meublés de quantité de tableaux ; le jardin eſt petit & n'a rien qui ſoit bien remarquable, ſi ce n'eſt une très-belle ſituation.

Montagne des Capucins.

La montagne des Capucins eſt l'en-

droit où l'on va le plus volontiers pour avoir dans tout ſon entier la vue de Turin, celle du Pô, de la Dora, & de toute la plaine voiſine. Cette colline, qui ſe termine à la Superga, eſt délicieuſe. Les Capucins ſont plus élevés que la vigne de la reine & encore mieux placés. L'égliſe fut fondée par Charles-Emmanuel le Grand, mais elle ne fut conſacrée que le 22 octobre 1656, avec une grande cérémonie; le duc y aſſiſta, de même que la reine Chriſtine de Suede, qui paſſoit alors à Turin.

Cette égliſe eſt ornée de marbres: elle a une grande coupole, & ſept autels, dont trois ſont en marbre. Il y a des peintures de *Cerano*. Sur le grand autel un tableau de l'Aſſomption, dont la perſpective eſt très-belle & forme ſept plans différens. Il eſt recouvert dans les jours ordinaires par un tableau commun dont le ſujet eſt le même.

L'hermitage des Camaldules eſt ſitué dans une plus grande élévation, ſuivant l'uſage de ces religieux qui ſe placent toujours ſur les hauteurs écartées. Puiſque c'eſt la premiere fois que nous parlons des Camaldules, il n'eſt pas inutile d'ajouter que cet Ordre fut fondé l'an Camaldul

1009, par S. Romuald, Bénédictin de Ravenne, qui établit en occident la vie solitaire que ces Peres ont conservé d'une maniere exemplaire jusqu'à présent (a). Le nom vient de la solitude appellée *Camaldoli* ou *Maldoli* près d'Arrezzo en Toscane, où fut bâti le premier monastere célebre de l'Ordre (b). L'église royale des Camaldules, près de Turin, fut bâtie en 1602, en conséquence d'un vœu fait par le duc Charles-Emmanuel le Grand dans la peste de 1599; elle est affectée au grand Ordre de l'Annonciade, & l'on y voit de riches ornemens que les chevaliers de cet Ordre ont donnés à l'église; un par exemple qui est brodé en or & en corail. Il y a aussi des peintures estimées de Franceschini, &c. La cene de N. S. qui est dans le réfectoire est un très-bon ouvrage d'un peintre Flamand.

VERGINE DEL PILONE, église située à un mille de Turin sur le bord

(a) Il y a cependant une congrégation de cet Ordre, qui est séparée de celle des Hermites, & qui habite dans les villes; on les appelle *Camaldoli Monachi*, pour les distinguer des Camaldules Hermites.

(b) V. l'histoire de l'établissement des Ordres Religieux, par M. Hermant.

du Pô ; ſon nom vient d'un pillier où étoit peinte une image de l'Annonciation ; une fille tombée dans le Pô le premier mai 1644, & délivrée comme par un miracle, augmenta la dévotion, & occaſionna un très-grand concours ; on y fit bâtir une égliſe qui eſt remarquable par ſon architecture & par ſes ornemens. Le grand autel eſt en marbre, & il eſt chargé d'*Ex voto* en argent, que des graces obtenues ou demandées y ont fait offrir de toutes parts ; c'eſt une choſe extrêmement commune en Italie, où l'on voit, ſur-tout dans les villages ou les petites villes, des égliſes qui en ſont tellement tapiſſées & couvertes, qu'on ne ſait plus où les mettre.

Moncalieri, petite ville ſituée ſur le Pô, avec une maiſon de plaiſance des ducs de Savoie ; elle eſt à une lieue & demie de Turin ; cette maiſon eſt comme S. Germain-en-Laye, & Windſor, pour la ſituation ; elle fut commencée par Iolande, femme du bienheureux Amédée, duc de Savoie, & continuée par Madame royale, Chriſtine de France, ducheſſe de Savoie. Moncailler eſt remarquable par ſes bâtimens ; le roi

régnant, qui aime cette maiſon, y a fait travailler, & a rendu l'intérieur très-agréable ; il y a des papiers chinois de toute beauté, & une fort belle gallerie ; d'ailleurs, elle eſt dans une poſition très-agréable.

La Superga. LA SUPERGA, grande & belle égliſe bâtie ſur le ſommet de la montagne, à une lieue & demie de Turin. Elle doit ſon origine au vœu que le roi Victor Amédée fit en 1706 pendant le ſiege de Turin, comme on le voit par l'inſcription : *Bello Gallico vovit.* Après que le Siege de 1706. duc de Vendôme eut gagné les batailles de Caſſano & de Caſinato, il ne lui reſtoit plus à prendre que Turin pour être maître du Piémont : on en forma le ſiege. Le duc de la Feuillade, fils du maréchal de même nom, y commandoit ſous le duc d'Orléans, à la tête de 60 mille hommes, & Chamillard, ſon beau-pere, miniſtre de la guerre, avoit fait des dépenſes énormes pour en procurer le ſuccès ; le duc de Savoie ſortit de la ville & échappa aux François ; le prince Eugene vint au ſecours de Turin, & le 7 ſeptembre 1706, il traverſa la citadelle pour attaquer les endroits foibles du camp ; il força les retranchemens du

maréchal de Marſin, à qui la cour avoit défendu d'aller au-devant des ennemis, & qui fut obligé de les attendre, dans des circonſtances où il lui eût été bien plus utile d'attaquer; ce fut la cauſe de ſa défaite & de ſa mort; car d'ailleurs les François qui avoient leur quartier général ſur la hauteur des Capucins, étoient placés d'une maniere favorable, & maîtres de tous les environs; ils avoient aſſez davantage pour être moralement sûrs du ſuccès. Au reſte, la perte des François ne fut pas de plus de 2000 hommes; mais la diſperſion de l'armée entraîna la levée du ſiege. On prétend qu'un Piémontois, en faiſant remarquer à un François la beauté de l'édifice de la Superga, lui diſoit: il faut que la *défaite des François* ait été terrible pour occaſionner un ſi grand monument d'actions de graces; non répartit le François, il faut que ce ſoit *la peur des aſſiégés*, car le vœu a dû précéder la défaite. Au reſte, le courage des Piémontois eſt aſſez connu pour que cela ſoit réduit au mérite d'une répartie.

Le bâtiment de la Superga fut commencé en 1715, & conſacré en 1731. L'architecte fut le célebre Philippe *Ju-*

vara, & l'on ne peut rien voir de plus magnifique. On y entre par un grand portique orné de colonnes & de deux clochers d'une assez belle forme (a). L'église est ronde, bâtie en pierres de taille, avec une magnificence qui est d'autant plus singuliere, que l'édifice est au haut d'une montagne escarpée où les matériaux ont dû être très-difficiles à transporter; aussi dit-on qu'elle a coûté plus de deux millions & demi; il y a de belles colonnes de marbre de Carrare, de marbre rouge de Piémont, & d'un marbre gris approchant du bleu turquin: cette église est en général de grande maniere, au jugement de M. Cochin, quoiqu'il y trouve plusieurs détails de mauvais goût.

La coupole paroît avoir été faite sur le modele de celle des Invalides de Paris, mais elle est décorée intérieurement de colonnes, dont plusieurs sont torses jusqu'au tiers; l'architecte fut obligé, dit M. Cochin, d'employer cette mauvaise sorte de colonnes, le roi en ayant alors une quantité qu'il vouloit placer; d'ailleurs le marbre rougeâtre

(a) On trouve seulement que ces deux Campaniles qui accompagnent le dôme sont un peu maigres.

dont ces colonnes torſes ſont formées, fait un mauvais effet dans la coupole; elles auroient été mieux ſi on les eût faites de marbre gris, comme dans le reſte de l'édifice. On blame auſſi la grandeur diſproportionnée de la baluſtrade qui couronne le portique de cette magnifique égliſe.

On a l'agrément, quand on eſt au haut de la coupole, de découvrir toute la plaine & les montagnes du Piémont de tous les côtés; on m'a aſſuré que dans le beau temps on peut découvrir juſqu'à Milan, qui eſt à 25 lieues delà, en ligne droite.

Il y a dans cette égliſe trois beaux autels de marbre & d'albâtre; des basreliefs de Cametti y tiennent la place de tableaux, cela a plus de majeſté; celui du grand autel eſt aſſez bien diſpoſé, & fait un bon effet d'un peu loin; l'enfoncement dans lequel eſt le maître-autel eſt décoré richement. Près delà eſt le tombeau du roi Victor Amédée.

Il y a auſſi dans cette égliſe des tableaux du chevalier de Beaumont, & un de Ricci. On va voir enſuite les ſouterrains deſtinés pour la ſépulture de la famille royale. On travailloit en 1778

à une chapelle ſouterraine en marbre, digne du reſte de l'édifice, & où l'on devoit mettre des mauſolées pour les deux derniers rois ; il y a deux caveaux latéraux pour les cercueils.

Les ornemens & l'argenterie de la ſacriſtie méritent auſſi de l'attention : il y a ſur-tout un calice d'argent d'un beau travail, où l'on a repréſenté la Paſſion de N. S. & les quatre Evangéliſtes, en relief.

Cette égliſe eſt deſſervie par une ſociété de douze prêtres gradués, qui continuent à y étudier pour parvenir à des places plus conſidérables. Il en eſt ſorti pluſieurs prélats, entr'autres l'archevêque de Florence, M. Martini, qui fut long-temps directeur des études à la Superga. Ces prêtres y ſont dans la plus profonde retraite & dans la plus paiſible ſolitude. La cour de leur bâtiment eſt de pilaſtres en bas-relief ; les corridors ſont très-beaux, & les appartemens vaſtes & commodes ; le roi fournit aux frais & à l'entretien de cet établiſſement. La bibliotheque eſt auſſi très-conſidérable ; on emploie 1500 livres chaque année pour l'augmenter. On y montre un buſte en cire, de Victor Amédée, fait par une

dame de Palerme, & qu'on dit être très-reſſemblant.

On peut voir le plan de la Superga dans le troiſieme volume des *Oſſervazioni letterarie* du marquis Maffei, imprimé à Vérone en 1738, avec un éloge de l'architecte *Juvara*. Il mourut en Eſpagne où il avoit été demandé par la cour, mais où il étoit l'objet de la jalouſie de tous les architectes du pays.

On emploie deux heures pour aller en voiture de Turin à la Superga, & environ une heure & demie pour en revenir. Lorſque j'y allai, les chemins étoient ſi dégradés & ſi rompus par les pluies & les ravins, qu'il fallut deſcendre pluſieurs fois de voiture; cela arrive preſque toutes les années, mais on ſongeoit à les réparer pour le 8 ſeptembre, jour où le roi va accomplir le vœu qui fut fait en 1706. Ce jour-là on fait une proceſſion à Turin, & l'on y porte Notre-Dame de la *Conſolata*, qui eſt au couvent des Feuillans, & à qui l'on attribua, dans le temps, la délivrance de Turin; j'en ai parlé page 205.

LA PORTE NEUVE de Turin qui eſt au midi, a auſſi une façade extérieure, revêtue de marbres, ornée de ſtatues & Porte Neu

de colonnes ; on voit par l'inſcription qu'elle fut faite en 1620, à l'occaſion du mariage du duc Victor-Amédée I, avec madame Chriſtine de France.

Carolo Emanueli Sab. Duci, quod libertate armis vindicata, pace bello parta, ſecuritate publica, Victoris Amedei F. & Chriſtianæ Chriſtianiſſ. conjugio firmata, in eorum adventu novam urbem inſtituerit, & antiquam illuſtrarit; S. P. Q. T. Anno M. DC. XX.

Valentino. VALENTINO eſt un château ſitué ſur le bord du Pô, au-delà de la Porte-Neuve ; il fut rebâti en 1660 par la ducheſſe Chriſtine de France, comme l'annonce l'inſcription : il eſt décoré de portiques & de colonnes, diſpoſés autour d'une cour ovale qui fait un très-bon effet. A droite on trouve de grands jardins, où la famille royale va ſouvent ſe promener, & que l'on ouvre auſſi aux étrangers qui ont envie de les voir. A gauche eſt un jardin de botanique à l'uſage de l'Univerſité. Il y a auſſi un mail qui eſt très-fréquenté.

La promenade, qui conduit de la porte de Turin juſques au Valentin, eſt formée

par trois grandes allées d'arbres qui en rendent l'abord du château plus agréable. Les princes y vont, & leurs carroſſes prennent la file comme les autres ; ſeulement lorſqu'au tournant on les rencontre, on ſe leve le plus qu'on peut, & quelquefois on arrête. On va auſſi par une belle avenue juſqu'à l'égliſe des Servites. Ces avenues ſont remplies de carroſſes en été juſqu'à ſept heures du ſoir ; delà on va ſe promener à la citadelle, en attendant le ſpectacle, qui commence ſur les 8 heures.

Il y a auſſi de jolies promenades au rempart & au jardin royal ; on en profite d'autant plus que le pavé de la ville eſt aſſez mauvais.

S. SALVATORE, belle égliſe que fit bâtir en 1653 la ducheſſe de Savoie, Chriſtine de France ; elle eſt ornée de peintures ; on y remarque ſur-tout une bonne ſtatue de Notre-Dame de Pitié, faite par un chanoine régulier de l'égliſe de S. Pierre-aux-Liens, de Rome.

Plus loin, & ſur la même route, on trouve le château de *Millefiori*, ancienne maiſon de plaiſance du duc Emmanuel Philibert ; enſuite, à deux lieues de Turin, eſt celle de *Stupiniggi*.

Stupiniggi. STUPINIGGI est un petit château que le feu roi a fait faire à l'occasion de la chasse, comme l'annonce le grand cerf colossal qui est au haut de l'édifice. On y arrive par un très-beau chemin planté d'ormes. A l'égard du bâtiment, il fut fait d'abord sur les dessins de Juvara, & il a été augmenté par le comte Alfieri. C'est un tout vaste & agréable, quoique bizarre. L'extérieur du château est décoré d'un ordre Ionique ; la forme singuliere de la façade prouve assez que Philippe Juvara, qui en a été l'architecte, a tout sacrifié pour le sallon du milieu (à-peu-près comme en France dans le château de S. Hubert) ; on est surpris au premier pas que l'on fait de se trouver dans ce salon, qui n'est précédé d'aucune antichambre, & dont la décoration théâtrale a l'air d'une salle de bal. Il est éclairé par six grandes croisées, dont trois de chaque côté sont très-près les unes des autres. Son plan est un ovale autour duquel il y a quatre tribunes tournantes, portées par des pilastres Ioniques, & dont le dessous forme des especes de bas-côtés. Le derriere des tribunes est décoré d'un attique, où il y a, comme dans tout le reste

du salon, des peintures & des ornemens feints, qui se marient avec l'architecture. Dans les tribunes qui sont aux deux bouts de l'ovale, il y a deux renfoncemens qui sont comme de fausses galleries, pratiquées de maniere à faire croire, lorsqu'on les apperçoit d'en bas, que la partie supérieure de cette piece a beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en a réellement; chacune de ces galleries est terminée par une croisée. On ne peut regarder ce salon que comme un caprice ou un rêve d'architecte, que l'on n'auroit pas hazardé dans un palais, mais qu'on a cru pouvoir essayer dans une maison de campagne.

Le sujet du plafond de ce salon est Diane qui descend dans son char, traîné par deux biches blanches : l'aurore la précede & réveille les nimphes, qui dans l'instant partent pour la chasse. Les figures en sont lourdes, mais la couleur en est assez gracieuse, & la perspective aérienne y est bien observée. Le plafond de l'une des fausses galleries représente quatre nimphes aîlées qui tirent de l'arc en volant. Dans le plafond de l'autre on voit quatre nimphes aîlées qui prennent des perdrix rouges au filet.

Toutes les peintures de cette piéce ſont à freſque, & ont été faites par deux freres Vénitiens nommés les Valeriani; l'un a peint les figures & l'autre l'architecture & les ornemens; ſous les bas-côtés de ce ſallon, il y a quatre portes ſymmétriques pour conduire à différens appartemens.

Le plafond de la premiere chambre de l'appartement du roi repréſente le ſacrifice d'Iphigénie, peint à freſque par le *Croiſati*; il participe de la maniere de Paul Véroneſe, & de celle de M. de Troy, qui, comme le *Croiſati*, a cherché celle de ce maître. Il y a dans le ſurplus des appartemens de ce château quelques autres plafonds du même artiſte, mais ſi foibles qu'il eſt inutile d'en faire ici mention.

Dans la chambre à coucher, on voit un plafond à freſque de *Carle Vanloo*, dont le ſujet eſt Diane ſe repoſant au ſortir du bain. La compoſition en eſt bonne; le grouppe des nimphes eſt bien entendu; les compagnes de Diane ont de jolis caracteres; mais la figure de cette déeſſe eſt manquée; il y a trop de reſſemblance entr'elle & les nimphes; on trouve pluſieurs incorrections, & peu

d'intelligence de clair-obscur dans le général de l'ouvrage.

Lorsque l'on est monté dans l'appartement du duc de Savoie, on remarque dix tableaux en grisailles, peints à fresque par *Alberoni*; ils représentent des morceaux d'architecture qui sont bien entendus de perspective.

On remarque aussi des dessus de portes par Olivet, des grisailles par Gaëtani, des peintures d'animaux par Vernin.

Le jardin de Stupiniggi est joli; c'est un François, nommé *Bernard*, qui en a donné le dessin : le parterre qui est devant le château est à l'Angloise; il est environné par des galleries & des portiques de verdure qui sont taillés dans le goût de ceux de Marli. Ces jardins conduisent à une belle forêt bien percée, dont les routes droites & horizontales s'étendent à perte de vue. Il y a dans ce château des chevaux & des équipages de chasse très-bien entretenus, & dont le feu roi faisoit usage lui-même, encore quelques mois avant sa mort.

LA PORTA PALAZZO, qui est la porte la plus septentrionale de Turin, est décorée de marbres, & elle est d'une assez bonne architecture; les glacieres royales

ſont au-deſſus des baſtions voiſins. Cette porte conduit du côté du nord vers les 24 moulins de la ville, & vers le jeu de l'arquebuſe, qu'on appelle ordinairement *Tavolazzo*. On trouve enſuite un fauxbourg appellé *Borgo del Pallone*, où eſt l'égliſe de S. Simon & S. Jude, & le moulin à poudre. Plus loin eſt le pont de la Dora, au-delà duquel il y a deux chemins; celui de la droite conduit à Milan, celui de la gauche à la Vénerie.

On trouve à moitié chemin l'égliſe des Capucins, appellée *Madonna di Campagna*, où fut enterré le maréchal de Marſin, homme de beaucoup d'eſprit, bon officier, plutôt que grand général. Il n'avoit jamais commandé en chef avant la bataille de Hochſtet donnée en 1704, où il avoit l'aîle gauche; il repouſſa pluſieurs fois le prince Eugene; & après que la bataille eut été perdue, il eut la gloire de faire une belle retraite; il fut tué en 1706 au ſiege de Turin.

La Vénerie. VENERIA REALE, à une lieue & demie de Turin, eſt la principale maiſon de campagne du roi, celle qui eſt la mieux bâtie, la plus décorée, & où

le feu roi alloit le plus volontiers se promener & passer une partie de l'automne ; il l'a toujours affectionnée ; dans le temps même qu'il étoit encore prince de Piémont, il y alloit souvent chasser ; il n'a pas discontinué d'y faire travailler de temps à autres. Le chemin est planté de mûriers blancs ; on arrive par une large rue formée de bâtimens neufs, réguliers & alignés, au bout de laquelle est une grande place ovale, environnée de portiques, où il y a des bâtimens pour les troupes de la maison du roi, & deux églises l'une vis-à-vis de l'autre, décorées en marbres & en stucs, dont l'une est la paroisse. Il y a sur cette place deux grandes colonnes de marbre ; sur l'une est la Vierge, sur l'autre l'Ange Gabriel qui lui annonce la rédemption ; ces deux figures sont de marbre, elles ont été placées pour rappeller le grand Ordre de l'Annonciade. On passe ensuite à une place plus petite, d'où l'on entre dans une vaste cour, qui est celle du château.

Le bâtiment de la Vénerie fut fait vers le milieu du dernier siecle, sous le duc Charles-Emmanuel II, qui en donna lui-même les dessins ; mais il n'y a que l'aîle gauche qui ait été achevée. Le bâ-

timent eſt de briques, couronné d'une baluſtrade de marbre blanc, & bâti entiérement dans le goût François. Le principal corps-de-logis a onze croiſées ſur ſa longueur, & les deux pavillons dont il eſt flanqué, en ont chacun cinq.

La ſalle des gardes renferme dix grands tableaux de Jean Miel, dont les meilleurs ſont celui d'une halte ou repos de chaſſe, & celui de la curée ; il y auroit bien quelque choſe à dire ſur leur effet, mais la touche en eſt libre & hardie. Le roi de Sardaigne eſt ſans contredit le prince le plus riche qu'il y ait en tableaux de ce maître ; mais on les a laiſſés dépérir. La plupart de ces morceaux ſont troués par les hallebardes des gardes, ou pris par l'humidité, & ont pouſſé au noir. Les ouvrages de Miel ſont ce qu'il y a de plus remarquable en peinture dans le château de la Vénerie, tout le reſte n'étant que des portraits ordinaires, tant en copies qu'en originaux.

Il y avoit autrefois une collection de tableaux précieux, qui furent diſperſés dans le temps du ſiege de Turin fait en 1706. Ce fut alors que ſe perdirent entre autres de fameux tableaux de l'Albane,

qui repréſentoient pluſieurs hiſtoires de l'Amour & de Pſyché, & dont les gravures ſont très-recherchées actuellement. Peut-être ces tableaux ſont-ils tombés entre les mains de quelqu'un, qui, n'en connoiſſant pas la valeur, les aura laiſſés dépérir (a).

La ſalle des valets-de-pied eſt décorée d'ornemens de ſculpture, & elle eſt peinte toute en blanc. On y voit pluſieurs buſtes médiocres. Quatre tableaux d'amazonnes repréſentant des maîtreſſes du roi Victor.

Dans la chambre des pages, les portraits des princes d'Angleterre ſont peints en buſtes.

On voit dans la ſalle à manger les portraits des rois de France. La premiere & la ſeconde antichambre contiennent tous les portraits en pied de la maiſon de Savoie. Ceux de la maiſon d'Autriche & d'Eſpagne ſont rangés dans la chambre de parade; la ſalle d'audience & la chambre à coucher ne renferment aucune collection.

(a) C'eſt ainſi que la collection des cuivres du célebre graveur Callot, gentilhomme Lorrain, fut convertie en batterie de cuiſine par une héritiere de la famille. J'ai ouï dire que c'étoit la grand-mere de madame de Graffigny.

Dans une chambre qui ſuit, eſt une belle table d'un ſeul morceau de lapis, qui a deux pieds ſix pouces de long ſur un pied huit pouces de large.

On paſſe enſuite dans une grande gallerie qui a onze croiſées ſur ſa longueur, avec des œils-de-bœuf au-deſſus de ſa corniche. Elle n'avoit d'autre décoration que celle de ſon architecture; mais on y a ajouté des trophées en bas-reliefs avec des piedeſtaux, où l'on a commencé à mettre des ſtatues qui déſignent les provinces ou les villes qui appartiennent au roi. On a placé aux angles quatre vaſes de marbre blanc environnés de jeux d'enfans en bas-relief, dont la ſculpture eſt médiocre.

L'appartement du duc de Savoie eſt très-galant; les curieux en vieux laque y trouveront un beau cabinet dans ce genre; il y a auſſi dans l'appartement de la ducheſſe de Savoie un cabinet de toilete & un boudoir en laque: ce dernier eſt incruſté de pierre de lar.

La chapelle eſt de Philippe Juvara, & l'architecture en eſt élégante, à quelques maigreurs près. On y a employé l'ordre Corinthien; les colonnes ſont de marbre gris; la coupole eſt d'une belle

proportion : on voit à l'un des autels de la croisée un beau tableau de Ricci ; il représente S. Sébastien, S. Roch & S. Eusebe ; quoique le ton en soit un peu gris & que la lumiere y soit éparpillée, il est néanmoins gracieux de couleur & d'une touche séduisante. Il y a quatre statues en marbre qui représentent les Peres de l'église.

Le bâtiment des écuries est d'une belle proportion, & suffit pour 200 chevaux.

L'orangerie est très-belle, le bâtiment est parallele à celui des écuries ; il y a 16 croisées sur la longueur, & la voûte est compartie de panneaux qui forment un assez bon effet. La façade du côté du jardin est traitée dans le goût qu'exige un édifice de cette nature ; elle est décorée d'un ordre Ionique : tout ce bâtiment, même les colonnes, sont de briques. On va voir aussi le chenil, la faisanderie, la ménagerie : tout ce qui contribue à la grandeur & à la beauté d'une maison royale est rassemblé dans celle-ci.

Les jardins ont été plantés par un architecte François, dans le goût des jardins de Marli, & on les compte parmi les plus beaux de l'Italie. Ils ne sont point de Le Nôtre, comme on l'a dit ; ce sont

les jardins de la *Villa Ludoviſi* à Rome, & ceux de la *Villa Famfili*, qui furent deſſinés par Le Nôtre. Louis XIV fit faire à ce célebre artiſte un voyage d'Italie en 1678 pour ſe perfectionner ; mais loin d'y trouver des choſes ſupérieures à ſon génie & propres à exalter ſon imagination, il y laiſſa des modeles de ſa façon, qu'on admire & qu'on imite encore ; il eſt vrai que ſuivant *Montagne*, dans ſon Voyage d'Italie, les premiers jardins François avoient été faits à l'imitation de ceux d'Italie ; mais il me ſemble qu'aujourd'hui les jardins de Tivoli, de Fraſcati, de Colorno, de Saſſuolo & de Pratolino, qui paſſent pour les plus beaux de l'Italie, n'égalent pas la grandeur, la nobleſſe, la magnificence des jardins de Verſailles, l'élégance de ceux de Marli & de Trianon, le naturel de ceux de S. Cloud, de Sceaux & de Chantilli. Je ne prétends pas dire, comme bien des François, que, qui voit la France a tout vu ; car il y a dans les jardins d'Italie une diverſité, des ſingularités, des beautés qui leur ſont propres, & qui méritent la curioſité des voyageurs.

Les jardins de la Vénerie ont une

demi-lieue de long sur un quart de lieue de large, ils sont d'une simplicité noble qui a le caractere de la nature. Les arbres y sont dirigés de maniere à laisser croire qu'ils ont toute leur liberté, lors même qu'ils forment un labyrinthe ou un portique. On peut voir ces jardins plus longtemps, ce me semble, que les chef-d'œuvres de l'art le plus recherché, sans éprouver la même satiété. On y voit aussi des canaux & des pieces d'eau, mais point de jets d'eaux. Il y a un mail & de vastes pieces de gazon d'une belle simplicité champêtre, à-peu-près comme aux jardins de Richmond près de Londres; une salle en forme de théatre; une allée garnie de petits obéliſques, terminée par deux salles d'arbres; au milieu de chacune il y a un cerf de bronze, mais mal modelé. Le feu roi aimoit beaucoup la décoration des jardins, il envoya même en 1767 le fils de son principal décorateur, M. Bernard, en France & en Angleterre, pour se former le goût & prendre de nouvelles idées.

Au bout du jardin l'on a le coup-d'œil des Alpes & des sommets couverts de neige. Des jardins on passe dans le

parc de la Vénerie, où abonde le gibier de toute espece, & où il y a de belles allées de peupliers d'Italie.

Au reste, on trouve à Turin une description particuliere de cette belle maison, intitulée *Veneria Reale*, avec des planches en taille-douce.

L'église paroissiale qui est sur la place, est d'une belle architecture de Philippe Juvara ; les statues & les marbres y répondent à la beauté de l'édifice, & c'est une des belles églises qu'il y ait dans le Piémont.

Il y a autour du château beaucoup de bâtimens pour les officiers & équipages de chasse, & pour un grand nombre de gens attachés au service du roi ; le quartier général des gardes du corps y est établi, & c'est delà qu'on envoie chaque semaine à Turin les détachemens nécessaires pour la garde du château.

CHAPITRE XVI.

Reſtes de l'ancienne ville d'Induſtria.

INDUSTRIA, ancienne ville dont parle Pline en deux endroits, étoit entiérement oubliée, lorſqu'on en découvrit les ruines en 1745, à ſix lieues de Turin, du côté de Verceil. Les commentateurs croyoient qu'*Induſtria* avoit été l'ancien nom de Caſal, capitale du Mont-Ferrat, qui eſt à 14 lieues de Turin, vers l'orient, tandis qu'il auroit fallu la chercher à moitié chemin.

Lorſque MM. Ricolvi & Rivautella eurent donné le premier volume des *Marmora Taurinenſia* en 1743, ils voulurent, avant que de donner un ſecond volume, parcourir le Piémont, reconnoître tout ce qui pourroit s'y trouver d'antiquités, & former un troiſieme volume, avec le titre de *Marmora ſub-Alpina*; ils voyagerent pendant l'automne de 1743 & de 1744, & ils trouverent plu-

ſieurs choſes intéreſſantes : les veſtiges de l'ancienne ville de *Cimella*, près de Nice, d'*Auguſta Vagiennorum*, près de Cumo; une ancienne route des Romains près de Vintimille ; pluſieurs antiquités dans le Val-d'Aoſt ; un grand chemin par où les légions Romaines venoient dans la Gaule & la Germanie ; des ponts, un arc, & d'autres antiquités fort remarquables ; ils raſſemblerent pluſieurs notices ſur les peuples, dont il eſt fait mention ſur l'arc de Suze (Voyez ci-devant p. 71).

Dans le cours de cette expédition littéraire, en 1743, un de leurs amis les avertit qu'il devoit y avoir des objets dignes de leur recherche, à *Monteu di Po*, terre ſituée ſur la rive droite du Pò, près de Bruſaſco & de la ville de Verrua, 6 lieues au-deſſous de Turin, & 8 au-deſſus de Caſal ; ils y allerent, & trouverent en effet des inſcriptions qui citoient des magiſtrats & des prêtres, & qui annonçoient l'emplacement de quelque ancienne ville ; mais rien encore ne leur apprenoit le nom qu'elle avoit pu porter. Ils y retournerent en 1744, & ils trouverent une pierre rompue en pluſieurs morceaux, ſur

ſur laquelle il étoit queſtion d'une ſtatue décernée à Cocceia aux dépens du public, AB. IND. Ils penſerent que cela vouloit dire, *ab Induſtrienſibus.* Dans les titres de la paroiſſe, on trouvoit que l'égliſe étoit appellée *S. Joannes-Baptiſta de Luſtria*; or ce mot de *Luſtria* pouvoit être une corruption de celui d'Induſtria, d'autant plus que dans quelques éditions de Pline, on liſoit *Illuſtria* pour *Induſtria*: nos ſavans avoient donc lieu de préſumer qu'ils étoient ſur la place de l'ancienne ville d'Induſtria, & leur ſoupçon ſe changea bientôt en certitude.

Les payſans du canton leur apprirent que dans le bas du vallon qui eſt auprès du Pô, on avoit autrefois trouvé des veſtiges de conſtructions antiques, avec quelques médailles; en conſéquence, ils chargerent deux habitans de Monteu de creuſer pendant l'hiver en quelques endroits qu'ils déſignerent, & de leur rendre compte de ce qu'ils y trouveroient. On leur annonça dans le mois de février 1745, qu'on avoit trouvé une grande chambre; on leur porta des médailles & des fragmens de bronze qui étoient travaillés; & peu de temps après

une belle inſcription, dont voici le contenu (a).

Genio & honori L. Pompei L. F. Pol. Herenniani, Eq. Rom. Eq. pub. Q. Ær. p. & alim. Ædil. II viro, curatori Kalendariorum Rei P. Collegium Paſtophororum Induſtrienſium, patrono ob merita. Et au-deſſous de la bordure, on voit le nom de l'artiſte. *T. Græ. Trophimus Ind. fac.* C'eſt-à-dire, *Titus Græcus Trophimus Induſtrienſis faciebat.*

Inſcription curieuſe.

Cette inſcription eſt donc conſacrée au génie & à l'honneur, c'eſt-à-dire, au mérite de Lucius Pompeius, fils de Lucius, & ſurnommé Hérennianus, qui étoit de la Tribu Pollia, l'une des tribus dans leſquelles étoient inſcrits ceux qui jouiſſoient du droit de citoyen Romain, quoique n'étant pas de Rome. On juge par les inſcriptions trouvées dans le Piémont, que toutes les villes de cette province étoient ou de la tribu

(a) V. la Diſſertation intitulée : *Il ſito dell'antica citta d'Induſtria, ſcoperto ed illuſtrato da Giovanni Paolo Ricolvi, ed Antonio Rivautella ; in Torino*, 1745, 47 pages in 4°.

Pollia, ou de la Stellatina, dont les noms ſe retrouvent ſouvent dans ces inſcriptions.

Après le titre de chevalier Romain, on trouve ceux de *Equitis publici, quæſtoris ærarii publici & alimentorum*, qui ſignifient que ce Pompée ſervoit dans la cavalerie, aux frais du public, qu'il étoit le tréſorier de la ville d'Induſtria, & le commiſſaire des vivres, chargé de procurer aux troupes de l'empereur la ſubſiſtance & les proviſions néceſſaires.

La même inſcription nous apprend que ce Pompée étoit Ædile, c'eſt-à-dire, chargé des bâtimens de la ville, de l'approviſionnement & des autres détails de police ; qu'il étoit Duumvir, c'eſt-à-dire, l'un des deux magiſtrats que les villes choiſiſſoient à l'imitation des conſuls de Rome, & qui étoient à la tête du ſénat de la ville, appellé quelquefois *Ordo*, ou à la tête des décurions, qui étoient les magiſtrats municipaux des villes d'Italie. Ce Pompée étoit encore *Curator Kalendariorum*, c'eſt-à-dire, dépoſitaire des regiſtres ſur leſquels on faiſoit la perception des impôts. Enfin, il étoit patron de la

ville, c'eſt-à-dire, le protecteur d'*Induſtria* auprès de l'empereur; ce qu'on peut aiſément préſumer, en voyant que tous les honneurs de la ville étoient réunis dans ſa perſonne, quoiqu'il n'y ait aucune apparence qu'il ait été de la famille du grand Pompée.

Enfin, on voit que cette inſcription lui avoit été décernée par le collége des prêtres, qui étoient appellés *Paſtofores*, à l'imitation des prêtres les plus diſtingués de l'Egypte, qui portoient ce nom-là. L'inſcription étoit probablement ſur le piedeſtal d'une ſtatue, quoiqu'elle n'en parle pas; mais on a vu d'autres exemples de cette eſpece.

Il fut donc conſtaté par la découverte de cette inſcription, que Caſal n'étoit point l'ancienne ville d'Induſtria, comme l'avoient avancé Baudrand & la Martiniere, dans leurs Dictionnaires géographiques, d'après Cellarius & Cluvier dans leurs géographies, Hardouin dans ſon commentaire ſur Pline, & Leandro Alberti dans ſa deſcription de l'Italie. Il n'y a qu'un auteur appellé Franceſco Agoſtino *della Chieſa*, qui, dans un livre intitulé *Corona Reale di Savoia*, imprimé à Coni en 1657, *in*-4°. page 16,

dit que cette ville étoit à Luſtria près de Verrua. Cette remarque avoit échappé aux premiers auteurs, nous la devons à M. Bartoli.

Pline ayant parlé d'Induſtria comme d'une ville ſituée ſur les bords du Pô, dans l'endroit où il commence à être le plus navigable, *ubi præcipua altitudo incipit*, les géographes s'arrêterent à la premiere ville remarquable qui ſe trouve au-deſſous de Turin le long du Pô, ne ſachant pas qu'il y avoit entre Caſal & Turin des ruines ſouterraines, dont la découverte étoit réſervée à notre ſiecle.

Il eſt vrai d'ailleurs que le Pô, lorſqu'il arrive à Monteu, au-deſſous de Chivaſſo, ayant reçu la Dora, la Stura, l'Orco, le Mallone, & entre Monteu & Creſcentino la Dora Baltea, devient beaucoup plus conſidérable & plus navigable qu'il ne l'étoit à Turin. La navigation de ce fleuve dut rendre cette ville riche & floriſſante, comme Pline nous la repréſente en diſant : *Ab altero* (*Apennini*) *latere ad padum, amnem Italiæ ditiſſimum, omnia nobilibus oppidis nitent... Induſtria*, &c. (L. 3, C. 5.) Pline nous apprend encore (L.

3, C. 16,) l'ancien nom d'Induſtria, qui étoit *Bodincomagum*, ſelon lui, il ſignifioit profondeur du Pô; car le Pô s'appelloit *Bodincum*, ce qui vouloit dire, ſans fond, dans le langage des Liguriens; ce nom ſemble preſque s'être conſervé dans le pays, puiſque la colline qui eſt au-deſſus d'Induſtria eſt appellée encore par les payſans de l'endroit *Mondicoï*.

Antiquités trouvées à Induſtria.

On trouva auſſi en 1745 des veſtiges d'un ancien temple d'Induſtria, un pavé de moſaïque, beaucoup de médailles, huit inſcriptions, des idoles, & ſurtout un beau trépied de bronze, dont on voit la figure dans la diſſertation que j'ai citée, &, qui, par la beauté du travail, ſurpaſſe de beaucoup tout ce qu'il y avoit auparavant de ce genre dans les cabinets des antiquaires. Chacun de ſes trois pieds eſt orné de figures; on y voit une demi-figure de Vénus; une victoire ou une figure aîlée, debout ſur un globe; une Harpie avec des aîles & un viſage de femme; un vieux Satyre ou un Silene, ſert de pied aux trois montans. Il y a ſix traverſes de bronze, qui ſont trois charnieres du haut en bas, par le moyen deſquelles ce trépied pou-

voit ſe plier, ſe rétrecir & s'élargir juſqu'à avoir environ 19 pouces d'ouverture.

Le roi de Sardaigne continua de faire travailler pendant quelques années dans les ruines d'Induſtria, ſous la direction de l'abbé Rivautella ; on y trouva un petit vaſe de bronze contenant 196 médailles en or, toutes du haut ſiecle & de la plus belle conſervation ; une quantité prodigieuſe de médailles en argent, beaucoup de petites ſtatues de bronze, la plus belle eſt un Faune d'environ ſix pouces, auquel il manque un bras & une jambe, mais qu'on peut comparer aux plus beaux morceaux de l'antiquité ; beaucoup de vaſes, d'uſtenſiles, de tuyaux de bronze, & d'autres curioſités dont le cabinet du roi eſt enrichi, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on publiât en faveur des antiquaires. Depuis la mort de M. Rivautella, arrivée en 1753, on a diſcontinué ces recherches.

CHAPITRE XVII.

De quelques autres parties du Piémont.

NOUS avons parlé dans le chapitre II de la partie du Piémont, qui eſt à l'occident de Turin. Nous allons jetter un coup-d'œil ſur les autres parties, en commençant par le nord. Nous avons déja parlé des hauteurs des principales montagnes, pages 48 & ſuivantes.

Les montagnes qui ſont au nord de Turin offrent diverſes ſingularités. Les volcans dont nous parlerons ſouvent, & qui ſe manifeſtent ſi bien dans la chaîne de l'Appennin, depuis Rome juſqu'à Naples, paroiſſent encore dans les Alpes; car il y a près d'Ivréa, à 8 lieues au nord de Turin, de petits lacs dont le terrein reſſemble, & par la matiere & par la forme, à des baſſins de volcans éteints.

M. le comte du Perron de S. Martin, régent du département des affaires

étrangeres, a un jardin de botanique, & une ménagerie à Ivrée. Il fait travailler à la mine d'Olomont.

M. Gioanetti a publié une analyse des eaux minérales de S. Vincent, sur la route qui conduit d'Ivrée à la cité d'Aoust; elles sont acidules, vitrioliques, & contiennent du sel de Glauber; elles sont très-propres à adoucir les humeurs & à fortifier les solides; on a vu des goîtres énormes guéris par ces eaux: il y a observé de petits animalcules phosphoriques, & il est tenté de croire que même le bois à demi-pourri ne doit sa qualité phosphorique qu'à des insectes microscopiques.

Un peu plus loin, du côté du nord, on trouve le *Monte-Barone*, qui est la premiere crete de montagne, & qui va toujours en s'élevant jusqu'au haut de *Monte-Rosa*, qui est une des montagnes les plus hautes de l'Europe. Le P. Beccaria la trouve plus élevée de 2359 toises que le niveau de la mer: c'est à cela qu'il attribue la déviation de 30 secondes qu'il a observée dans la direction du fil à plomb, ou de la pesanteur naturelle des corps, lorsqu'il faisoit ses observations à *Andra*, village situé sur le pen-

chant de Monbaron, 10 à 12 lieues au nord de Turin. Ce grand effet de l'attraction des montagnes a été observé par M. Bouguer & M. de la Condamine, au Pérou, par le P. Boscovich, en Italie, le P. Liesganig, en Autriche, M. de la Caille, vers le Canigou, & M. Maskelyne dans les montagnes d'Ecosse ; mais l'attraction doit être d'autant plus forte en Piémont, que la montagne dont il s'agit paroît être solide, & ne donne aucun indice de volcan, si ce n'est dans sa partie inférieure du côté du midi ; ainsi l'attraction de la partie supérieure doit être plus considérable. (*Gradus Taurinenſis*, 1774, *in*-4°.)

Au midi de Turin est le chemin de *Nice*, dont nous parlerons à la fin de notre Voyage ; on travaille à le rendre praticable pour les voitures jusqu'à Nice.

Mais on va de Turin à Coni en un jour dans des voitures, à un louis par place. On passe à *Racconigi*, petite ville où le prince de Carignan a sa maison de campagne, un grand parc & de beaux jardins. Avant d'y arriver on passe le Pô, qui est petit & étroit, & l'on voit

de loin le Mont-Viſo, d'où ce fleuve deſcend.

Le pays eſt bien cultivé, on y voit des vignes perchées, des mûriers, des grains, des pâturages, du chanvre, des fruits de toute eſpece; on y engraiſſe des troupeaux, on dirige & l'on emploie les eaux avec induſtrie.

M. Beraudo, deſſinateur, aide-major du bataillon de la ville, dans un voyage qu'il fit à Turin, nivella, par le moyen du barometre, la route de Coni; voici ſes obſervations qu'il m'a envoyées, ſur une longueur de 34 milles ou 13 lieues.

	pouces.	lignes.	diſt.
Turin.	27	9,0	0
Carignano.	27	9,0	7
Porto del Po.	27	8,0	10
Racconigi.	27	6,5	14
Cavalier Maggiore. . .	27	5,5	17
Savigliano.	27	4,5	20
Valdiggi.	27	3,0	25
Centallo.	27	2,0	28
Tetto della Croce. . . .	26	10,0	30
Tetto del Pilone. . . .	26	8,0	31
Tetto de Rabi.	26	6,0	32
Li tre Tetti.	26	5,0	32 $\frac{5}{12}$
Madonna dell'Olmo. . .	26	3,5	33
Cuneo, *Obſervatoire.* . .	26	1,2	34

Par-là je trouve que Coni eſt plus élevée de 250 toiſes que Turin, & d'en-

viron 400 toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

CONI, *Cuneo*, eſt une ville de 8 à 9 mille habitans, ſituée à douze lieues au midi de Turin, & au nord de Nice, dans le diocèſe de Mondovi; c'étoit un village formé par les habitans du pays vers l'an 1120, autour d'une chapelle de la Vierge, dépendante d'une abbaye des Bénédictins de S. Dalmazzo, qui en eſt à deux lieues. Le concours de deux rivieres, la Stura & le Gezzo, qui s'uniſſent au-deſſous de ce lieu, & y forment comme l'angle d'un coin, le fit nommer *Cuneo*.

La tyrannie & les guerres des ſeigneurs voiſins occaſionnerent la conſtruction d'un fort; mais l'érection en titre de cette ville, n'eſt que du duc Emmanuel Philibert, en 1559, ſuivant Partenio, qui a fait imprimer une hiſtoire de Coni, à Mondovi en 1710.

Sa ſituation à la tête du Piémont, au centre de pluſieurs vallées & dans une poſition agréable & ſalubre, en fit un rendez-vous de commerce, ce qui augmenta la population, & la foire qui s'y tient à la S. Martin eſt encore célebre dans le Piémont.

Coni appartint à différens princes, & après la mort du duc d'Anjou, en 1284, elle prit une forme républicaine jusqu'en 1288.

En 1347, elle se donna au duc de Savoie Amé VI, qui la fit fortifier. Cette ville se vante d'avoir été assiégée six fois, sans avoir été jamais prise.

Le premier siége de Coni, fut celui de 1374, par les Bretons & les Armagnacs; on célebre encore le 19 Août, la fête de S. Louis, Evêque de Toulouse, à qui l'on avoit fait un vœu pour la délivrance de la ville.

En 1484, par le marquis de Saluce & les Vaudois; en 1542, par les François; on en célébre le 13 Décembre la délivrance, par un vœu fait à Ste. Lucie.

En 1557, elle fut assiégée par M. de Brissac, & la relation du siége fut imprimée à Milan la même année; mais elle fut délivrée le 27 Juin.

Le 5e siége est de 1691, par Bulonde, sous le marquis de Feuquiere; elle fut délivrée le 22 Juin, aux approches du prince Eugene; mais Bulonde fut envoyé à la citadelle de Pignerol.

Le 6e est de 1744, l'armée de France & d'Espagne, étoit commandée par Don

Philippe & le prince de Conti. La ville fut délivrée le 22 Octobre.

Malgré cette prétention, on voit dans nos hiſtoires que Coni fut priſe par les François, le 15 Septembre 1641, mais on obſerve que c'étoit le prince Thomas de Savoie qui étoit l'ennemi; que les François avoient été appellés par Mad. Royale, mere & tutrice du jeune duc Charles-Emanuel, contre ſes beaux-freres qui vouloient lui ôter la régence, & que ſi la ville de Coni ſe rendit au comte d'Harcourt, ainſi que celle de Turin, ce n'étoit que comme au défenſeur du véritable Souverain, contre les princes de Savoie, qui s'étoient alliés avec l'Eſpagne.

Cette place eſt défendue de trois côtés; elle n'eſt abordable que du côté du ſud-oueſt, que l'on fortifie encore plus que jamais.

Il y avoit autrefois cinq portes, mais il n'y en a plus que deux, celle de Nice & celle de Turin, qui ſe ferment tous les ſoirs avec des ponts-levis. Elles donnent preſque l'une & l'autre ſur la grande place du marché, qui eſt garnie de portiques ſur toute ſa longueur.

La ville eſt aſſez bien bâtie, les mai-

ſons ſont couvertes de lozes, & dans chaque rue il y a une eau courante pour la laver.

Il y a trois paroiſſes, la premiere eſt la Collégiale, appellée Santa Maria del Boſco; c'eſt le nom de l'ancienne chapelle qui occaſionna la formation de cette ville; l'égliſe eſt en croix grecque, peinte en forme d'architecture. On y remarque un tableau du F. Pozzi, au grand-autel.

Dans le clocher, il y a un aſſortiment de 8 cloches qui font un bon effet d'harmonie.

On remarque encore l'égliſe de S. Ambroiſe, bâtie dans le goût de la Superga, le couvent de Ste. Claire, l'Hôpital, l'égliſe & la ſacriſtie qui étoient aux Jéſuites, où l'on a érigé une paroiſſe en 1775. L'arſenal, les cazernes, les magaſins, le palais de la ville où il y a une très-haute tour, d'où l'on a la plus belle vue ſur le Montferrat & le Piémont: les palais Rubati, Tournafort, Stroppo; celui d'Andono, où le roi a logé en 1773; celui du comte Demarie, où logea François I en 1515. Au dehors de la ville eſt le jeu de l'arquebuſe, où les jeunes gens tirent des prix de 500

livres, fondés par le roi; une belle promenade formée par cinq rangs d'ormes, & un chemin de plus d'un mille qui conduit à l'égliſe des Anges, le long du Gezzo, & qui forme auſſi une promenade. Il y a dans cette égliſe une relique très-honorée, & une horloge ſinguliere à carillon.

La Madonna dell' Olmo, couvent d'Auguſtins, près duquel ſe donna la bataille du 30 ſeptembre 1744, entre l'armée Autrichienne & Piémontoiſe, & celle des Eſpagnols & des François: ceux-ci eurent d'abord l'avantage, mais finirent par ſe retirer & leverent le ſiége.

Le gouverneur de Coni a dans ſon gouvernement pluſieurs villes: Foſſano, ville épiſcopale, Dronero, Buſca, & Demonte.

La juſtice eſt exercée par un préfet ou docteur envoyé tous les trois ans par le ſénat de Turin; les finances, par un intendant que le roi y envoie. Enfin les affaires de la ville ſont régies par un conſeil de 18 perſonnes, dont les deux plus anciens s'appellent *Raggionieri*; le tréſorier a un maniement de plus de 300 mille livres.

Il y a 50 familles nobles à Coni ; on distingue celles des Lovera, Chiesa, Andono, Demorri, Acceglio, S. Vitali, Mocchia, Pasquale, Lingua, Pellegrini, &c.

Il n'est pas surprenant qu'il s'y soit formé une société littéraire en 1770, comme on l'a vu dans le Journal des Savans. On y cultive les sciences ; il y a un petit observatoire où M. Beraudo a fait plusieurs observations, sur-tout pour la météorologie. Cependant les syndics Margaria & Samone le firent mettre en prison en 1777, pour avoir élevé un conducteur électrique, afin de garantir le bâtiment du tonnerre, par les conseils du P. Beccaria. On lui ôta l'observatoire ; on détruisit sa méridienne. Mais nous avons bien vu s'élever même en France une pareille difficulté. On a imprimé les plaidoyers faits à cette occasion.

M. Beraudo m'écrit que la plus grande hauteur du thermometre en été, est de 26 degrés : cependant il l'a vu en 1774 à 28.

Dans les neuf premiers mois de 1774, il trouva qu'il étoit tombé 29 pouces d'eau.

Les environs de Coni sont agréables

& bien cultivés : on y voit des vignes, du blé, du seigle, du millet, du chanvre. Les fourrages y sont abondans & des meilleurs du Piémont ; les châtaignes y sont très-bonnes, & l'on en envoie à Nice & à Marseille.

Les châtaignes se mettent en biscuits, pour cela on les fait sécher à moitié ; on les met ensuite dans un four, puis dans l'eau avec du vin ; ces biscuits sont agréables, & on en envoie à Marseille : ils se conservent long-temps.

Les soies sont aussi très-abondantes & très-estimées : dans le mois de Juin, il n'y a pas une maison aux environs où il n'y ait des vers à soie appellés *Bigatti* ; dans plusieurs endroits il y a une seconde récolte en automne.

Les bains de *Valdieri* sont à cinq milles au S. O. de Coni ; le roi va y prendre les eaux. Celles de *Vinadio* sont à 12 milles de Coni ; M. Giavelli, médecin qui en a la direction, est correspondant de l'académie de Montpellier. On trouve près delà, une belle carriere de marbres blancs & gris qu'on exploite pour Turin. Du côté de Boves, on trouve du beau marbre noir ; & vers Coni, du marbre rouge veiné.

A Busca, qui est à six milles de Coni, le comte Bellino a un cabinet de médailles & d'histoire-naturelle. Il paroît que les Romains ont habité ces cantons; car on y trouve fréquemment des inscriptions, des médailles & autres antiquités.

Le château de *Demonte* est éloigné de 10 milles de Coni vers le couchant; les François en firent sauter les fortifications en 1744; mais elles ont été rétablies avec plus de perfection & de solidité.

Dronero, à 8 milles de Coni vers le nord, est remarquable par un beau pont sur la Maira; une tour très-ancienne, & un écho qui répète plusieurs syllabes.

M. Bernoulli étant à Turin, eut occasion de faire un petit voyage dans les vallées de Luzerne, entre Turin & Embrun, au sud-oueſt: voici ce qu'il en dit.

On passe par Pignerol, endroit célebre, éloigné du Turin de 12 à 15 milles de Piémont, & où l'on arrive par une excellente chaussée. Ne m'y étant pas arrêté, je n'y sais rien de remarquable que la maison de conversion

où l'on reçoit les Vaudois, que la perſuaſion intérieure, ou la néceſſité, ou les ruſes, ou quelquefois des actes de violence, ignorés ſans doute par le gouvernement, y amenent pour être inſtruits dans la religion catholique. Luzerne eſt à 6 milles plus loin; c'eſt un bourg bien ſitué ſans être beau; le jardin du ſeigneur eſt agréable, dominant ſur un vallon arroſé de belles eaux, & il y a vis-à-vis, des montagnes couvertes de châtaigners qui font un bon effet. Très-près de Luzerne, ſont deux villages, nommés l'un Saint-Jean, l'autre la Tour. Dans ce dernier, j'ai vu une filature des plus conſidérables d'Italie; la quantité de cocons monte, à ce que l'on m'a dit, par an, juſqu'à 2000 rubs, ce qui feroit 50000 livres peſant, & la filature de ces cocons dure juſqu'à la fin de ſeptembre. J'ai remarqué qu'on y fait tourner la roue avec le pied, & non, comme je l'avois vu dans d'autres filatures, avec la main, moyennant une manivelle qu'on tourne alternativement avec l'une ou l'autre main. L'avantage que celle qui tourne, obtient en tournant avec le pied, eſt non-ſeulement de tourner plus vîte, mais encore de

pouvoir mieux observer la main de celle qui gouverne les cocons, & s'arrêter quand il en est besoin.

Ce pays est d'une grande fertilité, il ressemble beaucoup à l'état de Lucques, & il est cultivé de la même maniere. Autrefois on ne pouvoit presque y arriver, tant les chemins étoient impraticables. Mais aujourd'hui en partant de Turin de bon matin, on peut arriver à Luzerne à midi, tandis qu'on pouvoit à peine autrefois y arriver avant la nuit, même en prenant la poste.

Les Vaudois sont une nation intéressante dont on voit avec peine les priviléges blessés par des administrateurs, qui sans doute n'y sont pas autorisés par le prince.

CHAPITRE XVIII.

Route de Turin à Milan, par Verceil.

On peut aller de Turin à Genes, qui en est à 25 lieues au sud-est, & l'on passe alors par *Asti*, *Alexandrie* &

Ottagio; après quoi l'on monte par la *Bochetta*, & l'on passe à *Campo-Marone* pour aller à Gênes. Je n'ai point pris cette route, ayant laissé Genes pour mon retour; je n'avois garde d'abandonner la belle plaine de Lombardie, remplie de villes dignes de la curiosité d'un voyageur.

Il y a aussi une route de Turin à Parme vers l'Orient, par Asti, Alexandrie & Tortone, mais j'ai préféré celle de Milan; je vais donc indiquer d'abord la route de Genes, & je reprendrai en détail celle que j'ai suivie, au N. E. pour aller à Milan.

Détail des postes, jusqu'à Genes. Quinze postes & demie.

De *Turin* à *Truffarel*,	Poste royale.
De *Truffarel* à *Poirin*,	poste.
De *Poirin* à *S. Michel*,	poste.
De *S. Michel* au *Gabaleon*,	poste.
De *Gabaleon* à *Asti*,	poste.
D'*Asti* à *Non*,	poste.
De *Non* à *Feliſſan*,	poste.
De *Feliſſan* à *Alexandrie*,	poste.
D'*Alexandrie* à *la Donna*,	poste.
De *la Donna* à *Novi*,	poste.
De *Novi* à *Ottaggio*,	2 postes.
D'*Ottaggio* à *Campo-Marone*,	2 postes.

De *Campo-Marone* à *Genes*,
1 poſte & demie.

En ſuivant la route d'Aſti on paſſe à *Chieri*, qui eſt à 3 lieues de Turin, & à 2 lieues de Moncalier, c'eſt la partie du grand-pere du Maréchal de Broglie. On y montre ſon hôtel, ou pour parler à la maniere italienne, ſon palais, qui eſt aujourd'hui une auberge. La maiſon de Broglie a encore beaucoup de biens en Piémont.

Aſti eſt la premiere ville du Montferrat, ſituée à 5 lieues de Chieri, ſur le Barbo & le Tanaro; elle eſt bien bâtie, il y a de jolies égliſes, de vaſtes palais. On a démoli les fortifications.

En paſſant par Félizano, on arrive à *Alexandrie*, ville où le feu roi a fait élever une citadelle remarquable. La ville eſt mal bâtie, mais elle eſt connue par des foires qui ſont comme un rendez-vous, où les François, les Suiſſes & les Allemands viennent échanger leurs étoffes, leurs toiles & leur clincailleries contre des ſoies du Piémont & des marchandiſes du Levant. On va voir le bâtiment deſtiné aux foires, en avril & en octobre; la ſalle de la comédie, le palais du comte de Guilin, dont l'ar-

chitecture est du comte Alfieri ; ce fut son coup d'essai. Madame la marquise de Cassini s'y distingue par ses talens & par son esprit ; elle est de plusieurs académies.

DE TURIN on peut aller à Milan comme M. Rolland, en passant par Asti, Alexandrie, Tortone & Pavie ; on fait cette route en trois jours ; moyennant 84 livres de France pour deux personnes.

Tortone à 4 lieues d'Alexandrie, est une des meilleures fortereſſes du roi de Sardaigne. On y a fait de grands travaux, c'est le boulevard de l'Etat contre Gênes, Milan, & la France. On voit dans la cathédrale un tombeau antique d'Ælius Sabinus, avec des bas-reliefs & une inscription grecque.

La plaine qui est entre Alexandrie & Tortone, est terminée par les Alpes & l'Apennin, on y trouve des peupliers, des mûriers, des vignes ; on va de Tortone à Voghera, dans la partie du Pavesan, qui appartient au roi de Sardaigne, & où il y a encore une citadelle. On passe le Pô à trois lieues de Voghera & à deux de Pavie, sur un pont volant. De Voghera à Plaisance il y a 12 lieues ;

12 lieues ; ainſi l'on peut aller delà à Plaiſance ou à Milan.

DE TURIN à Milan, j'ai ſuivi la route de Verceil, qui eſt au N. E. La diſtance eſt d'environ 30 lieues.

De Turin à *Settimo*, il y a une poſte royale, c'eſt-à-dire, qu'on paie poſte & demie.

De *Settimo* à *Chivaſco*, une poſte.

De *Chivaſco* à *Cigliano*, une & demie. Ces lieux ſont peu éloignés de Monteu, où ſont les ruines d'Induſtria, de l'autre côté du Pô ; voy. chap. XVI.

De *Cigliano* à *S. Germano*, une poſte & demie.

De S. *Germano* à *Verceil* ou *Vercelli*, une poſte.

VERCEIL, *Vercelli*, eſt une ville de 20 mille ames. Juſtin en attribue la fondation à Belloveſe, envoyé en Italie par Ambigat, roi des Bituriges, 613 ans avant l'ére vulgaire. Pline la met au nombre des Municipes les mieux fortifiés de la Tranſpadane. S. Jérôme qui la met dans la Ligurie, aux pieds des Alpes, dit qu'elle avoit été puiſſante, mais qu'elle étoit à demi ruinée & n'avoit qu'un petit nombre d'habitans. Après avoir fleuri ſous les Ro-

mains, elle forma une république à part, & passa ensuite sous la domination des ducs de Milan; enfin elle a été cédée aux ducs de Savoie.

Les fortifications de Verceil, furent rasées en 1709 par M. de Vendôme; les lambeaux des fortifications, qu'on a fait sauter, sont encore en place, ce qui lui donne l'air d'une ville désolée & déserte : on y trouve une place qui est assez jolie, plantée d'arbres, & où il y a un palais remarquable. On va voir aussi le château de Verceil, où mourut le bienheureux Amédée de Savoie, & dans la cathédrale, la chapelle qui lui est dédiée. L'église est nouvellement rebâtie; le portique a un air de grandeur comparable aux églises de Rome; l'exposition en est majestueuse; elle domine sur une grande & belle plaine couronnée par les Alpes; il y a un chapitre de 32 chanoines très-riches. Cette église est célebre par le nom de S. Eusebe martyr, qui mourut l'an 371, & par la donation que l'Empereur Othon fit à cette église du domaine & de la souveraineté de la ville. M. l'abbé Richard observe que c'est la premiere donation où l'on voie la puissance civile

accordée à une église sans aucune réserve. Il rapporte à l'occasion de cette église, ce que S. Jérôme raconte d'une femme faussement accusée d'adultere, à qui l'on ne put venir à bout de couper la tête (Description de l'Italie, T. II. p. 102).

On conserve dans le trésor un évangile latin sur velin, qu'on assure avoir été écrit de la main même de S. Marc: on y trouve celui de S. Matthieu & celui de S. Marc, qui en est, pour ainsi dire, un abrégé; il fut donné à cette église par Beranger, roi d'Italie.

L'église de S. André est d'une assez belle forme, sa construction est d'un beau gothique simple; elle est garnie de marbres & surmontée de quatre clochers; on y conserve un crucifix miraculeux dont on prétend que la matiere est absolument inconnue. L'église de Sainte Marie Majeure a un pavé en marbre, où est représentée l'histoire de Judith. *La Trinité* est une belle église très-bien restaurée; en général on voit par-tout dans le Piémont, que sous le regne de Charles Emmanuel, l'on a donné aux édifices sacrés une attention particuliere. Il y a plus de 30 églises

dans cette petite ville ; il en eſt de même à proportion dans tout le reſte de l'Italie.

On paſſe la Seſia au ſortir de Verceil, & trois lieues plus loin la Gogna.

Suite de la route de Milan.

De Verceil à Novare, il y a une poſte & demie ; (a) on paſſe enſuite le Tredopio, puis le *Teſin*, à une lieue de Buffalora, & le canal ou *Naviglio grande* en approchant du village de Buffalora.

De Novare à Buffalora il y a une poſte ; de Buffalora à *S. Pietro l'Olmo*, une poſte ; de *S. Pietro l'Olmo* à Milan, une poſte. Ces 11 poſtes entre Turin & Milan ſont 30 lieues de France. Depuis Buffalora, où l'on entre ſur le territoire de Milan, juſqu'à Plaiſance, on paie 14 paules par couple de chevaux, & 5 paules par bidet. Sur les terres de Piémont, les poſtes coûtent chacune 18 paules, ou 9 liv. 12 ſols de France, pour une chaiſe à une ou à deux perſonnes. Ce prix eſt exceſſif. Il eſt vrai que lorſqu'on eſt connu, on obtient facilement la cambiature, comme nous l'avons dit à l'article de Chamberi ; mais

(a) Novare eſt une petite ville fort bien bâtie ; on remarque dans l'égliſe de S. Marc de beaux autels en marbre & de bons tableaux.

les maîtres de poſtes ne ſont pas contents quand ils voient des gens qui ont la cambiature, & quelquefois ils fatiguent les voyageurs en faiſant péſer leurs équipages pour ſe faire payer ce qu'il y a au-deſſus de cent livres. On donne 5 livres de Piémont par poſte pour la cambiature; il eſt dû en outre 10 ſous au poſtillon, mais l'uſage eſt d'en donner 30 pour aller mieux; malgré cela, il me fallut 16 heures de route pour aller de Turin à Milan, y compris le temps qu'exige le paſſage du Téſin, qui eſt aux deux tiers du chemin.

En allant de Turin à Milan, on commence à s'apperçevoir, & par les auberges & par les poſtes, que l'on n'eſt plus en France; il faut bien racheter par quelqu'endroit les agrémens de l'Italie : l'on eſt fort mal dans la plupart des auberges, ſi l'on excepte les grandes villes; on n'y trouve que du vin doucereux, auquel les François ont peine à s'accoutumer; on y eſt couché très-mal & ſans rideaux; car les Italiens ne ſont point délicats ſur cet article. Les gens du peuple à qui l'on a affaire, regardent les étrangers comme leurs dupes, & les trompent quelquefois groſſiérement,

ſans s'émouvoir de ce qu'on leur dit. Ils ſont ſouvent d'une lenteur qui impatiente ; ils répetent leur *adeſſo* (tout de ſuite) auſſi ſouvent que nous leur diſons *preſto*, & l'on eſt ſouvent dans les poſtes une demi-heure avant d'être ſervi.

Parmi les uſages Italiens, en voici un dont il eſt bon d'être averti ; ce qu'on appelle *le nom*, *nome*, eſt toujours le nom de baptême ; car celui que nous appellons en France nom de maiſon ou nom de famille, s'appelle en Italien le ſurnom, *cognome ;* or l'uſage général en Italie eſt de déſigner les perſonnes par leur nom de baptême ; *Signor Antonio*, *Don Giuſeppe ;* c'eſt-là ce qu'on appelle le nom, *nome :* on appelle enſuite *cognome* ou ſurnom, celui que nous appellons nom de famille, & dont on ſe ſert toujours en France. Voilà pourquoi nous voyons que les plus fameux peintres de l'Italie, ne ſont connus vulgairement que par les noms de baptême : on dit Raphaël, Michel-Ange, & Dominiquin, au lieu de Sanctio, Buonarotta, Zampieri, &c.

Cet uſage peut ſervir à reconnoître l'ancienne maniere dont ſe ſont formés les noms de familles, & à déterminer la

façon de les écrire ; nous voyons en France des personnes qui s'appellent le Fort, le Bel, le Riche, le Rond, le Large, le Long, le Rouge, le Blanc, le Noir, le Gris, le Brun, &c. ; ce sont en effet les surnoms qui avoient paru convenir à quelque pere de famille, & dont la dénomination avoit passé par usage à ses enfans ; en conséquence il paroît qu'on doit l'écrire avec un article, & ensuite une capitale, *le Riche* & non pas *Leriche*, comme font quelques personnes.

On ne doit donc pas être surpris de ce que nos rois même, autrefois, n'avoient pour l'ordinaire d'autres noms, que ceux qu'on leur donnoit au baptême, & qui souvent étoient des noms de Saints ; on y joignoit ensuite les surnoms que des qualités personnelles occasionnoient ; les noms de provinces & de terres, comme celui de Bourbon, ne furent usités que long-temps après. Mais il me semble que les noms de baptême en Italie ne sont pas toujours des noms de Saints.

CHAPITRE XIX.

De l'Hiſtoire de Milan, & de ſon état actuel.

Milan. MILAN, en italien *Milano*, en latin *Mediolanum*, eſt une ville d'environ 120 mille habitans, ſituée dans la plaine de Lombardie, entre l'Adda & le Téſin; c'eſt certainement la quatrieme ville de l'Italie dans l'ordre de la population, car on peut la compter après Rome, Naples & Veniſe, les ſeules qui ſoient plus conſidérables que Milan; mais Naples eſt la ville la plus peuplée d'Italie.

Suivant le dénombrement de 1766, on a trouvé 111450 ames, ſans compter les maiſons religieuſes & les habitans des Fauxbourgs appellés *Corpi-Santi*, qui peuvent faire monter ce nombre à 120 mille.

La latitude de Milan rapportée au centre de la coupole de la cathédrale eſt de 45 degrés 27 minutes 34 ſecondes, ſuivant les dernieres obſervations de Mrs.

Césaris & Reggio ; sa longitude est de 26 degrés 51 minutes & demie, en supposant 20 degrés pour celle de Paris, suivant l'usage le plus ordinaire, & que je suivrai toujours dans ce livre.

Origine de Milan.

On a fait sur l'origine de Milan beaucoup de fables extraordinaires, que je ne rapporterai pas, elles sont la matiere d'un assez gros volume, qui a pour titre ; *Theatrum triumphale Mediolanensis urbis per Salvatorem Vitalem, Ord. Min. Obs.* in-fol.

Il est probable qu'elle fut fondée par les Gaulois Cenomans, qui passerent du Maine en Italie, 584 ou 590 ans avant J. C., vers le temps où regnoit Tarquin l'Ancien. Freret, *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres.* T. 18. Schœpflin *Vindiciæ Celticæ.* (Tite-Live, L. V.)

Marcellus ayant subjugué les Insubriens 222 ans avant J. C. il prit la ville de Milan & la fortifia : elle s'accrut ensuite au point de devenir la principale ville de la Gaule Cisalpine, & fut ensuite la résidence de plusieurs empereurs d'Occident.

Dans le sixieme siecle, Milan fut prise par les Ostrogots : mais les habitans encouragés par leur archevêque,

ſe révolterent, & ſe donnerent à l'empereur, dont les troupes étoient commandées par le célebre Béliſaire. Les Oſtrogots reprirent Milan, ſous la conduite de Vitigès, l'an 539, & la dévaſterent au point qu'il y périt trois cents mille perſonnes par le fer ou par la faim. Cette ville ſe rétablit enſuite dans ſon ancienne ſplendeur; mais elle fut ruinée de fond en comble l'an 1162, par l'empereur Frédéric Barberouſſe; on a fait à ce ſujet un conte ridicule: l'Impératrice étoit venue à Milan par curioſité; le peuple qui depuis long-temps ſouffroit avec peine les prétentions & le pouvoir de l'empereur, s'attroupa autour de l'Impératrice, diſperſa ſon cortege, & l'ayant miſe ſur un âne le viſage tourné vers la queue, la promena ignominieuſement dans la ville. Animés par ce premier coup de hardieſſe, les Milanois crierent à la liberté, & ils égorgerent la garniſon Impériale. L'empereur ne tarda pas à s'en venger: il vint aſſiéger Milan, il la prit à diſcrétion, la fit raſer juſqu'aux fondemens, & força les révoltés, pour obtenir la vie, à prendre avec les dents, une figue ſous la queue de l'animal qui avoit ſervi à in-

Milan eſt détruite l'an 1162.

sulter l'impératrice. Mais les écrivains les plus estimés, Ottone di Frisinga, Radavico, les deux Morena, Caffaro Burcardo, Raul, ne parlent point de ce fait, & attribuent cette désolation au ressentiment des villes voisines que les Milanois avoient saccagées, & à l'envie que l'empereur avoit d'intimider les villes qui s'opposoient au rétablissement de l'autorité impériale en Italie.

On ne tarda pas à rebâtir Milan ; mais elle n'a cessé d'être le siege des guerres les plus fréquentes, & delà vient le proverbe des Italiens ; *qu'il faudroit ruiner Milan pour le bien de l'Italie.* Elle fut sur-tout en proie aux guerres les plus horribles dans le douzieme & le treizieme siecle, lorsque l'Italie étoit déchirée par les factions des Guelfes & des Gibelins dont nous parlerons plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage.

Origine des Guelfes & des Gibelins.

C'est en Allemagne que les noms de *Guelfi* & *Ghibellini* ont pris naissance : dans la bataille de Winsberg, donnée en 1141, entre les Impériaux & les Bavarois, le cri de guerre des Impériaux étoit *Weiblingen*, & celui des Bavarois étoit *Welf* ; ces noms devinrent familiers ; la prononciation s'altérant peu-

à-peu, les Italiens appellerent *Ghibellini* ou Gibelins, ceux du parti de l'Empereur; & Guelfes, ceux du parti contraire: ce fut enſuite celui des Papes, dans le temps des longues diviſions du Sacerdoce & de l'Empire.

Lorſque les villes d'Italie après avoir été long-temps ſous la forme républicaine, commencerent à perdre preſque généralement leur liberté & à devenir la proie des ſeigneurs particuliers, les *Torriani* ſous le nom de Podeſta ou chefs du peuple, acquirent à Milan la principale autorité. L'archevêque Othon Viſconti parvint-enſuite à former un parti contr'eux, & les défit à la bataille de Déſio. Ils ſe rétablirent cependant, & ils ne furent totalement expulſés, que par Matthieu Viſconti, ſurnommé *le Grand*, qui fut reconnu pour ſeigneur de Milan en 1313. On trouvera ces détails dans l'ouvrage de *Corio*, qui eſt eſtimé, non pour les premiers temps, où l'auteur raconte beaucoup de fables, mais pour les temps poſtérieurs au 13e ſiecle; perſonne n'a mieux écrit que lui l'hiſtoire ancienne de Milan (a): ſi l'on en excepte M. le

Auteurs qui en ont écrit l'hiſtoire.

(a) Voici le titre exact de la premiere édition de ſon ouvrage: *Dello eccellentiſſimo oratore Meſſer*

comte Giulini, qui a donné 9 volumes in-4° sur l'histoire de Milan, depuis l'an 773 (a). Les coutumes, les révolutions, les faits avec leurs circonstances & leurs causes y sont très-détaillés. Cette histoire finit à 1311; on n'y trouve point par conséquent la victoire de S. Ambroise, du 11 Février 1339, remportée sur les François, & pour laquelle dans un missel Ms. intitulé *Missale Ambrosianum*, de 1482, on trouve une préface qui est propre à ce jour-là; l'on y rend grace de la victoire due à S. Ambroise, *de victis latrunculis Gallicæ gentis.*

Jean Galeas Visconti.

Jean Galeas Visconti (petit-fils de Matthieu le Grand) mort en 1402, fut le plus célebre des ducs de Milan. Ce fut lui qui ramena l'art militaire en Italie; il étendit sa domination depuis le Piémont jusqu'en Toscane; il fut aussi le premier qui gouverna Milan comme un véritable Souverain; & il transmit sans contradiction son autorité à ses suc-

Bernardino Corio Milanese, historia continente dall' origine di Milano tutti lit gesti, &c. Mediolani 1503.

(a) *Memorie spettanti alla storia al governo di Milano ne' secoli bassi, dal comte Giorgio Giulini. Milano* 1760, 9 volumes *in*-4°.

ceſſeurs. (a). Ce fut Jean Galeas qui fit bâtir la cathédrale de Milan, la citadelle de Pavie, auſſi bien que le pont du Téſin & la Chartreuſe de Pavie où il eſt enterré. Il enrichit ſa patrie en y établiſſant l'agriculture. Ses conquêtes l'avoient conduit au point d'aſpirer à ſe faire roi d'Italie ; & s'il eût vécu plus longt-temps, il en pouvoit venir à bout ; ſon nom fait encore la gloire des plus illuſtres maiſons de Milan, qui prétendent être de ſa famille, & l'on voit par-tout le ſerpent qui forme les armoiries des Viſconti.

La poſtérité de Jean Galeas finit dans la maiſon de France. Le duc d'Orléans, pere de Louis XII, & héritier légitime du duché de Milan par Valentine Viſconti ſa mere, ſe diſpoſoit à y regner à la mort du dernier mâle, lorſque François Sforce parvint à ſe faire déclarer duc de Milan en 1450 ; il étoit fils naturel de Sforce, payſan de Cotignole, qui s'étoit avancé du rang de ſimple ſoldat à celui de premier Général de l'Italie. François Sforce, auſſi grand guerrier

(a) V. *Le Vite di dodeci Viſconti che ſignoreggiarono Milano, deſcritte da Monſignor Paolo Giovio veſcovo di Nocera; in Milano*, 1745 *in*-4°.

que son pere, fut en même-tems le Prince le plus juste, le plus éclairé, le plus accompli de son tems; il mourut en 1466; son fils & son petit-fils regnerent encore à Milan; mais cette maison est éteinte actuellement, & les seigneurs qui en portent le nom ne descendent pas des souverains de Milan. Le jeune duc Jean Galeas Marie Sforce ayant été empoisonné par son oncle en 1494, Louis XII fit valoir ses droits sur le Milanez, comme petit-fils de Valentine Visconti; il y entra au mois de Juillet 1499, & s'en rendit maître dans l'espace de 15 jours; il le perdit peu de temps après; mais il y rentra en 1500, en allant à la conquête de Naples. Il fut obligé de conquérir encore le Milanez quelques années après; & il se préparoit même à y aller une quatrieme fois avec une armée formidable, lorsqu'il mourut l'an 1515, âgé de 53 ans.

Expédition des François.

Son successeur, François I, reprit le Milanez en 1515. Il falloit que la ville de Milan fût encore de son temps bien florissante, puisqu'il y a des historiens qui disent que dans la peste de 1524, il y mourut trois cens mille personnes; les auteurs contemporains sont

Peste de 1524.

plus modérés sur ce nombre ; mais on raconte qu'à l'hôtellerie de l'Ecrevisse (*del Gambaro*) à Milan, douze personnes étant à souper ensemble, il en mourut onze le même soir. François I conserva quelque temps le Milanez ; mais la bataille de Pavie, l'un des grands événemens de l'histoire de France, qu'il perdit le 24 Février 1525, fit passer tout le Milanez à l'empereur Charles-Quint, qui en investit en 1535 son fils Philippe II, & la branche Espagnole de la maison d'Autriche y regna jusqu'à son extinction.

Dans la guerre de succession, l'empereur en fit la conquête en 1706 ; le roi de Sardaigne, aidé de la France & de l'Espagne, s'en empara en 1733 ; mais cette province retourna bientôt à la maison d'Autriche, qui l'a transmise à l'empereur. Les François qui ont eu si souvent la guerre avec la maison d'Autriche, ont été attirés plus d'une fois dans le Milanez ; & l'on y parle encore des sieges de la citadelle qui furent faits dans les guerres de 1707 & 1733, & de celui qu'on préparoit en 1747.

Milan, dans son état actuel, fait une ville grande, riche & belle ; on peut en-

core lui attribuer ce qu'Auſone, poëte & conſul Romain, en diſoit dans le quatrieme ſiecle.

. . . . Mira omnia copia rerum,
Innumeræ cultæque domus, faconda virorum
Ingenia, antiqui mores, &c.

Etat actuel de Milan.

Il y a dans cette ville pluſieurs grandes & belles rues, qui ſans être auſſi régulieres & auſſi alignées que celles de Turin, font un très-bel effet. Milan, auſſi bien que Breſſe & Bergame, eſt pavée de galets ou cailloux roulés, (en Italien *Ghiarra*), parce qu'étant ſituée au pied des montagnes, d'où les eaux détachent continuellement des cailloux, cette matiere y eſt la plus commune : ce n'eſt pas la plus commode pour les gens de pied ; mais dans les belles rues il y a des pavés larges & unis, & le long des maiſons, des trotoirs en briques pour les gens de pied.

La deſcription de Milan dans ſon état actuel, & les choſes remarquables qu'on y trouve, font la matiere d'un ouvrage conſidérable de *Latuada* (a) : mais un

(a) *Deſcrizione di Milano ; ornata con molti diſegni in rame delle fabriche piu coſpiuce che ſi trovano in queſta Metropoli, Racolta e ordinata da Ser*

voyageur auroit peine à y diſtinguer ce qui eſt véritablement digne de curioſité ; je vais donc indiquer en abrégé, ce qui m'a paru le plus remarquable dans cette ville.

Son étendue. La ville de Milan a cinq mille toiſes ou un peu plus de deux lieues de tour, dans la grande enceinte de ſes fortifications, en y comprenant le château ; mais la premiere enceinte, ou la partie peuplée n'a que 3000 toiſes de circonférence, ou 4 milles Romains, c'eſt-à-dire, une lieue & un tiers.

Depuis la porte orientale juſqu'à la porte du Téſin, il n'y a que 1540 toiſes ; & cet intervalle contient preſque toute la partie habitée de la ville. En examinant le plan de Milan, la deſcription de Latuada, & l'almanach intitulé *Milano Sacro*, on trouve qu'il y avoit en 1765 dans la ville, 61 paroiſſes, 43 couvens de religieux, & même 50, en comptant les colléges ſous la direction des religieux ou des oblats, c'eſt-à-dire, des prêtres qui ſe conſacrent à ce miniſtere ; 51 couvens de religieuſes, ou 62 en comptant les conſervatoires ou hôpitaux

viliano LATUADA *Sacerdote Milaneſe.* 1737, 5 vol. *in* 8°.

pour l'entretien des jeunes filles ; ils ſont pour la plupart ſous la direction de ſœurs voilées, qu'on appelle *Orſoline*, fort différentes de celles qu'on connoît en France ſous le nom d'Urſulines.

Ses antiquités.

Nous n'aurons preſque point à parler de monumens antiques dans la deſcription de Milan : on ne peut gueres trouver de veſtiges d'antiquités dans une ville qui a été ruinée de fond en comble en 1162, comme nous l'avons dit, & ce n'eſt que par tradition ou par conjecture que l'on parle de ſes anciens monumens. Auſone parle d'un cirque, d'un théâtre & d'un palais, & les noms en ſont conſervés à trois égliſes, qu'on appelle Ste. Marie du Cirque, S. Victor du Théâtre, S. George du Palais ; ce palais devoit être de l'empereur Trajan. On croit qu'il y avoit un amphithéâtre à l'endroit où eſt S. Etienne ; à S. Nazaire, des loges pour les animaux qui ſervoient aux combats ; à S. Sauveur, une citadelle appellée le Capitole ; à S. Laurent, des bains de l'empereur Maximien, qui portoient le nom d'Hercule, & dont parle Auſone ; c'eſt-là que ſe voient encore 8 colonnes antiques, le ſeul monument entier qui ait échappé à la deſ-

truction. Il y a encore quelques reſtes d'antiquités du bas âge, depuis le 6e. ſiecle, qui méritent d'être vus par les amateurs. Il y a auſſi quelques inſcriptions, qui ont été recueillies & publiées par André *Alciati*; & un ouvrage du P. Grazioli, ſur les anciens édifices de Milan (a), dans lequel il traite de ceux qui devoient y être quand cette ville fut détruite par Frédéric Barberouſſe, l'an 1162; il examine quelle étoit l'enceinte de la ville; il parle de ſes murs, de ſes portes, de ſes temples, de ſes idoles, du palais des empereurs, du théâtre, de l'amphithéâtre, des aqueducs, des thermes. La priſon dont il eſt fait mention dans le titre de cet ouvrage, eſt celle dont nous parlerons à l'occaſion de S. Alexandre des Barnabites. L'auteur s'étaie, autant qu'il peut, des anciennes inſcriptions qui ſe trouvent encore en pluſieurs endroits de la ville, & du témoignage des auteurs qui ont vécu au

(a) *De præclaris Mediolani ædificiis quæ Ænobarbi cladem antecesserunt dissertatio, cum duplici appendice; altera de sculpturis ejusdem urbis, &c. altera de cartere Zebedeo, auctore P. Petro* GRATIOLIO *Bononiensi. Mediol.* 1735. *in-4°*, 194 pages.

temps de cette destruction ou même auparavant.

Les sculptures dont le P. Grazioli parle dans son ouvrage, sont des statues & autres monumens anciens, dont la plupart sont encore à Milan, sur lesquels il a fait de savantes recherches pour parvenir à en donner l'explication.

Distribution des quatre parties de Milan.

Pour voir cette grande ville avec méthode, je tire une méridienne par le dôme ou la cathédrale, & une perpendiculaire à cette méridienne; je partage ainsi la ville en quatre carrés d'environ 500 toises de long & de large, que l'on pourroit voir en quatre jours, si l'on étoit fort pressé; celui qui est au nord-oueſt renferme la citadelle & S. Ambroise; dans celui du nord-est, on trouve le Lazaret & la porte orientale; celui du sud-est est le carré de *porta Tosa* & de l'hôpital; le dernier est au sud-oueſt; c'est celui de *porta Ticinese* & de S. Celse. Mais nous parlerons d'abord de la cathédrale dans un chapitre à part, car elle mérite (aussi bien que la bibliotheque Ambrosienne), d'être vue plus à loisir que le reste de la ville.

CHAPITRE XX.

Description de la Cathédrale de Milan.

LA CATHÉDRALE (*il Duomo*), est placée au centre de la ville; c'est le bâtiment le plus considérable qu'il y ait à Milan, & même après S. Pierre de Rome, la premiere église de l'Italie, par sa grandeur & sa célébrité. Le vaisseau a 449 pieds de longueur, 275 de largeur dans la croisée, & 180 dans la nef; il a 238 pieds de hauteur sous la coupole; 147 dans la nef; 110 dans les bas côtés; & 73 dans les chapelles. La hauteur extérieure de la coupole & du couronnement qu'on y a mis est de 202 bras de Milan, (de 22 pouces chacun,) ou 370 pieds de Paris. Cette église est soutenue par 52 colonnes gothiques, qui ont 84 pieds de hauteur, (y compris les chapitaux & les bases,) & 24 pieds de circonférence; les 4 colonnes qui sont sous la coupole sont un peu plus grosses, elles ont 27 pieds & demi de tour.

Ce bâtiment fut commencé par Jean Galeas Viſconti en 1386, & il n'eſt pas encore achevé; il y a eu long-temps un grand nombre de ſucceſſions laiſſées à la fabrique, pour la continuation des travaux, & peut-être cela contribuoit-il à retarder l'ouvrage.

Les riches fondations qu'on avoit faites pour la continuation de cet édifice, ſont réduites aujourd'hui à environ 72 mille livres de rente, monnoie de France, & dont il n'y a que 11 mille qui ſoient effectivement appliquées à leur deſtination; cette ſomme ne ſuffit pas pour entreprendre un ouvrage conſidérable; le portail même qui eſt à peine commencé, ne peut s'achever faute de fonds ſuffiſans; ce portail fut deſſiné par le *Pellegrini*, & approuvé par S. Charles; le cardinal Frédéric Borromée le fit commencer, ſous la conduite de *Baſſi*, autre architecte de réputation. Pellegrini avoit choiſi pour ce portail un certain milieu entre l'architecture grecque & la gothique, à-peu-près comme Vignole & Jules-Romain, pour S. Pétrone de Bologne, & le Bramante pour la façade de la Chartreuſe de Pavie.

Mais on eſt effrayé de la quantité des

travaux que tout le reſte du bâtiment a exigés ; auſſi cette égliſe eſt-elle appellée la huitieme merveille du monde dans la deſcription imprimée (a). Ce titre faſtueux lui convient à quelques égards ; il n'y a point d'égliſe en Italie auſſi chargée d'ornemens que celle-ci : on prétend qu'elle renferme 4000 ſtatues tant grandes que petites ; elles ſont faites d'un beau marbre blanc qu'on tire des environs du lac majeur ; tout le bâtiment eſt revêtu de ces ſtatues tant au-dedans qu'au dehors ; & pour ſuivre le même plan, on continue encore à décorer juſqu'au-deſſus du toit, des parties que perſonne ne diſtingue. On y fait de petites aiguilles, des ſtatues, des bas-reliefs, & l'on continuera peut-être cette folle dépenſe, juſqu'a ce que le bâtiment lui-même tombe de vétuſté. Cependant il y a long-temps que les gens de goût ſe ſont élevés contre cet abus de richeſſes ; entr'autres Scamozzi. *Perche queſto tempio manca primâ nell' eccellenza dell' invenzione e forma univerſale, e poi nella*

(a) *Diſtinto ragguaglio dell' ottava maraviglia del mondo, o ſia della gran Metropolitana dell' inſubria, volgarmente detta il duomo di Milano, &c. In Milano* 1739, *in*-12.

corriſpondenza

corrispondenza delle parti, e finalmente nella corrispondenza delle membra e connessione delle cose, perche hanno tutte del debile e molto trinciate; pero egli alla fine non risulta altro che un monte traforato di marmi. L. 1. C. 18.

Parmi les ouvrages considérables que l'on a continué de faire au-dessus de la coupole de Milan, on forma en 1765, le projet d'y élever une aiguille ou pyramide de marbre surmontée d'une grande statue de marbre, le tout de 64 bras ou 117 pieds de hauteur; on consulta plusieurs mathématiciens à ce sujet; le P. Frisi représenta d'abord que ce seroit une difformité dans l'architecture; que d'ailleurs cette aiguille seroit trop exposée aux coups de tonnerre, qui ont déja renversé d'autres aiguilles moins élevées, en différens endroits de la couverture. Il ajoutoit que la coupole avoit déja souffert en quelques endroits, qu'on y avoit remarqué des morceaux de marbre brisés par le poids des parties supérieures; & qu'il étoit très-dangereux d'y ajouter le nouveau poids de la pyramide (a). Le P. Ré, Barnabite, fut d'avis

(a) Ces réflexions donnerent lieu à un mémoire du P. Frisi; *Saggio sopra l'architettura Gotica*, 1766,

qu'on ne pouvoit entreprendre cet ouvrage, à moins qu'on ne renforçât les flancs de la coupole, par les aiguilles latérales qui avoient dû y être. Le P. Boscovich jugea que, pour distribuer l'effort, il faudroit couvrir le haut de la lanterne d'un seul bloc de *Migliaruolo*, (espece de granite du pays;) il calcula rigoureusement à cette occasion l'effet de la poussée de la voûte, la résistance dont elle est capable, & la maniere dont elle peut manquer; il trouva que la coupole (absolument parlant) étoit capable de soutenir la pyramide & la statue. Mais il déclara qu'il n'étoit point d'avis que l'on entreprît un tel ouvrage. Cependant on a élevé la pyramide, surmontée d'une statue de la Vierge en marbre doré, qu'on y a placée en 1774. Vasari nous apprend que Bruneleschi, célebre architecte de la coupole de Milan, recommandoit par son testament qu'on achevât la construction de la lanterne, afin que ce poids servît à contenir & à assurer la voûte principale de la coupole; mais c'est un préjugé que le P. Boscovich, le P. Jacquier, le P. le Seur & le

où il fait voir que l'architecture Gothique nuit à la solidité, autant qu'elle pêche contre le goût.

P. Frisi ont combattu. D'ailleurs l'expérience a fait voir combien ces poids énormes sont dangereux : la coupole de S. Pierre de Rome, celle de Florence, & une douzaine d'autres, parmi les plus considérables de Rome, ont extrêmement souffert, tandis que le Panthéon, S. Pierre in Montorio, & d'autres coupoles sans lanternes sont encore dans leur entier.

On doit monter sur la couverture de l'église de Milan, non-seulement pour y voir l'immense travail dont elle est chargée ; mais encore pour y jouir de la vue. On y découvre une plaine charmante, semée de villes & de villages, entre-coupée de canaux, & terminée par l'angle de jonction de l'Appennin & des Alpes.

L'intérieur de cette église est de forme absolument gothique, comme les cathédrales d'Amiens, de Paris, de Chartres, d'Orléans, de Rouen, de Vienne, de Strasbourg, de Rheims ; les églises d'Anvers, de Cantorbery, d'York, de Chiaravalle, de Monza, de Pavie, &c. (a).

(a) De toutes les belles églises gothiques d'Italie, il n'y en a aucune qui égale celle d'Amiens, & même celle de Paris.

Ces grands édifices où tous les arcs sont pointus, n'ont pas autant de solidité, que si les arcs étoient circulaires, & qu'on eût suivi les regles de l'architecture grecque & romaine; ils n'ont pas la bonne grace ni la solidité apparente, qui met le spectateur à son aise : le seul éloge qu'on peut leur donner, est celui de la grandeur des édifices, de l'étendue des arcs, de la proportion de quelques parties principales, de la légéreté de quelques autres, & de la prodigieuse quantité de travail.

L'église de Milan a quelque chose de grand & d'imposant au premier coup-d'œil; elle seroit même d'un bon gothique, si elle n'étoit gâtée par les couronnemens des pilastres, qui sont faits avec une ceinture de niches, dans lesquelles il y a des figures, car on a voulu en mettre par-tout.

Chapelle de Charles. Cette église n'a rien de plus remarquable que la chapelle souterraine où repose le corps de S. Charles Borromée, mort en 1584; la sculpture, la ciselure, l'orfévrerie y ont épuisé leurs ornemens, pour exprimer les vertus de ce Saint, & embellir l'autel où il repose. Sa châsse est d'argent avec des panneaux

de cryſtal de roche, & des moulures de vermeil : on y voit le corps de S. Charles ; ſa tête qui eſt à découvert eſt noire & déſſechée, le nez eſt rongé, le reſte du corps eſt couvert par les habits pontificaux, la croſſe eſt enrichie de diamans, auſſi bien que la couronne, qui eſt ſuſpendue au-deſſus de ſa tête. L'intérieur de la chapelle ou du caveau eſt revêtu de panneaux d'argent. Il y a une grille & un ſoupirail qui éclairent le haut de cette chapelle; la friſe ou la courbure de la voûte qui regne autour de cette grille, eſt garnie de huit bas-reliefs d'argent, exécutés par *Rubini*, orfevre de Milan, ſur les deſſins de *Cérano*, ils ſont aſſez eſtimés. Le premier repréſente la naiſſance de S. Charles; dans le ſecond, on voit ce Saint à la tête d'un Concile Provincial; dans le troiſieme, il donne l'aumone aux pauvres; dans le quatrieme, il adminiſtre les ſacremens dans un temps de peſte; le cinquieme repréſente S. Charles quand il reçut un coup de fuſil de *Farina*, religieux de la Congrégation des Humiliés; le ſixieme, quand il fit le tranſport des reliques de la cathédrale; le ſeptieme repréſente ſa mort; le huitieme, ſa gloire & ſon

élévation dans le ciel. Il y a dans une petite sacristie derriere cette chapelle, un portrait de S. Charles Borromée, brodé par la Péregrina, qui a eu de la célébrité dans ce genre.

On conserve dans l'église de grands tableaux qui représentent les actions les plus remarquables de la vie de S. Charles, & dont on garnit tout le tour de la nef dans le temps de sa fête; ils sont de *Cerano*, de *Morazzone* & de *Giulio-Cesare Procaccino*. Il y avoit aussi dans les chapelles quelques tableaux de *Camillo Procaccino*, de *Federigo Zuccaro*, &c. mais on se proposoit de les ôter pour y mettre des statues.

Au-dessus du grand autel est le *Sacro-Chiodo*, clou de la Passion, l'un de ceux que Constantin avoit employés à faire le mors de son cheval de bataille, mais que Théodose donna à l'église de Milan; on le porte en procession le 3 de mai. Mais M. Giulini observe à ce sujet, que même depuis les deux empereurs Théodose, le *Santo Freno* se voyoit encore à Constantinople.

Le chœur est tout sculpté en marbre par-dehors, & en bois dans l'intérieur; les sculptures du dedans sont sur-tout

d'une beauté & d'un travail exquis.

Les quatre docteurs, en forme de cariatides de bronze qui soutiennent la chaire, & l'intérieur de la grande porte sont remarquables. Le pavé de l'église est très-beau, supérieur même à celui de S. Pierre du Vatican; mais il en manquoit environ un tiers; le marbre y est mis en gros blocs, & non point débité en dalles, ou lames minces comme partout ailleurs, & il sera d'une durée prodigieuse.

Près de la sacristie à droite de l'église, on voit une très-belle statue de S. Barthelemi, semblable aux écorchés de nos anatomistes, très-estimée par la grande vérité de sa miologie, c'est-à-dire, des muscles du corps qui sont entiérement à découvert; on lit sur le piedestal cette inscription (a), qui contient un éloge un peu outré du sculpteur Agrati. Statue de S. Barthélemi.

Non me Praxiteles sed Marcus finxit AGRATI.

Un des plus beaux morceaux de sculpture qu'on ait à remarquer dans cette

(a) M. l'abbé Richard, d'après les délices de l'Italie, (Tome IV, p. 220) dit que cette statue est de Christophe Cibo.

église, est le tombeau du marquis de Marignano, frere du pape Pie IV, de la maison *Medici* de Milan. Il y a des statues de bronze qu'on dit avoir été faites par le Cav. *Leoni*, sur les dessins de Michel-Ange.

Tréſor de Milan.

Le tréſor de l'église de Milan est le plus riche que l'on connoisse, après celui de Lorete. Les statues de S. Ambroise & de S. Charles, aussi bien que plusieurs autres, y sont en argent & plus grandes que nature. Il y a quatre calices d'or massif, dont un est damasquiné & enrichi de diamans, & un émaillé. On y voit un petit ciboire d'or qui sert pour porter le S. Sacrement à l'archevêque : une croix d'or qu'on porte devant lui quand il marche en cérémonie, &c. En général les vases sacrés en or, les croix, les reliquaires, & les statues de même matiere, y sont en si grande quantité, qu'on ne daigne pas même les parcourir en détail ; on y considere plutôt ou les diamans, ou les pieces dont le travail surpasse la matiere, & qui sont en grand nombre. On y remarque, par exemple, un étui de cuivre, ouvrage en mosaïque d'une très-grande antiquité ; un coffre d'or cizelé en perfection ; les

figures y ſont drappées en émail, avec un ſoin dont on voit peu d'exemples; un grand ciboire de cryſtal de roche, &c. Les eccléſiaſtiques prépoſés à la garde de ce tréſor, le montrent facilement; mais il ne faut pas que le reſpect qu'on a en France pour leur habit, empêche le voyageur de leur donner des preuves de ſa reconnoiſſance; car on m'avoit averti que la dignité de leur miniſtere, ne les empêchoit pas de les demander: au reſte, cela eſt aſſez général en Italie.

Le baptiſtère de cette égliſe eſt un grand vaſe de porphire, auſſi bien que celui de S. Denis en France; c'eſt ici le premier que l'on trouve en arrivant en Italie, & en même temps un des plus beaux qu'il y ait.

Ce fut S. Barnabé qui, ſuivant quelques auteurs, porta l'évangile à Milan. Les évêques étoient élus par le peuple, & les empereurs les confirmoient; ils étoient métropolitains de toute la Lombardie, & même au-delà.

L'égliſe de Milan a donné cinq papes, Alexandre II en 1061, Urbain III l'an 1185, Céleſtin IV l'an 1241, Pie IV en 1559, & Grégoire XIV en 1590. Cette égliſe eſt une des plus

célebres de l'Europe par ſes Conciles, ſes Archevêques, ſes Saints, ſur-tout S. Ambroiſe & S. Charles-Borromée; on peut voir leur hiſtoire fort étendue, dans l'ouvrage de Saſſi (a).

La grande réputation de S. Ambroiſe donna à ſes ſucceſſeurs une très-grande autorité temporelle & ſpirituelle, & cette autorité s'étendit preſque à la ſouveraineté. On lit qu'Adalbert, roi d'Italie, conſentit à ne point entrer dans les murs de Milan, parce que depuis que S. Ambroiſe en avoit chaſſé Théodoſe, aucun empereur n'avoit oſé s'y montrer. Il eſt vrai du moins, qu'après le 9e ſiecle, il ſe paſſa bien du temps ſans que les ſouverains d'Italie miſſent le pied à Milan.

Vertus de S. Charles.

Après S. Ambroiſe le plus grand des archevêques de Milan, a été S. Charles-Borromée. Tout annonce dans la ville entiere de Milan, la plus profonde vénération pour la mémoire de S. Charles; on retrouve par-tout ou les établiſſemens qu'il a formés, ou les traces qu'il a laiſ-

(a) *Archiepiſcoporum Mediolanenſium ſeries hiſtorico chronologica. Joſephi Antonii* SAXII, *SS. Ambroſii & Caroli oblati, opus poſtumum. Mediolani*, 1755, 3 vol. *in*-4°.

sées de ses vertus & de son zele ; & il faut convenir que jamais un prélat, mort à 46 ans, n'a rendu à son peuple des services aussi considérables ; la régularité & la discipline qu'on admire dans le diocese, est le fruit de ses réglemens & de ses exemples, & l'on peut dire qu'il vit encore à Milan par les fruits de son zele, & par le respect qu'on y conserve pour lui. Il parvint à établir dans son clergé une régularité exemplaire, par ses réglemens sages, par son autorité, sa vigilance & son exemple. Le clergé influa sur le reste du peuple ; & l'on voit encore les traces de la piété & des mœurs qui distinguoient Milan du reste de l'Italie. S. Charles qui avoit extrêmement à cœur la sanctification des dimanches & des fêtes, établit l'usage de visiter les sept basiliques de Milan, tous les dimanches, en récitant tout haut le chapelet dans les rues, & cela y est encore pratiqué par beaucoup de personnes, sur-tout dans les premiers dimanches de chaque mois. Tous les dimanches de l'année, il y a sermon au milieu des vêpres ; & il y a encore d'autres exercices de piété particuliers à la ville de Milan. On trouve quelquefois

une demi douzaine de prédicateurs au-dehors dans les environs de la cathédrale, dispersés, mais prêchant tous en même temps; sans compter 200 enfans dans l'église rangés en différentes bandes, à chacune desquelles prêche un ecclesiastique, & 7 à 8 tables où sont rangés d'autres enfans à qui l'on apprend à écrire.

Rit Ambrosien. La réputation de S. Ambroise a contribué à faire respecter le rit Ambrosien, & à le conserver à Milan, lors même que la liturgie romaine a été adoptée dans tout le reste de la catholicité; ce rit Ambrosien s'étend à beaucoup de cérémonies & de pratiques; par exemple, on y baptise par immersion, comme dans la primitive église. Le carême commence seulement le dimanche de la quadragésime, & les bals y durent encore pendant la premiere semaine de notre carême; mais aussi l'on jeûne à Milan pendant les trois jours de rogations, qui tombent dans la semaine avant la fête de Pentecôte. Le Vendredi-Saint, les quatres passions entrent dans l'office, & le rendent d'une longueur extraordinaire. La musique est plus simple que dans le plain-chant Grégorien.

Les cérémonies de la Messe suivant le rit Ambrosien, différent sur-tout de celles du Rituel Romain : on commence la messe par le verset *Confitemini Domino quoniam bonus :* le *Kyrie-eleïson* ne se chante qu'après le *Gloria in excelsis :* au lieu de notre épître, on chante deux leçons : l'évangile se lit sur un pupitre fort élevé, au bas du chœur, afin qu'il puisse être entendu du peuple. On fait un sermon à la suite de l'évangile, après quoi le prêtre descend du grand autel, & vient au bas du chœur où le pain & le vin lui sont présentés. Il y a dix vieillards & dix vieilles femmes, attachés au service de la cathédrale, habillés de noir, & suivant l'ancien costume, ils s'appelloient autrefois l'école de S. Ambroise ; ils représentent ici tout le peuple de Milan, & offrent en son nom le pain & le vin. Les vieillards montent jusqu'à la seconde enceinte du chœur ; ils ont sur les épaules une écharpe de toile blanche qui descend sur les mains ; ils tiennent dans l'une les hosties, & dans l'autre un vase d'argent qui contient le vin. Les femmes habillées presque comme des religieuses avec les mêmes écharpes, font leur oblation

à la premiere enceinte. Après l'offrande on dit le *Credo :* le célébrant ne se lave les mains qu'immédiatement avant la consécration : la messe finit par un second *Kyrie-eleïson :* enfin il y a plusieurs transpositions dans l'ordre des cérémonies de la Messe. On n'en dit point les vendredis de carême ; le dimanche on ne dit la messe d'aucun Saint : les messes de la Vierge & de plusieurs Saints ont des préfaces particulieres : tels sont les caracteres qui m'ont paru les plus marqués, dans le rit Ambrosien. M. le chanoine Irico avoit commencé un grand ouvrage sur cette matiere ; mais depuis qu'il a été élevé au rang de prévôt de Trino sa patrie, on dit qu'il ne s'occupe plus à composer. Au reste on peut voir des détails sur le rit Ambrosien dans la dissertation de Muratori (a) avec l'indication des auteurs qui en ont parlé.

Le diocese de Milan est un des plus nombreux qu'il y ait en Italie ; on y compte 851 paroisses, y compris les 61 paroisses de la ville : c'est beaucoup pour l'Italie, où les plus petites villes sont fort souvent des villes épiscopales.

(a) *Antiquitates Italicæ.* Tome IV, page 833.

CHAPITRE XXI.

Description du carré qui renferme la citadelle, & la bibliotheque Ambrosienne.

LA division que nous avons faite de la ville de Milan, par une méridienne & une perpendiculaire, partage la ville en quatre carrés qui feront la matiere de quatre chapitres : nous commençons par celui du nord-oueſt qui renferme la bibliotheque Ambroſienne.

PIAZZA DE' MERCANTI, eſt une place où l'on paſſe en quittant celle de la cathédrale ; elle eſt occupée par une eſpece de portique, ou de halle très-commode pour les rendez-vous ou conférences de commerce. C'eſt auſſi là qu'eſt le palais où s'aſſemblent les officiers municipaux, appellé *Palazzo di città* ou *de' Decurioni* ; les Décurions ſont des magiſtrats tirés du corps de la nobleſſe, au nombre de 60 ; il y a dans leur chapelle un S. Joſeph peint par le Guide.

Place des Marchands.

Les archives qui ſont au-deſſus de la grande Halle, méritent d'être vues & ſont très-bien ordonnées. On voit ſur la même place un bâtiment où s'aſſemblent les docteurs du college, *Palazzo de' Dottori di Collegio*. C'eſt une compagnie de docteurs laïcs ou eccléſiaſtiques au nombre d'environ 150 & même davantage, à qui le pape Pie IV, qui avoit été de leur corps, donna des priviléges conſidérables : il diſent même qu'il faut être de leur ſociété pour devenir archevêque de Milan ; auſſi le cardinal Cavalchini en étoit, lorſqu'on parloit de lui donner cet archevêché. Il étoit d'une famille ancienne & diſtinguée, mais il étoit de Tortone, & pour être patricien de Milan, il faut être d'une famille réſidente depuis 100 ans dans le duché.

Bibliotheque Ambroſienne.

LA BIBLIOTHEQUE Ambroſienne eſt la choſe la plus intéreſſante de Milan, après la cathédrale. Ce grand établiſſement fut fait par le cardinal Frédéric-Borromée, archevêque de Milan, & neveu de S. Charles dont il ſuivit les exemples ; on doit à ces deux prélats les plus belles inſtitutions en tout genre. Celle de la bibliotheque Ambroſienne

eſt remarquable à tous égards : indépendamment des livres, on y trouve une collection de peintures, de ſculptures, de médailles, de machines, d'hiſtoire naturelle ; il n'y a gueres que l'inſtitut de Bologne, où l'on ait raſſemblé une ſi grande variété de choſes intéreſſantes.

La bibliotheque proprement dite, eſt compoſée de quarante mille volumes imprimés ; elle en renfermoit dès le temps de Saſſi, trente-cinq mille, avec plus de quinze mille manuſcrits, dont le nombre s'eſt encore augmenté depuis quelques années. Comme il y a un fonds pour cette augmentation, la place commençant à manquer, on ſe propoſe d'acheter un bâtiment voiſin pour y mettre les peintures. Cette bibliotheque eſt publique, & l'on y trouve ſans ceſſe un grand nombre de perſonnes qui étudient.

Un des manuſcrits les plus célebres de la bibliotheque Ambroſienne, eſt celui des antiquités de Joſephe traduites par Ruffin : ce manuſcrit l'un des plus ſinguliers qui exiſte, eſt écrit ſur du *Papyrus* d'Egypte qu'on a collé double & à fibres croiſées, pour lui donner plus de force. Il paroît avoir 1100 ans d'antiquité,

suivant le P. Mabillon ; il pourroit même avoir été écrit du vivant de Ruffin. Il est fort incomplet & ne contient que cinq livres des antiquités Judaïques ; savoir, depuis le 6e jusqu'au 10e, encore sont-ils imparfaits : ces lacunes sont cause qu'on ne peut vérifier dans ce manuscrit, si le passage sur J. C. tant contesté entre les savans, est véritablement de Joseph. Au reste, ceux qui sont sans prévention, trouvent évident que le passage est supposé, & même fort mal-adroitement ; car coupant en deux la narration des deux faits subséquens, il partage deux phrases qui devoient se suivre immédiatement.

Il y a encore dans la bibliotheque Ambrosienne, un manuscrit curieux de la vie des papes, qui nous donnera lieu de faire une digression au sujet de la Papesse Jeanne.

De la Papesse Jeanne.

Plusieurs auteurs disent en effet que Léon IV mourut en 853, & qu'il eut pour successeur un cardinal qui étoit une femme déguisée en homme depuis longtemps, & qui s'étoit distinguée par son mérite ; les hérétiques ont ajouté qu'elle étoit accouchée près du Colisée, à une procession. Mais les meilleurs auteurs

disent que Léon IV mourut en 855, & qu'il eut pour successeur immédiat Benoît III. Voyez le P. Labbe *cœnotaphium everſum Joannæ Papæ*. Quelques-uns de ceux qui ont soutenu la vérité de cette histoire, se fondent en partie sur un manuscrit d'Anastase le bibliothécaire, auteur de la vie des papes, qui étoit presque contemporain de la Papesse. L'un d'eux assuroit que l'on avoit ce manuscrit dans la bibliotheque Ambrosienne, mais qu'ayant demandé à le voir, on le lui avoit refusé; peut-être étoit-ce une façon de se dispenser d'en rapporter les paroles; quoi qu'il en soit, M. le président de Brosses fut plus heureux: passant à Milan en 1739, le docteur *Sassi* lui communiqua sans difficulté les manuscrits d'Anastase, qui sont à la bibliotheque Ambrosienne au nombre de trois; le résultat fut que c'est avec bien peu de raison qu'on s'appuie sur ces manuscrits, pour assurer que Scholt & Martin Polonus, premiers auteurs de cette histoire, (du moins à ce qu'on croit,) l'ont puisée dans des auteurs plus anciens qu'eux.

On étoit en usage autrefois de faire asseoir le pape nouvellement élu, dans

la chaise percée de porphyre qui est au Cloître de S. Jean de Latran ; on a dit que cette cérémonie avoit été introduite à cette occasion ; mais cette cause est chimérique, puisque, selon la remarque de Mabillon, l'usage de cette chaise se pratiquoit plus d'un siecle avant que Martin Polonus eût commencé à faire mention de la Papesse Jeanne. On y faisoit asseoir le pape ; mais c'étoit pour faire allusion à ces paroles du Psalmiste, *de stercore erigens pauperem.* On prenoit alors cette chaise pour une vraie chaise stercoraire, quoiqu'elle ne soit réellement qu'une chaise de bains : nous en parlerons dans la description de S. Jean de Latran. V. Mabillon *Mus. Ital.* T. I, p. 57.

Après cette digression occasionnée par la bibliotheque Ambrosienne, revenons aux différens objets que renferme le bâtiment dont il s'agit.

Le cabinet ou *Museum* de *Settala*, dont la description est imprimée, a été réuni pour la plus grande partie, à la bibliotheque Ambrosienne, vers 1730. L'auteur de cette collection, *Manfredo Settala* étoit un Milanois, très-célebre par son érudition, & par ses connois-

ſances en mathématiques, en hiſtoire naturelle, &c. C'eſt le premier qui ait fait en Europe un cabinet ou une collection conſidérable d'hiſtoire naturelle, d'antiquités, de machines, de curioſités de phyſique. Il en eſt parlé à la fin du ſecond tome de *Latuada*, & la deſcription en fut donnée en 1664, par Terzaghi, en Latin; & en Italien, par Scarabelli, en 1666. On y voit entr'autres curioſités, une boule de cryſtal dans laquelle on apperçoit une goutte d'eau, des coraux & autres madrepores, des coquillages; un miroir concave de métal, des ouvrages légers en ivoire faits au tour, chef-d'œuvres de l'art, &c.

Parmi les curioſités diverſes de ce cabinet, on montre la forme du gros doigt du pied du coloſſe de bronze élevé à *Arona*, ſur le lac Majeur, en l'honneur de S. Charles, qui y étoit né; le voyageur qui, n'ayant pas été aux Iſles Borromées, n'a pas vu cette immenſe ſtatue, peut s'en faire une idée en voyant cette partie.

Dans une ſalle deſtinée à ſervir d'école de ſculpture, on voit des plâtres faits d'après les plus belles ſtatues antiques de Sculpture.

Rome & de Florence (a), comme les deux belles figures de *Michel-Ange* qui ſont à Florence ; ces figures ſont de la plus grande maniere, & nous en parlerons dans la deſcription de S. Laurent de Florence. On y voit auſſi un plâtre du bas-relief de l'Algarde qui eſt à S. Pierre de Rome, & repréſente Attila mis en fuite par l'apparition des ſaints Apôtres.

Il y a dans cette même ſalle beaucoup de tableaux précieux ; une Vierge d'Annibal *Carrache*, très-eſtimée ; le portrait d'un docteur, par le *Correge* ; le carton de l'école d'Athenes, par *Raphaël*, de la même grandeur que le tableau du Vatican, morceau très-précieux. Une Vierge de *Rubens* environnée d'une guirlande de fleurs, qui eſt de *Breughel* ; la Vierge & l'Enfant ſont d'une couleur fraîche & vigoureuſe, digne de ce maître (b). Une Adoration des Mages, par le *Schiavone* ; la guerre contre Mezence, par *Jules Romain* ; un concert,

(a) On en voit de même dans l'Académie de France à Rome, dans l'Inſtitut de Bologne, chez M. Ferſetti, à Veniſe ; & à Paris dans la ſalle des antiques qui eſt à la partie occidentale & méridionale du Louvre.

(b) M. Cochin, Tome II, page 46.

tableau admirable du *Georgion* ; un Crucifix de Pierre de *Cortone* ; un panier de fruits, par Michel-Ange de *Caravage ;* ces fruits sont de la plus grande vérité ; un S. Jérôme & une tête de portrait, par André *del Sarto*, pieces très-eſtimées. M. Cochin parle d'une tête peinte par Raphaël, on n'a pu me l'indiquer : il y a une tête du Pape Paul III, mais elle eſt de Michel-Ange.

On y voit de Léonard *da Vinci*, une Vierge, une ducheſſe de Milan, un docteur, & un médecin qui tient la main droite ſur un poignard. Du *Baſſan* : un Ange qui avertit les Paſteurs de la naiſſance de J. C. tableau bien compoſé & d'une belle couleur. Il y a auſſi un tableau très-eſtimé, qui repréſente la Vierge avec J. C. S. Joſeph & pluſieurs Paſteurs ; quelques-uns prétendent qu'il eſt de la premiere maniere du Baſſan.

De Frédéric *Barrozzi*, une étable avec S. Joſeph & les Paſteurs, où il y a de bonnes choſes. De Pierre *Nef*, la cathédrale d'Anvers : la perſpective en eſt tres-juſte.

De Jean *Breughel*, peintre Flamand, ſurnommé Breughel de Velours (a) les

(a) On prononce Breugle.

quatre élémens, petits morceaux admirables, qu'il faut voir à la louppe pour en connoître la difficulté & le mérite. La terre eſt figurée par une eſpece de paradis terreſtre rempli de quadrupedes. Pour la mer, il a repréſenté Neptune & Thétis environnés de poiſſons & d'oiſeaux aquatiques. Pour l'air, c'eſt une muſe qui tient une ſphere, & qui eſt environnée d'oiſeaux; le feu eſt exprimé par des forges & différens ouvrages forgés. Ces petits tableaux ſont deſſinés & touchés de la maniere la plus ſpirituelle & du plus grand fini, au jugement de M. Cochin; ils ſont travaillés avec tant de délicateſſe, qu'on prétend à Milan qu'ils coûterent la vue à l'auteur. On y voit pluſieurs autres ouvrages de lui, des payſages, & un S. Antoine dans le déſert qui eſt extrêmement beau; Daniel dans la foſſe aux Lions; une Vierge avec une couronne de fleurs & deux vaſes de fleurs; un portrait de Merula, fameux organiſte; un rat qui eſt parfaitement rendu; une guirlande de fleurs peinte autour d'une Vierge; mais la Vierge eſt de *Rubens*.

On voit encore dans cette ſalle un bénitier où il y a quatre petits tableaux de

de *Breughel*, qui ſont ce qu'il a fait de plus petit ; il y en a trois qui ſont parfaits, même à la loupe : le premier repréſente J. C. portant ſa croix ; le ſecond, J. C. au Calvaire ; le troiſieme, une proceſſion du ſaint Sacrement, faite par des Capucins ; le quatrieme eſt moins beau, il repréſente une Vierge appaiſant la tempête. Breughel étudioit encore à Rome pour s'y former, lorſque le cardinal Frédéric Borromée qui connut ſes talens, l'attira près de lui à Milan, où ce célebre artiſte travailla en petit avec un ſuccès étonnant ; il mourut en 1642 ; ſon pere Pierre Breughel né en 1565, & ſon frere Pierre Breughel ont été auſſi des peintres célebres ; il y a dans la ſalle dont nous parlons, une vingtaine de tableaux des Breughel, qui, ſuivant M. Cochin, ſont plus beaux que tout ce qu'on voit ordinairement de ces maîtres.

On remarque dans la même ſalle une figure de David tenant la tête de Goliath, gravée ſur une glace à la pointe de diamant, enſuite enfumée dans les ombres ; elle eſt remarquable par la ſingularité ; & d'ailleurs elle n'eſt pas mauvaiſe.

Manuscrits de Leonard da Vinci.

Une des choses qu'on prise le plus dans ce cabinet, est la collection des manuscrits de *Leonardo da Vinci*, ou *del Vinci*, qui a coûté, dit-on, des sommes considérables, & qu'on laisse voir à peine, sur-tout aux savans; il y a un grand volume, & onze petits; il y en a sur les ombres & les couleurs; mais la plupart ne contiennent que des croquis, tantôt une figure, tantôt une machine, avec une note abrégée; cependant on a imprimé que Jacques I, roi d'Angleterre, avoit voulu donner 3000 pistoles d'or pour un seul de ces volumes, à Galeas Arconati, & que ce zélé citoyen aima mieux en enrichir la bibliotheque de Milan; c'est en conséquence de cette générosité qu'on lui a élevé un buste de marbre, avec une inscription à son honneur. Ce volume contient plusieurs dessins: on voit parmi ces machines des figures de bombes; mais M. Cochin assure qu'elles sont dessinées d'une autre main, & postérieures à Léonard da Vinci. Quoi qu'il en soit, ce grand homme avoit un esprit propre à tout; il étoit mathématicien, poëte, peintre, sculpteur, architecte, chymiste, anatomiste; il avoit même encore toutes les

qualités extérieures & aimables; il étoit éloquent, d'une belle figure, & d'une force de corps extraordinaire. On sait la réponse de François I, qui marque tout le cas qu'on faisoit de lui, même dans sa vieillesse. Ce prince étoit venu le voir dans sa derniere maladie à Fontainebleau, en 1518, il mourut à l'instant que le roi le soutenoit pour lui faire prendre un bouillon; le désespoir du monarque étonnoit les courtisans; l'un d'eux osa marquer sa surprise, mais le roi lui répondit avec indignation : Je puis faire tous les jours de grands seigneurs comme vous, & Dieu seul peut faire un homme tel que celui que je perds.

On conserve à Londres un manuscrit sur les rivieres, par *Leonardo da Vinci*, où le P. Frisi m'a assuré qu'on trouve la premiere explication de la lumiere cendrée de la lune, quand elle est nouvelle, quoiqu'on en ait fait honneur à Mæstlinus. Dans son livre sur le dessin, Léonard explique le relief de la peinture, & la cause qui fait que l'on peut véritablement y être trompé quand on ne regarde que d'un œil. Il connut bien long-temps avant Newton, que le blanc est formé du mélange de toutes les cou-

leurs. Comme peintre, on fait qu'il fut pendant un temps le rival de Michel-Ange, & qu'il en éprouva une jalousie qui tenoit de la fureur; il excella surtout à peindre de petits enfans, avec autant de naturel que de grace; enfin, on peut dire que Léonard da Vinci a été un des hommes les plus rares qui aient paru en Italie.

On remarque aussi deux beaux manuscrits de lettres du Pape Pie II, un de Galilée sur les fortifications, un S. Grégoire de Nazianze, &c.

Collections de médailles.

Il y a dans le cabinet dont nous parlons, une collection de médailles qui est peu considérable. Nous remarquerons à cette occasion qu'on peut voir des collections de médailles à Milan au college de Brera, chez M. Peralta, près de Sainte-Marie *del Paradiso*; chez M. l'abbé Trivulzi, près S. Alexandre, & dans la bibliotheque Pertusati, comme nous en avertirons dans la suite.

CASA BORROMEA, située sur une petite place qui est à 100 toises plus loin, est remarquable, non-seulement par de beaux appartemens; mais aussi comme étant le palais de la maison Bor-

romée, devenue si célebre par le nom de S. Charles.

S. AMBROGIO, église célebre, desservie alternativement par des chanoines qui ont des priviléges considérables, & par 40 religieux de Cîteaux, qui habitent un très-beau couvent. C'est la quatrieme Basilique de Milan; on appelle *Basiliques*, les sept églises anciennes & distinguées, auxquelles sont attachés des priviléges, & des indulgences spéciales. Les reliques de S. Ambroise qu'on y conserve suivant l'opinion commune, ont donné à cette église beaucoup de célébrité (a). Il y a des auteurs qui prétendent que c'est celle dont S. Ambroise refusa l'entrée à l'empereur Théodose; nous en parlerons à l'occasion de l'église de S. Victor; il s'est tenu plusieurs conciles dans cette église de S. Ambroise, & c'étoit là qu'anciennement les empereurs recevoient la couronne de fer, comme rois d'Italie. Le vaisseau de cette église est ancien, il y a trois nefs, une pour les moines, une pour les chanoines, & une pour l'archevêque; on remarque les por- S. Ambroise.

(a) Voyez l'ouvrage intitulé : *Ambrosianæ Basilicæ & Monasterii Cister-* | *cienſis monumenta, à Petro* Puricello. 1645, in fol.

tes qui ſont en bronze, & une grille de fer du *Santi-Moro*. La voûte du chœur eſt en moſaïque, & l'on peut monter au cul-de-four. Il y a des chapelles remarquables, ſur-tout du côté des religieux. Le grand autel eſt très-beau, il eſt ſoutenu par quatre ſuperbes colonnes de porphire, & enrichi de pierres précieuſes. Le devant d'autel eſt d'or & la bordure en vermeil; Sinlini en parle comme d'une choſe unique. On conſerve dans cette égliſe un portrait de S. Bernard, qu'on dit avoir été peint de ſon vivant, & un bas-relief très-ancien qu'on dit être le portrait de S. Ambroiſe; il eſt gravé dans l'ouvrage de *Pucinelli*, qui contient les vies des 12 premiers évêques de Milan. L'on y voit une inſcription curieuſe de Louis II, fils de Lothaire, & petit-fils de Louis le Débonnaire, & un ſerpent d'airain, placé ſur une colonne de marbre; les uns l'appellent le ſerpent de Moyſe; d'autres, le ſerpent d'Eſculape, & quelques-uns le regardent comme le ſymbole de la guériſon du genre humain (a).

(a) Voyez à ce ſujet la Diſſertation 59 de Muratori, dans ſes antiquités d'Italie, & l'abrégé chronologique de M. de S. Marc, Tome III, à la fin.

Dans le couvent il y a deux cloîtres doriques & ioniques, formant deux grands carrés en portiques, dont les colonnes font un bon effet. Le réfectoire eſt peint à freſque.

On voit près delà une petite égliſe, appellée S. *Agoſtino*, où S. Auguſtin fut baptiſé l'an 388, ſuivant la tradition vulgaire, qui eſt cependant contredite par pluſieurs ſavans.

Dans le jardin de S. Ambroiſe, il y a une autre chapelle bâtie à l'endroit même où l'on aſſure qu'il trouva le livre qui produiſit ſa converſion, & qu'il entendit une voix lui dire, *Tolle & lege.*

Dans l'ancien chapitre du couvent, on montre le tombeau & l'épitaphe de Bernard, roi d'Italie, & fils de Pepin, à qui ſon oncle Louis le Débonnaire fit crever les yeux, l'an 818. On y conſerve un devant d'autel garni de pierres précieuſes, extrêmement riche.

Dans un des corridors du couvent, il y a une grande méridienne faite par le P. *Ferramola* mort en 1765, le Gnomon a 28 pieds de hauteur; on a gravé ſur la méridienne que le midi arrive en été à $16^h\ 16'$, & en hyver à $19^h\ 44'$; mais je trouve à ce ſujet deux choſes à

remarquer ; la premiere, c'eſt qu'en calculant exactement par le coucher du ſoleil, on auroit dû trouver $16^h\ 19'$ & $19^h\ 49'$; la ſeconde, c'eſt que les heures italiques commencent une demi-heure après le coucher du ſoleil ; ainſi le midi en heures italiques eſt véritablement $15^h\ 49'$, à la fin du mois de juin, & $19^h\ 19'$, à la fin de décembre, comme on l'a vu par la table qui eſt à la fin de la Préface. Cependant il y a une table dans les éphémerides de Milan pour 1776, où l'on ſuppoſe le coucher du ſoleil à 23 heures en été, & à 23 heures & demie en hyver, & dans les autres temps à proportion. Cela annonce une diverſité d'uſage auquel le voyageur doit faire attention.

La bibliotheque du couvent de S. Ambroiſe eſt très-riche en manuſcrits latins ; on y conſerve pluſieurs tableaux de prix. Les archives y ſont en très-bon ordre ; elles renferment une quantité prodigieuſe de chartes & de diplomes, qui remontent juſqu'au huitieme ſiecle, & qui ſont étendus ſur des layettes, de maniere à ne point ſe couper ; le P. Georgi qui les a miſes dans cet ordre, a déchiffré lui-même toutes ces

Chartes, les a copiées de ſa main, & en a fait différentes notices & des tables pour ſervir à la chronologie, à l'hiſtoire, aux généalogies, à la langue, aux terriers & aux différentes familles : il étoit dans l'ordre de Cîteaux, ce que Mabillon avoit été dans l'ordre de Clugny. Il y a dans ce couvent une imprimerie & une très-belle papeterie.

S. FRANCESCO, *Maggiore*, la plus grande égliſe moderne de Milan, avec un couvent de Cordeliers conventuels. Dans la chapelle de la Conception, il y a une Vierge avec deux Anges, peints ſur bois, par Léonard *da Vinci*, & pluſieurs autres tableaux eſtimés.

Revenant delà ſur ſes pas, & traverſant le canal, on trouve la manufacture de laines, *Imperiale e Regia fabrica di Lanificio* ; nous en parlerons à l'article du commerce de Milan.

SAN VITTORE, égliſe des Olivetains, la troiſieme baſilique de Milan, rebâtie vers l'an 1560 ; c'étoit autrefois l'égliſe portienne, une des premieres de la ville. C'eſt-là que S. Ambroiſe compoſa ſes hymnes ſacrés, & combattit les Ariens, qui ſoutenoient, contre la déciſion du concile de Nicée, que J. C. Saint Victor.

n'avoit pas existé de toute éternité, & n'étoit pas consubstantiel à Dieu le Pere. C'est aussi dans cette église, suivant quelques auteurs, qu'il donna ce bel exemple de fermeté apostolique, en fermant les portes à l'empereur Théodose l'an 390, & lui imposant une pénitence publique, pour le massacre de quinze mille hommes qui avoit été fait après une révolte de Thessalonique. M. Giulini pense que c'est plutôt dans une église qui étoit à la place de la cathédrale.

L'église de S. Victor est jolie, elle est décorée d'un ordre de pilastres Corinthiens cannelés & presque toute dorée; mais il y a trop d'ornemens; les caissons de la voûte sont mal distribués, & ne font pas un bon effet.

Il y a au troisieme autel à gauche un tableau de Battoni, qui passoit en 1765 pour le premier peintre de Rome; il représente le bienheureux Bernard *Tolomei*, fondateur des Olivetains, assistant les pestiférés. Ce Saint présente un crucifix, & veut donner de l'eau bénite à un homme mourant; ce tableau est assez bien composé, il y a de la couleur, de la vérité dans l'expression, mais il est dessiné de petite maniere.

Au quatrieme autel à gauche, il y a un tableau de Daniel Crepi, repréſentant S. Paul hermite, mort, & S. Antoine qui arrive & voit l'ame de S. Paul enlevée par deux Anges. Ce tableau eſt très-médiocre ; ſeulement les deux Anges ont une aſſez bonne couleur.

Dans cette égliſe, comme dans la plupart de celles de Milan, on trouve à la porte un tambour ou retranchement en menuiſerie pour garantir du froid, & un très-grand nombre de bancs pour la commodité du public : on n'y connoît point l'uſage des chaiſes louées, qu'un petit intérêt a fait établir dans la plupart des égliſes de Paris, & qui peut en écarter un certain ordre de perſonnes. Le cloître du couvent eſt très-beau & très-propre, il va de pair avec celui de S. Ambroiſe. Le réfectoire mérite d'être vû.

LE GRAZIE, égliſe des Dominicains qui fut fondée par Louis Sforce, duc de Milan ; Béatrix ſa femme y eſt enterrée ; cette égliſe eſt grande & belle ; on y remarque une belle coupole, & un tableau du plus grand prix, qui eſt le couronnement d'épine, par le *Titien*, qu'on regarde dans le pays comme l'un Le Grazie.

des meilleurs de ce célebre artiſte ; il eſt en effet bien colorié ; mais on trouve que le mouvement des jambes du Chriſt ne forme pas un bon effet. D'ailleurs les ombres ont beaucoup noirci.

Dans la ſixieme chapelle à gauche, il y a un S. Paul de Godenzio *Ferrari* de Novare ; la figure eſt bien compoſée, bien drapée, mais de couleurs tranchantes, & peinte avec ſéchereſſe.

C'eſt dans le réfectoire de cette maiſon, qu'eſt le tableau le plus célebre de *Leonardo da Vinci*, qui repréſente la Cêne de N. S. Ce tableau eſt à freſque, bien compoſé, vigoureux de couleur, il n'eſt point dans la maniere ſeche de ce peintre, & il eſt moins maniéré qu'aucun de ſes ouvrages ; la ſalle y eſt bien en perſpective, mais il y faudroit un peu plus d'intelligence de clair-obſcur ; on y trouve auſſi quelques mouvemens de bras & de mains un peu outrés. M. Cochin (T. I, p. 42) dit que ce tableau a de grandes beautés (a), les têtes ſont belles, de grand caractere & bien

(a) S. Jean n'eſt point appuyé ſur la poitrine de J. C. Ce n'eſt pas S. Jean, mais S. Simon ou S. Thomas qui a ſix doigts à la main, & il eſt à gauche de N. S., au lieu que S. Jean eſt à droite.

coëffées, il eſt bien drapé, & en général fort dans le goût de Raphaël. Ce tableau du tems de Miſſon, dans le dernier ſiecle, étoit ſi noir qu'on n'en diſtinguoit plus les figures. Un Anglois vers 1725, au rapport des religieux du couvent, entreprit de le netoyer. M. de la Condamine ſoupçonne qu'il l'avoit repeint, & le cardinal Pozzobonelli, alors légat à Milan, approuva ſa conjecture, de maniere à lui perſuader qu'il étoit ſûr du fait. Si cela eſt, on ne peut plus regarder que le trait comme l'ouvrage de Léonard; & le préjugé quant au coloris, pourroit avoir influé ſur les jugemens qu'on en a portés dans les derniers tems (*Mém. de l'Acad.* 1757, p. 404). Actuellement les religieux prétendent qu'on avoit ſeulement blanchi cette peinture, & que l'Anglois n'avoit fait qu'ôter l'enduit; au reſte le tableau n'eſt point ſi frais qu'on ſoit obligé de croire qu'il a été repeint.

Dans la chapelle du Roſaire, le tableau de l'autel eſt auſſi de Léonard da Vinci. Dans les peintures à freſque de la vie de S. Dominique, on ne trouve rien de ſingulier, ſi ce n'eſt le Purgatoire au fond d'un puits, & la Ste.

Vierge puisant des ames avec un chapelet qui fait la chaîne. Dans la sacristie il y a un tableau de Léonard da Vinci.

Figure du tombeau de J. C.

On trouve ensuite sur le canal, une petite église connue sous le nom de S. Jérôme, qui appartenoit aux Jésuites, où il y a une représentation au naturel du tombeau de J. C. que l'on va visiter à Jérusalem ; la forme, les dimensions en ont été données par un Jésuite qui avoit fait le voyage de la Terre Sainte. On en voit une à peu près semblable au Mont Valerien près Paris.

On peut revenir par le *Corso di porta Vercellina :* on donne à Milan le nom de *Corso*, à toutes les grandes rues qui pourroient servir à des courses de chevaux.

Casa Litta.

On trouve dans celui-ci, le palais du marquis LITTA, (autrefois *Casa Visconti*) ; il a l'air d'une maison royale, la façade en est très-grande & très-ornée, il y a 32 colonnes de granite, & 4 en portique ; l'escalier est magnifique, les appartemens en sont meublés richement & de bon goût ; on y voit de très-beaux tableaux ; je dois ajouter que c'est la maison où l'on vivoit le plus grandement de mon tems, & où l'on recevoit la meilleure compagnie ; les étrangers

y trouvoient une ſociété pleine d'urbanité & d'agrément ; il n'y avoit rien dans le reſte de l'Italie qui reſſemblât davantage aux grandes maiſons de Paris.

MONASTERIO MAGGIORE, bâti à l'endroit où l'on croit qu'étoit autrefois le temple de Jupiter ; ce couvent étoit dit-on, en ſi grande réputation, qu'il fut reſpecté par l'empereur Frédéric Barberouſſe, dans la deſtruction de Milan, en 1162 ; mais la vérité eſt, qu'on épargna pluſieurs édifices ſacrés. L'égliſe eſt carrée, petite, mais peinte en dedans. Il y a une adoration d'*Antonio Camei.*

CASTELLO, citadelle hexagone & régulière, où étoit l'ancien château des ducs de Milan, avec ſix baſtions & pluſieurs ouvrages extérieurs. La cour eſt grande & belle, & forme un carré long. Le château a 270 toiſes d'une pointe de baſtion à l'autre. On y entretient une garniſon, & il peut ſoutenir huit jours de tranchée ouverte ; cette citadelle ſeroit d'une meilleure défenſe, ſi elle n'étoit acceſſible de tous côtés pour les aſſiégeans. Elle fut priſe au mois de décembre 1733, & rendue à la paix. Dans la guerre de 1747, il y eut encore un commencement de ſiege

Citadelle.

de la part des Espagnols, mais il n'eut pas de suite.

S. SIMPLICIANO, église de Bénédictins, qui a le rang de la seconde basilique de Milan. Le couvent est vaste, on y loge actuellement les gardes nobles, & leurs chevaux.

S. MARCO, église des grands Augustins, qui fut bâtie après une peste terrible, pendant laquelle on avoit invoqué S. Marc. L'église est vaste, mais trop longue, & décorée d'un ordre composite fort lourd; d'ailleurs c'est une des plus grandes & des plus belles de Milan. Dans le Sanctuaire à droite il y a un grand tableau *du Procaccino* représentant la dispute de S. Augustin avec S. Ambroise; il est bien composé, bien dessiné. Les draperies sont traitées d'une maniere large & méplatte, d'une couleur peu vigoureuse, mais d'un bon accord. Les grouppes de devant sont giganteſques.

Le tableau qui fait pendant, à la gauche, est de *Cerano*; il représente le Baptême de S. Augustin; il y a bien du feu dans cette composition, la couleur en est vigoureuse quoique factice; il y a beaucoup d'incorrection en général, & des figures giganteſques. Deux autres

tableaux du ſanctuaire ſont du *Genoveſino.*

Le cul-de-four du chœur eſt peint à freſque; on y a repréſenté cinq couronnes d'épines; un rang d'Evêques & de Cardinaux ſont ſur la premiere, un rang de Bénédictins ſur la ſeconde, un d'Auguſtins ſur la troiſieme, un autre rang d'Auguſtins debout ſur la quatrieme, un rang d'Auguſtines debout ſur la cinquieme; les Anges qui forment une gloire leur diſtribuent des couronnes d'épines; ce n'eſt qu'une Capucinade mal peinte.

On conſerve encore à S. Marc deux beaux tableaux de Paul Lomazzo, ſurtout la chûte de Simon le magicien, c'eſt une freſque un peu effacée. Il y a dans le mur du cloître un tombeau antique, au-deſſus duquel on voit ſculptées trois graces nues, dont deux qui ſont vues pardevant, montrent trop diſtinctement le caractere de leur ſexe; elles ſont d'une belle forme. Ce cloître étoit peint à freſque, mais il eſt blanchi actuellement.

S. CARPOFORO, petite égliſe bâtie, à ce qu'on conjecture, ſur les ruines d'un ancien temple de *Veſta.* On voit en de-

dans près de la porte, quatre colonnes de porphire d'environ dix pieds, mais elles ſont caſſées & ne ſervent que d'objet de curioſité.

Collége de Brera.

BRERA, grand & beau collége qui a le titre d'Univerſité. Il étoit habité par 80 Jéſuites, & l'on y inſtruiſoit 1200 écoliers; le collége du Pleſſis à Paris n'en a pas autant. Celui de Milan avoit appartenu à une célebre Congrégation appellée des *Humiliés*, qui fut abolie en 1571, en conſéquence de la fureur de quelques religieux de cet ordre qui avoient voulu aſſaſſiner S. Charles (a).

On voit dans ce collége un grand & bel eſcalier, avec de belles galleries à deux étages portées par des colonnes grouppées de granite; le premier ordre eſt dorique, le ſecond ionique; peut-être que les travaux qui ſont au fond des galleries, nuiſent à la ſimplicité de cette architecture. Cette colonnade devoit être répétée de l'autre côté de la cour; mais telle qu'elle eſt, c'eſt un des plus beaux édifices de Milan.

On remarque au pied de l'eſcalier une

(a) Voyez l'ouvrage du P. Tiraboſchi, intitulé : *Vetera Humiliatorum monumenta*, in-4°. 1766.

ſtatue coloſſale de la Vierge ſur un croiſſant, & à quelques pieds delà un globe de marbre ſurmonté par un dragon de bronze. Autour de ce globe, il y a une zone de bronze, qui préſente en relief quelques ſignes du Zodiaque, parmi leſquels eſt le Verſeau, & c'eſt de l'urne de ce verſeau, que l'eau ſort quand on fait jouer la pompe qui eſt près de ce globe.

Médailles. La bibliotheque du collége de Brera eſt une des plus belles de Milan; & l'on y a encore réuni celle de Pertuſati; le cabinet de médailles eſt le plus complet de la ville; il renferme trois parties principales. La premiere contient les médailles des empereurs & des villes; il y en a une ſuite en grand bronze, & une en moyen & en petit bronze; l'une & l'autre ſont très-nombreuſes. Non-ſeulement on y trouve les médailles de tous les empereurs, excepté le petit nombre de celles qu'il eſt preſqu'impoſſible de trouver, mais pluſieurs de ces empereurs y ſont ſous des formes différentes: il y a entr'autres une médaille de Gordien le pere, & une d'Annia Fauſtina, femme d'Eliogabale, qui ſont très-rares.

La ſeconde partie contient les mon-

noies des villes & des princes dans les bas siecles, dont on peut voir le catalogue dans le recueil de dissertations sur les monnoies d'Italie, donné par M. Argelati. Depuis mon voyage M. l'abbé Giordano y a fait des augmentations considérables.

La troisieme partie comprend les médailles frappées à l'honneur des grands hommes, & il y en a beaucoup. On conserve encore dans ce cabinet plusieurs médailles des Papes & des bas-reliefs antiques de bronze.

Observatoire de Brera.

L'OBSERVATOIRE du collége de *Brera*, que l'on termina en 1766, est un des plus commodes, des plus solides, des plus ingénieusement disposés & des mieux assortis que je connoisse. Le P. Boscovich en donna le plan, il en fit exécuter le modele, & en dirigea la construction; il contribua même de ses propres deniers à cette construction, tandis que le P. *Palavicini*, recteur du collége de Brera, faisoit contribuer la maison pour la majeure partie. On fit venir de Londres un excellent Téleſcope de Short, avec un Micrometre objectif acromatique, c'est-à-dire, composé de différentes sortes de

verres, dont le mélange corrige l'aberration des couleurs, & rend les instrumens plus parfaits. On a fait venir auſſi de Paris un quart de cercle mural & un ſextant, de ſix pieds de rayon; une lunette méridienne ou inſtrument des paſſages, propre à obſerver les aſtres dans le méridien; une lunette parallatique propre à ſuivre leur mouvement diurne dans toutes les parties du Ciel. Ces trois inſtrumens ſont de Canivet, le plus habile artiſte qu'il y eut alors à Paris, pour les grands inſtrumens de mathématiques. L'horloge ou pendule aſtronomique, dont on ſe ſert dans cet obſervatoire, eſt de M. le Paute, célebre horloger du roi à Paris, qui en a fait pour la plupart des obſervatoires de l'Europe. La verge eſt compoſée de neuf regles, pour remédier à la dilatation que produit la chaleur. Le P. la Grange, dont nous parlerons ci-après, fut demandé par le collége de Brera, & il y a travaillé pluſieurs années aux obſervations aſtronomiques. Le P. Luino y fut auſſi employé; le général avoit même décidé qu'il y auroit de jeunes Jéſuites du royaume de Naples, qui ſeroient occupés de cette partie, ſous la direction du P. la

Grange. Actuellement MM. de Cesaris, & Reggio, continuent à faire la réputation de l'observatoire de Milan. Ils ont acquis de nouveaux instrumens, on a augmenté les bâtimens, & il paroît chaque année un volume d'éphémerides qui contient diverses observations.

Un des obstacles qu'on trouva dans la construction de cet observatoire, vint de la part d'un couvent dont les religieuses se plaignoient d'être dominées du haut de cet observatoire, jusques dans l'intérieur de leurs cellules. Les sciences n'y sont pas encore au point de mériter le sacrifice des petites formalités, ou des bienséances d'étiquette : on eût pû répondre à ces bonnes Sœurs, que rien n'est si aisé que d'avoir des rideaux de fenêtres, & que dans un jardin il ne doit se passer rien qui ne puisse être vu de tout le monde; mais on commença par examiner sérieusement & longtemps le sujet de leurs plaintes, & l'on ne passa qu'avec quelque peine sur cette difficulté.

On a mis encore au collége de Brera l'académie de peinture & de sculpture, & le cabinet de physique.

La porte de la ville, qui est près du

collége de Brera, s'appelle *Porta Beatrice*, du nom de Beatrice d'Eſt, femme de Louis Sforce, duc de Milan, parce que ce fut cette princeſſe qui la fit réparer; on l'appelle auſſi porte S. Marc, à cauſe de l'égliſe qui en eſt proche. C'eſt à cette porte que commence le canal de l'Adda, dont nous parlerons dans le Chap. XXIV.

On peut voir encore l'égliſe de S. EUSEBIO qui eſt vis-à-vis de Brera; la *Caſa Cuſani*, dont la façade eſt d'une grande & belle architecture, quoiqu'on y trouve des défauts; & la *Caſa Simonetta*, où logeoit la comteſſe Simonetta qui avoit été créée princeſſe de *Vareſe*, dans le temps où le duc de Modene penſoit à déclarer ſon mariage avec elle. Cette maiſon eſt meublée richement: celle qui l'avoit fait faire, avoit pour le goût & pour les modes Françoiſes une inclination décidée; mais elle étoit ſi gracieuſe, que les Anglois & les Allemands ſe flattoient également d'avoir chez elle la préférence.

En revenant vers le milieu de la ville, on trouve l'égliſe de S. JOSEPH, où il y a un bel autel, & une autre égliſe appellée IL GIARDINO ou *Santa Maria del*

Giardino, remarquable par la grande largeur du vaiſſeau ; la voûte eſt formée par de grands arcs ſurbaiſſés. La CASA PORTA eſt une belle maiſon, que l'on peut voir un peu plus loin.

Le théâtre qui eſt dans ce quartier, a été bâti à la place de *la Scala*, qui étoit une aſſez belle égliſe, avec un chapitre royal. Cette égliſe avoit été bâtie ſur les ruines du palais des Turriani, après leur expulſion ; & Regina, femme de Barnabé Viſconti, & fille des Scaliger ou ſeigneurs de la Scala, ſouverains de Vérone, en avoit été la fondatrice.

La ſalle du théâtre qu'on y voit actuellement a été bâtie en deux ans, par un certain nombre de particuliers, qui ſe ſont rembourſés ſur la vente des loges ; les premieres ſe ſont vendues juſqu'à 1400 livres. Mais outre cela on eſt obligé de payer 200 livres par année, & trois paules pour l'entrée de chaque perſonne qui va aux loges.

L'extérieur de ce bâtiment eſt beau ; on entre par un grand veſtibule qui conduit au parterre & à deux grands eſcaliers pour cinq rangs de loges. Il y a un 6e rang pour les domeſtiques ; mais on

on y va par un autre escalier. Une grande terrasse communique aux loges, & l'on peut y aller prendre l'air.

Les loges sont grandes & commodes; des personnes qui y passent le quart de leur vie, doivent être jalouses de les meubler agréablement. Vis-à-vis de la loge est un office où l'on sert les rafraîchissemens, & où l'on fait rechauffer les plats quand on veut souper dans la loge; les domestiques s'y tiennent pour être à portée de servir.

M. l'archiduc a vis-à-vis de sa loge un appartement & même une chambre à coucher. Ce prince s'intéresse à ce spectacle, & contribue à le rendre magnifique; on y voit quelquefois 400 personnes & 40 chevaux sur le théâtre, & à l'exception des danses & des machines, cet opéra l'emporte sur celui de Paris.

On joue l'opéra à Milan pendant le carnaval; la comédie succéde à l'opéra; mais en automne il n'y a aucun spectacle. L'usage de tenir assemblée dans les loges, d'y recevoir des visites, d'y faire la conversation, d'y jouer, est aussi commun à Milan que dans le reste de l'Italie. On prend peu de part au spectacle, si ce n'est à l'instant de quelque ariette

de préférence, & l'on se donne la liberté de la faire répéter 3 à 4 fois. Le parterre y fait un bruit scandaleux : il n'y a qu'à Rome où les loges sont dans l'obscurité, & où l'on est forcé d'écouter les acteurs ; on le fait d'ailleurs par goût dans une ville, où le spectacle n'est ouvert que pendant le carnaval, & quelquefois point du tout. Il est vrai qu'à Venise, on ferme quelquefois les loges avec des volets pour ne pas troubler le spectacle par le bruit ; mais ce n'est pas là le goût général des femmes qui aiment assez à se montrer & à voir. En été le spectacle commence à 9 heures, & finit à une heure du matin.

CASA CLERICI, maison superbe, meublée avec magnificence, & dans le meilleur style ; c'est ce que l'on cite de préférence à Milan pour un modèle d'élégance & de goût. Le prince gouverneur du Milanez y a logé.

S. FEDELE étoit la maison professe des Jésuites ; on y a mis les Barnabites ; l'église est belle, l'architecture est du Pellegrini. Elle est décorée d'un ordre Corinthien qui est estimé, quoique l'architecte y ait pris bien des licences. Il y a dans la seconde chapelle à droite un

morceau ſingulier d'architecture; le fronton qui eſt derriere l'autel, avec ſon entablement, eſt porté par deux Anges qui ſoutiennent les chapiteaux d'une main, tandis que de l'autre ils tirent à eux chacun une colonne pour la placer ſous ſon chapiteau; idée folle qui n'a pu être enfantée que par l'envie de faire du nouveau, & qui du reſte produit un mauvais effet dans l'exécution. Il y a ſix colonnes de granite rouge d'une hauteur prodigieuſe.

CASA MARINO, ſituée fort près de S. Fedele; c'eſt un des plus beaux palais de Milan, qui appartient à la maiſon Omodei, qu'on loue pour y placer la douanne & l'hôtel des Fermes. Il a trois étages; le premier eſt dorique, le ſecond ionique; le troiſieme eſt un mauvais compoſé de cariatides, qui tiennent lieu de colonnes.

CHAPITRE XXII.

Description du carré du Lazaret.

REVENUS ainsi dans le centre de la ville, après avoir parcouru le premier carré; c'est-à-dire, celui du nord-oueſt, qui eſt le quartier de la citadelle, nous repartirons des environs de la cathédrale pour aller au nord-eſt, dans le quartier du Lazaret.

On trouve d'abord le *Corso di Porta orientale* grande & belle rue, près de laquelle eſt le palais DURINI, remarquable par une belle architecture. A l'entrée de cette rue eſt l'égliſe de S. Babila; on conjecture qu'à cet endroit il y avoit un temple du ſoleil : près de cette égliſe eſt un lion, élevé ſur une colonne, monument d'une victoire que les Milanois remporterent ſur les Vénitiens. Plus loin eſt la *Caſa* ARESE, dans laquelle il y a de belles peintures.

LE SÉMINAIRE, fondé par S. Charles, eſt d'une belle architecture, de Jo-

ſeph Mela, avec une colonnade fort noble & fort majeſtueuſe, à double étage, autour d'une cour carrée, d'environ 130 pieds. Le premier ordre eſt dorique, le ſecond ionique; les colonnes ſont d'un granite appellé pierre azur ou *migliarolo*, dont nous parlerons ci-après, & qui n'eſt point poli. Ces colonnes ſont grouppées & laiſſent entr'elles neuf eſpaces; le coup-d'œil général a quelque choſe de grand & d'agréable. La porte d'entrée eſt à boſſages & à refends, trop travaillés. Les deux figures de la piété & de la ſageſſe y ſont en gaîne, & ne font pas un bon effet; la ſageſſe eſt trop découverte.

S. PIERRE CÉLESTIN eſt la premiere égliſe que l'on trouve en ſuivant le canal, après être ſorti de la premiere enceinte de la ville.

LE COLLEGE HELVÉTIQUE, qu'on rencontre peu après, eſt un des beaux établiſſemens de S. Charles Borromée. Le bâtiment eſt magnifique. L'architecture eſt de *Pelegrino Pelegrini*. On trouve que la façade & la porte d'entrée ont l'air un peu lourdes. L'intérieur a deux grandes cours qui communiquent l'une à l'autre par un veſtibule de colonnes

qui forment un percé assez heureux. Ces cours sont environnées de deux galleries à jour, l'une sur l'autre : le premier ordre de la premiere cour est de colonnes doriques ; le second ordre est de colonnes ioniques. On a employé les mêmes ordres dans la seconde cour, mais il n'y a des colonnes que de deux côtés ; & dans les autres, on a mis au second ordre des pilastres au lieu de colonnes. Toutes les colonnes sont à égales distances les unes des autres : elles sont de pierre *azur*. Cet édifice a en général un air très-grand, quoique l'architecture soit maigre dans les détails.

S. DIONISIO, église bâtie à l'honneur de S. Denis, archevêque & citoyen de Milan, qui mourut en exil dans la Capadoce, & dont S. Ambroise obtint les reliques pour les placer dans cette église. Elle est occupée par les Servites ; ils y font voir un trou qu'ils disent être l'endroit où S. Barnabé planta la Croix en arrivant à Milan. C'est auprès de cette église que Louis XII monta à cheval pour faire son entrée à Milan, comme on le voit par cette inscription qui est à côté de la premiere porte d'entrée, sur la gauche.

M. D. IX. 1ª. *Julii Ludovi. Galiar. Rex Et Mli Dux, parta de Venet. victoria, hic equum ascendit ut in urbe triumpharet. Jussu Jafredi Carolipsidis lapis iste erigit. Die 29 Junii* 1510.

Lazaret. LAZZARETTO, hôpital situé hors de la porte orientale ; c'est un grand édifice construit autrefois pour les pestiférés, par Louis Sforce, en 1489, & que Louis XII fit achever en 1507 : il sert aujourd'hui de caserne & d'écuries pour les chevaux des gardes du corps ; & l'on seme du gazon dans la cour. Ce seroit un bel emplacement pour une foire. On est étonné de la grandeur & de la solidité de ce bâtiment, qui fait la plus belle perspective ; il a 203 toises de longueur & 197 de largeur ; les grands côtés ont chacun 131 arcades, & les petits côtés en ont 127 ; ces arcades sont portées par de petites colonnes mesquines d'un ordre composé, & renferment 296 chambres à cheminée, qui toutes reçoivent l'air des deux côtés, & ont la vue sur une vaste cour au milieu de laquelle est la chapelle. La destination de ce bâtiment exigeoit en effet cette grande masse d'air qu'on y avoit menagée, & ce courant d'air sans cesse renouvellé dans toutes les parties du bâtiment.

CASA DI CORREZIONE eſt un hôpital général ſitué au nord de la ville, & nouvellement rebâti au-dedans du rempart près de la porte-neuve, dans lequel on renferme les perſonnes de mauvaiſe vie. Il y a deux grandes galleries auxquelles répondent les portes des priſonniers. On ſe propoſe d'étendre cet établiſſement, de maniere à pouvoir ſoulager les pauvres, & faire travailler ceux qui peuvent y être utiles, comme dans les maiſons de l'hôpital général de Paris.

En ſortant par la porte-neuve, on peut voir le *Naviglio di Martefana*, canal qui va ſe joindre à l'Adda, à moitié chemin de Bergame du côté de l'orient; nous en parlerons dans le Chap. XXV.

S. ANGELO eſt une jolie égliſe que l'on trouve en revenant de l'hôpital général; elle eſt ornée en dehors de ſtatues & d'obéliſques de marbre; au dedans il y a de très-belles chapelles, des tableaux & des ſtatues remarquables.

CHAPITRE XXIII.

Description du carré de la Porte Romaine.

LE troisieme carré de la division que je me suis faite pour parcourir Milan, est au sud-est, c'est celui de *Porta Tosa*, & de *Porta Romana*. La premiere chose qu'il contient aux environs de la cathédrale, est l'ARCHEVÊCHÉ : ce palais est moins remarquable par son architecture, que par une belle collection de tableaux, dont quelques-uns sont des premiers maîtres d'Italie. Il y a dans la gallerie un S. Jérôme de *Cesare da Sesto*, une Adoration des Mages de *Morazzone*; cet ouvrage a quelque chose du Titien, à qui on l'a attribué; mais la composition est éparse, les figures isolées, la Vierge a peu de noblesse, elle est incorrecte de dessin. L'Archevêché.

David qui a coupé la tête à Goliath, & Judith qui coupe la tête d'Holopherne; deux petits tableaux du *Guerchin*, peints

ſur ardoiſe. Il y a beaucoup d'action & d'expreſſion dans le dernier, il eſt même piquant d'effet, quoique le coloris n'en ſoit pas bien vrai.

Un S. Sébaſtien du Caravage traité dans le clair ; la tête a de l'expreſſion, mais peu de nobleſſe.

Moyſe ſauvé des eaux, par le *Giorgion ;* ce tableau eſt regardé comme un chef-d'œuvre ; les têtes en ſont belles & pleines d'expreſſion, les chairs très-vraies ; on trouve cependant qu'il n'eſt pas bien compoſé, que les figures ſe grouppent mal, que le peintre a trop employé de draperies noires, qui par le temps ont changé, & ont gâté l'effet du tableau : la perſpective y eſt mal obſervée.

Une Magdeleine à qui un ange parle ; elle eſt du *Procacino*, & d'une grande maniere.

La femme adultere, du *vieux Palme*, tableau compoſé ſagement, & l'un des meilleurs de ce maître pour la couleur locale & l'expreſſion. Il pourroit y avoir plus d'intelligence de clair-obſcur. Une autre femme adultere, du *Tintoret*, ſuivant M. Cochin.

Un tableau de trois peintres différens ; ſainte Rufine prête à recevoir le

martyre, par le *Proccacino* : Sainte Seconde déja morte, du *Cerano* ; un bourreau, qui a été peint par *Morazzone.* Ce tableau eſt vigoureux de couleur ; mais les ombres ſont ſi fortes & ſi noires, qu'elles détruiſent le bon accord du tableau.

Le mariage de ſainte Catherine, par le *Proccacino.* L'Enfant Jeſus lui donne ſa main à baiſer. La ſainte eſt belle, mais les anges de derriere ſont trop vigoureux de couleur, & il n'y a pas aſſez de variété dans les chairs des différentes figures.

Dans une des chambres de cet archevêché, il y avoit douze tableaux de Jean-Paul *Panini*, qui depuis ont été tranſportés à la campagne. On peut conſulter une liſte particuliere des tableaux de la gallerie, lorſqu'on veut plus de détail.

On y montre auſſi un deſſin de Michel-Ange, ſur papier, qui repréſente un grouppe nud; & deux deſſins de *Leonardo da Vinci.*

CARCERI, les priſons; on y entre par une belle & grande cour, & par un portail d'une très-bonne architecture ; je ne crois pas qu'il exiſte une priſon dont les

abords soient aussi magnifiques ; voilà pourquoi l'on dit à Milan que cette façade fait mentir le proverbe François, *triste comme la porte d'une prison*.

CASA CASTELLI, que l'on trouve près du canal, en allant par le *Corso di Porta Tosa*, est un des plus beaux palais de la ville. Il est meublé avec autant de goût que de richesse : on y voit de beaux tableaux, une bibliotheque, une collection d'instrumens de physique & d'astronomie. Le marquis Castelli est recommandable par ses connoissances & par l'emploi qu'il fait de ses richesses.

LA PASSIONE, église des chanoines réguliers, appellés *Rocchetini* à cause du rochet blanc qu'ils portent sur leur habit, de même que les chanoines de sainte Genevieve en France. On arrive à cette église par une belle allée : la façade est fort belle ; on y lit cette inscription, *Amori & Dolori Sacrum*. Plusieurs bas-reliefs représentent d'une maniere expressive & pathétique, les différens mysteres de la Passion. Dans la premiere chapelle à droite, il y a une sainte famille du *Campi* bien coloriée ; tous les caracteres en sont vrais, l'Enfant Jesus est bien de chair, & a une attitude naïve ; mais

les deux Anges de la gloire ſont trop bruns & d'une couleur enfumée; d'ailleurs la diſpoſition des jambes de la Vierge, & celle de S. Joſeph, ſont trop ſemblables, & également mauvaiſes; ce qui donne aux draperies un mouvement qui n'eſt pas heureux.

Au-deſſus de la porte, S. Charles Borromée à ſon bureau, méditant ſur un livre, à côté duquel eſt ſon déjeûné: tableau de Campi bien compoſé, & où il y a de l'expreſſion; les ombres en ſont un peu dures, la main incorrecte; mais les acceſſoires ſont vrais & bien rendus. Il y a dans cette égliſe d'autres bons tableaux, détaillés dans la deſcription de Milan. On y voit auſſi un mauſolée en marbre de Carrare, de l'archevêque Birago, fondateur de l'égliſe, en 1487. Le grand autel eſt des plus riches. La boiſerie du chœur eſt très-recherchée.

Charniers de l'hôpital.

FOPPONE, ou *Sepolcri del oſpital maggiore*, grand portique d'une forme à peu près circulaire, nouvellement conſtruit aux frais de M. Annone, marchand de ſoie, qui s'y eſt fait enterrer; on arrive à ce cimetiere par une belle allée, & le coup-d'œil en eſt frappant; le portique

est soutenu par un grand nombre de colonnes doriques de granite, de 10 en 10 pieds, avec des grilles de distance en distance. Sous ce portique sont les caveaux qui servent de sépulture; dans l'espace vide, on a bâti une église qui est en forme de croix; elle est très-fréquentée par les Milanois. Le portique est régulier & percé de fenêtres qui donnent sur la campagne & sur la ville; il a un air de grandeur, & n'a point du tout l'aspect lugubre & funéraire de sa destination.

En revenant, on passe devant S. Philippe de Néri, qui est une petite église de religieuses, assez jolie.

Barnabites. S. BARNABA, c'est la premiere église de l'ordre des Barnabites, ou Clercs réguliers de S. Paul, & celle qui a donné le nom à leur congrégation. Les Barnabites furent institués à Milan en 1530, par trois saints personnages, nommés Morigia, Ferrari & Zacharie de Crémone, qui s'unirent dans l'intention de prêcher, d'enseigner la jeunesse, de confesser & d'exercer le saint ministere, sous la direction & selon les vues des évêques diocésains. S. Charles Borromée fit le plus grand cas du P. Bascapé,

religieux de cet ordre, & l'employa dans le gouvernement de ſon diocèſe; ce Saint préſida à un chapitre général où les Barnabites dreſſerent la plupart de leurs conſtitutions, & il ſe retiroit quelquefois chez eux pour y faire des retraites; auſſi montre-t-on encore ſa chambre dans ce couvent, de même que celle de S. François de Sales qui y a logé.

Le grand autel de cette égliſe eſt remarquable par ſa propreté & ſa richeſſe; il eſt tout garni de petits panneaux d'écailles enchâſſés dans des cadres d'argent, ce qui lui donne un air de marqueterie. Le deſſin en eſt ſimple ſans être d'un excellent goût.

En s'éloignant de nouveau du centre de la ville, pour aller dans le *Borgo di Porta Romana*, on alloit voir la bibliotheque Pertuſati, que la ville a achetée, & qui eſt placée au collége de Brera. On l'eſtimoit encore plus que la bibliotheque Ambroſienne, pour la rareté des livres & des éditions. Le préſident Pertuſati qui l'avoit formée, mourut vers 1755; c'étoit l'ami le plus puiſſant & le plus zélé des gens de Lettres; il avoit un cabinet de machines,

& un recueil de plus de 12000 médailles, fait au commencement de ce siecle, où le goût des médailles étoit fort répandu.

Près delà & vis-à-vis le *Paradiso*, étoit l'habitation ou plutôt la retraite de Mlle Agnesi, dont nous parlerons à l'occasion des gens de lettres de Milan.

Antonio. S. ANTONIO, église de Théatins. On remarque au second autel un S. André Avelino qui tombe en extase en montant à l'autel, par *Francesco del Cairo*, bien composé, d'un effet piquant, mais d'une couleur factice. A la troisieme chapelle une sainte Famille, d'une couleur gracieuse, mais dont les figures sont trop longues & d'ailleurs médiocres : le peintre n'est pas connu.

Hôpital. OSPEDALE MAGGIORE, bâtiment vaste, & qui a un air de grandeur & de noblesse, tel qu'il convient à un édifice public ; mais il n'a point l'apparence d'un hôpital. Le portail est moderne ; il y a un nouveau bâtiment dont la cour est carrée, elle a près de 300 pieds ; elle est environnée de deux rangs d'arcades qui forment un portique à double étage, ou deux galleries l'une sur l'autre ; le premier rang est en colonnes ioni-

ques, le second en colonnes composites, toutes de granite ou de pierre azur : un des rangs a 21 arcades, l'autre 19. Il y en a qui trouvent l'architecture un peu lourde. L'on entretient dans cet hôpital 7 à 8 cents malades, il y en a eu même jusqu'à 1700 dans des temps d'épidémie. Il y a aussi des salles où l'on fait travailler à différens métiers un très-grand nombre d'ouvriers. Ce bâtiment fut construit du produit de la succession d'un riche Milanois, nommé Jean Pierre Carcano. Il y a dans la grande cour une église, dont le grand autel est orné d'une Vierge, du Guerchin. L'ancien bâtiment a quatre cours à portiques, il fait comme une aîle du bâtiment total, & il y en a une autre qui est moderne, mais qui n'a pas encore de façade.

S. STEFANO, église située sur la place du Broglio ; c'est la septieme basilique de la ville, dans l'ordre où on les visite pour gagner des indulgences. On l'appelle aussi S. *Stefano alla Rotta.* C'est-là que Galeas-Marie Sforce, duc de Milan, devenu odieux aux Milanois par sa férocité & ses débauches, fut assassiné le 26 décembre 1476. On y montre la

place, où l'on prétend que par un miracle, le ſang des Catholiques fut ſéparé de celui des Ariens, après une eſcarmouche entre les deux partis.

CHAPITRE XXIV.

Deſcription du carré de la porte du Téſin.

LA quatrieme partie de Milan qui eſt au ſud-oueſt, renferme le côté de S. Celſe & de la *porta Ticineſe*; pour le parcourir avec méthode, en partant du centre de la ville, on commence par le palais du gouverneur.

CORTE DUCALE ou palais ducal; il a été reſtauré ſur les deſſins de Vanvitelli, à l'occaſion du mariage de M. l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanez. Dans la ſalle du ſénat, il y a un tableau de J. C. portant ſa croix, par Daniel Creſpi; & dans la chapelle du ſénat, la venue du S. Eſprit par Antoine Campi.

La ſalle du ſénat eſt petite, mais on

ſe propoſoit d'en diſpoſer une beaucoup plus grande qui eſt derriere la chapelle.

C'eſt auſſi dans ce palais que s'aſſemble le tribunal ou conſeil ordinaire des finances, appellé *il Magiſtrato*, ou *la Camera*.

LE THÉATRE étoit attenant à ce palais; M. Patte en a donné le plan dans ſon architecture théâtrale. Ce théâtre a été brûlé en 1776, mais il a été rebâti à la Scala, & l'on a bâti ici une belle ſalle de bal, qui appartient à M. l'archiduc; elle eſt richement ornée.

De-là en allant à S. Nazaro, on peut paſſer par *Caſa Annone*, palais qui mérite d'être vû.

S. NAZARO, grande égliſe collégiale, la ſixieme baſilique de Milan, avec un chapitre ſéculier. On entre par un veſtibule octogone où l'on voit les tombeaux de la famille des *Trivulzi*, & ſpécialement de Jean Jacques Trivulce, maréchal de France, qui commanda ſous Charles VIII, Louis XII & François I, & ſe diſtingua dans les batailles de Fornoue, d'Agnadel, de Novare & de Marignan; il mourut en 1518.

Cette égliſe eſt près de la porte Ro-

maine dont on doit remarquer la construction : toutes les pierres y sont taillées en échellons, & forment un assemblage d'une solidité singuliere.

S. PAOLO ; c'est la plus belle église de religieuses qu'il y ait à Milan ; la façade en est sur-tout remarquable. Le maître-autel est joli ; on y voit de beaux tableaux de *Campi*.

MADONNA DI S. CELSO ou *Madonna del Celso*, que l'on trouve après être sorti de la premiere enceinte de la ville, est une des églises les plus estimées de la ville; son architecture est d'*Alessio Perugino*, cependant on y remarque un ordre dorique au-dessus du corinthien, ce qui blesse les yeux accoutumés aux proportions reçues. La façade qui donne sur la rue, a 3 portes formées par des arcades décorées de colonnes corinthiennes, cette façade est simple & d'un bon genre. On trouve ensuite, comme dans les anciennes basiliques, une cour environnée d'une belle colonnade ; le portail de l'église est moins bon, étant trop divisé & chargé de parties qui s'accordent mal ensemble : on y voit des colonnes de marbre d'Afrique, des statues d'Adam & d'Eve par *Astaldo de' Lorenzi*, qui sont assez bien

penſées, dont les mouvemens tiennent de l'antique, & dont les contours ſont aſſez coulans (a). Les deux Sybilles de marbre qui ſont aſſiſes ſur les coins du fronton de la porte, ſont de Annibal *Fontana*, & ne ſont pas mal. Il y a auſſi des bas-reliefs, mais moins eſtimés, & qui ſont un peu lourds. En entrant dans l'égliſe, on voit à gauche au-deſſus d'une porte des bas côtés une Vierge en marbre qu'on croit d'Annibal Fontana; elle étoit placée autrefois dans le portail, d'où on l'a tirée pour la mettre en-dedans de l'égliſe; elle a beaucoup d'expreſſion. Auprès du chœur à gauche, il y a une autre Vierge, & dans trois niches, entre les piliers voiſins du chœur, un S. Jean Baptiſte & deux Prophetes; le S. Jean eſt d'Annibal *Fontana*, & les Prophetes ſont de la main de Lorenzi; ces quatre figures ſont fort belles, cependant elles ſont un peu courtes, & les plis ne forment pas d'aſſez grandes maſſes.

L'autel eſt orné de pierres dures avec beaucoup de richeſſe. Le pavé & les murs ſont revêtus de marbre; l'autel de la Vierge eſt enrichi de quatre colon-

(a) Il y a des perſonnes qui les attribuent à Adolphe Florentin.

nes d'argent, dont les baſes & les corniches ſont dorées; on y voit un grand nombre de lampes d'argent d'un très-grand poids, & d'un travail précieux.

On remarque dans cette égliſe une Vierge avec S. Jérôme, de *Paris Bordone*, diſciple du Titien, &c. Dans la ſeconde ſacriſtie, un tableau qu'on aſſure être de Raphaël, mais M. Gougenot croit que ce n'eſt qu'une copie, ou un ouvrage de quelqu'un de ſon école. Il repréſente la Vierge avec J. C., S. Joſeph & S. Jean-Baptiſte. Il y a auſſi une Vierge avec ſainte Elizabeth & S. Jean-Baptiſte jouant avec un agneau, tableau fait par *Sabai*, mais ſur les deſſins de *Leonardo da Vinci*; ce tableau eſt médiocrement compoſé. Le fond eſt dur & mauvais; les têtes, quoique ſur des plans différens, y ſont peintes avec la même force, elles ſont trop rouges, d'une maniere ſeche, & trop finies; cependant les caracteres en ſont beaux. Enfin on y montre un buſte de S. Charles, moulé ſur le ſaint même, après ſa mort.

Dans l'égliſe de S. *Celſo*, qui eſt près delà, on montre une transfiguration de *Procaccini*. On peut aller enſuite juſ-

qu'à *porta Ticineſe*, hors de laquelle eſt une grande place pour le marché aux chevaux, & où commence le grand canal qui va au Téſin, avec la branche qui va du côté de Pavie : celle-ci avoit été commencée pour former un canal de navigation; mais n'ayant point été achevée, elle ne ſert qu'à arroſer les campagnes par des rigoles de dérivation. Vers le même endroit l'*Olona*, vient ſe joindre au canal, & en augmente le volume d'eau; mais cette riviere eſt appauvrie par la quantité d'eau qu'on en tire pour arroſer les campagnes, & qu'on eſtime de 600 pouces du pays, chacun produiſant 2416 pintes de Paris par minute. A 70 toiſes de cette embouchure, le canal de l'Adda tombe dans l'Olona, après avoir paſſé la *Conca* ou écluſe qui en eſt proche.

S. EUSTORGIO, égliſe de Dominicains que S. Euſtorge lui-même avoit fait bâtir vers l'an 330, pour y mettre les reliques des trois Rois, qu'il avoit apportées de Conſtantinople. Après la deſtruction de Milan, ces reliques furent tranſportées à Cologne, on n'en conſerve actuellement que la Châſſe dans l'égliſe dont nous parlons. On y remar-

que le tombeau de saint Pierre martyr en albâtre, qui fut fait vers 1340, par Balducci de Pise, dont on estime le dessin. Le tombeau d'Etienne Visconti, l'un des fils de Matthieu le Grand, ceux des Turiani, celui du savant George Merula, sont aussi dans cette église.

Près delà étoit un champ, où grand nombre de martyrs ont été enterrés; on y voit encore un puits où l'on croit qu'il y eut beaucoup de Chrétiens de précipités. La tradition populaire porte aussi que la fontaine voisine sortit à la priere de saint Barnabé pour baptiser les Néophytes.

LA VITTORIA est une église de religieuses Dominicaines; elle est sur le bord du canal, en dedans de la ville. Elle est décorée de pilastres composites, cannelés, de marbre blanc, d'une architecture fort sage; la coupole est d'une jolie courbure, c'est dommage que l'on ait diminué les grainons jusqu'à la lanterne, & qu'on ne les ait pas arrêtés plus bas. Au maître-autel il y a une Assomption que l'on dit de *Salvator Rosa*, c'est un tableau bien composé, bien dessiné, où il y a beaucoup d'expression; il est un peu gris & peu vigoureux. Au

deux

deux côtés du sanctuaire il y a deux grands & beaux payſages; dans celui qui eſt à droite, on voit S. Jean dans le déſert, par *Franceſco Mola*; dans celui qui eſt à gauche, S. Paul hermite, de *Salvator Roſa*. Au premier autel de la nef à droite, S. Charles donnant la communion aux peſtiférés, tableau d'Auguſtin *Brandi*, compoſé avec génie, d'une couleur vigoureuſe, mais où les ombres ſont trop forcées. Tombeaux en marbre noir, des freres du cardinal Omodeo, avec des médaillons; un bel autel de pierres dures; une grande chaire en marbre; une châſſe de S. Vaſt.

S. LORENZO, égliſe que l'on trouve en rentrant dans la ville; elle eſt annoncée par un beau reſte d'antiquité; c'eſt une colonnade antique, le ſeul ouvrage des Romains qui ſoit reſté ſur pied; on y voit quatre tours antiques qui retiennent l'égliſe, & 8 grandes colonnes corinthiennes cannelées, de marbre, avec leurs chapiteaux; on y a ajouté un fronton moderne. Il y a une inſcription à l'honneur de l'empereur Verus, qui ſe rapporte à l'an 165 de J. C., & donne lieu de croire que ce bâtiment fut élevé à ſon honneur, quoique le S. Laurent.

principal mérite de ce prince fut d'être gendre de Marc-Aurele, dont il déshonora l'alliance par les plus infâmes débauches. Quelques auteurs croyent que c'étoit un temple d'Hercule, avec des bains bâtis par l'empereur Maximien, qui fut associé à l'Empire l'an 286.

L'église de S. Laurent est une espece d'octogone en treffle d'un plan fort singulier, soutenu par de belles rangées de colonnes, qui font un très-bon effet; il y a quatre grandes tribunes pratiquées dans quatre culs-de-fours qui sont entre les pendentifs du dôme : l'idée de cette architecture paroît avoir été prise de S. Vital, église gothique de Ravenne. Celle de S. Laurent est de *Martino Bassi*, architecte de très-grande réputation, qui fit à Milan plusieurs autres ouvrages considérables. Quoique S. Laurent soit regardé par bien des personnes comme une merveille en architecture, il y en a qui désapprouvent la coupole octogone, dont les côtés sont égaux, appuyée sur une base dont les côtés sont inégaux (a). Il y a dans cette église un chapitre

(a) Au reste on peut voir à Milan des coupoles de toutes les especes & de toutes les formes.

ſéculier. C'eſt la cinquieme baſilique de Milan.

CASA VISCONTI eſt une des maiſons remarquables de Milan. Nous avons dit ci-devant que les Viſconti ont été long-temps les ſouverains du Milanez, & ceux qui exiſtent encore à Milan, prétendent être les uns d'une branche collatérale à celle qui a régné; les autres de la même branche par un fils naturel.

SANTA MARTA eſt une égliſe du même quartier, où eſt la ſtatue de Gaſton de Foix, avec une inſcription qu'on y plaça en 1624, lorſque la réconſtruction de l'égliſe obligea les religieuſes à démolir ſon tombeau. Les bas-reliefs qui y étoient ſont à Caſtellazzo, chez le comte Arconati, comme nous le dirons en parlant des environs de Milan.

Le cabinet des médailles de M. l'abbé Marquis *Carlo Trivulzi* ſitué ſur la place S. Alexandre, eſt une choſe digne de la curioſité des voyageurs: on y voit auſſi des ſtatues antiques, des vaſes, des manuſcrits & des livres rares; le poſſeſſeur eſt lui-même un homme très-ſavant, quoiqu'il n'ait rien donné au public.

S. ALESSANDRO, égliſe des Barnabites, avec une très-belle maiſon, & un collége qui a le titre d'Univerſité; l'égliſe eſt bâtie ſur un plan aſſez joli; elle eſt décorée d'un ordre compoſite, mais elle ſeroit encore mieux, ſi elle n'étoit pas couverte de tant de peintures modernes. Le grand autel, & ſur-tout le tabernacle, la chaire, les confeſſionnaux & pluſieurs autres parties de l'égliſe ſont ornés de pierres précieuſes, comme lapis, agathes, &c. avec une profuſion dont je n'ai point vu d'exemple, même dans le reſte de l'Italie. On dit qu'elles proviennent d'une ſucceſſion conteſtée, & furent données pour cette égliſe. La forme générale de l'autel eſt bonne; mais les détails ne ſont pas d'un grand goût, à cauſe de la quantité de petites maſſes qu'il a fallu former pour employer toutes ces pierres; ainſi il faut ſe réduire à eſtimer la matiere, plutôt que la forme de toutes ces richeſſes. Il y a dans le couvent une bibliotheque, un cabinet d'hiſtoire naturelle, beaucoup d'inſtrumens & de machines pour la phyſique & l'aſtronomie, d'une conſtruction moderne.

Dans l'endroit même où eſt actuelle-

ment l'église de S. Alexandre, il y avoit anciennement une prison où fut enfermé S. Alexandre, l'un des martyrs de la légion Thébéenne, au temps de l'empereur Maximien, c'est le *Carcere Zebedeo*, sur lequel le P. Grazioli a fait une dissertation dans l'ouvrage que j'ai cité: c'est en conséquence de cet évenement qu'on a changé la prison en une église dédiée au même Saint, mais on ne sait pas en quel temps a été fait ce changement.

COLLEGIO IMPERIALE, collége qui appartenoit aux Barnabites, mais on les a transférés au collége des nobles; c'est celui où habitoit le P. Frisi, l'un des meilleurs mathématiciens de l'Italie, connu dès sa jeunesse par un grand nombre d'ouvrages, & qui a été long-temps professeur de mathématiques à Pise. Ce collége a été vendu, & il est habité actuellement par des particuliers. On trouve ensuite la CASA ERBA, que l'on peut voir en allant à S. Sébastien. Le P. Frisi.

S. SÉBASTIANO, petite église paroissiale, en rotonde d'une belle construction, bâtie aux dépens du peuple & du sénat de Milan, à l'occasion de la peste de 1576. Cette église est près

du *Pozzo*, auberge, où logeoient la plupart des étrangers, & où nous finissons nos courses de Milan (a).

Peintures de Milan.

Les collections de tableaux qui sont à la bibliotheque Ambrosienne & à l'Archevêché ne sont pas les seules qui méritent d'être vues; il y en avoit une immense & précieuse chez M. le comte de Firmian, & d'autres chez M. le marquis Castelli, sur le Naviglio vis-à-vis le *Corso della passione*; chez le marquis Calderara, près S. *Giorgio in Palazzo*; chez le comte Arese vis-à-vis le Séminaire; chez le marquis Corbella près S. Satiro; chez Don Peralta près *Santa Maria del Paradiso*; chez le marquis Gallarati près *Santa Prassede*; chez le marquis Litta, dans le cours de *porta Vercellina*; chez le comte Annone, dans le cours de *porta Romana*, &c. Le cabinet de M. Peralta étoit en vente en 1767; il contenoit, outre beaucoup de tableaux, plus de 13000 médailles, & beaucoup de livres relatifs aux antiquités & aux médailles, en toutes sortes de langues.

La ville de Milan n'est point éclairée

(a) Depuis ce temps-là, l'*Albergo Imperiale*, & les trois Rois sont devenues aussi fameuses.

pendant la nuit ; on trouve seulement devant les principaux palais quelques reverberes, & quelques images devant lesquelles brûlent des lampes. Les rues ne sont point marquées, mais les demeures se désignent principalement par les églises voisines, & ce secours est toujours prochain, car il y a environ 260 églises à Milan.

En été le cours est arrosé par des galleriens, on en attele six à une charette qui porte un tonneau, un 7e sert de cocher, ils ont des fers aux deux jambes, & une chaîne de deux pieds de long leur laisse la liberté d'agir. Cela sert d'exemple pour le peuple.

La ville est pavée de pierres roulées, & arrondies par l'Adda ou par les autres rivieres des environs ; ces galets sont toujours des granites rouges, verds, gris, ou d'autres couleurs, ou des pierres qui ressemblent au porphyre. Ce granite est très-commun à Milan, comme nous l'avons déja remarqué ; il y en a sur-tout un qui tire sur le rouge. On l'appelle dans le pays *Migliaruolo Rosso*, (on prononce *Miarollo*) ; il y en a aussi qui est blanchâtre, c'est le *Migliaruolo bianco* : le premier vient d'une car-

riere qui eſt près de Baveno, village à 50 milles de Milan aux environs du lac majeur; le ſecond ſe tire des environs de Margozzo, autre village ſitué auſſi ſur le lac majeur à 54 milles de Milan. On en fait des obéliſques, des colonnes, des jambages de portes, des autels, des marches d'eſcalier : on le travaille très-bien, il eſt aiſé à tailler, mais il ſe durcit à l'air ; il prend un aſſez beau poli.

Cette abondance de granite eſt un avantage conſidérable pour la bâtiſſe, à Milan, de même que le marbre blanc qu'on tire des montagnes du lac de Côme. Ce marbre n'eſt pas auſſi parfait que celui de Carrare, mais il ne laiſſe pas d'être encore fort beau; la carriere en fut découverte dans le temps que les ducs de Milan entreprirent l'immenſe édifice de la cathédrale; on continue toujours à l'exploiter, & le marbre en eſt actuellement plus beau que jamais, c'eſt une veine qu'on dit avoir cinq milles de longueur ſur 15 à 20 pieds de profondeur (a).

(a) V. M. GUETTARD, *Parties des ſciences*, &c. *Mémoires ſur différentes* | Tome 1, page 404.

CHAPITRE XXV.

Des Canaux de Milan.

LES deux grands canaux qui joignent Milan avec l'Adda & le Tesin, sont la principale cause de la fertilité du territoire de cette ville, & la principale ressource du commerce. On a dit qu'ils avoient été construits par les François sous Louis XII. Mais il est prouvé qu'ils étoient commencés long-temps auparavant. Le canal du Tésin, *Navilio di Gaggiano*, *Navilio grande*, fut commencé en 1179, il s'appelloit Tesinello, & ne venoit que jusqu'à Abiate Grasso; en 1257 on le continua jusqu'à Milan; en 1271 on le rendit navigable; il tire son nom du canton de Gaggiano, par lequel il passe.

Le canal de l'Adda appellé *Navilio della Martesana*, à cause d'un canton d'où il vient & qui porte ce nom, fut fait sous François Sforce; il tire ses eaux du fleuve *Adda*; étant arrivé à un mille de la porte neuve, au nord de Milan, il se trouve

plus haut de 5 pieds que le *Navilio grande* qu'on tire du Téfin. Pour les réunir dans la ville ſans inondation & ſans chûte, on a pratiqué cinq écluſes qui portent le canal de l'*Adda* juſques dans le canal du Téſin; la premiere au-deſſus de Milan à la *Caſſina de' pomi*; la ſeconde à l'*Incoronata*; la troiſieme vers l'égliſe S. Marc; la quatrieme dans *Borgo nuovo*; la cinquieme eſt celle de *Viarena* près de la jonction des deux canaux, du côté de *Porta Ticineſe*. Il y en a encore une 6e près de la porte orientale. *Leonardo da Vinci*, que le duc de Milan avoit fait venir de Toſcane, forma ainſi la jonction des deux canaux, par le moyen des écluſes, dont on venoit de faire uſage à Padoue, d'après l'idée de deux architectes de Viterbe (a). Le P. Lechi donna en 1755 une diſſertation ſur les dégradations arrivées à ce canal, & ſur les remedes qu'il étoit néceſſaire d'y apporter pour empêcher qu'il ne devînt impraticable, & il fut chargé par M. le comte Criſ-

(a) Voyez le traité des Canaux, in-fol. 1778. Chez la veuve Deſaint, & le Traité des rivieres & des torrens, par le P. Friſi. Paris, 1774, in-4°. On y trouve des détails ſur les canaux de l'Adda & du Téſin, & ſur la navigation de ces fleuves.

tiani, de ces travaux, qui ont très-bien réuſſi (a).

Pour prévenir auſſi les inondations qui auroient pu venir de la *Marteſana*, on a pratiqué au-deſſus de la ville, près de la porte neuve, un déchargeoir, *ſcaricatorio*, qui porte les eaux hors de la ville, on l'appelle auſſi *Redefoſſo*; il coule tout le long des murs de la ville juſqu'à *porta Toſa*; là il reçoit un ruiſſeau nommé *Roggia Borgognona*, & ſe diviſe en deux branches, l'une prend à gauche vers la Sénavra, qui eſt une maiſon de campagne, où les Jéſuites faiſoient des exercices ſpirituels; il s'appelle *Naviglietto*; il ſert à arroſer les campagnes de ce côté-là par un grand nombre de ſaignées; l'autre branche continue à circuler autour de la ville juſqu'à *porta Romana*, où elle ſert auſſi à l'arroſement des campagnes. Le P. Lechi a fait imprimer en 1762, un plan des travaux à faire pour empêcher les inconvéniens des eaux de ce torrent.

Il y a encore dans la ville une autre eſpece de canal appellé *Vecchiabia*, qui ſert d'égout ſouterrain, & va ſortir près

(a) Voyez le Journal des Savans, mai 1767.

de la porte du Téſin ; il eſt formé par l'eau de pluſieurs petits ruiſſeaux, qu'on a raſſemblés, & il va ſe rendre dans le *Lambro* vers Marignano, à trois lieues de Milan.

Non-ſeulement ces canaux ſont utiles pour la fertilité des campagnes, ils ſont encore d'un très-grand ſecours pour le commerce ; la *Marteſana* amene du bois & d'autres proviſions néceſſaires à la ville ; le grand canal apporte les marbres du lac majeur, & établit avec Milan une communication très-intéreſſante. La ſcience des eaux & de l'architecture hydraulique, eſt employée dans toute l'Italie avec autant d'intelligence que de ſuccès.

On travaille à un nouveau canal, du lac de Côme à Brivio ; cette ville eſt ſur l'Adda, 5 lieues à l'Orient de Côme en allant du côté de Bergame.

On a fait en 1775, une lieue de canal pour rendre l'Adda navigable, en creuſant 20 & 40 pieds dans le rocher ; M. Chalumeau m'a raconté qu'on y avoit trouvé une ſquelette humain, ayant un dard dans le corps, & un bras humain pétrifié.

CHAPITRE XXVI.

Du Gouvernement & de l'administration de Milan.

LE gouverneur général de la Lombardie Autrichienne eſt S. A. R. M. l'archiduc Ferdinand qui réſide à Milan depuis 1771. Il y a auſſi un miniſtre ou commiſſaire plénipotentiaire de l'empereur, & un ſénateur de régence, qui eſt actuellement M. Pecci. Le ſénat rend la juſtice; enfin les officiers municipaux ſont chargés des détails de la police & de l'adminiſtration intérieure.

Avant l'arrivée de l'archiduc, le duc de Modene qui avoit marié ſa petite fille à ce prince, étoit adminiſtrateur du gouvernement; il tenoit à Milan la place de la reine, il avoit des gardes, & tous les honneurs de la ville, & il commandoit les troupes qui étoient au nombre de 6 mille hommes dans le Milanez; il eſt mort en 1780.

M. le comte Firmian, conſeiller d'é- Le Comte Firmian.

tat, chambellan de la reine & de l'empereur, chevalier de la Toiſon d'Or, né à Trente, exerçoit à Milan le rang de miniſtre d'état de l'empereur; il recevoit ſes ordres; il veilloit ſur toutes les parties de l'adminiſtration, avec intelligence, avec zele & avec douceur; il eſt mort en 1782. Son prédéceſſeur, le comte Criſtiani, mort en 1758, étoit auſſi un homme du plus grand *mérite* : fils d'un meûnier du Plaiſantin, & enſuite juge de village, il s'étoit élevé à la plus haute faveur (a). Il avoit le titre de grand chancelier, qui eſt ſupprimé actuellement. Au reſte ſa famille avoit été autrefois diſtinguée, car il fut élu décurion à Pavie, ce qui ſuppoſe de la naiſſance, & ſon fils qui fut chambellan impérial, en a donné les preuves.

Sénat de Milan.

Le ſenat de Milan eſt compoſé d'un préſident & de dix ſénateurs; le podeſta de Crémone & celui de Pavie en ſont membres. Les ſénateurs de Milan jugent en dernier reſſort de toutes les cauſes civiles & criminelles, ainſi que les parlemens en France, & les ſentences de

(a) V. M. Groſley, Tome I.

mort s'exécutent ſans appel. Le conſeil de Vienne a le droit de caſſer leurs jugemens, mais cela arrive rarement. Le préſident du ſénat, en 1766, M. Corrado, étoit un magiſtrat fort appliqué & dont on faiſoit très-grand cas; il y avoit encore parmi les ſénateurs des perſonnes diſtinguées par leur mérite, leur intégrité, & leur ſavoir; M. Verri, M. Pecci, ſont ceux que j'ai oui citer le plus : le premier a fait un très-bon ouvrage ſur la juriſprudence de Milan (a); ſon fils étoit déja placé dans la magiſtrature, & jouiſſoit d'une très-grande conſidération : je le citerai parmi les gens de Lettres.

Le droit romain eſt modifié dans le Milanez comme par-tout ailleurs, par des coutumes & des loix particulieres; la plupart des ſtatuts de Milan ſont du roi Louis XII, & ils s'obſervent encore actuellement.

Il y a un tribunal ordinaire pour les finances, appellé ſimplement *il Magiſtrato*, compoſé de neuf perſonnes, y

(a) *Comitis Gabrielis Verri de ortu & progreſſu Juris Mediolanenſis Prodromus; ſeu apparatus ad hiſtoriam Juris Mediolanenſis antiqui & moderni. Mediolani, in Regia curia.* 1747. in-fol. 167 pag.

compris le *Presidente del Magistrato*; c'est actuellement le comte *Verri*.

Le *Capitano di Giustizia* est chargé de l'exécution des décrets de justice; il a 30 sbirres à ses ordres, pour l'intérieur de la ville, & 24 pour la campagne. Le capitaine de justice reçoit les plaintes contre les malfaiteurs; il a une partie des fonctions qu'exercent à Paris le lieutenant criminel & le Lieutenant de police.

Le *Vicario di provisione*, est à Milan le premier officier municipal, ou *Capo della città*, il est à la tête du conseil des 12 *Signori di provisione*, qui sont chargés de l'approvisionnement de la ville, de l'inspection des arts & métiers; & qui fixent le prix des denrées. Le conseil des soixante décurions élit chaque année six sujets, & le gouverneur en choisit un, pour remplir la place *de Tenente Regio*, celui-ci est le second officier de ville, & devient *Vicario di provisione* l'année suivante. On voit les noms de ces magistrats dans le *Calendario Milanese* qui s'imprime chaque année. C'est toujours parmi les nobles & les docteurs du collége, que l'on prend le *Vicario di provisione*.

Les ſoixante décurions, appellés communément *I Seſſanta* ou *Signori della città*, forment le conſeil de la ville, & reglent tout ce qui intéreſſe le bien public; ce ſont des perſonnes de la premiere nobleſſe qui ſont dans ce conſeil pour toute la vie, & qui, communément, tranſmettent cette prérogative à leurs enfans; quoique cette ſucceſſion ne ſoit pas de droit, elle eſt du moins de tolérance & d'uſage.

La nobleſſe a par-là beaucoup de prérogatives, de diſtinctions & de part dans le gouvernement; c'eſt ce qui l'attache à la patrie; cette petite portion d'influence républicaine a fait un très-grand bien au Milanez, en y retenant la nobleſſe, qui, dans un gouvernement trop monarchique, tend toujours à ſe rapprocher du maître & à ſurcharger les environs de la capitale. La nobleſſe ſeconde les vues ſages & économiques de l'empereur pour le bien de l'agriculture, le ſoulagement des pauvres, l'augmentation de la population.

Le gouvernement eccléſiaſtique eſt confié à un tribunal compoſé de prêtres nommés par l'archevêque. On y juge en dernier reſſort les cauſes civiles &

criminelles des ecclésiastiques du diocese ; mais on n'a pas à se plaindre de cette autorité du clergé, parce qu'il est très-instruit & très-zélé : l'administration des hôpitaux & l'instruction publique forme sa principale occupation.

C'est la ville de Milan qui se garde elle-même ; car elle a le privilége de ne recevoir jamais de troupes. La milice bourgeoise garde les portes en temps de guerre ; mais la ville n'étant point en état de défense, la milice bourgeoise n'est point obligée de soutenir de sieges ; seulement il y a des troupes réglées dans la citadelle pour la défendre. Les troupes que l'empereur entretient dans le Milanez, sont très-bien disciplinées & très-bien entretenues.

CHAPITRE XXVII.

De la Littérature à Milan.

LA ville de Milan a eu beaucoup de perſonnages célebres dans les lettres ; l'hiſtoire littéraire de Milan forme ſeule quatre gros volumes in-folio (a) ; elle fut ſurnommée nouvelle Athene, & Virgile même y étudia. On compte parmi les anciens auteurs que cette ville a produits, Cæcilius Statius, mort à Rome 168 ans avant J. C., que Aulugelle cite comme le premier des auteurs comiques ; Valere Maxime, que Alciat prouve avoir été de Milan ; Virginius Rufus, général d'armée, dont les ouvrages de rhétorique ſont cités

(a) *Philippi Argelati, Bononienſis, Bibliotheca Scriptorum Mediolanenſium; præmittitur Joſephi Saxii (Saſſi) Prodromus de ſtudiis Mediolanenſibus & Hiſtoria Litterario-Typographica Mediolanenſis. Mediolani in ædibus palatinis* 1-45, quatre volumes in-fol. ; le premier a 616 pages, les trois autres ſont enſemble 2168 pag. V. auſſi deux petits ouvrages intitulés : *Hieronymi Tiraboſchi Soc. J. de patriæ Hiſtoria oratio, Mediolani, in Univerſitate Braydenſi habita* 1759, & *Pauli Friſii prælectio habita Mediolani*, 1764.

par Quintilien, & qui mourut l'an 97 ; Salvius Julianus, juriſconſulte dont Hadrien faiſoit grand cas. Parmi les modernes, Jérôme Cardan, mathématicien célebre, qui a étendu les bornes de l'algebre. On appelle encore regle de Cardan, celle qui ſert à réſoudre les équations du 3e degré, quoique *Scipio Ferreus* de Bologne, & *Nicolas Tartalea* de Breſce l'euſſent connue ; mais Cardan la développa, en connut tous les uſages, il ſentit même le cas irréductible qui a tant exercé les mathématiciens ; il apperçut la diſtinction des racines poſitives & négatives dans les équations ſupérieures, & par-là il ouvrit la route dans laquelle Harriot, Viette & Deſcartes, ont fait enſuite de ſi grand pas. Cardan mourut en 1576. Voyez ſa vie par Gabriel Naudé, ſes ouvrages compoſent 10 volumes in-fol.

Concorigio, médecin du 15e ſiecle, fut le premier qui écrivit ſur l'anatomie, ſcience qui, dans le moyen âge, avoit été totalement abandonnée ; il eſt regardé comme un des reſtaurateurs de cette ſcience.

Cavalieri, Hiéronimite, né en 1598, publia en 1635 l'ouvrage célebre des

indiviſibles, époque des grands progrès de la géométrie des infinis, où l'on voit la premiere ſource du calcul différentiel, & dont la ſeule idée doit immortaliſer ſon auteur : Galilée l'appelloit un nouvel Archimede. Il faut voir à ce ſujet le diſcours latin du P. Friſi, prononcé en 1764 à Milan, & que je viens de citer.

Alciat, célebre juriſconſulte, auteur de la grande Gloſe.

Corio, orateur, hiſtorien du Milanez; nous avons cité ſon ouvrage en parlant de l'hiſtoire de Milan.

Il y a maintenant encore beaucoup de gens de lettres & de bons auteurs à Milan : voici ceux que j'ai connus.

Le P. Friſi, ci-devant Barnabite, & profeſſeur de mathématiques à Piſe, enſuite au collége impérial, qui a donné des ouvrages ſur l'aſtronomie & l'hydraulique, il eſt regardé comme un des meilleurs mathématiciens de toute l'Italie.

Le P. Ant. *Lecchi*, Jéſuite, étoit célebre par ſes connoiſſances dans la théorie des eaux & l'architecture hydraulique; il avoit donné des élémens de géométrie; une édition de l'arithmétique univerſelle

de Newton, avec des commentaires en 3 vol. *in*-8°. ; une dissertation sur le canal de Muzza, deux sur le torrent de Redefosso, une sur le *Naviglio grande*, deux sur les digues du Pô, dans les confins du Milanez & du Plaisantin ; une sur les torrens de Tradate, Gardaluso & Bozzente, & sur-tout un excellent ouvrage imprimé en 1766, *Idrostatica esaminata ne' suoi principi*, *in*-4° : il fut appellé en 1767 pour l'examen des eaux de Bologne & de Ferrare, & nous parlerons dans la suite de ce qu'il fit pour remédier à cette ancienne calamité.

Le *P. Porta*, Dominicain, a donné plusieurs dissertations savantes ; il étoit occupé en 1766 de l'examen des manuscrits orientaux, pour servir à une nouvelle bible poliglotte dont M. Kennicot préparoit l'édition à Oxfort, & pour laquelle l'on avoit consulté les savans de tous les pays, depuis 1760. Il y avoit déja, cent huit copies de variantes déposées dans la bibliotheque Bodleienne, & il y avoit plus de 130 manuscrits de comparés, dont plusieurs venoient d'Italie.

Le comte Gabriel *Verri*, sénateur, a donné l'histoire de la jurisprudence du

Milanez ; il a deux fils : le comte Pierre VERRI, conseiller au conseil suprême de Commerce, a écrit des méditations sur le bonheur, & d'autres dissertations métaphysiques & politiques. M. Alexandre *Verri*, son second fils, est auteur de plusieurs articles du journal appellé *il Caffè*, dont nous parlerons ci-après.

Le marquis César *Beccaria Bonesano*, l'un des savans les plus distingués de Milan, n'avoit que vingt-sept ans, lorsqu'il publia le *Traité des délits & des peines* : il le fit imprimer à Monaco en 1764. L'érudition & le jugement dont ce livre est rempli, donnerent à son auteur la plus grande réputation. La Suisse s'empressa la premiere à lui en donner des preuves. Quelque tems auparavant il s'étoit formé à Berne une société de citoyens respectables, dans la vue de concourir à répandre les lumieres les plus utiles aux hommes. Cet ouvrage parut si conforme aux vues de cette société, qu'elle offrit une médaille de vingt ducats à l'auteur anonyme ; elle le pria de se nommer, & lui fit un compliment public sur la bonté de son livre. M. l'abbé Morelet le traduisit en françois, & il en a paru une nouvelle tra-

duction en 1783. L'impératrice reine donna des marques de ſon eſtime à l'auteur, & créa en ſa faveur une chaire *d'économie politique* dans l'univerſité de Milan. Pluſieurs ſouverains ont été ſi ſatisfaits du Traité des délits & des peines, qu'ils ont conſulté l'auteur ſur différents objets de légiſlation. Mais la récompenſe la plus agréable ſans doute pour un écrivain vertueux, eſt d'être témoin des heureux changemens que ſes écrits étoient dignes de produire. On a vu le roi de Suede confirmer les réformes que ſon pere avoit faites dans la légiſlation, & ſupprimer de nouveau la *Chambre des Roſes*, où l'on exerçoit une torture rigoureuſe. En France on a aboli la queſtion préparatoire dont on uſoit pour ſuppléer à des preuves.

Le marquis *Carpani*, qui avoit fait un ouvrage ſur les forces & le commerce du Milanez, & le comte *Giulini*, qui avoit donné un grand & ſavant ouvrage ſur les antiquités de Milan, ſont morts depuis mon paſſage.

Le comte *Carli*, eſt célebre par ſon traité des monnoies, & par d'autres diſſertations ſavantes; il a été préſident du conſeil

conſeil de commerce, dans le temps qu'il y en avoit un à Milan.

Le *P. Re*, ou *Franceſco Maria de Regi*, Barnabite, étoit ſurintendant des eaux dans le duché de Mantoue, & penſionné de l'impératrice comme un habile ingénieur; il a donné pluſieurs ouvrages de géométrie, & en particulier un livre ſur la meſure des eaux en 1765. Il demeuroit au collége de S. Alexandre, ainſi que le P. Recani & le P. Pini, connus par leur ſavoir. Nous parlerons de ce dernier.

Mlle. *Agneſi* (*Maria Gaetana*) membre de l'Inſtitut de Bologne, eſt connue dans les mathématiques par ſes inſtitutions analytiques en 2 volumes *in*-4°., ouvrage très-ſavant qu'elle avoit donné en 1748, étant encore jeune; on a traduit en françois la partie du calcul différentiel & intégral. J'ai oui dire à M. le préſident des Broſſes, que voyageant en Italie en 1739, il fut auſſi enchanté que ſurpris de l'entendre diſputer en latin & en françois, ſur les courbes, ſur la phyſique Neutonienne, ſur la métaphyſique, avec une facilité & une pureté de langage qui étonnoient tout à la fois les orateurs & les ſavans; parler les langues orientales, & ſoutenir

theſe, pour ainſi dire, *de omni ſcibili* à l'âge de vingt ans. Sa ſœur étoit grande muſicienne, compoſoit & exécutoit très-bien.

Le P. *Guido Ferrari*, Jéſuite, a écrit en latin d'un très-beau ſtyle.

M. *Oltrocchi*, oblat de S. Charles, a écrit ſur l'hiſtoire.

Les docteurs Branda & Redaelli, gardes de la bibliotheque Ambroſienne.

Le P. Jean *Silva* : le docteur *Sormanni*, bibliothécaire, qui ſont morts ; le P. *Branda*, & le P. *Sacchi* Barnabites, le P. *Allegranza*, Dominicain ; le P. *Noghera*, Jéſuite, &c. ont donné divers ouvrages d'érudition.

Le P. *Cantova* qui étoit bibliothécaire du collége de Brera, a donné en 1771, une très-bonne traduction des trois livres de Cicéron *de Oratore*, avec des notes.

Le P. *Gianella*, un petit ouvrage ſur le calcul des fluxions en 1771.

Le P. *Draghetti* un traité de pſychologie.

M. le comte *Andreani*, eſt le premier qui ait fait conſtruire en Italie un globe pour voyager en l'air, après la fameuſe découverte de MM. Montgolfier, & il

a eu la satisfaction le 13 mars 1784, d'être le premier voyageur aërien au-delà des Alpes, comme Mrs. de Rozier d'Arlandes, Charles & Robert, l'avoient été en France dans les expériences du 21 novembre, & du 1 décembre 1783. Voici l'inscription qui sera placée sur un monument qui doit être élevé à cette occasion.

Paullo, Petri Paulli Senatoris F. ANDREANO Patritio Mediolanensi, qui primus omnium extra Galliam Montgolfierium, æmulatus cùm ageret ætatis ann. XX ingenio & sumptu suo globum carbasinum latum ped. LXVIII, subjecto ad aerem interiorem rarefaciendum aheno ignifero, constituendum curavit, & in currum pensilem cum Sociis II operariis alacriter ingressus, dux ipse novi itineris, Maxuma inspectante & acclamante frequentia insubrum & advenarum, ex hoc loco avolavit III Idus Mart. an. 1784. Sublatus ped. 2700 in nubes evanuit, post decimam horæ partem emersit. Progressus M. pass. IIII. sponte cùm imber ingrueret aquam flammæ irrorans descendit.

Joannes Marius Andreanus Comes fratri carissimo reduci gratulatus.

On a aussi frappé une médaille à son honneur; il étoit naturel qu'un expérience aussi neuve & aussi singuliere excitât en

Italie le même entouſiaſme qu'à Paris, où elle avoit fait l'objet unique de toutes les converſations pendant plus d'un mois, à la fin de 1783. Jamais peut-être événement n'avoit produit une ſi longue ſenſation, dans cette ville où l'on ne s'occupe jamais longtems du même objet.

M. le chevalier *Landriani* eſt très-connu parmi les phyſiciens, comme ayant imaginé le premier, en 1775, l'eudiometre, qui ſert à meſurer la ſalubrité de l'air, d'après les principes de Prieſtley. Cet inſtrument a été enſuite perfectionné par Mrs. Fontana, Magellan, &c.

M. *Landriani* a donné en 1783, des opuſcules phyſiques & chymiques ſur la formation de l'air déflogiſtiqué, ſur la chaleur des corps, ſur la métamorphoſe des acides; ſur un inſtrument propre à annoncer la pluie, ſur la maniere de conſerver les couleurs des papillons, &c.

Le P. Hermenegilde *Pini*, Barnabite, profeſſeur d'hiſtoire naturelle, a donné deux volumes *in*-4°. *De venarum Metallicarum ex coctione*, en 1779 & 1780; des obſervations ſur les mines de fer de l'île d'Elbe, & ſur le mont S. Gothard; un mémoire où il a fait

connoître beaucoup de formes inconnues jusqu'alors, des cryſtaux de Spath étincellant, pierre vitrifiable dont la caſſure eſt chatoyante, ou à reflets brillans, compoſée de fragmens romboïdaux, & qui étincelle ſous le briquet. Enfin le P. Pini a publié une nouvelle machine à élever les eaux, & des dialogues ſur l'architecture, où il traite des coupoles, & des fortifications des places, par des principes mathématiques.

D. Joſeph *Pecis* a fait des ouvrages d'érudition & de goût; il a publié un poëme *dell' Auſtriade;* il a donné à ſon poëme le nom de la maiſon d'Autriche, parce qu'à l'exemple de Virgile & du Taſſe, il y annonce d'un ſtyle prophétique, les héros de la maiſon régnante. Il a donné en 1782 des obſervations ſavantes ſur la campagne de Jules Céſar en Eſpagne, contre les lieutenans de Pompée, 49 ans avant J. C.

L'abbé *Paſſeroni* a fait un poëme burleſque ſur la vie de Cicéron.

L'abbé *Parini* a fait diverſes ſatyres, il paſſe pour un excellent poëte.

Madame la ducheſſe *Sorbelloni* a traduit en italien les comédies françoiſes de Deſtouches.

M. l'abbé *Caſſola* a fait un poëme ſur les métaux, & un ſur l'aſtronomie.

Le P. *Fumagalli*, religieux du couvent des Bernardins de S. Ambroiſe, a donné en 1772, la vie du P. Ilarione *Rancati*, religieux de Milan.

Le P. *Savioli* Barnabite, profeſſeur de mathématiques au collége impérial des nobles, a donné en 1783 des inſtitutions de dynamique.

Je dois citer auſſi un François, dont les talens faiſoient honneur à la ville de Milan; le P. *la Grange*, de Macon, profeſſeur de mathématiques au collége de Brera, habile aſtronome; il avoit donné pluſieurs mémoires & obſervations, dans les 3 volumes de mémoires rédigés à l'obſervatoire de Marſeille, par le P. Pezenas, & qui ont paru à Avignon vers 1755; depuis ce temps-là le P. la Granges eſt retiré à Macon, où il eſt mort en 1783.

Dans l'hiſtoire des académies d'Italie, Milan fournit une époque remarquable: dès l'an 1380 Galeas Viſconti avoit formé une académie d'architecture, à laquelle il aſſiſtoit lui-même.

Académies de Milan.

L'académie *de' transformati* de Milan, s'eſt diſtinguée long-temps par des

productions agréables de poéſie; elle s'aſſemble encore quelquefois, près de S. Fedele.

L'émulation avoit formé, il y a quelques années, une autre aſſemblée littéraire compoſée de dix perſonnes, qui publioient toutes les ſemaines une feuille d'impreſſion intitulée : *le Café;* c'étoit le P. Friſi, le marquis Beccaria, les comtes Alex. & Pierre Verri, Joſeph Viſconti, & Pierre Secchi, le marquis Alfonſe Longhi, MM. Colpani, Franzi & Lambertenghi. Ils donnoient de petites pieces, des diſſertations, ou des remarques ſur des matieres de ſciences, de belles-lettres, d'agrément ou de critique; les auteurs ne ſe nommoient point, mais ils étoient déſignés chacun par une lettre, cette ſociété a ceſſé en 1766. Il s'en eſt formé une autre pour la publication d'un journal, ou recueil de mémoires, *Scelta d'Opuſcoli ſcientifici*, où il a des choſes intéreſſantes.

Quoiqu'il y ait beaucoup de gens de lettres à Milan, il y en auroit davantage, ſi l'eſprit de procédure, le goût de chicane, & l'envie de gagner, introduits par les Eſpagnols, n'avoient affoibli les diſpoſitions des Milanois pour

d'autres genres d'occupations ; c'eſt du moins le jugement que j'en ai oui porter à un Milanois des plus inſtruits.

Il y a eu dans ce ſiecle à Milan, une imprimerie très-célebre, appellée l'imprimerie Palatine ; elle fut établie par des ſeigneurs Milanois, ſous le nom de *Socii Palatini*, qui en firent les fonds, par le ſeul amour des lettres. Les noms de ceux que cite le P. Tiraboſchi, ſont Archinti, Pertuſati, Trivulzi, Pozzobonelli d'Adda, Herba, Crevenna, Silva, Caccia, Crucci, Rena, Argelati. C'eſt-là qu'on a fait un recueil des poëtes latins, avec la traduction italienne en 31 vol. *in*-4°., en 1743, &c. La collection des écrivains de l'hiſtoire d'Italie, par Muratori, en 25 vol., depuis 1723 juſqu'en 1751, les ouvrages de Sigonio, &c. Cela prouve combien on a de diſpoſitions à Milan pour les lettres : la moindre circonſtance ſuffit pour les développer.

On y trouve encore beaucoup d'imprimeurs & de libraires; les freres Reycends, libraires François, s'y diſtinguent & méritent d'être connus des gens de lettres. Pour l'état actuel de la peinture & de la ſculpture, je n'ai rien appris qui puiſſe intéreſſer les voyageurs.

CHAPITRE XXVIII.

Du caractere des Milanois.

LE caractere de la nobleſſe eſt plein de généroſité, de magnificence; on y eſt reçu avec amitié, à la ville & à la campagne, & c'eſt de toutes les villes d'Italie celle où les étrangers reçoivent le plus d'accueil; les François y ſont bien venus, on les regarde comme à moitié fous, & l'on s'en amuſe.

La ſociété y eſt nombreuſe, on voit quelquefois 200 carroſſes au cours, & la plupart très-beaux, comme ſur le boulevard à Paris. Il y a un vauxhall qui eſt très-fréquenté. Un étranger eſt invité à manger dans les meilleures maiſons, & l'on y ſert de maniere à ne point faire regretter la cuiſine Françoiſe. Enfin on y voit de la magnificence & même du luxe.

Il y a cependant grand nombre de maiſons qui n'ont pas encore pris tout-à-fait à cet égard, les uſages modernes. On

y joue des jeux de hazard à la redoute du théâtre, mais les banquiers paient le droit de tenir, & l'on estime le produit de ce jeu à 4 mille louis, qui sont employés à soutenir le spectacle. Il est défendu de jouer ailleurs; l'on ne reçoit à la redoute que la noblesse, & l'on ne peut entrer qu'après avoir pris un billet. Dans les conversations on joue au taro & au cavagnol. Il y a aussi à la redoute un club, assemblée de la noblesse, où l'on ne joue point, mais où on lit les gazettes étrangeres, pour parler ensuite de nouvelles.

La *Sigisbéature* ou *Cicisbéature*, n'est point à Milan une étiquette pour les femmes, & une servitude pour les hommes, comme elle l'est à Genes à Rome & à Naples; la moitié des dames n'ont point de cicisbé ou de *Cavalier servente*; celles qui en ont ne paroissent point extraordinaires; par ce moyen elles en en changent plus facilement, & ne sont point asservies à se voir accompagnées sans cesse, par un homme qui lasse ou qui déplaît; les dames de Milan ont un air d'aisance, & l'on n'y remarque point l'air composé & les attitudes con-

traintes qu'elles ont dans le reſte de l'Italie.

La gravité Eſpagnole qui domine encore un peu dans le moyen ordre, fait qu'on ne trouve pas à Milan, dans les ſociétés bourgeoiſes, autant de gaiété & de vivacité que l'on en trouve à Paris; cela rend les aſſemblées un peu ſérieuſes, à moins qu'il n'y ait beaucoup de monde, & cela fait auſſi que les rendez-vous de ſociété ne ſont pas ſi nombreux qu'en France. Cependant la maiſon d'Autriche a produit dans les mœurs des changemens avantageux; les azyles ſont ſupprimés; on n'y craint pas les meurtriers comme à Turin & à Genes.

Le peuple de Milan paſſe pour avoir de bonnes mœurs, mais peu d'eſprit; il paſſe auſſi en Italie pour être bon; on appelle même les Milanois *Bonacci*, ſimples, bonaces; on les appelle auſſi *Boni Buſecconi* (a), parce qu'ils mangent beaucoup, du moins en comparaiſon des peuples de la baſſe Italie. M. G. prétend que les Milanois ſont Lombards dans toute la rigueur du terme, il en cite

(a) Ce mot vient de *Buſecca*, qui exprime les entrailles des animaux, les tripes; on en mange beaucoup parmi le peuple.

pour preuve un fait qui lui eſt arrivé; mais ceux qui n'y ont point été attrapés nommément, & qui examinent le caractere d'un peuple d'une maniere plus générale, en diſent moins de mal. Les marchands demandent le triple du prix qu'ils veulent avoir; mais quand on le ſait, il n'y a plus d'inconvénient. Au reſte, cet uſage a lieu dans bien d'autres pays, par exemple à Pétersbourg.

Les Milanois paſſent pour être défians; on leur reproche auſſi de porter l'économie à l'excès, & l'on fait à leur ſujet divers contes en Italie (a).

Cette grande économie fait que le peuple eſt appliqué à ſon état; les marchands étalent de bonne heure & ferment tard, & chacun y travaille plus que dans le reſte de l'Italie. C'eſt par une ſuite du même caractere, qu'une augmentation dans le prix des denrées, met le peuple au déſeſpoir, & ſeroit capable de cauſer une révolte générale.

(a) Tel eſt celui d'un homme qui enſeignoit à ſa famille, à ſe garantir du froid tout l'hiver avec un ſeul fagot; on en a fait en France un des problêmes d'Arlequin.

CHAPITRE XIX.

Des impoſitions & du commerce du Milanez.

LES domaines de l'empereur ſont conſidérables dans la Lombardie Autrichienne, qui comprend le Milanez & le Mantouan, & les impoſitions aſſez fortes : quoique le Milanez ait été démembré, la cour de Vienne en retire toujours le même revenu, ce qui rend les impoſitions plus onéreuſes, & produit des mécontentemens & de la pauvreté dans le peuple.

La reine d'Hongrie y levoit environ dix millions de livres Milanoiſes, ce qui en fait ſix & deux tiers de notre monnoie (a) ; les trois cinquiemes de cette ſomme étoient impoſées ſur les terres, & le reſte étoit le produit des fermes ; cette ſomme quoique conſidérable, étoit preſ-

(a) Le revenu total de l'Impératrice Reine étoit eſtimé de 40 millions de florins, ou 90 millions monnoie de France.

que toute employée au payement des troupes & des autres charges de l'Etat ; en temps de paix, on n'envoyoit qu'environ 400 mille livres de notre monnoie, à Vienne pour le paiement des chevaux, des armes & des habits ; mais en temps de guerre tout s'envoyoit à la cour. Actuellement on assure que le Milanez rend près de 13 millions de notre monnoie, quoiqu'il n'y ait pas 12 cens mille habitans.

Quelques-uns des droits domaniaux sont concédés à une ferme générale, d'autres à des fermes particulieres. Quelques-uns se régissent au nom du souverain, & plusieurs sont aliénés à des corps, ou à des particuliers.

Les objets de la ferme générale sont les plus étendus, ils comprennent les droits qui se perçoivent à l'entrée, à la sortie, & à la circulation des marchandises ; ceux de la vente & de la distribution du sel & du tabac ; l'extraction du salpêtre, la fabrication & la vente de la poudre à canon, enfin quelques autres droits locaux, & des droits de douane.

Les fermes particulieres sont celles des cartes à jouer, des spectacles, de la

poſte aux chevaux, & des lotteries; on affermoit auſſi de même le droit de donner à jouer des jeux de hazard : ce droit a été ſupprimé en 1774.

Les différentes régies adminiſtrent les droits d'entrée & de ſortie ſur les toiles écrues ; le droit de port d'armes pour la chaſſe, le papier timbré & le ſceau des actes ; un droit de dix ſols, pour les marchandiſes dépoſées au tribunal de ſanté, dans les temps où l'on craint la peſte ; enfin des droits ſur l'exportation des grains, lorſqu'elle eſt permiſe.

Les droits aliénés ſont en plus grand nombre ; ils s'étendent principalement ſur l'entrée & la vente des conſommations dans les bourgs & les villes. Il y en a ſur la farine, le vin, l'eau-de-vie, la viande, le gibier, le bois ; ſur le charbon, ſur la paille, & ſur le foin ; ſur l'huile, ſur la cuiſſon dans les fours, ſur la volaille, le poiſſon, &c.

Il y a encore parmi les droits aliénés des péages ſur les chemins, à l'entrée des villes & de quelques villages, aux paſſages des ponts, des rivieres & des canaux ; enfin divers octrois obtenus pour un temps limité, par des villes chargées de dépenſes extraordinaires.

Les droits qu'on paye sur les mêmes objets sont divisés & non réunis, soit qu'on en ait créé successivement sous différentes dénominations, soit qu'on ait fait des augmentations à d'anciens droits : les différens droits sur une même marchandise ne s'acquittent pas tous au même bureau, parce qu'on n'a pas concédé les nouveaux droits à ceux qui avoient les anciens, ce qui rend ces droits plus onéreux.

Les fermes sont aussi odieuses à Milan que par-tout ailleurs; en 1754 & en 1766, toutes les villes du Milanez renouvellerent la conspiration contre la ferme du tabac & contre les fermiers; on ne voyoit que satyres, menaces, assemblées tumultueuses; mais l'on donna quelque satisfaction au peuple, & ces mouvemens cesserent.

Les fonds de terre ont été évalués par des commissaires qui furent nommés en 1723, lesquels en ont fixé la valeur à tant la perche.

Valeur de la Taille.

En 1760, on a fixé la taille réelle par le cadastre, à 24 deniers par écu, & ensuite à 25, c'est-à-dire, 25 sur 1440, ou $\frac{1}{57}$ de la valeur du fond; ainsi en supposant que les fonds rendent cinq pour

cent, ou un vingtieme de la valeur totale estimée, on payoit environ le tiers du revenu à l'Impératrice reine. C'est aussi sur ce pied-là qu'on m'en a parlé dans le pays : on compte qu'un tiers du produit total des fonds est pour l'impôt, un tiers pour les frais de culture, & l'autre tiers pour le propriétaire ; il paye donc la moitié du produit net. M. R. croit même que l'impôt excéde cette moitié du revenu net qui reste, quand on a défalqué les frais de culture, parce que, dit-il, la taxe est le tiers du produit total sur l'estimation du capital, sans égard aux réparations & aux non valeurs.

Banque de Milan.

Une partie des entrées de Milan appartient à une compagnie qu'on appelle, *Banco di S. Ambrogio ;* c'est une assemblée d'actionnaires qui ont prêté à la ville où à la chambre des sommes considérables ; le revenu de cette banque consiste en des droits aliénés par le prince, sur la farine, la viande, le vin, l'huile ; on les perçoit aux portes de la ville, pour le compte de la compagnie. Elle est administrée par le *Vicario di provisione*, le *Provicario del Banco*, un commissaire de l'empereur, *Regio delegato*, & des gentilshommes du pays.

Les actions, qu'on appelle *Cartelle di Banco*, se vendent & s'agiotent; les unes rendent deux pour cent, les autres quatre.

Il y a en faveur des pauvres, des établissemens considérables à Milan, appellé *Luoghi pii*, administrés par des compagnies de gentilshommes réunis en corps, & qui élisent eux-mêmes leurs confreres, lorsqu'il y a quelques places vacantes; ils fournissent aux pauvres, du pain, du ris, du bois, des habits, & mêmes des dots pour le mariage des filles. Ils administrent aussi les hôpitaux, qui sont fort bien tenus.

Mont-de-Piété. Le Mont-de-Piété roule sur un fond de 100000 livres de Milan, (66666 liv. de France.) On y prête sans intérêt, mais pour trois mois seulement; au bout de ce temps-là, on fait avertir le propriétaire des gages, & si personne ne paroît, on les fait vendre pour remplacer les fonds. Nous avons déja parlé de ces sortes d'établissemens à l'occasion de celui de Turin.

Le commerce & l'industrie des Milanois, ont toujours été remarqués. La situation de cette ville en faisoit un entrépôt général pour toute l'Italie, & les

arts y étoient en vigueur : nous voyons dans Brantome, que les meilleurs fusils se tiroient de Milan dans le quinzieme siecle ; Strozzi & d'Andelot, colonels généraux de l'infanterie, réformerent l'arquebuserie de France avec les armes du Milanez, qui étoient supérieures à celles de Metz & d'Abbeville ; mais ce commerce est tombé.

Quant au commerce d'entrepôt, la difficulté des transports a fait prendre la route de la mer : on voit arriver annuellement sur les côtes d'Italie plus de 300 vaisseaux François, une flotte Angloise, beaucoup de bâtimens Espagnols, Suédois, Hollandois, Danois & Russes ; Genes, Livourne & Venise, s'occupent du cabotage sur les côtes d'Italie ; le roi de Sardaigne & le Pape même, ont aussi une espece de marine marchande. D'ailleurs les impôts qu'on avoit mis sur le commerce, l'avidité dans les profits des financiers, avoient ruiné le commerce, & répandu l'esprit de fiscalité parmi les Milanois ; mais depuis quelques années on a rétabli la libre circulation des matieres premieres qui s'employent dans les manufactures ; on a accordé des franchises pour l'exporta-

tion des ouvrages fabriqués dans le pays; on a distribué des gratifications pour favoriser le rétablissement, l'accroissement des manufactures de cristal, de fayances, de savons, de galons, de broderies, & d'étoffes de soie.

On a substitué en 1774, une taxe modique aux droits qu'on exigeoit pour l'exercice de chaque art: on a construit de nouvelles routes; on a détruit les moulins qui embarrassoient la navigation & causoient des inondations; on a fait des arrangemens de commerce avec les Etats voisins; enfin l'on a pris toutes les mesures possibles pour le rétablissement du commerce.

Celui de la soie est actuellement le principal commerce du Milanez, il rapportent au pays huit à neuf millions, monnoie de France; aussi les marchands de Milan sont-ils en possession de faire la loi pour toutes les soies de Lombardie, comme en ayant la majeure partie, M. Grosley dit que les principaux marchands font entr'eux une société pour exercer le monopole, au préjudice de Marseille, de Lyon, de Londres. Mais M. R. traite cela de roman.

Produit du Commerce.

Voici un état des produits du com-

merce fait par une perſonne inſtruite, mais dans lequel j'ai oui conteſter divers articles. La ſoie 11 millions du pays ; les fromages un million ; il s'en fait du côté de Pavie, de Lodi & de Crémone ; le blé deux millions, dont un tiers eſt pour la ſeule ville de Rome ; le lin près d'un million : on y ajoutoit les vaches & les chevaux pour cinq millions, & les laines pour 3 millions. Ces 23 millions, qui en font 15 $\frac{1}{2}$ de France, font un objet bien conſidérable pour un pays qui n'a qu'un million d'habitans, & dont l'étendue n'eſt pas de plus de 36 lieues ſur 15. On trouvera dans l'ouvrage du marquis Carpani, ſur les forces & le commerce du Milanez, des évaluations différentes de celles-ci ; d'autres aſſurent que les vaches & les chevaux ſe tirent en grande partie de la Suiſſe & de l'état de Veniſe, & du duché de Parme, que le Milanez manque de laines, & que les exportations ſont compenſées par les importations.

Enfin M. R. qui ne parle de tout cela que très-vaguement, dit que les ſeuls articles des ſoies & du ris emportent la balance ſur tout ce que nous fourniſſons au Milanez. « Il ajoute qu'il ne

» s'y fait que quelques draperies com-
» munes : la fabrique des camelots tom-
» be : toute la clincaillerie se tire du
» dehors ; la fine d'Angleterre & de
» France ; la commune d'Allemagne &
» de Bohême. Les draperies se tirent de
» France & d'Angleterre ; les toiles de
» Suisse & de Silésie ; beaucoup de soie-
» ries de Lyon, quoiqu'elles paient ici
» des droits d'entrée énormes. Car dans
» ce pays les manufactures de soie sont
» peu considérables. Ce qu'on y fait le
» plus sont des bas au métier, à l'ai-
» guille, & des mouchoirs ; encore la
» fabrication de ces derniers articles,
» est-elle plus répandue dans les cam-
» pagnes du côté des montagnes, que
» dans la ville ». Il y a peu de grandes maisons de négocians à Milan, l'excès des impôts & la quantité de noblesse qui éclipse tout le reste, ont nui aux progrès du commerce en grand. Il y a plus de banquiers que de négocians, dit M. R. ; on y trouve cependant quelques manufactures remarquables, dont je vais donner une notice.

Casa Clerici, est celle qui tient le premier rang ; c'est une maison d'une vaste étendue, bâtie seulement depuis 1745

environ ; elle renferme dans ſon enceinte une fabrique de verre ; une autre de fayance qui imite la porcelaine, & qui eſt ſur-tout remarquable par la peinture; une troiſieme pour le poil de chevre, où il eſt filé & devidé; une quatrieme enfin pour la laine, (*Lanifice*,) laquelle occupe ſeule plus de 300 ouvriers. Le nombre des ouvriers employés dans ces diverſes fabriques, monte environ à 450. La machine à devider le poil de chevre, eſt ſinguliere par ſon étendue, par la multitude de ſes pieces, & par la ſimplicité de ſon jeu. A coté d'une très-grande ſalle, eſt une chambre de grandeur ordinaire, où l'on voit une roue garnie d'échelons, & qui peut avoir 12 à 15 pieds de diametre. Deux femmes qui marchent tranquillement ſur ces échelons, & qui filent en même temps leurs quenouilles, font tourner la roue, & celle-ci met en jeu un nombre prodigieux de devidoirs & de bobines qui rempliſſent la ſalle ſupérieure. Les laines brutes qui entrent dans cette maiſon, en ſortent transformées en étoffes de diverſes qualités. Il y a dans cette manufacture une chapelle analogue au lieu où elle eſt bâtie; le retable, ou le

cadre du grand tableau, l'autel, le devant d'autel, les chandeliers, le marche-pied, y sont revêtus de fayance.

CASA PENSA, est encore une maison considérable de commerce, ou plutôt une grande manufacture, dirigée par MM. Pensa & Lorla; elle est située dans la rue de *Ruga bella*; il y a plus de 100 métiers de toutes sortes d'étoffes en soie & en dorure: on en estime sur-tout les velours qu'on prétend supérieurs à ceux de France. On occupe dans cette manufacture plus de 500 ouvriers, environ 350 hommes & 150 femmes, & l'on y exécute des travaux de toute espece; on y file la soie, on la teint; il y a des instrumens pour tirer l'or & pour le réduire en feuilles (*Tira-oro*, *Battilame*), pour lustrer & pour calendrer les étoffes (*Lustratore*, *Mangano*); on y fait aussi des mouchoirs de soie, des satins, des gros de tours, & des bas de soie au métier.

Il y a long-temps que les velours de Milan sont estimés en France: la manufacture de MM. Pozzi, qui subsiste encore, a été long-temps très-florissante; on m'a assuré qu'il y avoit à Versailles un des carrosses du roi, garni

garni d'un beau velours de cette manufacture.

Casa Bovara, (on prononce *Bouvara*,) est une maison renommée, & qui mérite de l'être pour sa fabrique de rubans. On y emploie un métier ingénieux, qu'un seul homme fait aller sans se fatiguer beaucoup, & sur lequel il se fabrique tout à la fois, jusqu'à 24 pieces de rubans de différentes couleurs & qualités; il y a dans la manufacture 25 ou 30 métiers de cette espece; ensorte qu'il s'y fabrique en même temps environ 60 douzaines de pieces de rubans; mais ils sont étroits & d'une qualité médiocre. Métier de Rubans.

Il y a plusieurs marchands qui tiennent boutique ouverte, & qui font en même temps fabriquer des étoffes de prix; un des plus distingués en ce genre étoit M. Biumi; il faisoit travailler du brocard à fonds de fil d'or, du prix de dix sequins l'aune, ce qui revient à environ 112 liv. de notre monnoie, & une autre sorte de brocard à fonds de lames d'argent & fleurs d'or, du même prix; il faisoit aussi travailler du damas & autres étoffes de soie. C'est

actuellement M. Pensa Lorla qui se distingue dans ce genre.

La maison Ravelli étoit la plus considérable dans le genre de négocians en gros, ayant magasin de draps & d'étoffes, des mieux fournis qu'il y eut à Milan; mais leur principal établissement est actuellement à Plaisance.

Les banquiers forment une classe plus nombreuse & plus considérée; on les appelle *Negozianti*, au lieu qu'on ne donne que le nom de *Mercanti*, à ceux dont nous venons de parler, ou, pour mieux dire, à ceux qui sont dans la même classe, mais moins puissans; car on n'appellera pas Mercanti, par exemple, les *Clerici*, &c. Les banquiers plus connus en 1765 à Milan, étoient Tomaso Carli, Giuseppe Zappa, & Caldara, (*Associés*) Annoni & Perego, &c.

Les dentelles faisoient autrefois un objet de commerce à Milan; mais on n'y en fait plus que de communes.

Les matieres d'or & d'argent que les Espagnols tirerent de l'Amérique, se répandirent dans le Milanez qui étoit de leur domination: voilà pourquoi les tireurs d'or & les brodeurs ont fait long-

Brodeurs & Doreurs.

temps une partie considérable du commerce de Milan. Nos tireurs d'or sont obligés de mettre 100 grains d'or sur un marc d'argent, pour que le fil d'argent soit doré sur toute la surface : on prétend qu'à Milan, ils ont l'adresse de ne dorer qu'un côté du fil d'argent; c'est-à-dire, celui qui doit paroître, ou environ la moitié de sa circonférence, mais on m'a assuré que cela se pratiquoit seulement pour les paillettes. Aujourd'hui la plupart des doreurs & des brodeurs de Milan, sont réduits par la rareté de l'argent, à travailler en faux.

Il y a beaucoup de fondeurs & de cizeleurs qui travaillent le cuivre à Milan, soit au marteau soit en fonte ; des lapidaires qui taillent le cryſtal de roche, l'agathe & autres pierres dures, ils fournissent presque toutes les provinces circonvoisines ; on y fait des tabatieres, des lustres, & autres ouvrages de cryſtal qui sont précieux, soit par la matiere, soit par le travail, & qui coûtent assez peu à Milan, aussi bien qu'à Modene, où l'on en fait également. Ouvrages de cryſtal.

Les carrossiers de Milan font grand nombre de voitures légeres & de bonne qualité, telles qu'il les faut pour voyager

en Italie; ils en fournissent une partie de l'Italie, & beaucoup d'étrangers qui ne peuvent parcourir les montagnes de l'Italie avec les grandes voitures de France & d'Angleterre. Mais pour les voitures élégantes, les gens riches dans les grandes villes d'Italie les font venir de Paris.

CHAPITRE XXX.

Des mesures, des monnoies & du prix des denrées à Milan.

LA mesure la plus ordinaire à Milan est le bras, ou le *Braccio*, qui répond à 22 pouces de France moins 13 centiemes de ligne. C'est à-peu-près la longueur ordinaire du bras, de même que la demi-aune de France, qui est seulement plus petite d'une demi-ligne, ou $\frac{48}{100}$ de ligne que le bras de Milan : car l'aune de Paris & de Lyon a 3 pieds 7 pouces 10 lignes & $\frac{8}{100}$ (*Mémoires de l'Acad.* 1746). C'est environ 4 pieds romains antiques, puisqu'on a coutume

Bras de Milan.

d'évaluer à 10 pieds 11 lignes le pied romain antique.

Le bras de Milan se divise en 12 *uncie*, l'*uncia* en 12 points, le point en 12 atomes.

Il y avoit dans toutes les villes voisines d'autres mesures différentes; mais par un édit de l'empereur, on les a toutes réduites à une seule (a) qui est le *Braccio da Legno* de Milan, dont je viens de donner la valeur. M. Frisi a publié un ouvrage, où l'on trouve les rapports de toutes ces mesures, en voici le résultat réduit en mesure de France.

(a) Il y a bien des siecles qu'on a entrepris d'établir en France la même uniformité. Philippe le Long, Louis XI, François I, Henri II, Charles IX, Henri III, Louis XI, l'ont tenté inutilement.

Evaluation des Bras uſités en différentes Villes de la Lombardie Autrichienne, en pieds, pouces, lignes & centiemes de lignes, meſure de Paris.

	Pour le bois.			Pour la ſoie.			Pour le drap.		
	pi.	pou.	lig.	pi.	pou.	lig.	pi.	pou.	lig.
Milan . . .	1	9	11,87	1	7	5,06	2	0	8,01
Pavie . . .	1	11	2,88	1	7	5,63	2	0	8,90
Cremone . .	1	5	10,39	1	10	10,93	2	0	9,27
Lodi . . .	1	4	10,02	1	7	5,54	2	0	8,14
Come . . .	1	6	8,05	1	7	6,66	2	0	9,84
Caſal Maggiore	1	6	0,00	1	10	10,77	2	0	7,82
Valſaſina . .	1	7	4,53	1	7	0,44	2	1	4,18
Soncino . .	1	5	11,92	2	0	8,24	2	0	8,24

Lugano, Braccio Lungo	2	0	3,42
Corto	1	7	9,14
Mantova, Braccio di Seta, tela, e lana .	1	11	8,02
Piccolo	1	5	3,29

On emploie à Milan un bras pour la meſure de la ſoie, *Braccio da Seta*, de 19 pouces 5 lignes & $\frac{6}{100}$, & un bras pour la meſure du drap, *Braccio da Panno*, celui-ci a 24 pouces deux tiers, de France. C'eſt ce qui a occaſionné la confuſion que fait M. Rolland, en diſant que le bras de Milan a 25 pouces moins une ligne, & il m'ac-

cuſe d'erreur, avec autant d'aſſurance que de légéreté; mais le bras de 22 pouces, celui des maçons, ou *Braccio da Legno* eſt le plus connu, celui que l'on entend toujours, quand on dit ſimplement le bras de Milan, & c'eſt à celui-là que ſe rapportent les meſures ſuivantes.

Le Trabucco dont on ſe ſert pour l'arpentage, eſt de 4 bras 4 pouces & 8 ou 9 points, (V. *Scuola di Geometria pratica*) il ſert à former la table & la perche, qui ſont des ſurfaces dont nous allons parler.

La table, la *Tavola*, eſt une ſurface compoſée de 4 *Trabucchi* carrés, ou environ 7 toiſes carrées de ſuperficie. La perche, *pertica*, eſt une ſurface compoſée de 24 tables carrées, ainſi elle eſt de 173 toiſes carrées; il faut donc plus de cinq perches de Milan pour faire l'arpent de Paris, qui eſt de 900 toiſes carrées. Si l'on veut réduire la perche de Milan en bras carrés, on trouve qu'elle en contient 1849 $\frac{1}{3}$; mais ce ſont des meſures indépendantes l'une de l'autre.

Le bled ſe meſure par *Staro;* huit *Staro* ſont le *Moggio*, qui peſe environ Meſure de Bled.

130 ou 150 livres, poids du pays, chacune de 28 onces légeres, dont on verra bientôt la valeur; les 150 livres font 233 livres de France; c'eſt preſque le ſetier de Paris, qu'on eſtime peſer 240 livres. Le Staro differe peu de notre boiſſeau de Paris, qui peſe 20 liv., & dont la capacité eſt de 661 $\frac{7}{10}$ pouces cubes, meſure de France.

Monnoies de Milan.

Toutes les monnoies étrangeres ont cours à Milan, parce qu'il n'y a pas aſſez de monnoie du pays : les louis d'or de France y paſſoient ordinairement en 1765 pour 33 livres numéraires du pays; ils en ont valu enſuite 36, actuellement ils valent 30 livres 8 ſols de Milan; ainſi la livre numéraire de Milan valoit 14 ſols & demi de France, c'eſt-à-dire, qu'on pouvoit avoir en 1765, à-peu-près 3 livres de Milan pour 2 livres de France. Aujourd'hui elle vaut 15 ſols 9 den., & $\frac{9}{19}$.

Les ſequins de Florence y paſſoient en 1765 pour 15 $\frac{1}{2}$ liv. du pays. En 1776, ils en valoient 16 $\frac{1}{2}$. Il y avoit une confuſion d'eſpeces, telles qu'en changeant & rechangeant ſon argent, on pouvoit parvenir à n'avoir plus rien. Mais depuis peu l'on a fixé un tarif

pour les eſpeces, ſuivant lequel le louis d'or vaut 30 liv. 8 ſols de Milan, le ſequin de Veniſe & de Florence 14 liv. 10 ſols, & celui de Rome 14 liv. M. Bernoulli obſerve qu'il y a ſouvent des variations, relativement à la différence de l'or & de l'argent. Vers la fin de 1774, le louis d'or valoit 35 liv. 5 ſols de Milan, & quatre écus de ſix francs ne valoient que 35 liv., mais quelques mois après, l'or rendoit moins que l'argent : le louis d'or étoit à 35 liv. 10 ſols, & quatre écus de ſix francs à 36 livres. La différence étoit moins grande en banque : le louis valoit 31 liv. 8 ſols, & quatre écus valoient 31 liv. 10 ſols. Ces différences viennent de l'abondance ou de la rareté des matieres dans le commerce.

On emploie quelquefois à Milan le terme de *Scudo*, & l'on entend alors 6 livres de Milan. On ſe ſert auſſi de celui de *Filippo*, qui ſignifie 7 $\frac{1}{2}$ liv. de Milan, du moins *per grida*, c'eſt-à-dire, par le tarif du gouvernement, quelquefois plus par l'uſage & le crédit que le commerce donne à ces monnoies, c'eſt-à-dire, abuſivement, ſuivant l'expreſſion du pays. Actuellement le Filippo

passe pour 8 liv. 10 sols ou 6 liv. 14 s. de France.

On se sert du mot *Doppia* ou *Dobbla*, comme monnoie idéale, pour signifier 24 liv. de Milan, mais il y a aussi des pieces d'or ou monnoies réelles, qui selon le tarif valent 25 liv. 5 sols du pays, & dans le commerce ordinaire vont jusqu'à 27 liv. Celles-ci ont d'un côté une tête de Duc, couronnée, de l'autre les armes des Ducs de Milan, & valoient autrefois 24 liv. comme la monnoie idéale dont j'ai parlé. On donne même le nom de *Doppia* en général à toutes les pieces d'or (excepté les sequins), c'est-à-dire, aux louis d'or de France, aux pieces d'or d'Espagne, de Portugal, de Savoie, de Genes, de Florence, de Rome, &c. mais il faut spécifier alors ce qu'on entend par *Doppia*.

La livre commune & usuelle de Milan, la livre des marchands, *libra grossa*, est de 28 onces légeres, & cette livre fait exactement 24 onces 7 gros, 36 grains de notre poids de marc; ainsi les 18 onces de Milan font à-peu-près 16 onces de France ou une livre de Paris. Cette once de Milan se divise en 8 dragmes, la dragme

en 3 deniers ou ſcrupules, le denier en 24 grains.

L'once qui ſert à peſer les matieres d'or & d'argent eſt plus forte : on l'appelle *oncia di marco d'oro.* Elle peſe 7 gros & demi, & $13\frac{1}{8}$ grains poids de marc ; ſuivant l'étalon ou le modele qui eſt chez le *Bollatore* ; c'eſt celui qui marque & contrôle les poids de tout le Milanez, & qui fait les balances de la monnoie ; cette once paſſoit pour être égale à la nôtre, mais elle en differe de $22\frac{7}{8}$ grains : les 8 onces qui font à Milan le marc d'or, ou le marc des orfévres, reviennent par conſéquent à 7 onces 5 gros & 33 grains de France. L'once des orfevres ſe diviſe en 24 deniers, & le denier en 24 grains ; mais les 24 deniers en font 26 de l'once commune de Milan, dont nous avons parlé en commençant, parce que l'once qui eſt appellée à Milan *oncia di peſo leggiere* ou *di mercanzia*, doit avoir, ſuivant l'ancien réglement, un treizieme de moins que celle des orfevres ; ainſi elle devroit peſer 7 gros 6 grains ; cependant l'once que M. le comte Firmian m'a fait faire, qui eſt autentiquée & légaliſée avec toutes les précautions

convenables, examinée à Paris avec soin, s'est trouvée être de 7 gros & 9 grains; mais on n'est pas surpris de cette petite différence entre d'anciens étalons, faits dans un temps où l'on ne pesoit pas avec la précision qu'on a portée depuis dans tous les arts.

Le sucre, le café, la bougie, la droguerie, la soie, se vendent à la livre de douze onces, *Liretta*, *Libretta*, ou *Libra piccola*; elle est de 12 onces légeres, les mêmes que les onces de la livre commune, c'est-à-dire, 10 onces $5\frac{1}{2}$ gros, du poids de Paris.

Mesure du Vin. La *Brenta* qui est la mesure du vin, est beaucoup plus grande que celle de Turin; elle contient 96 *Bocali*, chacun d'une livre ou de 28 onces; ainsi la *Brenta* pese 150 livres de France, & contient environ 75 pintes de Paris. Le *Bocale* contient 37 pouces cubes, ou plus des trois quarts d'une pinte; car la pinte de Paris est de 48 pouces cubes, & pese 2 livres poids de France.

Prix des Denrées. Le prix du bled à Milan, année commune, vers 1766, revenoit à 18 liv. le setier, argent & mesure de Paris; car le *Moggio* qui pese 150 livres de

Milan, ou 233 livres de France, y coûtoit 24 livres, qui répondoient alors à 17 livres 8 sous de France.

Le pain se vendoit en détail par miches d'un sou de Milan, pesant 5 ou 6 onces du pays; en supposant 6 onces, cela revenoit à 27 deniers la livre, argent & poids de France; c'est à-peu-près comme à Paris, du moins pour l'ordinaire.

Le bœuf y coûtoit 5 sous 2 deniers la livre, le veau 6 sous 1 denier, le mouton 4 sous 2 deniers, argent & poids de France. A Paris le prix de la viande étoit indistinctement de 8 sous la livre, mais actuellement elle se vend 9 sous.

M. Bernoulli m'observe que les prix à Milan étoient aussi considérablement augmentés en 1775 : les voici en argent, & poids de Milan.

	En 1765	En 1775
Le moggio de Blé. .	24 l.	45 liv.
La livre de Bœuf (poids de 28 onces). . . .	12 s.	14 sols.
. . . . . Veau. . .	14 $\frac{1}{4}$	16 . . .
. . . . . Mouton. .	10 $\frac{1}{2}$	10 . . .

Le quintal de foin coûtoit environ

7 livres, & dix ans auparavant il n'en coûtoit que 4.

En 1782, on m'écrit que la viande coûte de 12 à 15 sous, poids & argent de Milan. Les 12 sous font 6 sous la livre, poids & argent de France; car pour faire cette reduction, il faut multiplier les 12 sous par $\frac{4}{54}$ qui est le rapport total des monnoies, par $\frac{6}{8}$, qui est le rapport des nombres d'onces, & par $\frac{9}{8}$ qui est celui de l'once de Milan à celle de France; or le produit de ces trois rapports est à-peu-près -. Ainsi la viande n'y coûte que les deux tiers de ce qu'elle coûte à Paris.

CHAPITRE XXXI.

Des environs de Milan.

Il y a aux environs de Milan beaucoup de belles maisons de campagne; une des plus remarquables est CASTELLAZZO, située dans une belle plaine à deux lieues de la ville; on y trouve des jardins immenses, une ménagerie, de grandes allées couvertes; des cedras en pleine

Castellazzo.

terre, & en ſi grande quantité qu'il en coûte plus de 8000 livres de France pour les barraquer tous les ans; les grilles des jardins ſont dorées, tout y eſt orné d'une maniere noble & riche: c'eſt preſque entiérement l'ouvrage du comte Arconati; on prétend que cette famille eſt Françoiſe.

Les appartemens offrent de belles enfilades, dont les pieces ſont décorées en ſtuc, avec des bas-reliefs, des moulures dorées, des fleurs, & autres ornemens qui tiennent lieu des tapiſſeries, dont on ne fait pas grand cas en Italie.

On y voit une belle ſtatue de Pompée, plus grande que nature, apportée de Rome en 1627, avec une inſcription à l'honneur de ce héros, où l'on voit qu'il avoit pris 1538 villes ou châteaux, & 846 vaiſſeaux, dans un âge peu avancé.

Les François voient auſſi avec plaiſir à Caſtellazzo, des bas-reliefs qui étoient autrefois dans l'égliſe de Sainte Marthe de Milan, & qui repréſentent les exploits de Gaſton de Foix, ce héros étoit neveu de Louis XII, & gouverneur de Milan; il fut tué en 1512, à l'âge de

24 ans, après avoir gagné la bataille de Ravenne, & remporté sur les ennemis de la France d'autres avantages, qui le firent regarder comme un des plus grands capitaines de son temps.

Des appartemens on passe de plain-pied à l'église paroissiale. C'est une commodité dont manquent les châteaux des plus grands seigneurs, de ceux même à qui elle seroit le plus utile.

LAINATE, située à une lieue plus loin, est une belle maison de campagne du marquis *Lita*, où il reçoit pendant l'automne très-grande compagnie.

On peut citer encore *Monbello*, qui appartient à la maison Grivelli, *Birago*, sur le chemin de Côme, maison du marquis Casnedi, *Comazzo* sur la Muzza, en allant vers Lodi; celle-ci appartient au comte Pertusati.

Echo singulier.

A une lieue de Milan, du côté du nord, est la maison de campagne appellée *Casa Simonetta*, où est un écho poliphone des plus fameux, qui répétoit un mot plus de 100 fois; cela est fort diminué aujourd'hui par les dégradations, & par les reconstructions qu'on y a faites, & cela devoit arriver. Car dans une plaine toute plantée d'arbres,

il n'y a que la ſituation des angles correſpondans du bâtiment, qui peut produire cet écho ſingulier ; actuellement il faut un coup de piſtolet tiré de la fenêtre du milieu de l'aîle gauche au ſecond étage, pour pouvoir diſtinguer 60 à 65 répétitions dans l'eſpace de 15 ſecondes. Un éclat de voix eſt répété 35 à 37 fois dans l'eſpace de 8 à 9 ſecondes, les deux premieres fois lentement, après cela très-vîte ; quelque haut d'ailleurs qu'on parle, cet écho ne répéte que la derniere ſyllabe, & le ſon ſe perd comme par caſcades, toujours en diminuant (a).

Cette maiſon du comte Simonetta, trop proche de la ville, a été long-temps abandonnée par le propriétaire, fatigué de la multitude des perſonnes

(a) Les échos les plus célebres ſont celui de Woodſtrok en Angleterre ; celui qui eſt ſous le pont du Drac près de Grenoble, il répéte juſqu'à 12 fois un mot de deux ſyllabes : ceux de Coblentz & de Genetay près Rouen (*Mém. de l'Acad.* 1692), celui de Verdun, (*Hiſt. de l'Acad.* 1710.) Il y en a un à la Roche-Pot en Bourgogne, qui répéte 14 ſyllabes de ſuite : lorſqu'on tire un coup de piſtolet à l'entrée de la gorge de la Roche-Pot, on entend ſix coups, qui ſe ſuccédent comme ſi l'on eut tiré ſix fois, mais les derniers ſont plus foibles. Enfin il y a un écho très-ſingulier à Boſneath près Glaſcow en Ecoſſe, où un air de cor de chaſſe eſt répété trois fois : *obſervations faites à Londres*, 1770. *Encyclopédie* au mot *Echo*.

que le voisinage de la ville y attiroit; elle appartient à madame la comtesse de Castelbargo, mais elle est encore inhabitée.

MONZA est à 8 ou 10 milles de Milan, on y va voir l'église de saint Jean-Baptiste, fondée par la reine Théodelinde, mais rebâtie vers l'an 1380; son trésor contient des choses remarquables : par exemple, la couronne de fer, qui est une de celles qui ont servi à couronner autrefois les empereurs, comme rois de Lombardie; on l'appelle couronne de fer à cause d'un cercle de fer dont elle est garnie en dedans, & qui fut fait, dit-on, avec un des clous de la Passion. On y conserve la couronne de Théodelinde & du roi Agilulphe son mari : une croix de cristal que S. Grégoire le Grand lui envoya; on y montre son éventail, son peigne, &c. enfin quelques antiques dignes d'être examinées.

CHIARAVALLE, abbaye qui est à une lieue de Milan, vers le sud-est, fut fondée par S. Bernard; l'église en est belle; on y admire sur-tout les stalles des religieux, où est représentée la vie de S. Bernard; c'est un des beaux ou-

vrages qu'il y ait dans ce genre de ſculpture. On y montre la maiſon & le tombeau de Guillelmine, eſpece de viſionnaire, qui mourut en 1281 avec une grande réputation de ſainteté; mais qui fut déterrée enſuite, condamnée, brûlée, comme ſorciere, impie, extravagante en 1300. On cite cette égliſe comme un exemple de l'abus introduit dans l'architecture gothique de ſurcharger le ſommet des voûtes & des coupoles; celle-ci a une coupole octogone, oblongue, de 30 pieds dans un ſens, & 26 dans l'autre; elle porte une tour de briques à quatre faces, de 18 pieds en un ſens, & de 16 ½ dans l'autre, avec 57 pieds de hauteur. Cette tour eſt encore terminée par une pyramide de 24 pieds. Il eſt abſurde de faire ſortir ainſi une tour immenſe de la partie la plus foible d'un édifice; & cela eſt auſſi périlleux dans l'exécution, que bizarre dans le projet.

CHAPITRE XXXII.

De la valeur & du produit des terres, & du climat du Milanez.

LE duché de Milan contient un excellent territoire : on disoit autrefois *Optimum regnum Gallia, optimus comitatus Flandria, optimus ducatus Mediolanum.*

On compte dans le Milanez & le Mantouan environ 1114000 habitans, mais les nobles & les ecclésiastiques y sont en grand nombre. Le territoire contient environ deux millions d'arpens & 2383 communautés. On y trouve des terres qui ne se reposent jamais, & donnent deux récoltes par an, l'une de froment, l'autre de bled de Turquie, de millet ou d'autres menus grains. Beaucoup de prés se fauchent trois fois l'an ; ceux qui ont de l'eau (& c'est le plus grand nombre) peuvent se faucher jusqu'a 4 fois ; ceux qui n'en ont point

ne donnent quelquefois que deux récoltes de foin.

Les champs séparés par des alignemens d'arbres, sont en même temps couverts d'arbres fruitiers, de mûriers, de vignes, de légumes & de moissons.

Ces riches cultures attirent principalement l'attention des voyageurs, par l'art avec lequel on dirige les arrosemens; on rassemble les eaux près des sources dans de grands réservoirs, d'où on les distribue dans plusieurs autres successivement moins élevés, & avec des rigoles on les conduit dans tous les terreins inférieurs. Par ces nivellemens, toute terre susceptible de recevoir des eaux supérieures, en reçoit par droit de propriété.

Le sol du Milanez, quoique exposé à une température plus froide que celui du reste de l'Italie, ne laisse pas d'être très-favorable à la culture de toutes les especes de fruits & de légumes: le riz, le lin, le chanvre & la vigne, y sont cultivés avec le plus grand succès; le cotonier, le caprier, & l'olivier même s'y cultivent avec avantage; les mûriers y produisent des feuilles deux fois l'année. Les premieres servent à nourrir

quantité de vers à soie, les secondes suppléent à la pâture des bestiaux. Les plantations de ces arbres n'y sont nulle part aussi multipliées ; elles le seroient encore bien davantage, si la culture n'eût été arrêtée par une imposition mise en 1732, sur chaque mûrier. Malgré cette fertilité & cette culture, on y éprouve cependant quelquefois des disettes. Le conseil économique permet ou défend l'exportation des grains suivant les circonstances, limite les marchés où l'on peut vendre les grains, & prescrit à chaque particulier ce qu'il peut en acheter, ou en conserver. Il défend l'exportation, lorsque le prix est trop fort ; il accorde des primes sur les bleds étrangers qui arrivent dans le Milanez. Enfin il y a dans les villes des greniers d'abondance, où les propriétaires ou les fermiers doivent conduire une quantité de grains, à laquelle ils sont taxés, & qui leur est payée selon le prix courant. Mais cette administration est un peu traversée par les impôts établis sur le commerce des grains ; on y acquitte deux livres de droit de mouture par mesure, équivalente à cent cinquante livres poids de marc : on paye un droit de cuisson

dans les fours bannaux, dans ceux des boulangeries publiques, & dans ceux des aubergiſtes qui vendent du pain, & on perçoit lors de l'exportation des grains, un droit de ſortie réglé par la loi qui le permet. Cependant on s'efforce d'encourager l'agriculture; on y a vu en 1763, le ſouverain ſe dépouiller d'un de ſes plus beaux droits en faveur du cultivateur, en ſupprimant les réſerves de ſes chaſſes, ainſi que celles de ſes officiers. Peu de temps après, il fut fait un fond de deux cens mille florins, dont on prête à deux pour cent au pauvre cultivateur, ſeulement juſqu'à concurrence de dix-huit cens livres.

On a formé en 1770 à Milan, un établiſſement pour inſtruire continuellement dans les principes de la meilleure culture, 220 enfans qu'on établit dans divers cantons. En 1775, un édit a affranchi de toute augmentation d'impôt, les terres qu'on amélioreroit, ainſi que celles que l'on défricheroit : dans le même temps, on a choiſi dans divers cantons, des jeunes gens qu'on a envoyés en France, pour y apprendre l'art vétérinaire; enfin on eſt continuellement occupé à deſſécher les marais que

le Pô forme, & à prévenir par des travaux considérables, par des digues & des chaussées, les ravages qu'occasionnoient les inondations de ce fleuve, qui est peut-être le plus difficile à contenir de tous les fleuves de l'Europe, comme on le verra quand nous parlerons de Ferrare.

La répartition de l'impôt territorial dans le Milanez est faite avec beaucoup de soin. On a pour le cadastre des régistres qui expliquent la valeur des propriétés, les titres des propriétaires, & les mutations; on a des plans topographiques, sur lesquels sont représentées toutes les circonstances locales des terreins, la figure & les rapports de leur étendue; les ruisseaux, chemins, rochers, ravins, la position respective des riverins; on y voit les carrieres, les mines, la population des lieux, les priviléges des habitans.

Ce cadastre est peut-être le seul en Europe qui soit parfait & déterminé; mais il a exigé dans l'exécution une constance à toute épreuve, & jamais administration n'a essuyé autant de contradictions d'oppositions & de discussions, qu'en éprouva celle de Milan pendant

pendant cette opération, on prétend qu'elle avoit été commencée sous Louis XII, lorsqu'il occupoit le Milanez, & qu'elle n'a été terminée définitivement qu'en 1760. Il est vrai qu'en commençant, on n'avoit pas pris la meilleure voie, parce qu'au lieu de travailler d'abord à distinguer les territoires par grandes parties, on procédoit en détail au cadastre des propriétés de chaque particulier, ce qui étoit sujet à plus d'incertitudes & de variations.

L'étendue des terres étant déterminée, & leurs propriétaires connus, on en a fait l'estimation en onze différentes natures, prés, bois, vignes, jardins, &c. que l'on a subdivisées en plusieurs parties, bonnes, médiocres, mauvaises, pires, &c. La valeur des maisons a été estimée relativement à leur étendue, à leur structure, & à leur solidité. On a évalué le produit de tous ces biens à raison de quatre pour cent, déduction des frais de culture, & de toute charge de propriétaires. Enfin la répartition de l'impôt s'est faite, à raison de tant de sols, & tant de deniers par écus de six livres de ce produit.

Les terres des eccléſiaſtiques compriſes dans l'évaluation générale, avoient préſenté des difficultés pour la répartition : il avoit d'abord été réglé en 1756, entre les cours de Rome & de Vienne, que les terres poſſédées par le clergé, depuis 1599, acquiteroient toutes les taxes ſupportées par les autres fonds, & que celles qu'ils poſſédoient antérieurement, ne contribueroient que pour un tiers de leur valeur. Mais cette diſtinction fut ſupprimée en 1775, en compenſation de divers priviléges honorifiques que l'on accorda alors aux eccléſiaſtiques.

Les autres exemptions furent auſſi annullées ; on ſoumit même les terres domaniales à l'impôt ; & pour celles qui en étoient exemptes, on dédommagea les propriétaires qui juſtifierent de leurs acquiſitions.

Par un réglement général, cet impôt varie ſelon les beſoins de l'état.

Le Milanez, étant une des parties les plus fertiles & les plus cultivées de l'Italie, je penſe que l'on verra avec plaiſir une notice de la valeur des différentes eſpeces de terres. On ſent aſſez que cela dépend des circonſtances ſans

nombre, qui font varier l'eſtimation : telles ſont la proximité des grands chemins, des rivieres, des villes, & les différences qui varient à l'infini dans les qualités du terrain.

On y diſtingue onze eſpeces, ou onze natures de terrains, qui ſont encore ſubdiviſées chacune en pluſieurs qualités, mais je ne parlerai que des deux extrêmes ; j'y joindrai les prix de chacune, d'abord en perches & monnoies de Milan ; l'écu de 6 liv. Milanoiſes, valant 4 livres 7 ſols de France (en 1765), & la perche de Milan 173 toiſes carrées ; un terrain de 8 écus la perche, valoit par arpent 181 liv. de France, & ainſi des autres à proportion.

Il y a des terrains d'une bonté ſinguliere, que l'on ne prend point pour exemple, lorſqu'on veut donner une idée de la qualité d'un pays : il y en a tel dans l'état de Milan, qui vaut 100 écus la perche, ou 2263 livres l'arpent. On trouveroit la même choſe aux environs de Paris ; mais les terres labourables ordinaires, y valent environ 400 livres l'arpent, ce qui peut ſervir de terme de comparaiſon.

Des onze especes de terrein qu'on a distinguées dans le cadastre, je n'en citerai que trois : la premiere est appellée *Aratorio simplice*, ou terre labourable ordinaire : il y en a cinq qualités dont les prix sont 7, 6, 4 $\frac{1}{2}$, 3 $\frac{1}{2}$, & 2 $\frac{1}{2}$ écus la perche, ou 158, 136, 102, 79 & 57 liv. l'arpent.

Celle dont l'estimation est la plus orte, s'appelle *prato Adaquatorio*, pré qui peut être arrosé ; il y en a depuis 4 $\frac{1}{2}$, jusqu'à 19 écus la perche, ou de 102 liv. à 430 liv. l'arpent.

La moindre espece s'appelle *Pascolo simplice*, mauvais terrain qui ne sert que pour le pâturage, & qui s'estime de 1 $\frac{1}{2}$, ou 2 écus la perche, ou de 23 à 34 livres l'arpent.

Pour donner aussi une idée du produit des terres aux environs de Milan, nous rapporterons la valeur de l'amodiation des campagnes (en 1765). Les prés se louoient 5 à 6 livres la perche, c'est-à-dire, environ 20 livres l'arpent, comme les terres labourables des environs de Paris. Les risieres (*Risare*), 4 livres la perche, ou 15 livres l'arpent. Les vignes depuis 5 jusqu'à 7 livres la perche ; les terres labou-

rables entre $3\frac{1}{2}$ & $4\frac{1}{2}$. Les coupes de bois qui ne ſe font que de 9 en 9 ans, entre 16 & 20 livres la perche. Une ferme compoſée de prés, de vignes & de terres ſe loue 4 à 5 livres la perche, ou de 15 à 19 livres de France chaque arpent ; mais lorſqu'elles ſont très-près de la ville, le prix commun va juſqu'à 45 livres l'arpent, à cauſe de la facilité des engrais.

On eſtime ordinairement le revenu net des biens de campagne, déduction faite des charges, à $3\frac{1}{2}$ pour cent de leur valeur, ou du capital de leur acquiſition.

Parmi les choſes que nous remarquons en arrivant en Lombardie, il y a une plante peu connue en France, mais qui eſt fort cultivée en Italie, & qu'on y appelle *Sagina* ; c'eſt celle qui eſt dans Bauhin ſous le nom de *Milium arundinaceum ſubrotundo ſemine, ſorgho nominatum* ; & dans Linné, *Holcus glumis villoſis ſeminibus ariſtatis* (*Speci.* p. 1045, premiere édition). On en fait des balais, *Scope di Sagina*, & même des broſſes, & les cannes ſervent à faire des nattes, & à couvrir des maiſons, à-peu-près comme

chez nous les roſeaux, dont on peut voir l'emploi dans l'art du Couvreur, que M. Duhamel a publié. La petite eſpece de *Sagina* à tête ramaſſée, donne une graine que les payſans font entrer dans le pain.

On cultive auſſi beaucoup en Italie le blé de Turquie ou *Maïs*; il y eſt appellé *gran-Turco*, & c'eſt probablement delà qu'eſt venu le nom François blé de Turquie; ce n'eſt pas qu'on ait reçu des Turcs cette eſpece de culture, mais parce que la tête nue & le panache des épis les a fait comparer à une tête de Turc : à Bordeaux on l'appelle blé d'Eſpagne.

On commence auſſi à trouver en Lombardie un fruit qui eſt commun à Rome, & qu'on connoît peu à Paris; les pommes d'or, *Pomidori*, ou *Tomate* des Eſpagnols. C'eſt *le Solanum promiferum fructu rotundo ſtriato molli* de Gaſpard Bauhin, & *ſolanum caule inermi herbaceo foliis pinnatis inciſis, racemis ſimplicibus* de Linné (*Species plantarum*, 185) : le fruit eſt connu des botaniſtes François, ſous le nom de *Lycoperſicon Galeni*, *Anguillaræ*, & de pomme d'amour; il eſt doux &

agréable, on l'emploie dans toutes les sauces, & il leur donne la couleur d'un coulis d'écrevisse.

L'usage des glaces est aussi très-commun au-delà des monts; & c'est un des agrémens de l'Italie, que de trouver à chaque pas ces sortes de rafraîchissemens qui sont encore si rares en France. On est surpris, quand on arrive en Provence pour la premiere fois, de voir de petits garçons sur des ânes, manger les plus belles oranges en menant du fumier; mais à Milan, on trouve des chartiers en sarots de toile, prenant des glaces dans un café.

LE CLIMAT de la Lombardie n'est pas de nature à y voyager agréablement l'hiver; les chaises à l'Italienne, ouvertes de tous côtés & exposées à tous vents, sont très-désagréables pour le froid, & les chemins presqu'impraticables en certains endroits; c'est à Naples, ou tout au plus à Rome qu'il faut rester quand on veut passer l'hiver en Italie; ailleurs on est exposé à souffrir beaucoup du froid, parce que les Italiens mettent leur attention à se garantir de la chaleur, de même que dans le nord tout est disposé pour éviter le froid;

& l'on se trouve souvent assez dépourvu dans la saison contraire. On ne se chauffe point, les portes & les fenêtres sont mal fermées; on se promene sans chapeau & sans manteau; mais aussi l'on y souffre le froid par étiquette. En effet, il y a de temps en temps d'assez grands froids à Milan. Le 7 janvier 1767, le thermometre descendit à 12° au-dessous de la congélation; le 11 il étoit encore à 10 $\frac{1}{2}$, & le 12 à 7 $\frac{3}{4}$ seulement; ce jour-là il étoit à Paris à 14 degrés. Le 13 à Milan il étoit à 10 degrés. La plus grande hauteur de la neige à Milan fut de 15 pouces (a), & les champs en furent couverts depuis le 4 janvier, jusqu'au 17 février; les vignes souffrirent beaucoup, on crut que tous les figuiers étoient morts, & l'on en coupa un grand nombre: cependant parmi ceux dont on n'avoit rien espéré, beaucoup pousserent quelques jets vers le milieu de mai.

Il pleut beaucoup plus à Milan qu'à Paris: la quantité moyenne de pluie, est de 33 pouces à Milan, & elle a varié en 14 ans de 26 à 47 $\frac{1}{2}$. A Paris,

(a) On a eu de même à Paris en 1784, 15 à 18 pouces de neige, mais cela y est très-rare.

cette quantité moyenne, eſt de 17 pouces, & elle varie de 8 à 25. M. *Cotte*, *Traité de Météorologie*, page 312.

On trouve dans les éphémérides de Milan, pour 1779 & 1780, une ſuite d'obſervations météorologiques faites avec aſſiduité, depuis 1763, en ſorte qu'on y peut voir un tableau exact du climat de Milan.

Fin du premier Volume.

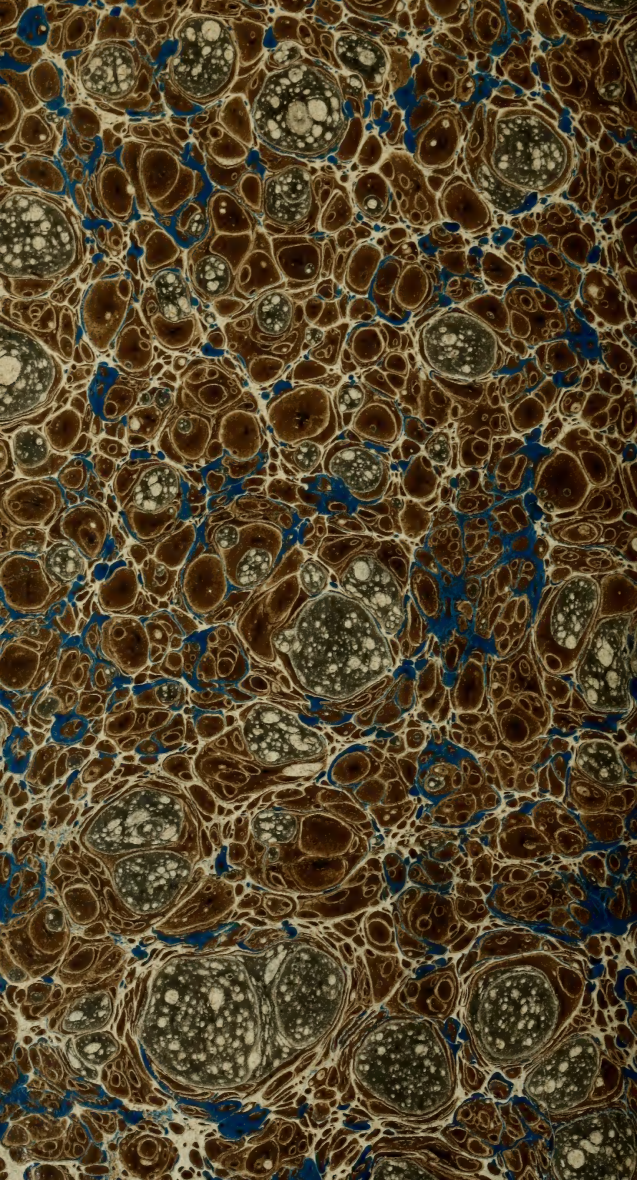
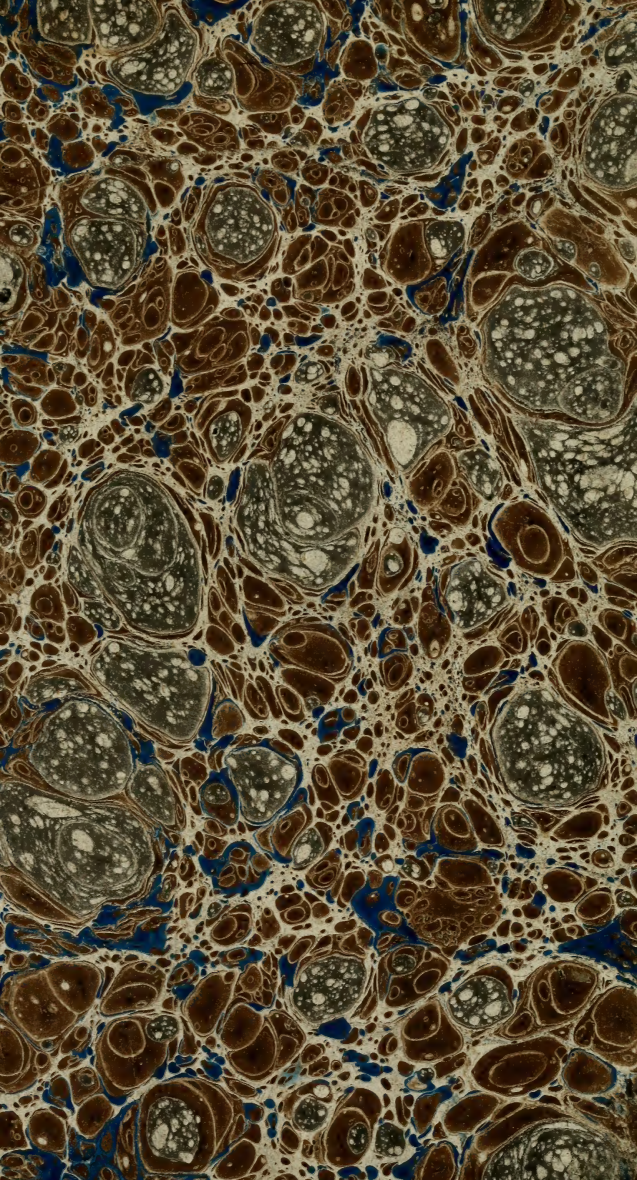
TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *De la Savoie & des Alpes.* Page 1
CH. II. *De la hauteur des montagnes.* 48
CH. III. *Des Lucioles, ou Insectes lumineux.* 60
CH. IV. *Du Piémont.* 66
CH. V. *Succession des ducs de Savoie dont nous aurons occasion de parler.* 78
CH. VI. *De l'Histoire de Turin.* 98
CH. VII. *Description de Turin, de la citadelle, de la cathédrale, du palais & du théâtre.* 105
CH. VIII. *Partie orientale de Turin, qui comprend l'Université, la rue du Pô, &c.* 151
CH. IX. *Partie méridionale de Turin.* 175

CH. X. *Partie occidentale de Turin.* 196
CH. XI. *De la population de Turin, du caractere des habitans, & de l'administration.* 220
CH. XII. *Etat des sciences à Turin.* 229
CH. XIII. *Des monnoies, poids, mesures de Turin; & du prix des denrées.* 248
CH. XIV. *Des revenus & des impôts du Piémont.* 268
CH. XV. *Des environs de Turin.* 283
CH. XVI. *Restes de l'ancienne ville d'Industria.* 311
CH. XVII. *De quelques autres parties du Piémont.* 320
CH. XVIII. *Route de Turin à Milan, par Verceil.* 333
CH. XIX. *De l'Histoire de Milan, & de son état actuel.* 344
CH. XX. *Description de la cathédrale de Milan.* 358
CH. XXI. *Description du carré qui renferme la citadelle, & la bibliotheque Ambrosienne.* 375
CH. XXII. *Description du carré du Lazaret.* 412
CH. XXIII. *Description du carré de la porte Romaine.* 417
CH. XXIV. *Description du carré de*

la Porte du Tesin. 426
CH. XXV. *Des canaux de Milan.* 441
CH. XXVI. *Du gouvernement & de l'administration de Milan.* 445
CH. XXVII. *De la Littérature à Milan.* 451
CH. XXVIII. *Du caractere des Milanois.* 465
CH. XXIX. *Des impositions & du commerce du Milanez.* 469
CH. XXX. *Des mesures, des monnoies & du prix des denrées à Milan.* 484
CH. XXXI. *Des environs de Milan.* 494
CH. XXXII. *De la valeur & du produit des terres, & du climat du Milanez.* 500

Fin de la Table des Chapitres.

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR,
RUE SAINT JACQUES.